









616:61(09)

BOE

ms

552/A

## INSTITUTIONS

DE

MÉDECINE

DE M<sup>R</sup> HERMAN

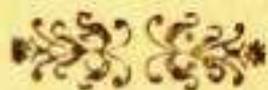
BOERHAAVE.

AVEC UN COMMENTAIRE,

*Par Monsieur \* \* \* Docteur en Médecine.*

TOME SEPTIÈME.

LA PATHOLOGIE ET LA SEMÉIOTIQUE.

A PARIS, *Rue St Jacques,*

Chez { HUART & MOREAU fils, Libraires-  
 Imprimeurs de la Reine & de Monseigneur  
 le Dauphin, à la Justice & au Gr. S. Esle.  
 BRIASSON, à la Science.  
 DURAND, à S. Landry & au Griffon.  
 LANGLOIS, à la Couronne d'or.

M. DCC. L.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*





INSTITUTIONS

DE

MÉDECINE

DE M. HERMAN

BOERHAAVE.



PATHOLOGIE.



'E S T ici la Partie des Institutions de Médecine, pour laquelle nous avons jusqu'à présent traité de la Physiologie. En effet, notre dessein n'a pas été dans cet ouvrage, de donner une connoissance purement philosophique du corps humain; notre but au contraire est toujours de traiter des moyens de

le conserver : mais on ne peut se flater d'y atteindre, à moins qu'on n'en connoisse la structure œconomique.

---

LA NATURE DE LA  
MALADIE.

§. D C L C X V.

**N**ous avons jusqu'à présent décrit & expliqué les principales actions qui se font dans le corps humain, par le mouvement des humeurs dans leurs vaisseaux, & par la résistance de ces vaisseaux sur les humeurs : on donne à ces actions le nom de fonctions, qu'on a coutume de distinguer en vitales, naturelles, animales, propres au sexe, particulières, générales. Les fonctions vitales sont celles qui sont si nécessaires à la vie, qu'il est impossible de vivre sans elles. Telles sont l'action musculieuse du cœur, la sécrétion des esprits dans le cerveau, l'action du poumon, du sang, & des esprits dans ces organes, dans leurs artères, leurs veines, leurs nerfs. D'où l'on comprend qu'elles peuvent beaucoup se perfectionner ou s'altérer, sans qu'on cesse de vivre, comme on l'a

vû (a) dans un animal, qui non-seulement vécut quelques instans, mais même courut après avoir eu le cœur coupé. Les fonctions naturelles sont celles qui changent les alimens dont on le nourrit, en la propre substance du corps; telles sont les actions des vaisseaux, des visceres, des humeurs, tant celle qui reçoivent, retiennent, meuvent, changent, mêlent, que celles qui appliquent, consomment, servent aux sécrétions & aux excrétions. Ces fonctions sont aussi susceptibles d'une variété fort notable. Les fonctions animales sont celles qui se font dans l'homme; de sorte qu'il en conçoit des idées qui sont unies à cette action corporelle, ou que la volonté concourt à produire cet acte, ou que cet acte même remue, agite & détermine la volonté. Ces fonctions sont le tact, le goût, l'odorat, la vûe, l'ouïe, la perception, l'imagination, la mémoire, le jugement, le raisonnement, les passions de l'ame, les mouvemens volontaires. Il y a encore ici bien de la variété, par rapport aux divers degrés de ces opérations. De-là on peut se faire une idée physique, claire, de ce qu'est proprement la vie; on sçait quand elle

(a) *Vesal.* VII. 12. pag. 170.

dure, en quoi elle consiste absolument ; & de quelles propriétés elle peut manquer, sans cependant tout-à-fait cesser. On sçait encore de-là que la santé est la faculté d'exercer parfaitement toutes les actions du corps : enfin il est constant qu'on peut rapporter tous les effets de ces fonctions à des mouvemens déterminés, & au changement des alimens qu'on prend.

*Expliqué.* Toute action du corps humain est ; ou production, ou changement de mouvement. Nous expliquons cette action, lorsque nous démontrons aux sens qu'il existe une condition physique, qui se trouvant dans quelque corps, fait exister ce que nous appellons l'action de ce corps ; action qui n'a plus lieu, si cette condition ne s'y trouve plus. Les causes d'une action nous sont donc connues, lorsque nous connoissons qu'il existe dans la nature quelque corps ; parce qu'un corps ne peut exister sans que, ce que nous appellons action, ait lieu. Ces causes ne doivent pas être expliquées suivant l'idée qu'on s'en forme, mais uniquement suivant l'idée des choses telles qu'elles existent.

*Par le mouvement.* Plus nous pénétrons dans les secrets de la nature, & plus nous la trouvons simple. Les actions du corps humain dépendent toutes, ou de ses parties fluides, ou de ses parties solides, ou des deux en même tems. Les humeurs agissent uniquement dans le corps humain par leur mouvement ; lorsque renfermées dans les vaisseaux, elles font effort pour étendre ces vaisseaux, sans produire sur eux aucun

autre changement. Ces canaux à leur tour agissent sur les liqueurs qu'ils renferment avec cette force que tous les autres corps employent pour se rendre les plus petits qu'il est possible, & s'opposer aux forces qui tendent à les rendre plus grands. On appelle cette force *élasticité*, ou *force d'attraction*. Cette même force, ou cet effort de toutes les parties d'un même corps qui les fait tendre de plus près à leur contact mutuel, est aussi le principe de l'union des parties; principe que nous devons uniquement rapporter au Créateur de l'Univers. La matière ne tient pas sa cohésion d'une force qui lui soit propre, & dont elle soit douée; & les parties existent séparées les unes auprès des autres, de manière qu'il y a nécessairement une autre force de laquelle la cohésion dépend, & qui fait résister les parties à leur dissolution. Il y a encore une autre force dans tous les corps sublunaires, qui les fait tendre à s'approcher de plus près de la terre. On l'appelle *gravité*. Ces principes une fois posés & appliqués au corps humain, on entend facilement que les artères ne produisent aucun autre effet sur les liqueurs qu'elles renferment, sinon que par la même énergie qu'elles déploient pour se rendre plus petites, elles pressent les liquides dont elles sont chargées. Les Médecins ont beaucoup de peine à ne pas admettre dans les parties solides quelque autre force différente de cette contraction trop simple pour changer les humeurs; en effet ils ne conçoivent point comment tant d'actions différentes sont produites par une cause aussi simple; néanmoins quiconque y fera sérieusement attention, ne trouvera certainement rien de plus.

*Par la résistance.* Toutes les actions qui dé-

pendent de la circulation du sang, cessent après la mort; mais les parties solides ont encore leur force de contraction. Les arteres se contractent même plus après la mort que pendant la vie, & c'est à cela que l'on doit attribuer la roideur que l'on remarque dans les Cadavres; car la force élastique qui se trouve même dans tous les plus petits canaux, s'augmente par le froid, & diminue dans la chaleur. Il en est de même des humeurs; car plus le sang est chaud, plus il est léger; plus il est froid, plus il est pesant & solide, & plus ses élémens s'attirent. Dans le Cadavre toutes les parties tendent donc de plus en plus à s'approcher les unes des autres.

*Fonctions ou facultés.* Nous les distinguons des actions, car la faculté reste, quoiqu'elle ne produise pas son effet dans certains momens. Ainsi je peux dans l'instant suspendre ma respiration. J'empêche donc l'action; mais la faculté reste toute entière. La faculté est donc dans le corps humain, tout ce qu'il faut pour produire une action; mais une action, est un inouvement ou un changement produit dans tout le corps, ou dans quelque partie. Il paroît aussi que toutes les fonctions du corps humain dépendent d'un tempéramment propre des parties solides & fermes. Au reste, ces termes sont nouveaux; puisque Celse Auteur Latin très-épuré, appelle actions ce que nous nommons fonctions.

*Générales.* Les fonctions communes sont celles qui servent à toutes les autres facultés: telle est la fonction du cœur, des poumons & des arteres.

*Particulières.* Les fonctions particulières sont uniquement destinées à la production de quelque fluide particulier; tel est la vésicule du fiel.

*Au sexe.* Il y a des fonctions qui sont uniquement propres au mâle, d'autres à la femelle. Il y a de même des maladies auxquelles les femelles sont sujettes, & dont les mâles sont à couvert.

*Vitales.* Les fonctions vitales sont celles qui doivent nécessairement avoir lieu pour entretenir la vie, & qui la font cesser lorsqu'elles cessent. Toutes les facultés ne sont pas de ce genre; car on peut vivre encore, quoique plusieurs d'elles soient détruites. Nous appellons la vie la plus petite, l'effet nécessaire de ces fonctions vitales uniquement considérées. L'homme en santé s'acquitte de toutes les fonctions que la structure du corps rend possibles; mais il n'exerce pas toutes les actions; car si elles avoient lieu en même tems, elles produiroient la maladie. Plusieurs de ces Facultés venant à être détruites, quoiqu'il n'en reste qu'un très-petit nombre, on peut cependant vivre encore. Ce sujet a été autrefois très élégamment traité dans cette même Académie par un homme qui est présentement en très-bonne odeur en Angleterre: il est entré dans le détail des Parties dont les Médecins se sont assurés que le corps pouvoit être privé, sans perdre la vie; c'est ainsi que toute la cuisse, l'un & l'autre bras ont été quelquefois séparés du corps, sans que toutes les autres fonctions ayent paru en être altérées. Ces Parties emportées, il reste le tronc duquel quelques muscles peuvent encore se séparer par la gangraine ou par la supuration, sans que cela cause nécessairement la mort. Il peut y avoir même une très-grande partie des poumons de détruite; & j'ai connu un enfant, qui après un pleurésie ne pouvoit parler sans se trouver tout hors d'haleine. Dans l'ouverture d'un

Cadavre , j'ai vû de mes propres yeux , & touché de mes propres mains une petite partie du poumon qui étoit restée , & qui n'étoit pas plus grosse qu'une noix : la poitrine étoit remplie de pus ; le diaphragme étoit considérablement poussé vers le bas ; les viscères de l'abdomen étoient presque entièrement détruits ; il vivoit cependant avec cette petite partie de poumon , soutenu qu'il étoit par de petits oreillers ; il vivoit , n'ayant presque de toutes ses parties que la tête qui fût saine.

*Du Cœur.* On dit que l'animal vit tant que le cœur reçoit & chasse le sang , & ce sont presque ces phénomènes qui servent de réponse à la question, vit-il encore? Pour que la vie subsiste, le cœur doit nécessairement recevoir du sang. Supprimez cette condition; laissez toutes les autres; non-seulement la maladie , mais la mort même succédera à la santé la plus parfaite. La vie consiste donc dans un certain mouvement du cœur ; c'est-à-dire dans la systole & dans la diastole. Le cœur pour executer ces deux actions doit rester à sa place , doit être toujours uni avec les grandes veines , les sinus vèneux , les oreillettes droites & gauches ; car c'est de ces sources que le sang peut uniquement venir dans les ventricules du cœur: empêchez qu'il n'y vienne; le cœur vuide sera en repos , & la mort suivra. Il est de même nécessaire que le cœur pousse le sang dans l'artere pulmonaire & dans l'aorte. Le cœur séparé de ces arteres , le sang s'écoule dans le péricarde, & la mort suit de fort près; or le cœur ne peut pousser le sang dans les arteres , qu'elles ne soient dilatées pour le recevoir: la force du cœur dépend donc de trois causes. 1°. de la distribution des arteres coronaires dans toute la substance du cœur, de leur systole & de

leur diastole. 2°. de l'action des nerfs du cœur. 3°. de l'influence du sang veineux dans les cavités du cœur. Ces trois causes sont donc absolument nécessaires à la vie ; en effet , le cœur agit par une force musculaire , mais aucun muscle n'agit sans le secours des arteres ; donc par la loi commune des muscles , le cœur ne peut agir si le sang ne passe de l'artere aorte par les arteres coronaires dans sa substance : de plus , aucun muscle ne peut agir que par le moyen des nerfs ; le mouvement du cœur demande donc aussi que la liqueur spiritueuse ait un passage libre du cervellet par les nerfs pour arriver au cœur ; mais le cervellet ne peut transmettre d'autre liquide aux nerfs que celui qu'il reçoit des arteres ; c'est ce que fait voir la ligature des arteres de la tête dans l'expérience de Drelincourt ; car si des quatre arteres qui portent le sang au cerveau on en lie une , l'animal se trouve incommodé ; si on en lie deux , il est étourdi ; si on en lie la troisième , il tombe en apoplexie ; enfin si on lie la quatrième , il meurt sur le champ. La vie ne peut donc subsister que le sang artériel ne se porte en quantité suffisante au cerveau , afin qu'il puisse produire les esprits qui coulent dans les nerfs qui sortent du cervellet , & qui se distribuent surtout au cœur. Le cervellet ne reçoit de sang pour la formation des esprits animaux que du ventricule gauche du cœur ; or le ventricule gauche qui envoie le sang au cerveau ne le reçoit que du poumon , & le poumon ne peut fournir d'autre sang au ventricule gauche du cœur que celui qu'il reçoit du ventricule droit. Pour que la vie subsiste , il doit donc y avoir par les poumons un chemin libre pour le sang qui vient du ventricule droit dans le ventricule gauche.

Mais ce chemin ne peut être libre que par le mouvement de la poitrine, & par la force de la respiration. La respiration est donc aussi nécessaire à la vie. Vous voyez présentement quelles sont les actions vitales. La vie la plus grande, ou la vie *parfaite*, est donc celle pendant laquelle ces fonctions vitales & toutes les autres peuvent s'exécuter dans toute leur perfection, & comme il convient pour l'état présent du corps. Nous l'appellons autrement santé. Au contraire la mort est la privation de toutes ces fonctions, & la vie la plus petite est l'état le plus proche de la mort. On ne doit pas objecter qu'il reste encore une espèce de vie après le repos du cœur, ou parce qu'on apperçoit une espèce de vie dans l'animal dont on a enlevé le cœur, ou parce qu'un scelerat en Angleterre accusé de perfidie, & auquel, conformément aux Loix de la Patrie, on avoit arraché le cœur, ouvrit la bouche après ce supplice; puitque ces choses n'ont lieu qu'à cause du froid qui pousse les esprits dans quelques muscles.

*Naturelles.* On appelle facultés naturelles celles par le moyen desquelles le corps humain en santé, est toujours conservé dans ce même état. Mais notre vie ne peut se conserver par elle-même; encore bien moins la santé qui est un résultat de toutes les actions humaines: or toutes ces actions détruisent la structure des solides & des humeurs; & c'est ainsi que la santé même détruiroit la santé, s'il n'y avoit dans le corps une faculté qui réparât continuellement les pertes auxquelles la santé l'expose. Une personne saine ne peut être vingt-quatre heures sans boire & sans manger, autrement elle en seroit incommodée; & plus elle est robuste, & moins elle

est propre à supporter la faim & la soif. C'est dans ce sens qu'Hippocrate a dit que les personnes robustes étoient plus sujettes aux maladies, lors même qu'elles paroissent plus vigoureuses. Il doit donc y avoir d'autres facultés qui reparent dans le corps les pertes qu'il souffre; car les fonctions vitales n'en sont pas capables. Une personne en santé prend dans l'espace de vingt-quatre heures trois livres d'alimens. Elle le fait tous les jours; & cependant l'année révolue, elle ne trouve le poids de son corps ni augmenté ni diminué; cela cependant ne pourroit le faire, s'il ne rentrait tous les jours dans le corps autant qu'il s'en détruit; & si les réparations du corps n'en compensoient les pertes. Cela est constaté par les choses dont nous nous nourrissions; & c'est un proverbe grec, *l'année révolue, je ne serai pas ce que je suis présentement*. Les ongles & les poils renaissent, & les os fractures se réunissent au moyen des alimens convenables; c'est-à-dire du boire, du manger & de l'air. Cette cause qui repare ce qui se perd du corps, & qui de trois livres d'alimens qui n'étoient pas des parties du corps, les rend parties de ce même corps, est une *faculté naturelle*. Hippocrate a dit, *Monada lomatou anthropinou tenton anthropon phulin*. Puisqu'il falloit donner quelque nom à la faculté (1732), la Nature, suivant Hippocrate, est le corps humain muni de toutes les propriétés physiques nécessaires à une vie parfaite: les fonctions de cette Nature s'accomplissent en recevant, en changeant & en distribuant les alimens reçus sous une forme telle qu'elle doit être pour la perfection de toutes les fonctions humaines. Les fonctions vitales supposent donc les naturelles; qu'on emplisse d'alimens

la bouche d'un homme affamé , qu'il soit dans cet instant suffoqué sous les eaux , il n'avalera rien. Enfin, les fonctions naturelles ayant lieu , il peut arriver que les vaisseaux soient remplis, que les alimens soient changés & si bien conformés à la nature de notre corps, qu'ils demeurent tels qu'ils étoient auparavant. C'est à cela que nous devons rapporter toutes les absorptions, les coctions, les distributions, les secretions & l'application des particules nourricieres. Présentement si l'estomach, les côtés, le poumon, le foye, le cœur & toutes les autres parties se trouvent en bon état; tant qu'ils y seront, on jouira de la santé; dès-lors que l'une de ces parties n'exécutera plus ces fonctions, ce sera une cause de maladie, & il y a autant de maladies naturelles que d'actions naturelles, à commencer de la manducation jusqu'à l'insensible transpiration.

*Les animales.* Nous appellons ame cette partie de l'homme qui au-dedans de lui-même pense, souffre dans ses pensées des changemens, & change le corps à l'occasion des pensées. La vie animale, la vie de l'esprit humain renferme toutes ces facultés de notre corps qui, lorsqu'elles changent leurs actions, changent les pensées de notre ame à l'occasion des changemens du corps; & les actions sont changées dans le corps à l'occasion des changemens de l'ame dans les pensées. La faculté animale sera donc la puissance d'exercer une action quelconque, dont l'exercice produit sur l'ame un changement, ou qui soit changée lorsque l'ame elle-même éprouve quelque changement. L'Anatomiste le plus parfait dans son art, ou le Philosophe, connoît en quoi consiste la vie; c'est-à-dire uniquement tout ce que le paysan ignore;

mais ni le paysan, ni l'Anatomiste ne sentent leur vie, l'action du cervellet, le retour du sang au cœur & sa sortie. Les actions vitales ne produisent donc aucun changement sur les pensées, & réciproquement elles ne dépendent, ni elles ne sont déterminées par l'ame; car le cœur, soit que je veille ou que je dorme, continue toujours son mouvement pendant l'exercice des fonctions naturelles, tandis que les alimens sont changés en chyle, les pensées n'éprouvent aucun changement, puisque nous ne connoissons jamais aucunes des choses qui se passent au dedans de nous. Lorsque je suis dans les plus épaisles ténèbres, soit que j'ouvre ou que je ferme les yeux, je ne vois rien alors: mais qu'on ouvre subitement une fenêtre, que mes yeux soient ouverts, & qu'une lumiere vive se fasse sentir, je vois dans l'instant tous les objets; c'est-à-dire, que ma pensée est changée. La vision est donc une action animale. De même lorsqu'on est tranquille, on ne s'apperçoit point de l'action du cœur, de la respiration, des arteres, des intestins. Qu'on veuille présentement que la main s'éloigne du lieu où elle étoit, & qu'elle soit dans un autre lieu: sur le champ la main sera transportée dans cet endroit par l'action de tous les muscles qui peuvent produire ce mouvement. Ce mouvement est donc aussi une action animale; car il n'auroit jamais lieu, s'il n'étoit déterminé par l'ame. On appelle *maladies animales* celles qui sont produites par le défaut des actions animales. Que le cerveau soit en bon état; que l'œil soit bon; mais qu'il survienne dans l'orbite une tumeur qui comprime le nerf optique; cette tumeur pourra produire l'a,

veuglement : ce sera là une *maladie animale*.

*La perception.* Ces sens intérieurs tirent leur origine des extérieurs. En effet, lors même que je pense à quelque chose d'absent, je suppose cependant qu'il a été présent. Lorsque je me rappelle quelque chose à la mémoire, je suppose aussi alors que cette chose m'a été présente, & que j'y ai pensé. Lorsque je juge, je suppose des idées des choses qui m'ont été autrefois présentes, & je compare ces idées. Toutes ces actions des sens internes dépendent donc des actions animales.

*Les volontaires.* Un horloge est présent, lorsqu'il marque exactement les petites parties du temps. En santé, je pense & je veux que ma main soit dans dix minutes à un pied de distance d'où elle est maintenant : c'est-là certainement une prévoyance parfaite d'une chose qui n'est pas encore. Si-tôt que la volonté a lieu, je veux & je détermine le tems; je regarde alors l'horloge; & aussi-tôt que l'aiguille, en parcourant ce cercle, est arrivée à la marque du temps assigné, ce mouvement que j'avois déterminé de faire est déjà accompli. Ce mouvement dépend donc de l'ame qui le détermine, & par conséquent doit être rapporté aux actions volontaires. On peut vivre sans que ces actions aient lieu; car on vit encore dans l'apoplexie parfaite, lorsqu'on est dépourvu de sentiment & de mouvemens volontaires; mais les actions naturelles peuvent aussi être supprimées, & les vitales avoir encore lieu pendant quelque temps; comme cela arrive, par exemple, dans les phthifiques, une heure ou deux avant leur mort.

*La santé.* Cet état du corps humain dans

lequel il a toutes les conditions requises pour l'exercice de toutes les fonctions humaines, est la vie parfaite, la plus active, & pendant laquelle plusieurs actions ont ou peuvent certainement avoir lieu. Or toutes les actions en santé peuvent avoir deux fins; puisqu'elles sont, ou destinées à des mouvemens déterminés, ou à la coccion des humeurs crues.

§. DCLCXVI.

Tout état qui ôte la faculté d'exercer quelque action du corps que ce soit ( 695. ) se nomme maladie. Conséquemment elle suppose l'absence ou le défaut de ce qui est requis pour faire cette action, ou la présence d'une cause qui en empêche l'exercice. La raison pour laquelle on ne fait point mention de l'ame dans cette définition, c'est que tel état déterminé du corps, se trouve toujours inséparablement accompagné de tel état de l'ame, & qu'en rétablissant les fonctions du corps, on rétablit celles de l'ame. D'ailleurs nous ne connoissons point les changemens qui arrivent à l'ame, & s'il en est qui soient favorables ou contraires à la santé, on ne peut jamais les connoître que par des effets corporels sensibles.

*La maladie.* Nous définissons exactement la maladie une fonction lésée; quoique Van-

Helmont dit que cette définition soit contre le principe des Ecoles.

*De l'absence.* Chaque action physique requiert quelques conditions pour avoir lieu. Ces conditions venant à manquer, la fonction est aussi supprimée. Ou bien, que tout reste en bon état; mais qu'il survienne quelque embarras, la fonction sera encore interrompue. Par exemple, si une artère est blessée, le malade périra par défaut du sang qui sort de tout le corps par la playe. De même la cornée étant ouverte, l'humeur aqueuse s'écoule, on est privé de la vue pendant ce temps; mais un jour après cette humeur se répare, & on recouvre avec elle la faculté de voir. Cette seule eau, toutes les autres parties restant en bon état, étant ôtée, on devient aveugle. Par la raison contraire, si on tient pendant un demi-quart d'heure un homme en santé sous l'eau, il mourra, quoiqu'il jouisse de toutes les conditions nécessaires à la vie. Il meurt donc uniquement, parce que la respiration est empêchée. De même encore, si un homme tombé de haut, a du sang épanché sous le crâne; que ce sang comprime le nerf optique; quoique l'œil soit bon, il ne laissera pas d'être aveugle. Il y a deux classes de maladies produites & par l'interruption des fonctions, & par le défaut des conditions nécessaires; & certainement on peut rappeler à ces classes toutes les maladies.

*Le corps.* Un Médecin, en tant que Médecin, n'agit que sur le corps; & les changemens qu'il produit sur le corps en opérant aussi sur l'ame même; non pas que son art s'étende jusques sur l'ame; mais ce n'est que conformément aux Loix établies par le Créateur, qui a voulu que certaine action du corps fût suivie d'une

certaine pensée déterminée. Un Chirurgien qui abbat une cataracte , ne sçait ce que c'est que la vision ; mais il ôte de l'œil un corps opaque qui intercepte les rayons ; il rend l'œil transparent ; & le malade qui n'y voyoit point , voit alors sur le champ : le Chirurgien n'a cependant rien fait autre chose que lorsque nous ouvrons un volet qui nous bouchoit le jour. Il s'excite donc dans l'ame un nouveau changement , c'est-à-dire , une pensée sur les objets visibles ; pensée qui certainement n'eut pas eu lieu , si le Médecin n'avoit produit sur le corps un changement ; puisque par une chaîne nécessaire , certaines pensées déterminées de l'ame sont toujours unies à un certain état déterminé du corps.

*Il rétablit.* On propose à un Médecin de guérir un mélancolique ; c'est en vain qu'il tenteroit la cure par des discours fleuris de Rhétorique , de Dialectique , de Mathématique , & des autres arts , que Épicharmus appelle les purgations de l'esprit ; mais que le Médecin jouisse alors de ces droits ; qu'il purge la bile noire , & en un jour le malade recouvrira certainement l'usage de la raison , à l'occasion du seul changement qui sera produit sur le corps.

*Nous ne connoissons point.* Le Médecin n'est pas obligé de sçavoir ce que c'est que l'ame ? Comment elle passe successivement d'une pensée à une autre ? Ce que c'est que la mémoire ? ( se ressouvenir , c'est uniquement continuer de penser. Cette force étant ôtée , l'ame devient un point pensant , qui est à la vérité dans cet instant ; mais qui cessera d'être sur le champ dans l'instant suivant , s'il ne succede une nouvelle création. Le Créateur n'a-t'il pas fait une chose aussi admirable que l'éternité , de faire que

dans l'instant que s'écoule une pensée présente, une pensée du passé pût la remplacer sur le champ ? Il peut très-bien se faire que toutes ces choses relatives à l'ame soient vraies; mais il ne s'en suit pas qu'elles soient utiles au Médecin. Bien plus, quand même il (çau-  
 roit toutes ces choses, & qu'il opposeroit aux absurdes pensées d'un insensé, les démonstra-  
 tions d'Archimede, ou la révélation la plus authentique; avec tous ces grands moyens, il n'en seroit pas plus avancé: si au contraire il tente de rétablir les humeurs dans un état tel que le requiere la santé & la perfection des actions, l'ame pensera alors exactement. Si l'ame pouvoit oublier l'art de voir, qui pourroit lui enseigner cette science qu'elle auroit perdue ? Le siége de l'apopléxie n'est pas dans l'ame sensitive, quoiqu'elle empêche les fonctions de cette ame. L'aveuglement n'est pas une impuissance de l'ame. Nous n'avons aucun exemple de gens, qui avec de bons yeux n'aient pas vu. Paracelse s'est mieux expliqué là-dessus qu'aucun des Dogmatiques. Voici les termes: le corps est la maison, l'ame en est l'hôte. Il faut donc, s'il y a quelque défaut, purifier la maison. Rendez cette maison claire, l'hôte qui l'habite y verra. Rendez de même l'œil bon, le malade verra nécessairement. Ne demandez donc pas si le corps semblable aux horloges, s'est trouvé quelquefois sans ame ? je l'ignore; en effet, tant que le corps nous a été connu, il a toujours été accompagné de l'ame. Tout cela au reste se passe suivant les loix de la nature.

### §. DCLCXVII.

Il ne faut donc chercher la nature de

toutes les maladies, que dans l'observation des divers états du corps différemment affectés; & quiconque sçait apprécier les choses, conviendra que tout ce qui nous a été débité par de grands Maîtres dans l'art, sur le principe animé, est ici absolument inutile.

La perfection de la Médecine consiste dans une description très-exacte du corps humain, complète jusqu'à présent, autant qu'on peut l'apprendre par les sens; & que le corps humain soit connu au Médecin, tel que Dieu a voulu qu'il existât, non pas en imaginant comment il a été fait. La perfection de l'art consiste donc dans la connoissance la mieux circonscrite des parties solides & fluides; & elle requere qu'on sçache quelles sont les parties qui servent à chaque action du corps, & de quelle condition physique chacune de ces parties dépend; quelles sont les causes des actions de ces organes; c'est ainsi que nous connoissons certainement dans le cœur que les artères, le sang veineux & les nerfs sont la cause de l'action du cœur; puisque le cœur n'est uni avec le corps par aucune autre partie. Si nous remarquons donc attentivement & scrupuleusement les actions de chaque partie créée, & les conditions requises pour l'action de chaque partie; nous sçavons alors tout ce qu'il est permis & ce qu'il convient de sçavoir, & nous avons les vrais fondemens de la bonne Médecine. Personne, par exemple, ne sçait ce que c'est que voir; nous avons cependant expliqué la vision, en donnant une description de l'œil, telle que le Créateur

l'a fait ; & lorsqu'ensuite nous avons enseigné historiquement , conformément aux loix de la Physique , ce que c'est que d'être réfléchi , réfracté , illuminé : nous ne pouvons rien au-delà. En effet , quoiqu'il soit facile de connoître sans aucune obscurité la couleur rouge , cependant personne ne peut définir la cause pourquoi elle est rouge. Nous n'apprendrons jamais à réparer les parties perdues. Personne ne fera renaître un pied coupé , quoiqu'il y ait dans le tronc des vaisseaux semblables à ceux dont le pied étoit formé , & qui le nourrissoient. Nous ne pouvons régénérer un cheveu tombé , ni réparer une ongle une fois qu'on l'a emportée , sans laisser de racine.

*Animé.* Ceux qui prétendent qu'on peut , en persuadant , agir sur l'archée ou sur le principe de nos pensées , doivent auparavant connoître les sens de cet être , au moyen desquels on peut lier avec lui quelque commerce.

### §. DCLCXVIII.

Celui donc qui connoîtroit parfaitement toutes les conditions nécessaires pour l'exercice des fonctions du corps , sçauroit à la vûe d'un mal , quelle condition manque , & en quoi ; & de cette connoissance déduiroit clairement celle de la nature du mal qui s'ensuit nécessairement. Or voilà la science dont on a donné ci-devant ( 34. ) la division , & qu'on nomme Pathologie.

*Connoîtroit.* C'est connoître le défaut d'une fonction , soit qu'il provienne de quelque

embarras, soit que la fonction aie été lésée par l'absence de quelque condition requise. Pour connoître le défaut d'une fonction, on doit connoître toutes les fonctions qui s'exercent dans chaque partie; or, cela ne peut se faire qu'au moyen de la connoissance des parties destinées à ces fonctions, & des conditions physiques suivant lesquelles elles exercent leurs actions. Ces causes des actions une fois connues, on connoit alors de même ces actions; car qui connoît une cause physique, en connoît aussi l'effet; puisqu'une cause physique & son effet ne different que par le temps de la pensée. Supposons, par exemple, qu'il faille mille conditions physiques routes parfaites pour que l'œil soit bon, & qu'elles vous soient connues; alors vous comprendrez toute la fonction de la vision; & si vous sçavez qu'il manque une de ces mille conditions physiques, vous jugerez que la fonction ne peut être exercée, & qu'il y a un défaut dans cette millième partie, tandis que les autres conditions physiques connues avec leurs opérations continuent d'agir. La connoissance de la maladie dépend donc d'une parfaite connoissance des actions dont le défaut produit les maladies. Il ne suffit pas de sçavoir les noms des maladies, il faut en connoître la cause prochaine. On connoît facilement quand on voit quelqu'un, s'il est aveugle ou non; mais cette connoissance ne fait rien pour la cure de la maladie; il faut sçavoir la cause pour laquelle il est aveugle; si le vice est, ou dans les humeurs, ou dans les nerfs, ou dans les parties externes. On vous présente un malade qui n'entend point de l'oreille droite; on vous demande quelle est la cause de cette surdité? direz-vous que c'est la faculté

de l'ouïe perdue ? Mais il y a plusieurs causes de cette faculté, au défaut desquelles nous donnons uniquement le nom de surdité. Une même maladie est donc une & mille en même temps. Toutes les especes de surdités réunies, forment donc ensemble une idée totale de surdité, qui n'explique rien, parce qu'il n'existe dans la nature aucun genre de surdité. Soit par exemple une espece de la surdité générale, dans laquelle le conduit auditif soit obstrué par une matiere glaireuse ; vous ne sçavez jamais guérir cette maladie, si vous ne connoissez ce que c'est qu'entendre : Si vous l'ignorez, vous ne sçavez rien sur l'état du malade que l'on vous présente, sinon qu'il est privé de la faculté d'entendre ; vous ne pourrez par conséquent leccourir ce malade, si vous ne connoissez cette espece de surdité, comme toutes les autres. Mais si vous sçavez parfaitement ce que c'est que l'ouïe, & que vous fâchez des fomentations sur l'oreille malade, que vous l'injectiez avec l'eau miellée & du sel, vous en tirerez la matiere qui obstruoit l'oreille, & vous redonnerez la santé au malade. Un homme a reçu un coup à la tete. Le sang épanché presse le cerveau, & cet homme est parfaitement sourd. Les fomentations dans ce cas & les injections ne guériront point cette surdité qui provient de la compression du sensorium commun. Otez donc la cause efficiente, trepanez, faites sortir le sang épanché, & alors vous guérerez le malade. Enfin, que les que puissent être les causes de la surdité, vous devez les connoître toutes ; puisque vous ne pouvez vous donner pour guérir tous les maladies qui se présentent, sans les connoître toutes. Il pourra cependant arriver

que vous guérissiez, si par bonheur pour vous il arrive que les conditions dont le défaut produit les maladies, vous soient connues; mais aussi vous serez tout-à-fait dans les ténèbres, si ce défaut attaque des parties qui ne vous soient pas connues; de-là sans doute tant de remèdes infructueux. C'est par de pareilles ignorances qu'il est arrivé que des Chirurgiens se sont servis de l'esprit de sel ammoniac pour guérir la goutte seraine, quelque opposé que soit ce remède à la maladie. Si vous connoissez exactement toutes les causes de l'ouïe, vous avez alors une idée de la maladie qu'il faut guérir. Quelqu'un qui avoit auparavant l'oreille bonne devient sourd, il est pris d'un grand rhume, ensuite d'un cours de ventre, & enfin il guérit de sa maladie. Cela arrive lors que ce qui cause le rhume occupe l'ouverture de la trompe d'eustachi, dans l'endroit où elle est ouverte à la partie supérieure du gosier, & où quelques membranes se sont gonflées, comme cela arrive dans les narines de ceux qui sont sujets aux douleurs de tête accompagnées d'un sentiment de pesanteur. Une pareille tumeur pourroit avoir produit la surdité; mais la matière dissoute se portant dans les parties inférieures, le malade se trouve parfaitement guéri. Nous ne laurions trop nous arrêter sur ces choses, parce que nous vivons dans un siècle où des personnes sensées d'ailleurs, pensent que notre art exige encore beaucoup d'autres connoissances que celle du corps humain. Quant à moi, je ne pense point qu'on doive porter plus loin les limites de la Médecine. Pour guérir un sourd, je ne dois pas lui apprendre ce que c'est que l'ouïe; mais je dois disposer l'organe de la façon que Dieu a voulu qu'il le fut.

pour que d'un état déterminé du corps, il s'en suivît une idée déterminée.

La Pathologie donne une idée générale des maladies, ou des choses qui sont contre nature. La Pathologie a quatre parties; la première renferme les définitions générales des maladies. Cette Pathologie ainsi strictement prise, donne une idée simple de l'être que nous appelons maladie; c'est à-dire d'une action de la vie changée ou lésée. Otez la vie, la maladie n'aura plus lieu. C'est donc avec raison qu'autrefois Paracelle, & Vanhelmont de nos jours, ont dit que toutes les maladies étoient dans la vie. La seconde partie de la Pathologie traite des différences des maladies; non pas en les distinguant subtilement, mais de manière à établir autant de différentes classes de maladies, que les maladies différentes nous ont suggéré des méthodes différentes pour les guérir. Cette distribution est nécessaire, parce que la même maladie produit dans différentes parties diverses maladies. C'est ainsi qu'une trop grande faiblesse des parties solides produit la consommation dans le poumon, fait séparer du sang dans les reins, cause l'apoplexie dans la carotide; Or les maladies qui dépendent de la même cause, requierent aussi la même curation. S'il falloit les passer toutes en revue, il n'y auroit jamais de fin; puisqu'elles sont innombrables. La troisième partie de la Pathologie traite des causes des maladies. La quatrième enfin, des effets qui suivent la maladie, comme un effet suit la cause Physique.

## DIFFERENCES DES MALADIES.

## §. D C L C X I X.

**L**Es maladies peuvent donc se distinguer, comme les actions, du corps, & les conditions nécessaires pour l'exercice de ces actions, comme le défaut de ces conditions. De-là on peut diviser les maladies, 1°. en maladies des parties simples, solides, ou organiques. 2°. En celles des humeurs, par rapport à leur nature, à leur quantité, à ce qui leur arrive. 3°. En maladies composées de ces deux espèces, qui sont propres à l'homme, à la femme, ou communes aux deux sexes. Toutes les maladies peuvent en effet être sommairement rapportées à ces classes,

*Les solides.* Une partie solide est celle dont les élémens ont une telle cohérence, qu'on ne peut les séparer qu'avec force, & dont le tout cède, quand il est libre, plutôt qu'il ne s'en sépare aucune particule.

*De la simple.* C'est - à - dire dans une partie ferme, lorsqu'elle est commune à toutes les parties, Les Barbares les ont appellés *similaires*.

*Organiques.* Sont celles qui résultent de l'assemblage de diverses parties simples, de ma

nière que pendant que chacune des parties produit son action particulière, il s'ensuit de-là une action commune au tout. Les maladies organiques sont toutes composées; car dans la foiblesse du poumon, il y a maladie de la simple partie solide & de l'organe tout entier.

*Nature.* Si vous supposez que les solides soient en très-bon état, & que les fluides soient altérés; ce sera là encore une cause des maladies des solides. Si la qualité des humeurs est bonne, mais qu'elles se soient engagées dans des lieux étrangers, c'est aussi là une cause de maladie.

*Quantité.* Si la masse des humeurs est corrompue, on appelle cette maladie *Cacochimie*; si elle peche en trop grande quantité, *Plethore*; si elle est en trop petite quantité, *Keneaggie*.

*Hommes.* Sont celles qui sont relatives à l'usage des sens externes & internes, aux passions de l'ame, & au mouvement musculaire.

## MALADIES SIMILAIRES

### §. D C C.

**L**Es maladies des parties solides les plus simples, nommées similaires sont, 1<sup>o</sup>. celles des fibres solides simples; qui sont des corps grêles purement terrestres; simples, tenus, nerveux, ou issus des nerfs, formés de parties terrestres très-subtiles, appliquées les unes aux autres avec une certaine

force, & colées ensemble par une matière grasse glutineuse. Ainsi ces fibres peuvent être trop foibles, trop fortes, trop lâches, ou rompues : quatre sortes de maladies ( ce qu'il faut bien remarquer ) qui sont toujours relatives à la symétrie du corps. C'est pourquoi ce qui est ici salutaire à l'un, est souvent contraire à l'autre.

*Simples* C'est ainsi que nous appellons les corps dont toutes les parties sont semblables entre elles & à leur tout. Les parties organiques étant composées des parties simples, les maladies de ces parties simples doivent avoir aussi du rapport avec les maladies des parties organiques.

*Simples* Notre corps quelque grand qu'il paroisse dans l'adulte, a été dans son principe plus petit qu'un grain de sable. Il y avoit cependant dans un aussi petit corps des vaisseaux & des humeurs sujets à des changemens, car l'accroissement se fait par l'apposition extérieure des parties ; mais il vient d'une cause interne, c'est à-dire, des humeurs de notre corps. Les parties qui sont les plus dures dans l'adulte ont été liquides dans les premiers tems, avant que les élémens se fussent réunis en une masse. Les particules élémentaires ne sont ni solides ni fluides, & ce n'est que, lors qu'elles sont unies avec les autres élémens, qu'elles forment les parties solides, si elles sont enchaînées avec eux ; mais si elles y sont simplement confondues & en liberté, elles forment alors les parties fluides. Le solide le plus sim-

ple est donc celui qui résulte de l'assemblage de deux élémens qui étoient également de nature à devenir solides ou fluides, & qui unis en longueur forment alors ce petit solide; en effet, ce lien est le plus petit & le plus simple de tous. Il n'a même, eu égard à sa divisibilité, aucun élément ni long ni large; mais par rapport à l'apposition il est susceptible de l'une & de l'autre dimension, & il prend la figure d'une ligne divisible par sa longueur, ou d'une fibre très-petite, qui eu égard à sa divisibilité, n'a ni épaisseur ni largeur, mais uniquement de la longueur, & il résulte des élémens unis suivant cette longueur. Nous connoissons cette fibre, mais nous ignorons totalement les élémens dont elle est composée. Cette espèce de fibre peut être droite, rien n'empêche cependant qu'elle ne soit circulaire.

*Terrestres.* Les particules terreuses sont celles que l'eau, l'air & le feu ne peuvent dissoudre; c'est là le caractère de la vraie terre, & ne convient point au sel.

*Simples.* Qui n'est point composé d'aucuns vaisseaux.

*Nerveux.* Le liquide qui concourt à l'accroissement de la fibre la plus petite doit entrer dans le vaisseau le plus petit; mais le vaisseau le plus petit est nerf, & la fibre ne résulte que de l'apposition intérieure des élémens; la plus petite fibre n'est donc nourrie que par les nerfs.

*Collée.* Les parties purement terrestres ne sont pas cohérentes, car ces cendres se séparent & s'éparpillent lorsqu'elles sont exposées aux vents. Ces élémens ne peuvent donc être cohérens qu'au moyen d'un glutin. Ce glutin est de deux espèces, l'un est aqueux & l'autre gras ou huileux. Le glutin étant détruit, les fibres se convertissent en cendres, & leurs parties

cules ne sont plus cohérentes. Un exemple éclairera ceci. Prenez des cendres dépouillées par la lessive de tous sels & destinées à former des creusets ; détrempez ces cendres avec de l'eau , & mettez les en pâte , elles seront alors cohérentes & elles s'uniront en une masse poreuse à travers laquelle l'eau passeroit encore ; mais si on détrempe ces mêmes cendres avec de l'huile , & qu'on fasse sécher la pâte dans un fourneau pour cuire l'huile , ces cendres sont alors très-étroitement unies , & sont propres à former le fourneau le plus solide. Si on en chasse l'huile ou l'eau à force de feu , cette pâte sera de nouveau réduite en poudre ; c'est ainsi qu'une longue sécheresse réduit la terre en poudre volatile , & semblable à un nuage blanc. Lorsqu'il pleut , cette même terre se réunit en une pâte ténace , capable de retarder le mouvement des rouës des voitures.

*Les maladies.* Un seul élément considéré à part , n'est susceptible d'aucune maladie , ou certainement , nous ne le connoissons pas ; car les élémens échappent à nos sens. On ne découvre point dans deux élémens d'autres maladies que celle qui peut venir de leur union ; puitque l'union des élémens peut être ou trop ferme ou trop foible , ou enfin être nulle. La fermeté , l'élasticité & la trop grande force , dépendent de la première de ces conditions. La foiblesse , le relâchement & le défaut d'élasticité dans les fibres , dépendent de la seconde ; & c'est de la dernière que provient la solution de continuité , c'est-à-dire les blessures , lorsque la fibre se décompose dans les élémens qui sont alors séparés , & qui auparavant étoient unis.

*Symétrie.* Je ne peux donner ici de règle générale pour déterminer quel doit être le de-

gré de cohésion le meilleur & le plus propre à la santé ; car cette cohésion doit varier suivant les différens corps. Lorsque nous étions plus petits qu'un grain de sable, nous n'étions qu'une goutte de liqueur. Avant que Malpighi eût acquis l'art de contempler dans l'eau tiède l'œuf fécondé, le poulet placé sur une petite plume fondoit tout en liqueur ; c'est néanmoins de ce poulet que proviennent les gros coqs, dont les os & le bec sont si durs qu'on ne peut les casser sous les dents. Les Médecins ne peuvent donc prétendre de ériger la mesure de quelque ce soit. Ces petits chiens à poil fin qu'on nous apporte d'Espagne & de Portugal, ces favoris des Dames, passent ordinairement pour être d'autant plus beaux qu'ils sont plus petits ; or ils ne le sont que parce qu'on les lave tous les jours pour cet effet avec l'esprit de vin, & les parties solides s'endurcissent si bien par ce moyen, qu'elles ne peuvent croître, & que le chien reste toute sa vie petit chien. Si on avoit l'art de donner aux fibres solides d'un enfant d'un an la force qu'elles ont dans un adulte, le cœur ne pourroit alors vaincre de si grandes résistances, & le petit homme resteroit fort semblable à l'embryon, c'est-à-dire, qu'il ne seroit guere plus grand que lorsqu'il est venu au monde. De là, il paroît combien la trop grande roideur des fibres peut être nuisible. Le relâchement trop grand n'est pas moins dangereux. L'hydrocephale est un genre de relâchement auquel les sutures qui unissent les os du crâne sont sujettes, & il est même si grand que les membranes qui unissent les os sont dilatées par les artères ; la tête devient extrêmement grosse dans cette maladie, & on pourroit la vaincre ou s'y opposer, en donnant aux os une fermeté assez grande pour résister à cette extension. Tout

ceci n'a donc pas lieu dans ces maladies , à moins qu'elles ne soient transmises dans des lieux peu convenables.

§. D C C I.

Cette même maladie avec les différences (700.) affecte, 2°. la plus petite membrane, qui est formée de ces fibres, jointes, ou entrelassées ensemble. 3°. Les plus petits tuyaux nerveux, formés par la concrétion d'une telle membrane. 4°. Les membranes formées de ces petits canaux, qui sont les fonctions de fibres. 5°. Les canaux faits de telles membranes composées, c'est-à-dire, de tous les grands vaisseaux du corps qui different, suivant les divers degrés des parties qui les composent. 6°. Les parties solides, qui sont faites de tuyaux, dont les humeurs venant à dessécher & à s'épaissir, s'identifient, & ne forment qu'un seul tout solide avec eux. En effet si on examine les maladies qui attaquent toutes les parties du corps, on trouvera qu'on peut les ranger parmi celles dont on vient de parler.

*Membrane.* Nous appelons superficie en Géométrie un corps que nous supposons sans épaisseur, qui a de la longueur & de la largeur, sans avoir de profondeur. C'est suivant cette idée que nous appelons dans le corps humain membrane

Une partie qui a de la longueur & de la largeur sans épaisseur ; c'est-à-dire que si une fibre est appliquée contre une autre fibre de sorte qu'elles se touchent suivant leur longueur, la membrane n'est divisible que suivant la longueur de ces fibres qui se touchent ainsi, qui sont parallèles, & qui quelquefois sont cependant couchées les unes sur les autres, suivant les observations de Malpighy (dans les plantes) & de Glisson. On ne trouve dans les parties du corps humain aucune fibre simple, ni aucune membrane simple qui ne soit contournée en vaisseau. Cette membrane simple, n'est sujette à aucune autre maladie qu'à celles qui peuvent provenir ou de la trop grande ou de la trop petite cohésion des fibres unies suivant leur longueur, ou enfin de ce qu'elles n'en n'ont aucune. Elle est donc sujette aux mêmes maladies que la fibre la plus petite.

*Des canaux.* C'est-là le nom que nous donnons aux membranes contournées sur elles-mêmes, de sorte qu'elles interceptent une espace. Les maladies de ce canal, eu égard aux parties solides, sont encore la roideur, le relâchement & la dissolution. C'est à ceci que les autres maladies composées ont rapport, & nous devons faire entrer dans leur définition, ce qu'elles ont de particulier par rapport au liquide ; c'est-à-dire, au relâchement ou à l'étrécissement de l'ouverture. Mais nous en parlerons dans un autre endroit.

*Faites.* Les canaux simples considérés comme des fibres peuvent s'unir couches sur couches & former d'autres membranes ; ces membranes seront pareillement sujettes aux mêmes maladies des fibres simples.

*Composées.* On les nomme ainsi lorsque les membranes vasculieuses dont nous venons

de parler, contournées sur elles-mêmes & étroitement unies produisent d'autres canaux sujets, outre les maladies des fibres, à leurs maladies particulières. Nous ne connoissons pas d'autres canaux, car les yeux ne peuvent découvrir les canaux du second genre, encore moins à plus forte raison ceux du cinquième ou du sixième ordre. L'artère aorte est peut-être composée d'un million de vaisseaux & de membranes, cependant cette artère n'est pas sujette à d'autres maladies qu'à celles de la fibre simple.

*Déséchées.* Certains canaux, qui dans le fœtus étoient pleins, étant vuides dans l'adulte, les fibres qui les composent se touchent toutes les unes les autres, forment de nouvelles fibres. C'est là une loi qui a lieu dans toutes les parties du corps humain, sçavoir qu'aucun canal ne peut rester vuide pendant quelque tems sans contracter des adhérences avec les parties voisines. On perce à quelqu'un le péritoine d'une coup de couteau; certainement il se formera une cicatrice dans l'endroit où le couteau a passé, cependant après la cure il ne passe rien à travers la cicatrice; l'intestin ou l'épiploon s'est donc uni dans cet endroit au péritoine. Par la même raison, si la playe pénètre dans la poitrine, il se formera dans la pleure une cicatrice à travers laquelle il ne transpirera rien, & la pleure sera unie dans cet endroit avec le péritoine. Lorsqu'une semblable cause a lieu dans tous les points de quelque petit canal, les élémens se réunissent alors plus facilement, & il résulte de l'union de plusieurs petits vaisseaux un canal solide; c'est-à-dire une fibre; par conséquent il se formera après la naissance de nouveaux solides qui sont pareillement sujets aux maladies de la fibre simple. On

a vû le cœur uni au péricarde, & on a trouvé l'endroit de leurs adhérences sec, & la place de l'inflammation qui avoit précédé leurs adhérences. On a vû la pleureunie au poulmon.

*Humeurs.* Toutes les humeurs qui croupissent trop longtems dans quelque partie du corps humain, se réunissent en polype. Dès-lors que cette maladie a une fois lieu, ce polype acquiert de la fermeté, la matière la plus liquide en est chassée; si bien qu'il ne reste qu'une masse insoluble, & qu'il se forme un nouveau genre de canaux solides. Ces Polipes naissent au milieu des liquides, & contractent fort souvent des adhérences avec les vaisseaux qui les renferment. On a vû dans le ventricule droit du cœur un polype dur, qui s'opposoit au passage du sang, & qui étoit tellement uni aux parois du cœur, qu'on ne pût pas même l'en arracher en le déchirant, & on eut besoin de scapel pour l'en séparer.

*Tout.* Tout notre corps a d'abord été uniquement composé de vaisseaux; plusieurs dans la suite se sont réunis pour ne plus former qu'un seul grand canal. La cavité commune d'un vaisseau composé est dans un mouvement plus violent que les vaisseaux qui la composent, en effet tout mouvement dans le corps humain provient du cœur, de-là il se communique dans la grande artère; c'est donc dans la cavité commune de cette grande artère que se fait le plus grand effort. Pendant la sistole l'artère chasse le liquide de la cavité, les canaux qui composent ses parois se remplissent; & lorsque la force du cœur étend cette artère, les plus petits vaisseaux sont comprimés. Y a-t-il encore d'autres moyens par lesquels les solides se forment des fluides? C'est ce que je n'entreprends

pas de déterminer. J'ai cependant lû les différens Auteurs, qui nous ont donné des observations (ce sont-là ces seuls Observateurs dont je fais cas, & je suis peu curieux de leurs commentateurs); après les avoir lû avec attention, je n'ai trouvé aucun exemple d'une autre cause qui pût faire dégénérer les canaux ou les liquides en parties solides du corps humain. Au reste ces maladies sont naturelles & dépendent de la seule durée de la vie: car c'est par elle seule que les vaisseaux du corps humain abandonnés à eux-mêmes se détruisent: peu à peu tout le corps n'est plus propre à la vie; enfin la santé même fait cesser le corps de vivre.

§. D C C I I.

Il peut aussi survenir à ces parties naturellement bien conditionnées, des maladies de mauvaise structure; & cela lorsque les molécules nourricières sont de mauvaise qualité, ou sont mal appliquées. Elles peuvent en effet pécher tant par leur masse & leur figure, que par leur solidité; & de leur mauvaise application, comme on voit, les mêmes maladies décrites (700.) peuvent s'ensuivre.

*Appliquées.* Le corps est parfaitement sain, lorsque les parties solides & liquides sont dans une symétrie déterminée. Supposez presently dans un corps parfaitement sain, que les particules nourricières, par une cause quelconque, ne soient pas parfaitement telles qu'étoient les

particules détruites , le corps commencera alors à être changé. C'est donc avec raison que Van-Helmont a dit , à moins que les régénérations n'ayent une identité parfaite , elles abrègent la vie , & le corps dégénere. Cependant un Médecin ne peut ni connoître ni guérir ces maladies. Les particules nourricieres peuvent pêcher ou par leur trop de solidité , ou parce-qu'elles s'abdaptant mal , leur cohésion n'est pas parfaite.

### §. DCCIII.

Il est impossible de pousser plus loin ses recherches sur l'origine des maladies , sans se perdre dans un labyrinthe de subtilités qui se dérobent à nos sens , & sont inutiles au Médecin. C'est pourquoi les maladies similaires de tempérament , d'éléments , ou de toute substance , comme on parle dans les écoles , ne peuvent ici avoir lieu. Il faut , s'il est possible , les ranger dans la classe des maladies composées.

*Tempérament.* La moitié des Auteurs de Médecine donnent uniquement l'histoire des maladies élémentaires les plus générales. Les Galenistes croyent voir par tout le chaud & l'humide radicale ; les chimistes ne voyent que sels & huiles ; les uns & les autres nous donnent des mots , des sons vuides de sens , qui n'ont aucune signification. Lisez le grand ouvrage d'Argenterius , vous pourrez vous amuser agréablement pendant six mois entiers avec ce bel esprit. Mais je vous prie , que lisez-vous ? Lisez le grand Sennect

dans son chapitre des élémens , vous y trouverez des choses dont la connoissance ne conduit à rien d'utile, & qu'il n'est pas dangereux d'ignorer ; ce sont de ces toiles d'araignées , subtiles , & qui par cela même sont inutiles.

*Substances.* Les Galenistes nous apprennent que les maladies proviennent des quatre qualités primitives, du chaud dont on distingue quatre degrés , du froid qu'on divise en autant de degrés , de l'humide & enfin du sec. Il n'est pas vraisemblable qu'ils pussent réduire toutes les maladies à ces classes ; en effet , s'il arrivoit que quelqu'un fût piqué d'une vipere , la mort , suivant ces principes , seroit inévitable , puisque dans ce cas , le chaud ni l'humide , le sec ni le froid ne pêchent. Les Anciens ayant fait attention à ces maladies , les ont regardé comme des maladies de toute la substance ; parcequ'ils ne les pouvoient rapporter à aucune de leurs qualités. Si les Scholastiques avoient voulu signifier quelque chose par ces mots , ils eussent dit , à l'exemple d'Hippocrate , c'est l'amer ou le salé qui peche ; ou bien , en se conformant à Platon , c'est le défaut d'harmonie. Il paroît donc qu'ils ne se sont aucunement entendu , & que de - là , comme il ne vouloient pas se taire , ils ont donné des mots & rien de plus.

---

---

## MALADIES ORGANIQUES.

### §. D C C I V.

**L** Orsque quelque partie du corps composée de celles dont on a parlé

( 700. 701. ) , peut , à l'aide d'un instrument , faire les fonctions qui dépendent du mouvement des humeurs , ou faire quelqu'autre office , par l'action de la seule conformation , on peut alors la regarder , ou en elle-même , comme partie solide , ou relativement à l'humeur qu'elle contient. Si le premier se rencontre , elle est alors sujette à des maladies nommées organiques , qu'on peut commodément rapporter aux quatre articles suivans.

1°. A la figure lésée dans sa surface externe ou interne ; aux accidens de l'une & de l'autre , tels que l'âpreté , la politesse , la rectitude , la courbure , la laxité , la densité , la cavité , la solidité. C'est ce qu'on appelle mauvaise conformation.

2°. Au nombre augmenté ou diminué.

3°. A la grandeur augmentée ou diminuée.

4°. A la mobilité qui excède ou manque.

*Composée.* J'ai considéré jusqu'à présent le vaisseau le plus petit , c'est-à-dire le nerf. Je passe présentement au poumon qui est composé de nerfs. En considérant séparément la partie solide du poumon , je n'y trouve rien autre

que ce dont je viens de parler ; mais si je le considère par rapport aux humeurs qui parcourent les vaisseaux , j'y verrai bien d'autres choses à observer.

*Parties.* C'est-à-dire qu'elle doit être composée d'autant de parties qu'il en faut pour ce tout. L'œil est une partie organique du corps humain par le moyen de laquelle s'opere la vision. L'œil à ses membranes, ses humeurs, ses nerfs, ses artères & ses veines : ces parties constituent l'œil, & elles sont elles-mêmes composées de parties fluides & solides. J'ai parlé des maladies des solides n°. 700. mais une recherche plus minutieuse nous en fait observer d'autres. Par exemple, la cornée est naturellement transparente. Supposé qu'elle devienne opaque dans quelque point, on nommera cette affection la *perle* ou l'*asterisque* ; si la tache a plus d'étendue, on l'appelle *onyx*, & on peut distinguer plusieurs degrés de ces maux. La cornée est composée d'une infinité de couches placées les unes sur les autres. Je les ai séparées & les ai considérées à la loupe pendant des heures entières, j'écorchois avec une aiguille très-fine la superficie de la cornée, je la considérois alors l'œil armé. Si donc une humeur croupissante vient à s'épaissir entre quelqu'une de ces couches, & que cette humeur s'unisse à ces membranes, ou que les vaisseaux se collent les uns avec les autres ; l'œil cessera de voir dans ces endroits, & la maladie sera dans les parties solides. Les parties organiques souffriront donc d'autres maladies par rapport aux parties similaires, comme je l'ai déjà dit ; d'autres par rapport à leur composition ou à leur effet.

*Figure.* C'est-à-dire les limites du corps.

*Interne.* Il y a bien de la différence, si les vais-

seaux ont été blessés dans la superficie interne ou dans l'externe. C'est bien une autre maladie qui survient à la vessie à la suite d'une blessure dans la partie qui touche le peritoine, de celle de la blessure de la membrane interne qui renferme l'urine.

*Reclitute.* Telle est celle que la nature a donnée à l'artere vertebrale & à la carotide. Elle n'a pas donné aux arteres coronaires une direction en droite ligne, mais elles se contournent d'abord en cercle.

*Solidité.* Si le poumon dans l'adulte étoit composé de vaisseaux semblables à ceux dont il l'est dans l'enfance, le sang alors s'écouleroit partout à travers sa substance rare.

*Du nombre.* Six doigts ou quatre dans la main peuvent servir d'exemple de ce genre de maladie. Ainsi il peut arriver que l'artere aorte soit partagée en deux dans son principe. Nous avons des observations des deux vesicules du fiel trouvées dans un même corps. Mais ces variétés n'alterent point la vie.

*De la grandeur.* Toutes les parties du corps humain en santé observent une symétrie parfaite: si quelqu'une de ces parties vient donc à augmenter, elle exercera une autre action par rapport à tout le corps, & la perfection du corps qui consiste dans l'accord mutuel de chaque partie pour un commun office, sera lésée. On en a un exemple dans les muscles; si quelquefois un des antagonistes devient plus grand qu'il ne convient, il l'emporte par là sur celui qui lui est opposé, & le déränge de sa fonction.

*La connexion.* Il y a plusieurs maladies de ce genre desquelles la mobilité ou l'immobilité des parties dépendent.

§. D C C V.

Les maux qui surviennent à des surfaces qui étoient auparavant bien conditionnées, consistent dans le changement d'union des parties qui les composent, ou dans la dépravation des humeurs qui les arrosent.

*Dépravation.* Cette seule démonstration fait disparoître un nombre infini d'especes de maladie dans le détail minutieux desquelles les anciens sont trop entré. La figure de la fibre, si pour plus de facilité on peut donner le nom de figure à ce qui ne renferme aucune espace, est une ligne droite; la superficie est donc formée par l'union des fibres ou parallèles, ou entrelacées les unes avec les autres; ces surfaces fibreuses ne sont donc susceptibles d'aucunes autres affections que de celles des fibres. Si la figure de quelque partie doit être naturellement polie pour que cette partie puisse s'acquiescer de son action, comme cela s'observe dans la surface interne de la paupiere, & que cette figure de polie qu'elle étoit devienne rude; alors ce changement de figure fera que la paupiere, qui est extrêmement sensible en dedans, ne pourra plus se mouvoir sur le globe de l'œil: or c'est là un état de maladie. Si la même chose arrive dans quelqu'artere, & que sa membrane interne dégenere de sa parfaite poliure, ce sera là un obstacle pour la circulation du sang. Mais cette affection malade de la surface, vient ou de l'accroissement de la partie solide par l'apposition de nouvelles par-

ries, ce qui est rare, ou elle dépend de l'obstruction des vaisseaux, ou de la congestion des humeurs. Dès-lors qu'une artère dans le corps humain est saine, elle ne peut être altérée que par les embarras qui y naissent, ou par le frottement. C'est ainsi que la maladie des yeux qu'on appelle perle, ou *chalaza*, est produite par l'obstruction des vaisseaux; il paroît donc que c'est à cela qu'on doit attribuer cette maladie.

### §. D C C V I.

En tant qu'une surface forme des cavités, comme conduits, sinus, réservoirs, elle peut à peine pécher en nombre, d'où il résulte rarement des maladies; il est plus fréquent de voir la cavité formée, trop grande ou trop petite.

*Creuse.* Lorsqu'une membrane retournée sur elle-même, intercepte une cavité; alors, ou cette cavité sera un simple conduit par lequel la liqueur s'écoule de tems en tems, ou un sinus, lorsque le canal, d'étroit qu'il étoit, devient plus large, & que les liquides s'y meuvent d'autant plus lentement que le canal est plus éloigné de son principe: tel est le sinus de la veine porte par rapport à la veine mésentérique; ou enfin ce sera un réservoir dans lequel la liqueur séjourne pendant quelque tems, telle est la vésicule du fiel.

*Nombre.* Il nous importe peu que l'artère soit divisée en deux ou trois rameaux; c'est-là pourquoi les maladies qui résultent de la conformation particulière se présentent très-rarement.

## §. D C C V I I.

Si la capacité d'une cavité naturelle est trop augmentée, ou s'il s'en forme de nouvelle, il en résulte trois sortes de maladies, qu'on appelle *Anastomose*, *diapedese*, *diarese*. Dans la première, ce qui devoit être retenu, sort par l'orifice de la cavité dilatée. Dans la seconde, les parties qui forment les membranes sont tellement déchirées, que les interstices ouverts laissent sortir ce qui devoit rester. Dans la troisième, il se fait une vraie séparation des parties unies. Il faut bien se souvenir de toutes ces espèces, qui se changent souvent dans la seule *diarese*, se rétablissent quelquefois, & qu'on explique aisément par des principes mécaniques.

*Augmentée.* Tous les vaisseaux qui sortent du cœur tirent tous leur origine de l'artere aorte : son diametre est déterminé lorsqu'il est proportionné à la capacité du cœur & à celle des autres arteres en même-tems. S'il arrive que l'artere aorte se dilate & forme une anevrisme, & qu'elle ait un diametre double de celui qu'elle a dans son état naturel, ce sera là une cause de palpitation de cœur ; en effet le cœur chassera à peu près la même quantité de sang que dans un état parfait de santé, mais ce sang devant passer dans un canal deux fois plus grand, sa

vitesse sera donc plus petite qu'elle n'étoit auparavant, lorsqu'il couloit par un canal convergent plus étroit; & par une raison contraire, si l'artere devient plus étroite à cause de quelque tumeur cartilagineuse, ou qu'elle devienne ligamenteuse, comme cela arrive dans la vielleſſe; ce ſera de même une cause de la palpitation du cœur, parceque l'artere s'oppose trop à la dilatation, & que le cœur d'ailleurs n'a pas la force de pouſſer le ſang dans des arteres trop dures. Chaque vaiſſeau du corps humain doit donc avoir un diametre déterminé, & un orifice quelconque des vaiſſeaux n'est pas propre à l'état de ſanté.

*Anaſtomofe.* Il n'est rien de plus beau que ces définitions & ces noms. Hippocrate a confiſéré tout le corps humain comme un composé dans lequel les choſes extérieures s'introduiſent & duquel elles paſſent de même en dehors. Ces mots ſignifient qu'il y a dans tous les points de la ſurface du corps humain des tuyaux ouverts pour porter les humeurs du corps à la ſurface, & réciproquement qu'il y a dans tous les points de la ſurface du corps humain quelques tuyaux pour conduire les humeurs de la ſuperficie en dedans. Nous diſons qu'il y a anaſtomofe, lorsque l'orifice naturel d'un vaiſſeau est dilaté par quelque maladie, & qu'il acquiere une capacité telle que la liqueur qui étoit ordinairement ou devoit être contenue dans ce vaiſſeau ſort alors plus librement par ſon orifice. Dans un état de ſanté parfaite, la ſueur ne ſort point par toute la peau, mais il ſ'en exhale une vapeur tiède; car la peau de l'homme le plus ſain n'est jamais mouillée; ſi cependant on approche de la peau une piece d'or très-polie à la diſtance de l'épaiſſeur d'une paille, alog

la surface polie du métal sera toute ternie par la vapeur qui s'exhale de la peau, & qui est condensée par la fraîcheur de corps métallique. Si ces sortes d'arteres exhalantes se dilatent jusqu'au point que la sueur ou la sérosité jeaune passe par leur orifice, ce sera là une maladie que nous appellons *Anastomose*; c'est-à-dire que la liqueur qui devoit rester dans une artere, passera par l'extrémité dilatée de cette meme artere. Lorsque le sang rouge a passé par cette extrémité, comme cela arriva dans cet Hibernois & dans cette femme d'Amsterdam dont nous avons parlé numero 667. alors l'*Anastomose* est plus grande. Les Médecins ne distinguent pas ordinairement cette maladie. Une pareille ignorance est certainement blâmable. Il s'est trouvé des femmes qui crachoient le sang tous les mois, & qui cependant ne s'en trouvoient pas affoiblies; l'*anastomose* dans ces sortes de femmes, a eu lieu dans les arteres bronchiales. Le sang qui devoit & ne peut s'évacuer par la matrice, faisant effort sur d'autres vaisseaux, dilate les plus petits jusqu'à passer à travers. Ces maladies proviennent ordinairement de la Plethore, & elles cessent lorsqu'elle n'a plus lieu; en effet, lorsqu'il s'est écoulé une assez grande quantité de sang pour diminuer l'effort qu'il faisoit pour dilater les vaisseaux, les bords de leurs orifices s'approcheront sur le champ, & le malade sera guéri. Cette espece d'*anastomose* arrive naturellement autant de fois que les femmes en santé ont leurs regles. On a aussi des exemples que les vaisseaux dont il se sépare ordinairement une vapeur dans les cavités internes du corps, ont été dilatés jusqu'à laisser passer le sang. C'est là la source d'horribles maladies. C'est après ces ma;

ladies , par exemple , qu'on a trouvé les grumeaux du sang épanchés dans le péricarde.

*Diatèse.* Lorsque les membranes d'un vaisseau , à la suite d'une dilatation violente de ce vaisseau , viennent à être étendues de manière que les fibres entrelacées qui forment ses parois se dilatent , & que cette dilatation soit assez grande pour laisser pénétrer à travers les liquides qui y sont renfermés ; ce vaisseau ne se rompera pas pour cela , mais cette dilatation lui fera perdre sa forme. Supposons que dix doigts unis ensemble forment un canal fermé ; que deux de ces doigts viennent ensuite à s'éloigner de leur contact mutuel , de sorte qu'il ne soient plus adhérens , & que le liquide que ce canal renferme s'échappe à travers les intervalles que ces doigts laissent entre eux , on se formera par ce moyen une idée parfaite de la diatèse. Lorsque la liqueur qui faisoit effort s'est écoulée , & que la force qui dilatoit les fibres se relâche , elles s'approchent de plus près , & elles ferment la blessure.

*La Diarèse.* Lorsque la force qui dilate le vaisseau le fait rompre , c'est-là la *diarèse* : lorsque c'est l'âcreté de l'humeur qui fait ouvrir le vaisseau , c'est la *diabrose* : ces distinctions ont leur utilité. C'est ainsi que l'hémoptisie ( le crachement de sang ) arrive quelquefois par anastomose : elle n'est pas dangereuse. Néanmoins les Médecins qui ne sont pas instruits de ces différences , la craignent également. D'autres fois elle arrive par la diapedèse , ou par filtration des humeurs à travers les vaisseaux qui les renferment , & dans ce cas les parois des vaisseaux se rapprochent & reprennent leur ton ordinaire. Quelquefois par diarèse , lorsque , par exemple , quelqu'un jette des cris vio-

lents , cette espece de maladie est encore curable. Mais lorsqu'un sang âcre & rouge corrode les arteres en dedans, c'est-là la diabrose, ou la corrosion des parties solides par une humeur âcre. Cette maladie est incurable.

*Sortir.* Si l'anastomose a été grande, & qu'elle ait été long-tems sans être guérie, elle peut dégénérer en diairese.

*Explique.* Ce ne sont pas seulement des mots inventés à plaisir, comme se le persuadent plusieurs qui s'imaginent que les anciens Medecins ont plus obscurci notre Art par ces mots, qu'ils ne l'ont enrichi; puisque les vraies différences des maladies, telles qu'elles se présentent dans la pratique clinique, sont d'une très-grande utilité.

## §. D C C V I I I.

L'action des humeurs venant à augmenter, la capacité des vaisseaux s'élargit; ce qui forme des maladies qui empêchent la liberté du trajet, les sécrétions, & les excrétions des matieres.

*Capacité.* Lorsque quelque vaisseau reste sain, & que l'humeur fait de plus grands efforts sur les parois de ce vaisseau qui la renferment; c'est un axiome que la capacité des vaisseaux s'augmente dans la raison composée de la directe des facultés qui distendent, & de l'inverse des facultés qui contractent. Le liquide qui distend, fait effort pour rendre le canal plus ample, & le solide contracté pour devenir plus petit. La grandeur du canal dépend donc de l'une & l'autre cause, non pas de la seule résis-

stence du canal, mais aussi de cette même résistance comparée avec l'abondance & l'impétuosité du liquide. L'effort de la force qui distend étant deux fois plus grand, & le vaisseau résistant deux fois plus, le diamètre reste le même; & dans tous les changemens, tant que les forces qui contractent les vaisseaux sont égales à celles qui les distendent, il n'arrive aucune altération dans le vaisseau; mais lorsque la force qui distend est seulement augmentée, & que la force de contraction ne l'est pas dans la même raison; alors il n'y a plus même proportion, & il s'ensuit plusieurs maladies. Il y a dans une personne en santé une quantité déterminée de sang, & ce sang est dans un certain rapport avec les vaisseaux qui le renferment; c'est par ces proportions qu'on détermine la grandeur des vaisseaux; mais si cette même personne vient à s'agitter par quelque course, de sorte que le sang accéléré dans son mouvement se meuve deux fois plus vite; alors le diamètre des vaisseaux deviendra plus grand & double de ce qu'il étoit auparavant: en effet, soit que les mêmes vaisseaux donnent passage dans un même-tems à deux fois plus de sang, soit qu'ils laissent passer la même quantité de sang dans un tems deux fois plus petit; certainement ils seront également distendus. Supposons présentement qu'il passe pendant un tems donné une once de liquide par mes vaisseaux, & que peu après il en passe deux onces pendant le même tems; ces vaisseaux seront alors exposés à une action deux fois plus grande. La plus grande distension des vaisseaux change donc la vitesse du fluide qui y circule, soit que cette vitesse provienne de la plus grande force du liquide, soit

de l'augmentation de la quantité de ce liquide. Lorsque les Médecins ne font pas attention à toutes ces choses si nécessaires à connoître , il arrive que plusieurs maladies leur sont inconnues. Par exemple une personne affibée est toute pâle & frissonnante ; elle se promene , enfin elle court à perte d'haleine ; pendant sa course , son visage & toute la peau deviennent rouges ; & si on considère ces parties à travers le microscope , on voit la peau auparavant transparente , blanche & sans couleur , parsemée alors de vaisseaux rouges ; cependant la quantité du sang n'a pas été augmentée d'une goutte ; il ne s'est point produit de nouveaux vaisseaux ; mais les vaisseaux qui auparavant étoient contractés par le froid , ont été distendus pendant le mouvement musculaire par la plus grande impétuosité du sang à l'occasion de ce mouvement ; puisque les forces de distention devenant plus grandes , elles rendent la dilatation des vaisseaux proportionnelle à cette augmentation : c'est ainsi que les vaisseaux qui auparavant laissoient uniquement passer la lympe , étant dilatés admettent la partie rouge du sang qu'on voit à la loupe circuler dans ces vaisseaux. Que la même personne se repose après cette course , ses vaisseaux se contracteront & ils chasseront alors le sang qu'ils laissoient passer , dans les troncs voisins plus grands , & par ce moyen la rougeur du visage & de la peau se dissipera. Les maladies les plus aiguës ne font donc que troubler dans le corps humain la proportion des orifices. Les causes de toutes les maladies sont cachées dans le corps le plus sain ; lor qu'elles sont librés , elles nous at aquent , & la proportion des vaisseaux celle d'an l'instant d'être plus la même. Cela paroît un paradoxe ,

& néanmoins est très-certain. La peste est de toutes les maladies aiguës celle qui l'est le plus. J'ai cependant vu un homme très-sain, qui avoit couru au-delà de ses forces, attaqué de la peste, dont il mourut en peu de temps; & cela uniquement parce que tous les petits vaisseaux dilatés avoient donné passage à la partie rouge du sang; comme on l'observa dans toute la surface du cadavre, qui étoit toute marquée de taches rouges.

### §. D C C I X.

Il y a cinq espèces de maladies, par rapport aux cavités rétrécies. 1°. *L'enfraxie*, c'est à-dire, une cavité bouchée par des matières visqueuses, épaisses, grumelées, inflammatoires, calculeuses, plâtreuses, purulentes, adipeuses, qui obstruent les cavités mêmes des vaisseaux. 2°. La *stenochorie* qui est le rétrécissement d'un canal; ce mal arrive, quand il se forme une tumeur dans la propre substance de la membrane, qui forme la cavité & intercepte le passage. 3°. La *thripsie* qui est la compression des parois mobiles, qui se fait, lorsqu'une cause externe, approchant les membranes du vaisseau les unes des autres, diminue sa cavité par degrés, & enfin la détruit totalement. 4°. La *symphyse* qui arrive, quand les parois qui forment une cavité s'unissent si étroitement, soit par compression, soit par obturation, que

toute la capacité intérieure est abolie.  
3<sup>o</sup>. Il faut rapporter ici l'affaïssement des vaisseaux produit par leur inanition, ce qui détruit leur cavité : n'oublions pas ce qui peut arriver à ceux qui étant trop distendus par une matière morbifique, se vident tout à coup par une trop grande évacuation. Doit-on rapporter ici la trop grande contraction qui dépend de l'action excédente des fibres orbiculaires ?

*Emphraxie.* Ce mot signifie verrouiller la porte : c'est-là pourquoi on dit de toutes ces choses qui sont exactement fermées, qu'elles le sont aux verroux. Mais en Médecine nous désignons par ce mot, une obstruction d'un canal, par la matière inhérente en-dedans de ce canal, laquelle ne peut passer par son extrémité sans produire dans ce même canal quelque changement. Les canaux coniques convergens & les autres canaux, sont sujets à cette maladie. C'est là la source d'une infinité de maux. On a vû des ilchuries funestes, qu'on attribuoit à une pierre embarrasée dans l'uretère, & on a observé après la mort, qu'elle provenoit d'une cause bien différente, c'est-à-dire, d'un grumeau de sang épanché dans le bassinnet, épaissi en polype, & qui obstruoit l'uretère.

*Visqueuses.* Tout ce qui est trop lent pour qu'il puisse se rendre propre à passer par les vaisseaux.

*Epaisses.* C'est ainsi qu'on dit qu'un globule de sang, pris séparément, est gros par rapport

aux vaisseaux séreux ; parce que son volume l'empêche de passer par ces vaisseaux.

*Grumulées.* Lorsqu'une masse est composée de plusieurs parties de sang toute séparée les unes des autres, & que par conséquent elle ne peut passer par les vaisseaux.

*Inflammatoires.* Un mouvement plus grand qu'à l'ordinaire détruit les globules du sang, & ils acquerent une figure polyedre, caractère qui constitue la nature du sang inflammatoire. Tant que l'œil peut distinguer les parties, nous ne trouvons dans toutes nos humeurs qu'une serie de globules & des pointes de sel marin, sel qui ne prend jamais la figure globulaire : tout le reste de nos humeurs, soit quelles soient rouges, jaunes, transparentes, ou grasses, est tout composé de particules globuleuses ; de maniere que tous les élémens du corps humain ne se touchent que dans un point. Or les forces de cohésion dans les corps sont en raison des surfaces qui se touchent : lors donc que deux corps se touchent dans un seul point, la force de cohésion ne produit aucun effet, si ce n'est dans les points de contacts. Si la surface de contact est dix fois plus grande, alors la cohésion sera aussi dix fois plus grande. Donc si les globules du sang ont une figure polyedre, irréguliere & plane ; alors ces globules qui ne touchoient auparavant leurs voisins que dans un seul point, les toucheront dans mille ; ils seront adhérens entr'eux avec une force mille fois plus grande, & ils ne pourront passer par les vaisseaux ; c'est-là la raison de l'inflammation la plus simple, inflammation qui n'est point produite, parce que les liqueurs se sont engagées dans les vaisseaux étrangers. Voici ce qui donne lieu

à cette espèce d'inflammation. Tous les canaux dans le corps humain ne sont pas tous naturellement propres à charrier cette même humeur rouge, ou le sang, & les grands vaisseaux sont les seuls qui le renferment dans le corps humain. Ceux qui sont à la suite des grands vaisseaux contiennent la sérosité; les vaisseaux du troisième ordre donnent uniquement passage à la lymphe, les autres séries de vaisseaux sont destinées à d'autres liqueurs inconnues; & ceci a lieu jusqu'à ce que les derniers canaux soient parvenus au dernier degré de petitesse. Ceux des canaux plus petits qui sont alors devenus plus grands, laissent passer dans un même tems un globule de sang; & comme tout canal rouge, tant que le corps n'est point altéré, ne doit pas être d'un moindre diamètre qu'un globule rouge, les vaisseaux lymphatiques, qui sont plus petits que les sanguins, tant que le corps est en bon état, ne laisseront donc passer aucun globule rouge ou jaune. Tant que la proportion du vaisseau & du globule est la même, la circulation du sang se fait naturellement; mais supposez que ces vaisseaux transparents soient agités par un violent mouvement, de manière que les globules rouges ou jaunes soient poussés dans les vaisseaux lymphatiques; ce sera-là une inflammation produite par l'égarement des liqueurs dans des vaisseaux étrangers: par exemple, lorsque les élémens du sang passent entiers dans ces vaisseaux.

*Calculieuses.* Nous appellons *calcul* une matière dure, friable, immiscible avec l'eau, lorsqu'elle est déposée dans quelque cavité du corps humain, soit naturelle, soit préternaturelle. On a trouvé de ces sortes de concrétions pierreuses dans toutes les parties du corps

humain, sans en excepter aucune, dans le cerveau même; quoiqu'on dise ordinairement en badinant, qu'il n'est que ceux dont l'esprit est affecté, qui portent une pierre dans le cerveau; c'est ainsi qu'on dit de ceux qui sont fots, qu'ils ont la tête dure comme une pierre: cependant j'ai trouvé des pierres dans le cerveau d'un de mes amis, homme d'ailleurs très senté & de beaucoup d'esprit: on doit néanmoins observer que les vaisseaux biliaires & urinaires sont les sièges principaux de ces pierres.

*Plâtreuses.* La matière plâtreuse qui au moindre mouvement peut s'envoler comme une farine volatile, & se dissoudre dans l'eau comme un sel; de manière cependant que quelque tems après, elle devient aussi dure que de la pierre. Ceux qui travaillent aux Figures en plâtre, le savent très-bien; en effet, ils couvrent de plâtre la face de leur statue, & il devient dans l'instant aussi dur que de la pierre. On remarque souvent cette espèce de tartre entre les dents des personnes mal propres.

*Adipeuses.* Tout ce qui est gras a quelque chose de visqueux.

*Stenochorie.* Etrécissement des passages. Lorsqu'il y a dans les membranes des vaisseaux, qui charient un liquide quelconque, & dans les petits vaisseaux de ces membranes une cause qui ferme le passage commun du canal. L'Anatomie nous a appris que ceux dans lesquels ceci a eu lieu, ont eu de grands maux de tête, & qu'ils sont morts par la longueur de maux aussi violens. On a trouvé à l'ouverture du crâne la cause de leur mort; c'est à-dire, une grosse tumeur dans cette partie de la faux, qui forme le sinus longitudinal. Ainsi, à mesure que cette tumeur s'accroissoit dans

la cavité de ce sinus, le sang qui revenoit du cerveau par les veines, a dû nécessairement être retardé dans sa course : & c'est de là que proviennent les différentes maladies produites par les veines gonflées. D'autres fois on a vû une ischurie pendant laquelle l'urine ne s'écouloit point, & le cathetere étoit chassé de la vessie. Après la mort du malade, on a trouvé à l'ouverture du cadavre une tumeur qui environnoit le col de la vessie, non pas dans la cavité même, mais à côté; de sorte que les parois du passage des urines totalement réunis, la retenoient toute. On observa (1732.) cette espece d'ischurie produite par l'augmentation de la substance des ureteres; tellement que le passage des ureteres s'en est trouvé bouché.

*Thlipsie.* C'est lorsque la cause externe qui agit aux environs comprime les parois flexibles d'un vaisseau, & les fait s'unir ensemble. Ces maladies sont l'objet de la moitié de la Chirurgie; & Fallope en a fort bien écrit. Harvey rapporte un exemple d'un homme, auquel un atérome avoit causé la mort, parce que cet atérome comprimoit les arteres iliaques, sur la division desquelles il étoit placé. Il observa dans un autre homme une tumeur fort considérable au pied, toute gangreneuse; & après la mort il trouva un atérome qui comprimoit la veine crurale. Vesale nous cite un exemple d'aveuglement occasionné par une tumeur placée sur la divarication des nerfs optiques. Voyez donc combien il est nécessaire de connoître bien les causes d'une maladie; car personne ne pourroit guérir un pareil aveuglement, s'il ne connoissoit la cause, & s'il ne dissipoit cette tumeur par la salivation.

*Symphyse.* Lorsqu'un canal, ou après la thlipsie, ou après avoir été obstrué, se réunit en chassant la liqueur qui distendoit ses parois. Ces choses proviennent de causes totalement différentes, lorsque la cause qui comprime extérieurement un vaisseau, en chasse les liquides, de manière à faire approcher & réunir les parois intérieures les unes aux autres. J'ai vu une blessure aux lèvres d'un enfant qui les fit s'unir dans l'espace d'une seule nuit, si bien qu'on fut obligé de les séparer. Lorsque les paupières sont excoriées, elles s'unissent quelquefois ensemble dans l'espace d'une nuit. Enfin, c'est ainsi qu'on a vu le poumon contracter des adhérences avec la plevre, le cœur avec le péricarde.

*L'affaissement.* C'est un affaissement si les parties soutenues par le liquide qui y circuloit, s'affaissent préternaturellement, lorsqu'elles en sont dépouillées, sur-tout lorsqu'elles ont été auparavant distendues outre mesure. Des Modernes disent qu'ils n'entendent point ces mots, mais ils paroissent se décider trop promptement, & prononcer sur des choses avant que d'y avoir assez réfléchi. Il est bien vrai que cette maladie ne peut avoir son siège dans les artères, puisque le malade péritoit avant que les artères évacuées s'affaïssent; mais nous comprenons facilement que la synexie, ou l'affaissement, a lieu dans les vaisseaux latéraux. Lorsque quelqu'un est attaqué de l'hydrophisie anasarque, la maladie a son siège dans le pannicule adipeux que l'eau épanchée distend de manière à faire paroître tous les membres dix fois plus gros que dans l'homme en santé: les cuisses & les jambes deviennent extraordinairement grosses, les chairs intérieu-

rés ne paroissent presque plus ; si dans cet état on se brûle les jambes, ou que, comme elles sont dépourvues de sentiment, on les approche de trop près du feu pour s'échauffer; il s'écoulera une grande quantité de cette eau qui étoit en stagnation au-dedans; ces parties s'affaïsseront si bien qu'en perdant leur volume elles deviendront toutes flasques, & au point qu'on a vû malheureusement les viscères du bas ventre contracter des adhérences. Cette maladie suppose donc qu'elle a été précédée d'une grande distension, suivie d'une inanition de vaisseaux.

*Orbiculaires.* En effet, ces vaisseaux chassent alors les fluides qu'il renferment, & c'est peut-être encore là une cause de la reunion de leurs parties.

### §. D C C X.

Une partie organique péche rarement en nombre excédent, à moins que le dérangement de son action ne s'ensuive. Mais elle péche souvent par un défaut vraiment morbifique.

*Nombre.* Le plus grand nombre des arteres ne dérange presque aucune fonction; & il s'ensuit plutôt une difformité qu'une maladie. Au contraire, s'il manque quelque partie, le corps sera moins propre à la fonction qui dépend de la partie qui manque. Par exemple, une main dans laquelle il ne se trouve que quatre doigts, est moins propre à prendre les objets; un sixième doigt au contraire à peine nuit-il à cette action.

## §. D C C X I.

Elle péche aussi souvent en grandeur, en ce que cette grandeur excède ou est diminuée. Le premier cas comprend les tumeurs d'une substance charnue, superflue, les noeuds, les tophus, les exostoses. On peut le rapporter à la cavité angustifiée vers son extrémité, & dilatée au milieu, ou à la *cacoehymie*, à l'*échymose*, à la *diarèse* : le dernier cas a lieu, lorsque la grandeur nécessaire pour conserver l'action de la partie, est diminuée, comme on le voit dans la trop grande évacuation, dans l'*atrophie*, dans la *phthisie*, dans la trop grande contraction qu'on remarque dans ceux qui ont le tissu des fibres trop serré, & dans la mutilation.

*Les Tumeurs.* Le Créateur a voulu que les parties des animaux s'accrussent également; il a voulu pour cela que toutes les plus petites particules se développassent peu à peu. C'est-là pourquoi Dieu a suspendu tous les animaux enveloppés dans un liquide pendant qu'ils croissent. Ce bain fait que toutes les parties sont exposées à une pression égale, & que par ce moyen les liquides sont poussés avec une force égale dans toutes les parties du corps; ainsi il arrive que la résistance étant partout la même, & la pression interne égale, toutes les parties doivent nécessairement se développer

Également. C'est-là pourquoi nous sommes dans la matrice suspendus au milieu des eaux ; mais après la naissance nous sommes exposés en plein air qui presse de même également toutes les parties du corps ; de sorte que la force proportionnée de l'aorte fait croître également toutes les parties ; & comme les petites parties du corps, & même toutes les plus petites sont creules, elles renferment aussi un liquide qui les nourrit : ce sont-là les réservoirs d'Hippocrate ; il les a dit remplis d'esprits dans l'aorte, dans la poitrine, dans le péricarde, entre la dure-mere & la pie-mere, dans les quatre ventricules du cerveau, & entre tous les nerfs.

*Charnue.* Les Anciens ont appelé chair, toutes les parties du corps qui sont rouges & molles. Les Modernes restreignent la signification de ce mot, ne l'appliquent qu'à la substance des muscles, & donnent d'autres noms au reste de la substance vasculaire du corps dépourvûe de fibres ; mais, suivant l'usage des anciens, on appelle sarcôme ou hyperfarcose toutes tumeurs préternaturelles qui surviennent dans les parties rouges du corps avec lésion de fonctions. J'ai vû de ces sortes de tumeurs qui avoient presque leur siege dans la graisse placée entre ces chairs rouges, & dont les vaisseaux étoient tellement dilatés, qu'ils étoient devenus sanguins. Il est rare d'observer ces sortes de maux dans la chair fibreuse ; quant à moi, je n'en ai jamais vû, & je ne croirois pas même facilement que personne en eût jamais remarqué de semblables. La substance adipeuse environne toutes les parties du corps humain, elle est pourvûe d'un grand nombre de vaisseaux qui s'accroissent peu

à peu, & deviennent si considérables qu'ils laissent passer la partie rouge du sang, & il arrive que ce qui étoit gras paroît alors une chair rouge. Ces sortes de tumeurs acquièrent un volume extraordinaire, & lorsqu'on les découvre, en faisant une incision à la peau, on les trouve renfermées dans une membrane mince, transparente, & elles peuvent toutes se délayer. Ruysch en a vû une qui pesoit huit livres, dont la substance n'étoit que de l'huile. Nous ne devons pas rapporter à ce genre de maladie, l'aneurisme du cœur, maladie plus fréquente qu'on ne le croit vulgairement, comme Lancisi l'a bien démontré, quoique ce soit une tumeur de chair fibreuse; en effet, tous les autres muscles qui ne sont pas creux, ne paroissent pas pouvoir s'accroître comme le cœur qui en dedans a de grandes cavités.

*Nœuds.* Lorsqu'il n'y a que le périoste d'obstrué, & qu'ensuite il se gonfle, il survient une tumeur molle comme de la pâte, de la figure d'une corne nouvelle qui pousse dans un animal. Lorsque cette tumeur s'éleve de plus en plus en pointe, & qu'elle cède cependant au toucher; alors c'est un *tophus*: lorsqu'elle s'endurcit davantage, elle produit l'*exfoliation*, & l'*exostose*, lorsqu'elle est aussi dure que les os. Il arrive souvent que les lames d'un os se séparent, & qu'elles produisent une tumeur surprenante. J'ai vû les os du crâne trois ou quatre fois plus épais que dans l'état naturel, tous fongueux, de façon qu'ils ressembloient à de la poix. Lorsque ces maladies sont de longue durée, elles dégèrent en carie.

*Angustie.* L'extravasation en est quelquefois la cause, mais elle est plus rare. Souvent le mal

est dans les canaux mêmes, lorsqu'ils sont plus étroits dans leurs extrémités, plus larges dans le milieu, qu'un très-grand nombre se gonflent en même-temps, & qu'ils forment des tumeurs considérables, quoique chacun de ces vaisseaux soit très-petits. J'ai vû, & on aura peut-être de la peine à le croire, un vaisseau lymphatique, qui dans l'état de santé n'est pas plus gros qu'un cheveu, puisqu'il n'admet point la partie rouge de sang, qui s'étoit gonflée jusqu'au point qu'il formoit un hydatide d'une livre pesant. Une femme, belle comme les amours, qui portoit au col une tumeur dure, de la grosseur de sa tête, & qui n'étoit point rouge, me consulta. Je cherchai & j'examinai bien quelles pouvoient être les caractères d'une si grande tumeur; & réflexion faite, je la regardai comme une hydatide. Je fis venir un Chirurgien expert, & lui fit ouvrir la tumeur; il s'en écoula une eau très-limpide, & la tumeur disparut. Je fis mettre dans la cavité de cette tumeur un petit plumaceau pour la faire suppurer; les parois étant détruites, la peau cicatrisée, cette femme recouvrit les graces. J'ai examiné avec Ruysch une tumeur située sur le dos d'un Porte-faix, laquelle pesoit huit livres, & qui s'étoit formée dans une cavité, qui, dans l'homme en santé, peut à peine contenir un grain de sénévé: elle étoit remplie d'une huile liquide.

*Echymose.* C'est lorsque les espaces cellulaires entre les parties solides sont remplis d'humeurs épanchées qui sortent d'un vaisseau ouvert qui devoit les contenir. Chaque vaisseau destiné à des humeurs particulières, n'est jamais libre; & ces vaisseaux sont arrêtés par des liens propres dans certaines

parties. La membrane cellulaire forme ce lien, en effet, toutes les artères se rendent aux membranes, soit à la plèvre ou au péritoine, à travers le tissu cellulaire : ce tissu s'insinue dans toutes les parties, entre leurs éléments mêmes ; & on ne sçait pas jusqu'où il s'étend. Il est composé de fibrilles cellulaires si minces qu'un petit souffle peut les étendre & même les rompre : la liqueur donc qui s'écoule par les vaisseaux rompus, se préparera facilement une espace dans les interstices des fibres cellulaires. Si cette liqueur sort d'une artère, ce sera un anévrisme faux ; si c'est de la veine, une fausse varice. Les humeurs s'épanchent aussi quelquefois dans les grandes cavités du corps, dans les quatre ventricules du cerveau, dans le péricarde, dans les deux côtés de la poitrine, dans le péritoine & dans les sacs des testicules. Ces cavités sont toujours arrosées dans l'état de santé par une humeur aqueuse. Si cette humeur est plus abondante que d'ordinaire, elle produit l'hydrocéphale, ou l'hydropisie des ventricules du cerveau ; & c'est-là la cause d'une funeste apoplexie, ou l'hydropisie du péricarde, d'où proviennent les palpitations surprenantes du cœur ; ou l'hydropisie de poitrine, ou une vraie ascite, ou une vraie hydrocele, qui a presque de même lieu dans les femmes, dans des endroits particuliers.

*Diaïrese.* C'est lors que la grandeur des parties requises pour la perfection de leurs fonctions est diminuée.

*Evacuation.* C'est lors que les vaisseaux sont dépouillés de leurs liqueurs tellement que leurs parois se réunissent. C'est-là ce qui produit des maladies surprenantes. Une femme grosse

souvent accouche heureusement dans le dixième mois ; mais lorsque le fœtus, les eaux & l'arrière-faix sortent de la matrice, il s'y forme un très grand vuide ; les vaisseaux qui auparavant étoient distendus par le sang ne résistent donc plus, & il n'y a point d'obstacle qui retienne le sang ; il s'écoule donc, & il peut s'écouler de tout le système artériel, si bien qu'il n'en soit plus porté au cerveau ni au cervellet : De-là vient l'apoplexie, la convulsion, la paralysie, & souvent la mort dans l'accouchement même. Ces maux ne dépendent point des nerfs ni des esprits, mais de cette cause dont j'ai parlé ; on les prévient donc si-tôt qu'après l'accouchement on environne par tout l'hypogastre de bandages, comme cela se pratique ordinairement en Europe. Lors qu'Hippocrate parle des pamoisons qui surviennent à la suite de trop grandes évacuations, il entend parler de ces évacuations jusqu'à la Keneaggeie.

*Atrophie.* C'est-là le terme dont on se sert lorsque quelque partie du corps disparaît pour ainsi dire peu à peu, parce que les liqueurs ne restent pas dans leurs vaisseaux. Il est peu de Médecins qui connoissent la cause physique de ces maux. S'il pouvoit se faire que tout le sang ne fût qu'eau, l'homme seroit un animal hémérobion, & même horobion ; car le sang ne seroit point retenu dans les vaisseaux rouges à cause de la petitesse des vaisseaux, mais il s'écouleroit de toute part jusqu'à la mort qui ne tarderoit guere à suivre ; & il n'en retourneroit point du tout au cœur. C'est ainsi qu'il arrive quelquefois que pendant les maladies, les humeurs privées de la densité qu'elles doivent avoir, sortent par les sueurs ; ce qui produit alors une consommation & une vraie atro-

phie. Ces personnes sont pour ainsi dire baignées dans leur propre sueur, & on ne peut jamais les guérir tant qu'elles sont disposées à ces sueurs : elles maigrissent continuellement, & si on vient à bout d'arrêter les sueurs, elles reprennent de l'embonpoint ; en effet, les humeurs alors s'épaississant deviendront propres à la nutrition. Il y a un autre genre d'atrophie, c'est lorsque le vaisseau qui portoit la nourriture est détruit.

*Phytisie.* C'est-là le nom que nous donnons à l'atrophie accompagnée de cacochimie purulente du sang, de quelque endroit que ce pus puisse provenir, pourvu que repompé par les veines il soit mêlé avec le sang. Si ce pus vient des poumons, on l'appelle *phytisie pulmonaire*.

*Mutilation.* Produite par quelque cause externe violente. Or la partie étant détruite, la fonction l'est nécessairement.

## §. D C C X I I.

Les parties organiques sont encore sujettes à des maux qui consistent en ce qu'elles sont mal rangées avec les autres parties, je veux dire, mal situées, mal liées, mobiles, immobiles. Il faut donc mettre dans cette classe la lésion de la figure des choses liées : le trop grand raccourcissement des ligamens qui servent d'attaches, leur trop grand allongement, leur laxité, leur rigidité, & enfin leur rupture ; le défaut ou la dégénération de la matière requise entre

les parties qui doivent être liées ; la distorsion, la luxation, l'entorse : ces trois dernières maladies ont différens noms qui en facilitent l'intelligence, selon qu'elles arrivent en enhaut, en enbas, en devant, en arriere : il faut encore placer ici les hernies ombilicales, inguinales, du scrotum, de la vessie dans les hommes, crurales dans les femmes, tant de l'épiploon, que de l'intestin, l'entrée de l'air & de l'eau dans ces hernies : la chute de la matrice, de la vessie & du rectum ; le déplacement des muscles, des tendons ; leur relâchement, la rupture des liens membraneux qui les tiennent en situation. Telles sont les principales maladies qui ont rapport ici, & dont l'intelligence est sans doute fort nécessaire en Médecine.

*Situées.* Il n'est dans le corps humain aucune petite partie qui ne soit placée dans son lieu propre, d'où elle ne peut être ôtée sans un grand danger. Un nombre infini de parties toutes différentes entre elles, sont réunies dans un tout qu'elles forment par leur réunion, & elles sont toutes unies les unes avec les autres dans un rapport qui est le seul qui les rende propres à leurs actions. On ne trouve de dents autre part que dans la bouche, d'ongles qu'à l'extrémité des doigts : s'il s'en trouve dans quelqu'autre endroit du corps, elles produisent une maladie,

*La figure.* Lorsque la tête d'un os reçue dans une cavité, ou que la cavité qui la reçoit change de figure; il s'ensuit anchilose ou immobilité dans l'articulation. Une des principales articulations du corps humain, c'est celle de l'atlas avec la tête, au moyen de laquelle la tête peut s'étendre & se fléchir. Les deux condyles de l'os occipital appartiennent à cette articulation, & il y a dans l'atlas deux cavités glenoides peu profondes qui reçoivent ces condyles. Des cartilages unis & très polis revêtent ces condyles & ces cavités, & la synovie les enduit & les ligamens. Enfin des muscles servent à ces mouvemens. Il n'y a pas d'endroits dans le corps humain où il faille un plus grand nombre de parties que dans les articulations; il n'est donc point surprenant de les voir sujettes à tant de maladies. Il peut survenir dans le cartilage même une tumeur qui s'oppose au mouvement des os de la tête. Quiconque n'aura pas une connoissance parfaite de l'anatomie de la partie, ne peut ni connoître ni guérir cette maladie.

*Le racourcissement.* On a vû dans les maladies vénériennes les parties s'étrécir vers les ligamens des articulations, si bien qu'elles étoient privées de leur mouvement: les Hollandois appellent cela devenir roide à la suite de pustules vénériennes.

*Allongement.* Dans ce cas les têtes des os sont trop mobiles dans leurs cavités, & il arrive facilement luxation, comme on sçait par expérience que cela arrive aux personnes délicates.

*Matiere.* Il y a dans toute articulation mobile des os, une éminence & une cavité pour la recevoir, des ligamens qui les unissent;

Les ligamens se changent quelquefois autour de la petite tête en une capsule si étroite qu'ils ne laissent aucune fente, & que la liqueur qui arrose l'articulation n'en peut sortir. La nature a couvert par tout d'un cartilage les éminences & les cavités des articulations; elle y a joint des petites machines composées de cryptes propres à verser un liquide gelatineux dans l'articulation: ce liquide enduit toutes les parties, & il se mêle avec la graisse medullaire qui transude en dedans, de sorte que ces deux liqueurs mêlées ensemble forment un liniment qui oint l'articulation. Le mouvement musculaire dissipe ce liniment. Lorsqu'il s'épaissit ou qu'il manque, cela produit l'*arthritis* ou l'*anchylose*. Lorsque la sécrétion s'en fait naturellement, mais qu'il ne peut transpirer au dehors, & qu'il ne peut être repompé par les veines, les os s'unissent ensemble par le défaut de liniment, & cette union produit d'épouvantables maladies. Lorsqu'il devient acré, il fait souffrir de très-vives douleurs dans les articulations, & surtout dans les cuisses. Clapton Havers s'est très-bien expliqué la-dessus dans sa nouvelle osteologie.

*Entorse.* Lorsque l'articulation reste dans sa place, & néanmoins qu'elle n'est pas dans sa situation naturelle. Cela a lieu, parceque les muscles trop forts tirent sur les côtés & dérangent les os de leur situation naturelle, ce qui arrive ordinairement lorsque plusieurs sont unis ensemble, comme dans le carpe, dans le tarse, dans les articulations ginglymoïdes; & aussi fort souvent dans l'écartrote, lorsque la convulsion des fléchisseurs est accompagnée de la paralysie des extenseurs, d'où il suit une entorse dans la partie, comme dans les os du bras.

*Luxation incomplète.* C'est lorsque les tubercules des os sont placés sur les bords de la cavité d'un autre os. Cela ne peut arriver que très-rarement ; car si la situation est encore naturelle , la partie ébranlée par la force des muscles rentrera facilement dans sa cavité naturelle : si elle arrive quelquefois , c'est dans les articulations ginglymoïdes.

*Luxation.* C'est le déplacement d'une éminence articulée , de sa cavité. Dans l'énarthroïse simple , dans laquelle une seule tête est reçue dans une seule cavité, la luxation peut avoir lieu de toute part , en devant , en arrière , en bas ; & elle auroit plus souvent lieu, si la nature n'avoit employé différens moyens pour l'empêcher : c'est ainsi , par exemple , que l'apophyse acromion & la coracoïde empêchent que l'os du bras ne puisse se luxer supérieurement. C'est-là ce qui occasionne des luxations si surprenantes dans l'articulation de l'os du bras avec l'omoplate. Elles arrivent bien plus rarement dans l'articulation du cubitus. Enfin quiconque connoît les muscles & les ligamens qui environnent une articulation , & qui par conséquent sçait qu'elles sont les luxations que la structure de la partie rend possibles , connoîtra les maladies , & sera en état de les guérir.

*En devant.* On doit réellement faire attention à ces directions , puisque la manière de réduire les parties luxées , doit varier suivant les différentes directions.

*Les hernies.* C'est ainsi que nous appellons le dérangement des parties molles , des membranes creuses qui les retiennent dans d'autres endroits , de sorte qu'il paroît que c'est une luxation d'une partie molle. Le vulgaire ne connoît point d'autre hernies que celles qui arrivent dans le péritoine , qu'il dit se rompre , & à

travers la rupture laisser échapper quelque partie molle : les mots *Bruch & Break* qui en Hollandois & en Allemand signifient fracture & descente, expriment assez cette fautive idée. On trouve peu de Chirurgiens qui n'hésitent lorsqu'on les consulte sur ces maladies, ou qui sachent répondre suivant la structure des parties. Duverney le Médecin est le premier qui nous ait appris de meilleures choses là-dessus : c'est lui qui nous a dit, & je crois qu'il est le premier, que le péritoine s'étendoit & ne se rompoit pas. Il y a trois endroits du péritoine, dans lesquels il n'est fortifié par aucun muscle : deux vers les aines par lesquelles passent les vaisseaux spermatiques réunis en un cordon dans les hommes, & les ligamens ronds dans les femmes ; la troisième est dans l'ombilic. Le péritoine environne de tous côtés toute la cavité du bas ventre, & il enveloppe les viscères. Il couvre la grande artère dans les lombes, de manière qu'elle & les rameaux passent sous le péritoine. Lors donc que les vaisseaux spermatiques sortent par les muscles du bas ventre, il ne sont couverts que du péritoine qui est uni aux tendons de ces muscles. Il n'y a dans cet endroit aucun muscle, mais seulement des vaisseaux & souvent une graille molle : si une plus grande force pousse le péritoine de dedans en dehors, il ne se déchire point, car c'est une membrane trop forte pour cet effet, & il n'est pas même dilaté, sinon lorsque les vaisseaux libres sont placés dessus. C'est-là où la portion la plus voisine du péritoine est poussée en dehors. Lorsque le sac descend dans l'aine, on appelle la tumeur bubonocel ; s'il descend jusque dans le scrotum, on la nomme descente ou orceocelle, tumeur qu'on ne peut jamais

réduire, & que plusieurs portent sans s'en trouver incommodés, lorsque par hazard aucun viscere ne s'est engagé dans cette tumeur. Il y a dans ce même endroit des vaisseaux qui dans les femmes s'élevent de la cuisse pour aller gagner la matrice, & qui se distribuent aux testicules dans les hommes. Le péritoine pourra donc se prolonger par les mêmes endroits dans les femmes. Lorsque la tumeur se trouve dans l'angle intercepté entre la cuisse & les parties latérales des parties honteuses de la femme, alors elles forment une bubonocelle comme dans l'homme. Lorsque le péritoine se prolonge le long de la cuisse, la tumeur prend le nom de hernie femorale ou crurale: on l'a vu quelquefois se prolonger jusqu'à la partie moyenne de la cuisse, & même jusqu'au genou, de maniere que l'intestin étant percé dans cet endroit, les matieres stercorales s'en écoulèrent. La hernie prise pour un ulcere de la cuisse par un Chirurgien imprudent, ce Chirurgien tira l'intestin & le coupa. Il n'y a rien de contenu dans ce sac, si ce n'est tout ce qui y passe de la cavité du bas ventre. Sçavoir, 1<sup>o</sup>. la matiere élastique qui forme la pneumatocelle. 2<sup>o</sup>. l'eau naturelle du bas ventre, d'où provient la premiere espece d'hydrocelle, & qui lorsqu'elle est pressée de bas en haut disparoit, ou bien encore lorsqu'on est couché sur le dos, les cuisses élevées. 3<sup>o</sup>. l'épiploon qui forme l'épiplocelle. 4<sup>o</sup>. les intestins, & alors on nomme la tumeur enterocelle. Les parties de la hernie toutes ensemble n'atteignent jamais les vaisseaux spermaticques, mais elles descendent antérieurement le long de ces vaisseaux dans un cul de sac; & ainsi ces vaisseaux restent libres, à moins que par hazard ils ne soient un peu comprimés par la tumeur de la

hernie. Les vaisseaux des parties génitales se distribuent dans une espèce de tissu cellulaire qui les environne, & les intestins qui forment la tumeur. Lorsque ce mal est invétéré, le sac hernier contracte des adhérences avec les parties voisines, & on ne peut jamais réduire la hernie. Les moyens curatifs consistent à empêcher que les intestins ne descendent dans le sac, & on en vient à bout avec un bandage compressif dont l'usage faitant enfin réunir les bords du sac les uns avec les autres, la hernie est alors radicalement guérie.

*Ombilicales.* Il y a différentes causes de ces hernies. Dans le fœtus, l'abdomen étoit ouvert à l'ombilic; l'épiderme, la peau, le pannicule adipeux, le péritoine alors percés, laissoient passer le cordon ombilical composé de deux artères, d'une veine & de l'ouraque. Après l'accouchement, la Sage-Femme coupe ces quatre vaisseaux, lorsqu'elle sépare l'enfant de la mere; ces parties se resserrent, & il se forme une cicatrice qui reste pendant toute la vie, & les vaisseaux ombilicaux descendent antérieurement hors du péritoine. Il n'y a cependant dans ces endroits aucuns muscles, & le péritoine est plus foible, pui qu'il y reste encore quelques vestiges du trou. Par conséquent le péritoine étant poussé avec une grande force contre cette partie plus lâche & plus foible, il peut se former dans cet endroit une hernie, non pas parce que le cordon ombilical se porte dans la cavité du péritoine, puisqu'il est uniquement placé dessus, & que lorsqu'on l'a coupé il se réunit avec la peau; mais parce que le péritoine se présente sous ce cordon. Lors donc que cette membrane sera poussée de dedans en dehors, la peau & la membrane adipeuse

préferont facilement, parce qu'elles sont percées dans cet endroit, & qu'elles ne se réunissent jamais exactement: ainsi le péritoine nud, mince & transparent se prolongeant de plus en plus sous la peau, y formera une tumeur & produira une hernie, qui quelquefois est grosse comme la tête d'un enfant; telle étoit celle que j'ai vûe, & qui contenoit huit livres de liquides. Cette tumeur peut être formée, 1<sup>o</sup>. Par la matiere élastique, & alors la tumeur est une pneumatoomphalocelle, dans laquelle l'air peut être repoussé avec bruit dans le bas ventre. 2<sup>o</sup>. Par l'eau, alors elle peut être comprimée, mais plus difficilement. 3<sup>o</sup>. Par l'épiploon, & on l'appelle épiploonphale; on le distingue, lorsqu'en pressant la tumeur, on sent endedans un corps inégal. 4<sup>o</sup>. Par les intestins, c'est un enteronphale, dans lequel on apperçoit le mouvement peristaltique à travers le péritoine qui est transparent. Il a ordinairement lieu dans les femmes grosses; & lorsqu'il est récent, il se guérit en poussant la tumeur de dehors en dedans, pendant l'inspiration, & en faisant coucher la malade sur le dos. Cependant cette maladie est souvent dangereuse; car lorsque l'intestin est rempli d'air ou d'eau, ou de chyle, ou de matiere stercorale, il peut arriver que l'intestin soit reserré & étranglé par le péritoine. Enfin, le sarcocèle est d'une nature différente, & il est formé par une production du péritoine, qui devient dure & cartilagineuse. Il est bien vrai que le péritoine n'est & ne peut devenir gras, mais le sac dans lequel les vaisseaux spermaticques se portent, est épais, peut s'augmenter & se carnifier. Lorsque la graisse est comprimée, ou que les vaisseaux qui se distribuent

Distribuent dans la graisse sont rompus, alors la liqueur épanchée produit cette maladie, que les Hollandois appellent, en *uyfpanning van het vet*, c'est-à-dire, une dilatation du corps graisseux. Lorsqu'on ouvre la veine du bras, & qu'on retire la lancette, il arrive quelquefois après cette opération que l'ouverture est trop oblique, & qu'ainsi la graisse affaillée en bouche l'orifice, & le sang qui devoit sortir par l'ouverture de la peau s'épanche en dessous, & produit l'échymose. Par la même raison, si les vaisseaux sont ouverts dans un autre endroit, le sang trouvant un espace libre, peut s'y épancher, & y produire une tumeur considérable. J'ai vû une tumeur très-grosse dans le scrotum, les testicules étoient libres & sains, l'intestin & l'épiploon ne formoient point cette tumeur; mais comme cet homme étoit extrêmement gras, la graisse avoit passé par l'anneau dans le scrotum avec les vaisseaux spermaticques, & il s'étoit formé dans cet endroit un faux-oscéocèle, par la graisse qui s'étoit engagée dans un lieu étranger.

*Femorale.* Des effets violens, rarement à la vérité, causent des hernies du péritoine, à la distance de quatre doigts de l'ombilic, vers la partie inférieure & extérieure; en effet, il y a là un espace semilunaire, où quelques muscles abdominaux prennent naissance, & où le péritoine est nud. Des efforts très-violens produisent quelquefois dans cet endroit une tumeur totalement différente des autres, qui sont formées par quelque partie contenue dans le bas ventre. C'est le péritoine que des efforts violens ont étendu, qui entraîne avec lui en bas ces corps qu'il renferme. Si, par exemple, on a une blessure au bas-ventre, & que le

coup porté ait pénétré la peau & les muscles ; sans blesser la lame interne & mince du péritoine ; il pourra se faire , si la playe est négligée , que quelque effort plus violent , ou qu'une inspiration plus forte que d'ordinaire pousse en-dehors le péritoine nud par cette fente , & qu'il ferme le sac herniere , sans cependant que le bas-ventre soit ouvert en aucun endroit ; de maniere qu'en peu de temps il s'éleve une tumeur surprenante qui pourra , de même que les premières renfermer , ou de l'air , ou de l'eau , ou l'épiploon , ou les intestins. Si un Chirurgien imprudent rencontre une pareille tumeur , il pourra tenter de la détruire en la liant ou en la coupant , & précipiter ainsi la mort du malade. On a un exemple d'un Marchand de Leyde , auquel des Chirurgiens de réputation voulurent ôter une pareille tumeur ; ce qui fit grand bruit.

*De la Vessie.* Ruysch est le premier qui ait vû cette espece de hernie , & il a décrit dans ses observations de Chirurgie un cas dans lequel la vessie relâchée , tombée dans le vagin , ou au dehors des parties génitales , fit soupçonner une chute de matrice ; si bien que le bruit des petites pierres qu'on entendit , déterminâ à ouvrir dans cette femme , presque moribonde , ce qu'on prenoit pour la matrice , & ce ne fut pas sans peine qu'elle recouvrit la santé. La hernie de la vessie est plus difficile dans les hommes : on en a cependant des exemples , & Ruysch nous en a laissé l'histoire d'une. On a vû quelquefois le passage des urines obstrué à la suite d'efforts violents , & une tumeur considérable dans le scrotum ; les urines ne couloient point , quoiqu'on eût introduit le cathetere , qu'elles s'écoulassent lorsque

Le malade comprimait le scrotum, & qu'elles cessassent de couler lors qu'il cessait de le comprimer; c'est-à-dire, que la vessie dans l'homme est placée sur une production du péritoine, qui n'est pas fort éloignée des aines, & dans laquelle les hernies ont leur siége. Lors donc que la vessie est extrêmement pleine, qu'on retient long-temps les urines, & que l'ouverture par laquelle les hernies ont coutume de se former, est un peu plus grande qu'à l'ordinaire; alors, à l'occasion de quelque effort, la vessie extrêmement remplie se glisse dans les intervalles du péritoine, dans lesquels les vaisseaux spermatiques descendent; elle se forme un sac dans le péritoine, elle s'y insinue, & elle tombe dans cette partie dans laquelle l'intestin s'engage ordinairement. On entend sans difficulté comment la vessie pressée de tous côtés peut sortir dans cet endroit, qui est le seul qui ne résiste point. Il n'y a pas de maladie où les méprises soient plus dangereuses. J'ai vu un Juif qui fut assez malheureux pour retenir ses urines pendant ses noces. C'est un crime dans cette Nation de se lever de table ce jour-là. Le malheureux continua de boire, sans donner à la nature ce qu'elle demandoit, jusqu'à ce qu'enfin il fut attaqué de cette fâcheuse maladie. Il urina une fois dans l'espace de 24 heures, & il avoit, 3 ou 4 heures avant, souffert des douleurs aussi vives que celles qu'endure une femme lorsqu'elle accouche; il court, il sue, il fait tous ses efforts, jusqu'à ce qu'enfin il chasse, après s'être bien tourmenté, toute l'urine; il n'urina plus que 24 heures après. Il est constant par ces phénomènes que la vessie de cet homme s'étoit insinuée dans quelque cavité préternat-

turelle, & que l'urine n'y étoit point exposée à la pression du bas-ventre.

*Chute de matrice.* Il y a deux especes de ces maladies-là, lorsque la matrice fermée tombe en conservant sa figure. Le vagin est quelquefois relâché dans ce cas, de même que les membranes de la matrice. Son corps alors fermé, descend dans le vagin, & adhèrent qu'il est sous l'orifice de l'uretère, il incommode lorsqu'on veut lacher l'urine. D'autrefois la matrice présente son orifice interne à l'ouverture des parties externes de la génération. D'autrefois elle pend extérieurement hors des parties génitales. Cette maladie est fréquente, & provient souvent de ce qu'une femme trop-tôt relevée de ses couches fait un effort ou se promène; ce qui est très ordinaire parmi les femmes pauvres, & alors tout ce qui est autour de la matrice par où l'enfant a sorti peu de tems auparavant, est lâche & ouvert, & la matrice tombe facilement en dehors. La seconde maladie, c'est lorsqu'on tire la matrice & qu'on la tourne de dedans en dehors; lorsqu'une Sage-femme arrache avec trop d'efforts l'arrière-faix, & qu'elle ne soutient point la matrice avec son autre main; car si le chorion est trop fortement adhérent à la matrice, on pourra tirer en bas la matrice en tirant le délivre. Si on n'a la précaution, & si on ne peut sur le champ la remplacer, il reste toujours une disposition à ces sortes de chutes. Il arrive souvent que la femme périt dans l'instant, & qu'on ignore la cause du mal. Lorsque les femmes accouchées meurent, il est rare qu'on cherche la cause de la mort, & souvent les Médecins se méprennent sur cette cause qui ne dépend pas de quelque malignité imaginaire, mais de causes mé-

chaniques. L'orifice de la matrice est très-ouvert lorsque la tête & les épaules de l'enfant viennent d'y passer. Si on tire alors trop violemment le cordon ombilical, & que le placenta soit fortement adhérent à la matrice; il pourra arriver que toute la matrice se retourne, que la superficie contigue au chorion soit exposée à l'air, & que le fond de la matrice sorte par son orifice. La mort suit ordinairement ce mal avant trois jours; en effet, sitôt que la matrice est exposée à l'air, la circulation du sang est dans l'instant supprimée: la stagnation du sang y cause donc l'inflammation, de-là suit la pourriture & la gangrene, qui sont promptement suivies de convulsions & de délires. L'unique remède, aussi-tôt que la matrice est tombée, c'est de réduire ce viscere très tendre après l'avoir fomenté avec des linges doux & chauds, & de faire tenir la femme dans un repos parfait, jusqu'à ce que la matrice se soit bien rétablie.

Outre cela la matrice peut se déranger d'une infinité de façons de sa situation, comme nous l'a fait voir le célèbre Deventer; car toute la matrice est mobile: d'où Démocrite dit avec raison que c'est un animal renfermé dans un autre animal. Lorsque dans une femme grosse, l'orifice de la matrice est tourné vers les os pubis, tandis qu'il devoit répondre au vagin, la misérable n'accouchera jamais. Lorsqu'elle est inclinée sur les côtés, ou qu'elle est inclinée vers l'os sacrum, l'enfant même alors, quelque pressé qu'il soit, ne peut passer; mais il jette en dehors la matrice sous une forme de sac, & souvent dans ces sortes de cas la Sage-femme ignorante cherche l'orifice & ne le trouve point. C'est Deventer qui a encore observé le premier que c'étoit-là une cause très fréquente

d'un accouchement difficile & fâcheux.

*Rectum.* Le sphincter de l'anüs est dans cette partie où la contraction des fibres charnues qui l'environnent, peuvent empêcher même les clysters d'en sortir. Lorsqu'avec les excréments ordinaires il sort des portions d'excréments plus dures, & que le sphincter est relâché; alors l'extrémité du rectum peut sortir par l'anüs & se retourner, de sorte que les parois internes de l'intestin deviennent externes, ce qui arrive évidemment aux chevaux lorsqu'ils rendent leurs excréments; car ces animaux ne rendent pas leurs excréments par un trou de l'intestin en repos, mais par l'intestin retourné: il est quelquefois arrivé un mal plus considérable. Dans le tems que les excréments tombent, le sphincter cesse de se contracter; l'intestin se retourne donc toujours, & lorsqu'une portion de l'intestin est descendue au-dessous du sphincter; ce sphincter se contracte, il étrangle l'intestin, & il suit d'horribles maladies de l'inflammation de l'intestin. L'unique remède pour ceux qui sont sujets à ces sortes de chûtes, est de repousser l'intestin en dedans, si tôt que les excréments sont dehors. Lorsque le mal est déjà invétéré, il faut frotter l'intestin avec les linimens les plus doux, & ensuite tenter de le replacer. D'autres fois l'intestin se retourne, parce que le sphincter se relâche, & il reste pendant en dehors. Ce mal est cependant moins fréquent.

*Déplacément.* Les muscles se dérangent souvent de leurs lieux naturels, & ils occasionnent la maladie, que les anciens appellent *tetanos*, & les modernes *crampe*, terme qu'ils empruntent des Italiens? Un muscle qui le roidit peut devenir presque aussi dur que le bois ou le métal;

c'est-à-dire, lorsque les gaines des muscles entre les fibres cellulaires qui les retiennent, sont si lâches que les muscles peuvent se déplacer; alors, si-tôt que l'équilibre sera rompu, le muscle s'échappera, & il sera tendu. Mais outre cela les tendons sont ordinairement affermis dans des gouttières & dans des petites sinuosités tracées sur la superficie des os, qu'*Eustachi* a très-bien décrit sous le nom de sinus. Pour peu qu'ils se dérangent de ces endroits, on sent des douleurs, qu'on nomme *crampes*, qui quelquefois se font sentir jusqu'à la mort: elles se relâchent pendant un temps, & ensuite elles recommencent de nouveau. *Cowper* qui a connu le premier cette maladie, en rapporte un exemple du biceps du bras, dont une des têtes sortie de sa sinuosité, s'étoit portée en dehors, vers la partie postérieure du bras. Le malheureux malade, à qui cet accident étoit arrivé, souffroit des tourmens énormes, & ne put fléchir le bras, jusqu'à ce qu'enfin le tendon se fut replacé dans sa cavité. Les tendons des extenseurs de la main sont bornés par des ligaments annulaires propres, qui déterminent la direction des tendons, & les empêchent de se mettre en ligne droite, lorsqu'ils agissent. Si donc, comme cela arrive quelquefois aux *Porte-faix* lorsqu'ils élèvent quelque poids avec effort, ces ligaments se rompent; alors les tendons se dérangent & ne font plus leurs fonctions, jusqu'à ce que ces malades portent un ligament artificiel. Les muscles du larynx sont assez sujets à ces accidens, ce qui donne lieu à différentes maladies surprenantes.

## §. D C C X I I I.

Une maladie commune aux parties solides, tant simples qu'organiques est la solution de continuité, ainsi nommée, lorsqu'elle se trouve dans une partie simple; mais lorsqu'elle affecte une partie organique composée, elle prend divers noms, suivant la nature de la partie, la diversité de la cause, la différence de l'application; à quoi ont rapport les plaies, les scissures, les fissures, les piqueures, les contusions, les ulcères, la corrosion, la dilacération, la rupture, les fractures, l'exfoliation, la carie, le *spina ventosa*.

*Plaies.* Une solution de continuité, récente, sanglante, faite dans une partie molle, par un instrument dur, pointu, émouffé, mis en mouvement, pressé ou résistant.

*Scissure.* Si l'instrument qui fait la plaie est pointu, dur, & qu'il soit appliqué en ligne droite.

*Fissure.* Quand l'instrument qui fait la plaie fend en même-temps.

*Piqueure.* Si l'instrument est pointu & dur, & qu'il soit appliqué aux parties molles, en un seul coup, par l'extrémité de sa pointe.

*Contusion.* Une solution de continuité faite dans une partie organisée, par un instrument dur, obtus, appliqué avec mouvement, pression ou résistance.

*Ulceres.* Une solution de continuité faite dans une partie molle, (car on nomme autrement les ulcères des os) vieille, cacochymique, dans la partie coupée. Si cette humeur est maligne, ou si c'est un pus doux, ce sera un ulcère benin; si elle est corrompue, l'ulcère est ichoreux; si sanieuse ou virulente, on donne à cet ulcère le nom de sanieux ou virulent.

*Corrosion.* Une solution de continuité dans une partie molle, faite par une liqueur âcre, inhérente dans quelque endroit qu'elle corrode.

*Déchirement.* Une solution de continuité dans une partie molle, faite par une distension des fibres.

*Fracture.* Une solution de continuité des os.

*Fissure.* Si l'os se fend dans sa longueur.

*Exfoliation.* Si les lames d'un os se séparent.

*Carie.* Une solution de continuité dans une partie dure, par une matière âcre qui corrompt les lames des os.

*Spina ventosa.* Une carie causée par la moëlle, la première viciée.

On trouve dans les Auteurs plus de cent différences de semblables maladies; mais on peut facilement les réduire au petit nombre dont nous avons parlé. Un Médecin doit se rememorer toutes ces classes de maladies, & examiner chacune d'elles; il connoitra alors de combien de maladies les parties solides sont susceptibles, à cause de leur situation, de leur figure, de leur grandeur, &c. car s'il n'a pas des idées distinctes de toutes ces choses, il tombera dans des erreurs grossières, dans le diagnostique, dans le prognostique, & dans la thérapeutique des maladies; celui au contraire

qui se rappelle parfaitement toutes ces choses, si-tôt qu'il se présentera un cas difficile, il se figurera tous les maux possibles, & les symptômes décrits par des Auteurs, qui auront rapport à la maladie en question. Il les comparera donc avec la maladie présente, & il en connoitra la cause prochaine. Les Chirurgiens ne coupent ni ne brûlent si fréquemment les os nus pour d'autres raisons, que parce qu'ils confondent l'exfoliation des os avec leur carie, & celle-ci avec le *spina ventosa*.

## MALADIES DES HUMEURS.

### §. D C C X I V.

**P**Our bien comprendre ensuite les maladies des humeurs, il faut sçavoir que les qualités requises dans les humeurs, sont ou universelles, nécessaires à chaque liqueur quelle qu'elle soit; ou particulières aux liqueurs de l'homme, & enfin propres aux humeurs de tel ou tel homme en particulier. Les propriétés communes à tous les fluides sont cette petitesse imperceptible des molécules qui les composent, ce contact mutuel, si foible qu'il cede à la moindre force sensible, cette lubricité des surfaces qui est si prodigieuse, qu'elles s'unissent à peine ensemble.

Mais par rapport à la nature humaine, les liquides ont bien d'autres propriétés, qui sont la source d'un grand nombre de maladies.

Lorsque quelque liqueur naturelle est viciée d'une façon quelconque, qu'un Médecin attentif peut observer. Nous appellons liqueur, des corps dont les masses tombent sous les sens, dont les particules sont insensibles & ont si peu de cohésion, qu'un mouvement communiqué à une partie la sépare des autres, quoique le total ne soit point séparé, & même sans qu'on sente de résistance. Il faut que les particules soient insensibles, autrement, un monceau de sable seroit une liqueur; néanmoins si le sable est très-fin, tel que celui dont nous nous servons pour des clepsydes; il est alors fort près d'être fluide: & s'il étoit possible de rendre ces parties de sable si petites, qu'on ne les pût voir, on pourroit alors appeller le sable une liqueur; à la vérité, il coule dans le premier cas, mais ses parties sont sensibles. Si vous le dissoluez dans l'eau régale, ce sera une humeur. Outre cela, il faut que les petites molécules d'une liqueur se séparent, sans employer une force remarquable, non pas tout-à-fait sans aucune, mais elle doit être si petite, qu'une partie se sépare facilement, sans que les autres soient forcées à la suivre. Il arrive le contraire si je presse un corps solide; car toutes ces parties cèdent en même temps, & se meuvent. C'est ainsi qu'un morceau de glace, pressé avec les doigts, se meut, sans se séparer des autres parties de la glace qu'on n'a pas sou-

chées : si on fait fondre au feu ce même morceau de glace, & qu'on introduise le doigt au dedans, les parties s'éloigneront de part & d'autre sans résistance. La glace est donc un corps solide, mais l'eau est un liquide. Or comme les humeurs de l'homme sont sujettes à se coaguler, elles sont donc par cette raison différentes de toutes les autres liqueurs naturelles.

*Nécessaires.* Comme si les parties étoient devenues sensibles, ou comme si les parties eussent contracté une si grande union, qu'il fût plus facile de mettre toute la masse en mouvement, que d'en séparer une. Les élémens pourroient ainsi se réunir & former un corps solide.

*Humaines.* Nous donnons ce nom aux liqueurs qui proviennent de l'air & des alimens, changés de manière qu'ils prennent la nature des humeurs qui nous sont naturelles. Hors de ce corps, la nature ne fait par tout ailleurs rien de semblable. De ces humeurs le sang a sa consistance & le serum la sienne : si cette consistance est altérée, ces liqueurs ne seront plus dans l'état naturel, & cela causera une maladie qui ne dépend point des attributs généraux des humeurs. Outre cela, chaque homme a son idiosyncrasie particulière. La bile de Sempronius n'est pas la même que celle de Cajus, ni le sang de Sempronius le même que celui de Cajus : & on peut même observer cette diversité dans l'urine. Il y a une infinité de maladies qui tirent leur origine de la différente proportion des élémens qui forme l'idiosyncrasie.

### §. D C C X V.

Cependant si on considère nos fluides

en eux-mêmes, on peut rapporter toutes leurs maladies à la quantité ou à la qualité lésée.

§. D C C X V I.

Mais si on les considère comme enfermés dans les tuyaux solides, ils peuvent pécher principalement en lieu & en proportion.

*Lieu.* C'est à la métastase que différentes maladies doivent leur origine; & on peut appeler morbifiques des humeurs qui ne péchent point en qualité, mais qui sont simplement engagées dans des vaisseaux étrangers, parce qu'elles y causent des maladies. Si le sang rouge passe dans les vaisseaux du second genre, il y cause l'inflammation, qui le plus souvent tire de-là son origine.

§. D C C X V I I.

Lorsqu'il s'est formé une si grande quantité de bonnes humeurs que les fonctions en sont gênées, on donne à cet amas le nom de pléthore: genre de mal qui ne vient que de la force des viscères chylopoiétiques, & hémapoïétiques, ainsi que du peu de pertes qu'on fait. De-là on distingue deux sortes de pléthore, l'une par rapport aux vaisseaux, & l'autre relativement aux forces.

*Plethore.* C'est ainsi que nous appellons la trop grande quantité des bonnes humeurs qui blesse les fonctions. Cette maladie a lieu lorsque les vilceres destinés à la chylication & à la sanguification sont robustes, & que les vaisseaux ne sont pas capables d'atténuer assez les humeurs pour qu'elles puissent transpirer; ce sera-là une cause de la plethore. Il faut considérer cette plethore, ou par rapport aux vaisseaux, ou par rapport aux forces. La plethore par rapport aux vaisseaux a lieu, lorsque la quantité des bonnes humeurs est si grande, qu'elles ne peuvent plus être comprimées par les artères & les veines; mais qu'au contraire elles dilatent les vaisseaux & les rendent de moitié plus gros: si cela arrive seulement dans les grands vaisseaux chyliciferes & sanguins, alors les autres vaisseaux sont comprimés. Nous appellons plethore, par rapport aux forces, la maladie, dans laquelle la grande quantité des humeurs ôte au cœur la force nécessaire pour les pousser; dans ce cas, les humeurs doivent nécessairement s'arrêter.

*Vanhelmont*, usant des mêmes subterfuges des Ecoles, n'admet point la plethore: Car, dit-il, si la plethore n'est pas une maladie des humeurs, ce n'est pas une maladie; & si elle a causé une maladie, les humeurs sont déjà malades: de plus, la maladie ne répond pas à la définition de la plethore, mais c'est une espece de cacochymie. *Vanhelmont* n'a pas bien pris la pensée d'*Hippocrate*, qui, n. 3. §. 1. des Aphorismes, dit: Ceux qui sont dans une très-grande vigueur, sont dans un très-grand danger: en effet, ils ne peuvent rester dans le même état, ni en espé-

rer un meilleur : reste donc qu'ils tombent dans un pire. Une personne plethorique se porte bien tant qu'elle perd du sang par les narines, ou par les hémorroïdes ; mais comment empêcher que ce même sang redondant ne rompe aussi facilement quelques petites veines du plexus choroïde, & ne s'épanche dans les ventricules. Pour prévenir ces accidens, continue Hippocrate, il faut débarrasser le corps de ces athletes, & évacuer leurs vaisseaux, afin que leur corps puisse se réparer de nouveau. Il est donc bien vrai qu'il n'a pas dit que la plethore fût une maladie, mais qu'elle pouvoit être cause d'une maladie future, & même si prochaine, que pour y obvier, il faut d'abord diminuer la plethore.

§. D C C X V I I I.

On trouve rarement une assez grande disette d'humeurs bien conditionnées, pour que les fonctions du corps en souffrent, à moins qu'elle ne soit tout à coup produite par une cause externe ; car au reste les humeurs sont en même-tems viciées.

*Disette.* Je ne la crois jamais produite que par les blessures des vaisseaux, par l'abstinence, lorsqu'une humeur ne se régénere point, d'où naît la cacochymie. Ce n'est pas ici le lieu de parler des playes ; car l'épanchement du sang ayant ordinairement lieu dans les playes avec solution de continuité, les playes sont par conséquent relatives aux maladies composées.

## §. D C C X I X.

Ce vice des humeurs qui produit le dérangement des fonctions, s'appelle *cacochymie*; il a son siége ou dans les molécules séparément prises, qui composent toutes ensemble la masse des fluides, ou dans toute la masse des humeurs à la fois considérée, comme partie qui concourt à former le corps humain.

*Cacochymie.* C'est lorsque le sang dégénère de son état naturel, soit que le vice attaque ses élémens, soit qu'il consiste dans le mélange de ces élémens.

## §. D C C X X.

Si on considère chaque particule de nos liquides viciée, ce vice consistera dans la masse de cette particule augmentée ou diminuée, ou dans sa solidité trop forte ou trop foible, ou dans sa figure, dans sa rigidité, flexilité, élasticité, sa diverse cohésion, ou enfin dans sa divisibilité.

*Masse.* C'est lorsqu'une masse totale est bornée par une surface, qu'on dit plus grande, lorsqu'elle occupe un plus grand espace.

*Trop forte.* Chaque particule peut être ou trop, ou trop peu compacte; ces deux conditions produisent la maladie.

*Figure.* Le même corps acquere de nouvelles forces en changeant seulement de surfaces. Toutes les particules dans le corps humain, qui par leur réunion forment nos humeurs, sont susceptibles de changemens; mais lorsqu'il s'introduit dans la masse de nos humeurs des corpuscules qui ne peuvent changer de figure, ce sont autant de poisons, & ils altèrent tellement nos humeurs, que la santé est incompatible avec un pareil changement. En un mot, les globules rouges seront tels & sains, tant que chacun d'eux pourra se diviser en six globules sereux, & que cette division ne sera ni trop facile, ni trop difficile.

§. D C C X X I.

L'augmentation de la masse dans les parties des humeurs, nous donne l'idée de leur *imméabilité*, de l'obstruction des petits vaisseaux, de l'*atrophie*, de la *symphise*, de l'affaïssement.

*Augmentation.* Si on est en parfaite santé, & que les molécules qui couloient par les vaisseaux viennent à acquérir plus de masse qu'une surface déterminée, la maladie devient plus grande, ces particules alors ne peuvent plus passer; car les extrémités des tuyaux capillaires ne doivent admettre que des corpuscules si petits, qu'ils puissent passer par les orifices des vaisseaux. Lorsqu'une particule est donc devenue si grosse qu'elle ne peut plus passer par les orifices ordinaires des vaisseaux, il s'ensuit une maladie que nous appellons obstruction. Si les vaisseaux du premier genre sont obstrués, alors les ca-

naux latéraux qui prennent naissance au-dessous de l'obstruction sont tous attaqués d'atrophie, puisqu'ils ne reçoivent rien du cœur, & que d'ailleurs, si les parois d'un vaisseau évacué se rapprochent de façon qu'il n'y reste plus aucune cavité, il s'en suivra une union entre ces parois. On comprend par là, comment une simple obstruction dans les vaisseaux du premier genre peut produire tant de différentes maladies dans différens sujets.

### §. D C C X X I I.

La diminution de la masse dans la partie des humeurs; nous donne l'idée de la dissipation & de l'évacuation trop grande.

*Diminution.* Les modernes ont passé sur ces distinctions de maladies. Craanen & Bontekoe ont dit que les humeurs du corps humain ne pouvoient jamais devenir trop subtiles, puisque des vaisseaux du premier genre qui reçoivent le sang du cœur & le reportent, c'est-à-dire, que des artères & des veines sanguines, les humeurs doivent passer dans les vaisseaux des plus petits genres, d'où elles doivent repasser dans ceux des genres supérieurs. Or ce premier genre de vaisseaux, sous lequel je comprends toutes les artères & les veines rouges, & le cœur même, l'emporte d'autant plus sur le second, qu'il charie plus de liquide: ainsi, si les humeurs du premier genre, c'est-à-dire, les globules rouges sont si atténués, que changés en sérosité ils puissent passer par les vaisseaux du second genre, alors comme le second genre est beaucoup plus susceptible de

dilatation que le premier, suivant qu'il reçoit des humeurs plus fines, la contraction des vaisseaux du premier genre doit faire passer toute la liqueur de ces artères dans ceux du second genre, & il en doit par conséquent revenir une très-petite quantité dans les veines du premier genre. Ceci aura aussi lieu dans les autres vaisseaux; & ainsi on se peut former une vraie idée de la contomption hectique des Anglois, qu'ils appellent *consumption*, & qui est très-différente de l'autre espèce, accompagnée de crachats purulens. On voit dans ces sortes de maladies une personne qui avoit les couleurs les plus vives, s'abattre, devenir flaque comme une fleur fanée, & accablée de sueur tous les matins. Quel changement est il donc arrivé dans ce corps parfaitement sain? C'est sans doute dans les élémens qui n'ont pas assez de force pour le réunir en de plus grandes molécules. Le malade fera donc jusqu'à ce qu'il périsse de sécheresse. Si on peut rendre le sang assez épais pour l'arrêter dans les vaisseaux du premier genre, les malades seront guéris. J'avertirois donc dans ce cas le malade de se frotter le corps tous les matins & les soirs, pendant une demie heure; de prendre des alimens plus solides, d'aller à cheval, &c. C'est là le seul moyen de guérir, s'il y en a un. On comprend par là que les atténuans dans ce cas sont nuisibles, puisque les humeurs pèchent déjà parce qu'elles sont trop atténuées. Les principaux remèdes sont tous ceux qui dans cette maladie peuvent épaissir les humeurs, comme d'aller à cheval; en effet, lorsqu'il y aura une assez grande quantité de globules rouges, ils s'arrêteront dans les vaisseaux rouges, & le corps ne périra

point d'inanition ; car les vaisseaux évacués se contractent tellement qu'ils ne paroissent pour ainsi dire plus.

### §. D C C X X I I I.

Si l'on conçoit que la solidité des parties des humeurs est augmentée, on a l'idée d'une force qui cause trop de changement, tant dans les solides, que dans les fluides, qui produit l'*anastomose*, la *diapedese*, la *diarrese* dans les uns, & trop d'atténuation & de broyement dans les autres.

*Solidité.* C'est la pesanteur spécifique, ou le poids d'un corps par rapport à un autre de même volume, avec lequel on le compare. Le poids ordinaire du sang doit être à la pesanteur spécifique de l'eau de puits, comme 13. à 12 ; c'est-là pourquoi il coule à fond, lorsqu'on le mêle avec l'eau. Si les globules de Mercure, qui sont quatorze fois plus pesans que l'eau, sont introduits dans le sang ; ils agiront avec treize fois plus de force que les autres globules. Si on fait partir d'un même canon des balles d'or, de plomb, d'étain, de bois, de liége, sur un plan uni ; on remarquera que les balles plus pesantes tomberont bien plus loin du canon, & les autres d'autant plus près, que chacune d'elles est plus légère ; c'est-à-dire, que plus un corps est pesant & plus il conserve le mouvement qu'il a reçu en ligne droite, & plus il agit avec force sur les autres corps. Soit donc dans

notre comparaison le cœur regardé comme le canon, les particules plus pesantes tendront plus à se mouvoir en ligne droite, iront plus loin & frapperont avec plus de force les autres fluides & les solides; Or, soit que les molécules du sang soient elles-mêmes devenues plus dures, ou qu'on ait introduit du mercure dans la masse du sang; les globules plus pesans agiront avec plus de force sur les solides, & briseront les autres petites sphaeres du sang, &c.

*Anastomose.* On a observé que le mercure avoit causé le flux de sang, les globules de mercure ayant tellement dilaté les orifices des vaisseaux, qu'ils laissoient passer le sang même par leurs extrémités. Dans d'autres il a produit des salivations sanguinolentes par les gencives.

*La diarese.* Il arrive de-là que le sang inflammatoire, qui est aussi le plus pesant, produit toujours des taches rouges ou purpurines; c'est-à-dire, que le sang qui sort des vaisseaux rompus s'épanche sous la peau.

*Atténuation.* Lorsqu'une personne en santé fait usage du mercure, & que le mercure séjourne dans les vaisseaux & change tout le sang en une eau qui s'écoule par la bouche du malade; de sorte que s'il pesoit auparavant deux cent livres, il vient à n'en plus peser que cent. La même chose arrive, lorsqu'un remede plus pesant que le sang se mêle à la masse des humeurs; il pourra s'ensuivre de-là des effets terribles dans les vaisseaux qui sont en action,

## §. D C C X X I V.

Si la solidité est trop diminuée, on comprend que les vaisseaux & les liqueurs sont comme dans l'inaction, sont en repos, & on a l'idée d'une prompte cohésion.

*Diminuée.* Il est bien vrai que les vaisseaux se remplissent & sont distendus par les humeurs nourricières; mais ils ne réagissent point dans les personnes foibles & délicates, dans les enfans, & surtout dans le sexe lorsqu'il a les règles: de-là les liquides fins & aqueux, & le sang que la finesse rend très semblable à la lympe, sont produits par le chyle. Tant que les filles attaquées de cette maladie sont en repos, elles se trouvent bien; mais si-tôt qu'elles viennent à se mouvoir, elles sont hors d'haleine, & cela parce que les humeurs trop rares n'agissent pas assez puissamment sur les vaisseaux, & que les vaisseaux ne réagissent pas comme ils le devroient sur les liquides. C'est-là pourquoi le chyle n'est point changé en sang, & qu'il reste semblable au petit lait.

## §. D C C X X V.

Une particule d'humeur pèche par sa figure, sur-tout lorsque de sphérique qu'elle est naturellement, elle devient angulaire pointue; de-là appliquant tout son mouvement à une petite partie,

devient âcre ; ces changemens , quoique de bien des sortes , peuvent être commodément rapportés , 1<sup>o</sup>. à une acrimonie qu'on nomme purement mécanique , lorsque tout restant dans le même état , la figure seule forme des angles aigus solides. 2<sup>o</sup>. A une acrimonie appellée saline , qui est ici principalement muriatique , de sel armoniac , acide , alcalinescente , fixe , volatile , simple , composée. 3<sup>o</sup>. A une acrimonie huileuse , qui vient d'une huile saline , d'une huile terrestre , d'une huile saline , & en même-tems terrestre , âcre & brûlée. 4<sup>o</sup>. Savoneuse , telle qu'elle se trouve dans les venins des animaux & des végétaux. 5<sup>o</sup>. A une acrimonie composée des quatre précédentes , & à celle qui naît souvent dans le corps des âcres ou des vitriols métalliques qu'on a pris.

*Sphérique.* Tous les alimens que nous prenons se figurent en sphere. Le serum , le lait , la graisse , &c. sont composés de parties sphériques qui auparavant étoient rameuses ou polyedres ; & il est assez probable que les élémens sont sphériques , puisqu'on observe cette figure partout où les sens peuvent s'étendre. Lorsque l'on considère une goutte de sang récemment tirée & exposée dans un verre , à travers le microscope , elle paroît composée en

partie de petites sphaeres & en partie de petites pointes de sel. Les sels ne peuvent donc prendre la figure spherique ; & ceux que l'on prend comme remedes , ou ne conservent pas long-tems leurs figures , ou s'ils n'en changent jamais , & s'ils ne prennent la figure spherique , ils deviennent des poisons.

*Angulaire.* L'effet d'une même matiere est bien différent suivant qu'elle prend une figure spherique ou angulaire. 1°. les particules rondes sont de toutes les moins coherantes , & elles le sont d'autant plus , qu'elles s'éloignent de cette figure : de plus , si avec un gros d'acier fondu je forme un globe , je pourrai certainement l'avaler , ou le promener dans mes mains , ou le faire toucher à des plaies sans danger ; mais si on prend ce même gros d'acier sans en rien ôter , & sans y rien ajouter , qu'on en fasse une lancette, elle percera certainement la main si on l'appuie sur sa pointe ; si on l'avale, elle coupera les visceres , & elle causera une hémorragie qui conduira bien-tôt au tombeau. Cet acier n'est cependant pas devenu un poison , & il produit uniquement cet effet , parce qu'il a changé de figure.

*Acre.* Plus les angles d'inclinaison d'un coin sont petits , & plus ils pénètrent facilement : c'est ce que j'ai démontré autrefois en géométrie. Si l'on frappe quelqu'un avec un livre , de sorte qu'on ne fasse qu'appliquer la surface plane de ce livre sur la partie frappée , alors mille points du livre en touchent mille autres de la partie frappée , & chaque millieme partie frappée reçoit la millieme partie du coup. Si on vient à le frapper avec la même force dans un seul point , cette force sera bien à la vérité la même ; mais elle produira son effet

Sur un seul point ; l'obstacle ou la partie frappée souffrira donc mille fois plus qu'auparavant, & comme sans doute les corps souffrent en raison des actions, les plus petits vaisseaux souffriront un changement plus considérable lorsqu'on frappera avec les angles du livre, il seront détruits, & la partie frappée sera divisée : or un corps âcre est dense, roide, terminé en pointe, & communique son mouvement à très peu de points des autres corps. Plus il est aigu, & moins il y a de points sur lesquels il produit son effet, & plus il blesse fortement les corps qu'il frappe. Il doit nécessairement être dense, car un corps de fer creux ne blesse pas aussi dangereusement que si ce même corps étoit rempli de Mercure. Les Maîtres en fait d'Armes connoissent bien que la force de percussion peut être par ce moyen merveilleusement augmentée. Il ne sera pas âcre, s'il n'est en même tems roide car l'effet d'une lance d'acier est bien différent & bien plus grand que celui d'une lance de plomb. Il doit outre cela être terminé en pointe, car une sphere de fer ne blesse point ; or on a observé à travers le microscope ces conditions dans les sels, c'est-à-dire la figure aiguë, le poids & la roideur, donc &c.

*Saline.* Le sel est un corps sensible, composé de corpuscules insensibles, qui se fond dans l'eau, & qui produit sur l'organe du goût une saveur salée. Tous les sels soit naturels soit factices, sont âcres ; car on ne peut mettre sur l'œil aucun sel qu'il ne fasse de la douleur, indice manifeste de leur acrimonie.

*Muriatique.* C'est le sel gemme ou le sel marin ou le sel de fontaine dissous dans de l'eau.

*Bruler.* L'huile est composée de globules ; mais lorsqu'elle est trop brûlée, ou qu'on la tient

trop long-tems sur le feu ; elle devient piquante & caustique : en effet le lait le plus doux & le beurre exposés à un grand feu , ou même gardés pendant long-tems , deviennent si amers , qu'ils sont insupportables au goût. Lorsqu'on brule quelque animal, les huiles alors s'élevent en forme de fumée , & se changent en sels.

*Savoneuse.* On ne peut gueres rendre raison de l'action des poisons sur les animaux & sur les vegetaux ; car ils agissent d'une façon si surprenante , qu'ils produisent sur le champ dans leurs mouvemens tous les genres de changemens. Qu'une personne qui n'y est point habituée mange de la passerage , elle en aura la bouche enflammée ; & si elle l'avale , elle sera attaquée de squinancie qui se dissipera facilement ; mais si elle en avale une grande quantité , la passerage lui causera des douleurs , & la fera vomir. Cependant de très-petites chenilles se nourrissent de cette plante âcre , sans être incommodées de son acrimonie. Cette force qui me paroît si surprenante , n'est donc pas mécanique ; & je ne sçai pas en rendre raison. Nous disons qu'elle est savoneuse , parcequ'elle n'agit ni comme le sel ni comme l'huile. L'esprit de cochlearia a moins d'acrimonie que le cochlearia même. Ces âcres produisent encore des effets bien plus funestes , & que personne ne peut prévenir à priori. Le crapeau jette de la gueule une écume semblable à de la salive , sans saveur , sans odeur ; néanmoins si on l'avale , elle cause des tranchées & la mort même. La ciguë aquatique de Gesner est d'une saveur assez agréable , & pourroit en imposer à quelqu'un qui ne la sçauroit pas venimeuse ; c'est-là la cause de la mort de plusieurs enfants qui en ont mangé , séduits qu'ils ont été par sa saveur douce. A peine cependant à-t-elle

passé dans l'estomac, qu'elle cause des douleurs, des tranchées surprenantes & la mort même.

*Acres.* Lorsque la violence des convulsions ou du vomissement ou de la purgation, ne peut les chasser au dehors, & que les forces naturelles ne les peuvent changer en figure sphérique, ce sont alors des médicaments. C'est avec raison que les anciens ont regardé comme aliments, tout ce qui étant pris & susceptible de changement, prend la figure des corps sur lesquels il a déjà produit de pareils changements, si la nature est plus forte que ces alimens; & ils ont appelé remèdes, tout ce qui introduit dans le corps, est à la vérité altéré par le corps, mais qui produit aussi sur le corps quelque changement: c'est ainsi qu'un demi gros de coloquinte est un poison très-âcre & cause la dysenterie, puisqu'il expulse la matière la plus liquide, & ensuite le sang même. Cependant un homme robuste peut prendre une certaine quantité de ce remède, il produira certainement sur le corps de cet homme un changement; mais il le changera aussi de manière que quelques heures après, ce remède ne produira plus aucun effet. Si les médecines n'étoient susceptibles de ces successions, dès-lors qu'on auroit une fois pris l'émétique, & qu'il produiroit son effet, ou vomiroit continuellement. Si une personne est assez foible pour que la médecine produise son effet, sans qu'elle puisse à son tour produire un changement sur cette médecine; cette médecine alors produira l'effet d'une superpurgation. Enfin un poison est âcre, toutes les fois que les forces naturelles ne sont pas assez fortes pour le dompter, & que ce poison continue à détruire nos vaisseaux, à dissoudre nos liqueurs, jusqu'à ce qu'il

ait détruit toute notre machine. Les Médecins les plus modernes qui emploient partout les remèdes minéraux, ne se conduisent donc pas sagement. Un Médecin prudent ne fait pas uniquement attention à la maladie présente, mais encore au reste de la vie du malade qu'il traite. Le mercure administré à la dose de huit onces dans des maladies d'ailleurs curables, produit un mauvais effet, quoiqu'on l'ait administré à différentes fois. Je ne disconviens pas que certaines maladies ne sont curables que par le mercure, mais je dis aussi que souvent il corrompt nos humeurs. Il est facile de donner à des jeunes gens robustes ces remèdes minéraux, mais il est bien plus difficile de prévoir par quelles voies on les fera sortir du corps.

### §. D C C X X V I.

Une maladie de conséquence & qu'on peut à peine guérir, à laquelle nos humeurs sont sujettes, c'est lorsque leurs particules sont si roides, qu'elles ne peuvent être broyées ni divisées par les forces naturelles du corps, ni recevoir la figure qui leur est nécessaire.

*Roides.* Les animaux, & surtout les hommes usent de différents aliments, & ils les changent presque tous en sphaere, qui est de toutes les figures la moins capable de nuire; en effet, lorsqu'un cercle touche une ligne droite, il forme avec elle un angle si aigu & si petit, qu'on ne peut faire passer entre leurs points de con-

raît aucune ligne sans couper le cercle. De plus l'angle sous lequel un cercle ou une sphere rencontre un plan rectiligne, est de tous les angles possibles le plus aigu : Or les forces qui percent sont dans le rapport des pointes de leurs angles ; la force d'impression d'un cercle fera donc dans tous les cas possibles la plus petite de toutes, & sera détruite par les points voisins de ce cercle même. Si tôt qu'un corps aura dégénéré en figure polyedre, il pourra devenir nuisible.

§. D C C X X V I I.

Mais elles sont aussi malades, lorsque leurs figures sont trop sujettes à changer ; en effet, quand les surfaces des particules sont applaties, le contact qui augmente, en produit la concrétion.

*Le contact.* Cette classe de maladies est très-intéressante, & plusieurs Médecins l'ont passé sous silence. La structure du corps humain est si admirable, qu'il renferme un nombre infini de differens ordres de vaisseaux ; & que s'il y a cent ordres differents de ces vaisseaux, le premier renferme tout ce qui doit passer dans les quatre-vingt-dix-neuf autres & travaille pour eux tous, le second ordre pour les quatre-vingt dix-huit suivans, le dernier enfin uniquement pour lui même. Le corps humain n'est donc pas une machine hydraulique, dans laquelle toutes les humeurs qui y sont mûes soient homogènes ; mais les humeurs que le premier genre de vaisseaux renferme, sont exposées à des changemens successifs dans les differens genres de vais-

faux; & cette même humeur qui étoit fort épaisse dans les vaisseaux du premier genre, atténuée dans l'espace de 24 heures par la force continuelle des forces naturelles, peut passer dans les vaisseaux du second genre, de-là dans ceux du troisième, & ainsi de suite. Les humeurs sont presque solides dans le premier genre de vaisseaux; en effet le sang qui sort des veines, se coagule en une masse qu'on peut transmettre d'un vase dans un autre, sans qu'il s'en perde une goutte, puisqu'il est solide; & c'est par le seul mouvement mécanique qu'il conserve sa fluidité; car il prend une consistance solide, si-tôt qu'il n'est plus exposé au mouvement des vaisseaux. J'ai fait voir que cette solidité étoit nécessaire pour empêcher toutes les humeurs de passer dans les plus petits vaisseaux, & prévenir la disette du cœur. Cette solidité ne doit cependant pas être trop grande, mais telle que les forces naturelles puissent la vaincre. La santé dans l'homme consiste donc en ceci, que les humeurs les plus épaisses produisent les plus fines; non pas subitement, mais par degrés; & ainsi il suffit qu'il y ait une source dans ceux du premier ordre; pour remplir les vaisseaux inférieurs de leurs liqueurs successivement élaborées. Lorsque les parties rouges se changent facilement, on ne jouit point d'une santé parfaite, qu'on n'y ait remédié par les courses à cheval, ou par quelque semblable exercice.

### §. D C C X X V I I I.

La trop grande élasticité des parties de nos humeurs, est encore un mal assez considérable: car alors le moindre changement de chaleur, ou de mouvement

qui fait compression, en produit sans cesse un trop grand dans toute la cohésion des humeurs.

*Elasticité.* Il y a des personnes sur lesquelles le changement des saisons produit de tels effets, que j'avois même peine à croire, lorsque je les vois. J'ai vû des personnes dont tout le corps s'enfla pour avoir mangé une petite quantité de groseilles ou de cerises: non-seulement l'estomac & les intestins, mais encore les bras & la face; de sorte qu'il paroît que les particules des humeurs dans ces personnes étoient trop susceptibles d'extension & de changement. C'est-là pourquoi il y en a tant qui jouissent d'une santé inconstante. Mais quelle est la cause de ces changemens & de ces rarefactions subites? Nous remarquons dans differens endroits des causes des mouvements qu'aucun mécanicien n'eut jamais soupçonnées, s'il ne les eût connues par expérience; c'est ainsi qu'on peut conserver en repos le tartre du vin du Rhin pendant des années & des siècles entiers; mais si cent ans après l'avoir gardé, on l'expose au feu, la bouteille qui le renferme se cassera sur le champ avec un grand bruit. Si une abeille pique quelqu'un à l'extrémité d'un doigt, ou que l'extrémité du doigt d'un autre soit piqué par une épine, le doigt & le bras de ces deux personnes deviennent quelque tems après quatre fois plus gros qu'ils n'étoient. C'est-là une rarefaction des humeurs sans augmentation des solides.

§. D C C X X I X.

L'union trop forte de chaque molé-

cule est encore ici une maladie ; en ce qu'il empêche qu'il se sépare de petites particules des grandes ; production qui est cependant si nécessaires pour l'intégrité de la vie. Le contraire, je veux dire, la trop facile divisibilité nuit aussi ; en ce que c'est un obstacle à la constance de la santé & de la vie.

*L'union.* Car c'est par son moyen, que les petites particules sont retenues dans leur place ; ce qui est nécessaire pour la vie.

*Trop facile.* Leuwenhoeck par ses recherches sur la nature du sang, nous a ouvert les voies pour entendre cette maladie. Il s'est piqué le doigt avec une épingle, & il a introduit un tuyau capillaire de verre dans la plaie ; le sang alors a monté dans ce tuyau, & il l'a considéré à travers le microscope. Il a observé des globules rouges dans le sang, d'autres jaunâtres, & d'autres presque transparents, qui paroissent comme des ombres & composoient la lymphé transparente. Chaque globule rouge se décompose en six jaunes, qui en sont les éléments ; chaque globule jaune se subdivise en six globules transparents ; & il en est de même des autres liqueurs, dont la suite est longue, & dont les dernières different de l'esprit, peut être de plus d'un centieme degré, & c'est cependant là ce que nous appellons *esprit*. L'avant dernier globule produit donc le dernier : il en est de même du premier ; & cela se fait par tous les degrés successifs, peut être dans l'espace du vingt & un jour. Lorsque ces petits globules ont une cohésion telle qu'ils ne puissent que difficilement

être divisés en de plus petits, ce sera là un cas de maladie, sur tout si les globules rouges dégènerent tellement dans les maladies inflammatoires, que ces globules ne puissent se diviser en jaunâtres, car alors les vaisseaux du premier genre seront les seuls remplis, tandis que tous les autres seront vuides; de-là vient la langueur & la foiblesse. Lorsque les éléments se séparent trop facilement, le corps est également affoibli, le cœur se desamplit, & les plus petits vaisseaux & les cellules se remplissent: de-là l'hydropisie.

§. D C C X X X.

Comme il n'est point dans la science de la Médecine de maladies de plus grande importance, il n'en est point dont l'intelligence soit plus nécessaire pour faire la baze fondamentale de la meilleure pathologie. Cependant on ne peut guères les comprendre, que par une exacte observation des effets, qu'elles produisent dans les maladies. D'où l'on voit clairement l'origine de l'*idiosyncrasie* morbifique des humeurs.

*L'idiosyncrasie.* Deux personnes ne sont peut-être pas tellement différentes dans les particules de leurs corps, qu'un Anatomiste en puisse bien faire voir la différence; e les vivent de même, & elles observent un même régime: néanmoins leurs humeurs sont différentes; car dans l'une, tel aliment se change en bon chyle,

qui incommode l'autre. La raison de ce phénomène paroît consister en ce qu'il y a entre les humeurs mêmes, entre les humeurs & les parties solides ou les vaisseaux, & enfin entre les vaisseaux & les vaisseaux, des rouges aux rouges, des rouges aux sereux & ainsi de suite, une certaine proportion naturelle. S'il arrive des changements dans tout le corps, à la proportion entre les vaisseaux du premier & du second genre, cette seule différence produira une humeur totalement différente de celle qui se forme dans ces vaisseaux. Il est par conséquent impossible de donner une règle générale pour exercer la Médecine. Que j'aie par exemple guéri plus de mille malades, auxquels j'aurai prescrit du syrop de roses pâles; que j'aie éprouvé que c'est un cathartique très-innocent & très-bienfaisant dans tous; il arrivera néanmoins que dans le mille & unième malade, ce même syrop lâchera peut-être si fort le ventre, qu'il causera des convulsions à ce malade. Des milliers d'hommes mangent des pommes; quelques-uns d'eux néanmoins se trouvent mal lorsqu'ils en sentent; & ils en sont frappés si vivement, qu'ils tombent presque morts. L'odeur du fromage produit le même effet dans d'autres personnes. Ces causes sont en général si subtiles, qu'elles ne se manifestent que par leurs effets, & paroissent dépendre de cette proportion inconnue entre les humeurs & les humeurs, des humeurs aux vaisseaux, & des vaisseaux aux vaisseaux.

### §. D C C X X I.

Mais si vous considérez à la fois toute

la masse des humeurs, vous trouverez que leurs maladies principales sont leur trop grande fluidité, ou leur grande tenacité; leur trop grand mouvement par les vaisseaux, ou leur trop foible circulation; ou enfin un vice composé de tous ceux dont on a fait le détail jusqu'à présent ( 717. à 731. )

*Fluidité.* Son caractère consiste 1<sup>o</sup> dans la diminution de la masse des fluides. 2<sup>o</sup>. dans celle de leur cohésion. 3<sup>o</sup>. dans l'une & l'autre cause. Les causes contraires produisent la tenacité.

*Mouvement.* Le mouvement change si fort les vaisseaux, les humeurs & les diamètres des pores, qu'ils deviennent d'autant plus grands, que les forces distendentes sont plus grandes, soit par rapport à la vitesse ou à la masse des liquides.

## §. D C C X X X I I.

Les humeurs demeurant les mêmes, peuvent être viciées par le seul changement de lieu. Il y a deux classes de ce mal, 1<sup>o</sup>. Quand un vaisseau, dont le diamètre est trop augmenté, reçoit des humeurs épais qu'il ne peut transmettre, parce que son canal se rétrécit ensuite insensiblement. 2<sup>o</sup>. Lorsque les vaisseaux rompus de quelque manière que ce soit, laissent les humeurs s'épan-

cher, & s'amasser entre les parties solides du corps dans les interstices que leur distension a formés; on conçoit qu'il faut rapporter ici l'anévrisme vrai, les varices, le succement, l'anévrisme faux, l'échimose; toutes choses qui viennent d'un sang qui se trompe de lieu. On doit mettre dans la même classe l'œdème, les pustules, l'hydropisie de la membrane cellulaire, de la tête, du thorax, de l'abdomen, de l'utérus, de l'ovaire, des testicules, du scrotum, du péritoine, de toute l'habitude du corps, genre de mal produit par une lympe qui péche de la même manière, & enfin les *emphysemes* que l'air produit. Ces maux ont communément leur siège dans la membrane cellulaire qui est d'un tissu délicat, facile à distendre & à déchirer.

*Résumé.* La seule transfusion des bonnes liqueurs dans des vaisseaux très-sains, mais qui leur sont étrangères, peut causer des maladies très-funestes, lorsque les canaux latéraux sont tellement étendus par la force du liquide, qui agit sur les parois du plus grand canal, que les orifices des canaux moyens entre les canaux les plus grands & les plus petits en sont changés; ce qui ne peut arriver sans que les humeurs passent dans des vaisseaux étrangers. L'artère aorte contient toutes les séries des liqueurs décroissantes. Il sort des parties latérales de l'aorte, autant de canaux décroissants,

qu'il y a des series d'éléments dans le sang que l'aorte charie : il s'enfuit de là que chaque serie à son diametre. Les globules rouges sont du premier genre ; le cœur, les deux grosses arteres qui en partent, les rameaux rouges de l'une & l'autre grande veine qui rapportent au cœur, & les rameaux de ces veines, renferment ces globules : c'est là la route des parties rouges du sang. Il y a sur les parties latérales des plus petits vaisseaux rouges, des orifices de vaisseaux du second genre, par lesquels passent toutes les autres liqueurs, si on en excepte les globules rouges. Les orifices des vaisseaux du second genre, c'est-à-dire des jaunes, devenant plus grands ; alors les globules rouges qui circuloient dans les vaisseaux du premier genre, passent tous dans les canaux latéraux du second genre, par lesquels les humeurs du second genre & leur suite devroient seulement passer. Or ces globules rouges ne peuvent circuler dans les canaux, parce que leurs parois convergent dans leur route, & que les vaisseaux deviennent plus étroits : ces globules s'y engagent donc, produisent des obstructions, des inflammations, &c. La plupart des Médecins ignorent toutes ces choses, & ils ne reconnoissent pour cause d'apoplexie que l'épanchement du sang par les vaisseaux rompus dans les ventricules du cerveau. Il est bien vrai que cela arrive souvent ; néanmoins la seule augmentation du mouvement fait que les particules rouges poussées avec trop de force dans les artérioles de la pie-mere, dilatent tellement les vaisseaux de la substance corticale du cerveau, que les parties rouges s'engagent dans les petits vaisseaux, & sont alors une cause suffisante de l'apoplexie. Je dis plus, il n'est au-

cune de maladies décrites, qui ne puisse provenir de ce qu'une liqueur d'un genre supérieur s'engage dans les vaisseaux d'un genre inférieur.

*Interstices.* Tels sont ceux qu'on observe dans la membrane cellulaire, qui sépare les parties solides les unes des autres.

*Inflammation.* Qui appartient à la première classe.

*L'anévrysme vrai.* C'est une dilatation des tuniques des artères, qui leur fait perdre sa figure conique & former un sac plus large dans quelque partie de sa longueur. Le sang se meut plus lentement dans ce sac, il s'y épaisit, & le sac se remplit d'un sang coagulé, presque semblable à celui qui forme les polypes.

*Varices.* C'est un anévrysme vrai, mais qui a lieu dans la veine. Il a son siège le plus ordinaire est vers les valvules; là il se forme dans la veine une tumeur, que nous appellons varice.

*Succement.* C'est lorsqu'une partie molle devient livide ou noire, si on la suce fortement; elle se gonfle en la suçant, & on peut pousser la suction si loin, que la peau venant à se rompre, le sang sort par cette ouverture. Si on applique la ventouse dans quelque partie, alors cette partie n'est plus exposée au poids de l'atmosphère, tandis que toutes les autres parties du corps en sont chargées; les vaisseaux se dilateront donc dans cette partie, qui n'est point comprimée par l'atmosphère, & les globules rouges passeront dans les petits vaisseaux. Les Hollandois l'appellent *Oysspating*, comme s'ils disoient effusion de sang goutte à goutte. Ou si la peau a été blessée dans quelque endroit, les grandes artères qui ont reçu le coup, sont tellement comprimées, que les petits canaux qui partent de

grandes arteres, se dilatent, reçoivent le sang; & c'est-là ce qui forme la couleur noire, à moins que le sang ne continue sa circulation, tandis qu'il est fluide. Il y a donc deux causes de succement, l'une, lorsqu'il provient du relâchement, & l'autre, d'une trop grande compression subite. On peut rapporter à ce genre de maladies la couleur purpurine dont le corps est quelquefois couvert après des convulsions, le cercle bleu qu'on observe autour de la bouche ou sous les yeux dans l'épilepsie, enfin la noirceur répandue dans toute la circonférence du corps, que le vulgaire attribue à quelques prestiges du démon. La cause de ces maladies paroît consister, en ce que les muscles trop roides empêchent le sang de retourner; ce sang doit ainsi se répandre dans le tissu cellulaire qui ne fait jamais de résistance: c'est là pourquoi on devient noir sur le champ.

*Anevrysmes faux.* C'est lorsqu'une trop grande quantité de sang passe par les arteres rompues, & se répand dans les espaces dilatés de la membrane cellulaire.

*Echymose.* C'est bien un anevrysmes faux, non pas de sang, mais de toute autre liqueur.

*Lieu.* C'est avec raison que Van-Helmont donne à cette maladie le nom d'une eau dévoïée. En effet, si le serum s'engage dans des vaisseaux plus petits que les siens, il produit des tumeurs jaunes; la lymphe, des transparentes; le sang, des tumeurs rouges. L'homme renferme donc en lui-même & en puissance toutes les maladies. On avoit donné à un homme des lettres à remettre au Battelier du Coche d'Utrecht, il arrive; le Coche démarre; il court vite; il le rejoint dans le village de Leidendorp: il remet ses lettres, & il

s'en retourne C'étoit un homme gras, & toute courlé plus forte que l'ordinaire, entraîne presque toujours après elle une péripleumonie, & cause différentes taches sur la peau. Il en fut effectivement attaqué : il étoit aimé de Drelin-court ; il le fit venir : Drelin-court arrive, mais son art devint inutile ; l'homme périt, & il mourut avant trois jours, aussi promptement que ceux qui meurent de la peste. Il est manifeste que le sang avoit passé dans les vaisseaux séreux, le serum dans les lymphatiques, & ainsi de suite ; & que cette inflammation fut la cause de la mort de ce malheureux.

*Oedeme.* C'est une tumeur molle, froide, pâle, & sur laquelle l'impression des doigts reste, lorsqu'on la comprime. Cette maladie vient de ce que la partie aqueuse passe des vaisseaux rouges dans le pannicule graisseux ; par conséquent cette maladie cesse lorsque cette eau retourne dans les veines. Il y a une autre espèce produite par une extension préternaturelle des vaisseaux lymphatiques, mais elle est plus rare. Outre cet œdeme froid, on en observe encore un autre qu'on appelle phlegmon, & qui a lieu lorsque les vaisseaux latéraux du troisième ordre laissent passer le serum ; en effet dans l'état naturel on n'observe de globules rouges, que dans les vaisseaux du premier ordre, & le serum dans ceux du second. S'il arrive donc que le serum jaune passe dans les artères du troisième genre vuides de lymphe, les vaisseaux de ce genre étant gonflés, produisent une tumeur inflammatoire chaude, parce que le cœur étend sa force jusqu'à eux.

*Les pustules.* Ce sont des inflammations des extrémités des vaisseaux où ils se terminent

dans les cryptes. Les pustules se forment aussi lorsqu'une matiere tenace s'accumule dans les grains glanduleux, & qu'elle n'en peut sortir. Il y a differens genres de ces maladies, telles sont l'atérome, le steatome & le meliceris : la premiere espece est une tumeur produite par la dilatation d'une crypte, par une matiere en forme de pulpe. La seconde, par une matiere graisseuse; la troisieme, par une matiere qui tient un milieu entre la cire & le miel. On doit regarder tous ces maux uniquement comme des pustules; car toutes ces tumeurs qui acquierent à la suite du temps une grosseur considerable, n'ont été dans leur principe que des pustules.

*Cellulaire.* L'ana-sarque ( ce sont deux mots, non pas un seul ) ou l'épanchement des eaux aux environs des chairs, est fort bien nommée de ce qu'elle environne avec le tissu cellulaire, tous les muscles & les tendons; quoiqu'on observe rarement ces sortes d'épanchements dans les muscles. On appelle dans un sens particulier, hydropisie anasarque, un épanchement universel d'eau sous les téguments. Si cette eau est épanchée plus profondément, on lui donne avec plus de raison le nom d'hydropisie huposarque ( sous-chair. )

*Du thorax.* On remarque ordinairement à l'ouverture des cadavres de ceux qui sont morts d'asthme, ou le péricarde, ou une des chambres de la poitrine, ou deux, ou toutes les trois remplies d'eau.

*Abdomen.* Il y a plusieurs genres de ces sortes d'hydropisies. L'ascite est produite par l'eau répandue dans le bas-ventre; la tympanite par quelque matiere sonore. On reconnoît l'ascite par la fluctuation de l'eau qui se

fait sentir lorsqu'on frappe avec les doigts sur une partie du bas-ventre, tandis qu'on a la main appuyée sur la partie opposée; ou bien elle est produite par de l'eau renfermée dans quelque cavité particulière, comme lorsque l'eau est renfermée, ou dans la duplication du péritoine, ou dans quelques hydatides, ou dans l'ovaire, ou enfin dans la cavité de la matrice; en effet, l'eau contenue dans la matrice, son orifice étant contracté, se forme une cavité & comme un second ventre. On m'objectera peut-être, pourquoi l'eau ne s'écoule-t-elle point de la matrice? Je réponds que je n'en sçai rien; mais qu'il est certain qu'elle ne s'écoule point. Drelincourt nous a laissé l'observation d'un exemple surprenant. Il fut consulté par une femme qui lui demanda des remèdes contre l'hydropisie. Il avoue de bonne foi qu'il crut que cette femme étoit grosse, il ne voulut point lui donner de purgatifs, & renvoia cette misérable: elle revint le consulter quatorze mois après, & comme elle avoit toujours le ventre gros, le regret qu'il eut de l'avoir soupçonnée d'abord d'être grosse, lui fit tenter tous les remèdes; mais ce fut en vain, la malade mourut, & on trouva, à l'ouverture du bas-ventre, la matrice remplie d'eau. Ces sortes d'hydropisies particulières ont leur siège dans les ovaires, dans les testicules & dans le scrotum.

*L'habitude.* Aussi-tôt que le sang est devenu trop fin, il cesse alors d'être renfermé dans les artères. C'est là la cause de la mort des ptyriques, cause qu'on ignore ordinairement. Le poumon est corrompu, & le sang ne peut recouvrir sa densité nécessaire; il reste fin & aqueux; c'est-là ce qui l'empêche de s'arrêter dans les

vaisseaux rouges, & il passe dans les vaisseaux latéraux qui ne résistent point. Or tous les vaisseaux conservent quelque force, & comme les cellules n'en ont aucune, le peu de force qui reste donc dans le malade est employée à pousser ce sang aqueux dans ces cellules; le sang y reste en stagnation, sans s'y corrompre. C'est ainsi que le fœtus se conserve pendant plusieurs années sans se pourrir, tant que l'air ne parvient pas jusqu'à lui. Les humeurs croupissantes, lentes & insipides, ne sont pas sujettes à se corrompre.

*Emphyseme.* Ce sont des inflammations: ces maladies se présentent d'une façon si surprenante, que l'on pense ordinairement qu'elles proviennent de quelque cause surnaturelle. Les anciens ont écrit que si un Serpent, qu'ils ont nommé *Phusetes*, mordoit quelqu'un, tout le pannicule adipeux du blessé, au rapport de Nicandre, se gonfloit par tout sur le champ, sans que le malade devint plus pesant; mais qu'il étoit simplement rempli d'air: c'est là un indice manifeste que ces tumeurs ne sont point produites par l'épanchement des humeurs, & qu'elles ne le sont par quelque matière élastique semblable à l'air, qui est alors mise en liberté. J'ai vû de semblables tumeurs produites par des causes bien légères. J'ai vû des hommes les plus robustes blessés au bras; le Chirurgien avoit couvert si exactement la plaie avec une emplâtre, que l'air intercepté étoit resté sous la peau. Cet élément susceptible de raréfaction, emprisonné par l'emplâtre, raréfié, ne pouvant transpirer au dehors, s'étendit dans un plus grand espace; le pannicule adipeux étant coupé & sans résistance, l'air s'y insinua, & comme le pannicule traverse toutes les par-

ties du corps, l'air parcourut donc toutes ces parties, & fit même gonfler le scrotum d'une façon surprenante. Ce phénomène est plus manifeste dans les maladies de poitrine; toutes les fois que l'air a gagné le dedans de la poitrine, & qu'il reste intérieurement, jusqu'à ce que la plaie soit couverte de bandages; l'air renfermé se disperse dans le tissu cellulaire, & dans l'espace de 24 heures le malade devient enflé jusqu'à l'extrémité des pieds. J'ai vû un enfant, qui étoit tombé de quelques degrés, devenir si enflé, après qu'on lui eût mis un emplâtre, que le lendemain on ne lui voioit plus les yeux. Ces emphysemes sont plus fréquents dans les parties du corps qui sont peu grasses, & où le pannicule graisseux est plus lâche, comme dans le scrotum, dans les grandes lèvres & dans le front, où la membrane cellulaire n'est presque environnée d'aucuns muscles; c'est là ce qui la rend lâche & sans résistance.

### §. D C C X X X I I I.

Or ces humeurs croupissantes, amassées, répandues, se putréfient par la chaleur & le repos, deviennent purulentes, ichoreuses, corrosives, âcres, détruisent le tissu délicat des solides, d'où naissent des sinus, des fistules, des ulcères, la gangrene, le sphacele, des cancers, & autres maladies semblables.

*Putréfient.* La pourriture n'a pas lieu sur le champ dans les fièvres malignes, mais elle a

d'autant plus promptement lieu que la maladie est plus grande, que le malade est d'un tempérament plus robuste, que la saison est plus chaude. Les conditions contraires s'opposent à la pourriture.

*Acres.* Elles le deviennent par la corruption & les sels qui s'y mêlent. Les anciens disent que les humeurs qui se portent dans des ulcères, se changent, ou en pus épais, ou en un pus fin sanguinolent, ou en sanie. Lorsque tout le pus est fin, il ne s'attache pas, mais il ressemble à de l'eau avec laquelle on auroit lavé des chairs. Les humeurs enfin dégénèrent en virus le plus fœtide & le plus âcre, tel qu'est celui du cancer, ou celui de la vérole.

*Les ulcères.* On n'en trouve dans aucun endroit, sinon dans la membrane cellulaire; & ils n'attaquent jamais la vraie substance d'un tendon ou d'un muscle, quoiqu'ils corrodent la membrane cellulaire qui environne les paquets de fibres musculaires. On observe cette membrane cellulaire dans toutes les parties du corps. Les muscles & la peau ne tombent point en suppuration: cette membrane se rompt, & la peau cependant reste flasque au dessus de la source du pus.

*Gangrene* Elle a lieu dans toutes les parties où les artères ne portent plus de sang, & où il n'en retourne plus par les veines.

*Sphacele.* C'est une gangrene plus considérable qui s'étend jusques aux os.

§. D C C X X I V.

Voilà les principales différences des maladies ( 699. jusqu'à 734. ) tirées

de leur nature même, & pour la plupart, elles sont la source de tant d'autres maux, que, pour cette raison, elles mériteroient presque d'être mises au nombre des causes des maladies.

*Des causes des maladies.* Si le sang s'engage dans d'autres vaisseaux que les siens, il occasionne la phrénésie dans la tête, dans les narines l'éternuement, la squinancie dans le gosier, la pleurésie dans les lieux intercostaux, la paraphrénésie vers le diaphragme, la méfenterie dans le méfenter, & il est la source de la goutte & de tous les autres genres de maladies inflammatoires.

### §. D C C X X V.

De plus, les Médecins ont coûtume de distinguer les maladies, de certains accidens externes, qui sont communs à un grand nombre de maux d'une nature tout-à-fait différente, & qui cependant ont en Médecine des distinctions & des usages célèbres, quoiqu'on en ait trop multiplié les divisions. Voici les principales; nous passerons les autres sous silence.

*Célebres.* Sennert & Argenterius font environ trois cent especes de ces maladies. Bacon a fort bien dit par ironie, que ces distinctions ressemblerent par leur subtilité aux toiles d'a-

taignées, & qu'elles sont inutiles. On ne doit néanmoins pas regarder comme inutiles les distinctions des maladies, lorsqu'elles sont tirées des accidents.

§. D C C X X V I.

1. Par rapport à leur cause, on distingue les maladies, en *idyopathiques*, en *sympathiques*, en *protopathiques*, ou *deuteropathiques*; héréditaires, de naissance, & acquises.

2. Eu égard au sujet, on les distingue en maladies d'âge, d'enfans, de jeunes gens, d'adultes, de vieillards; en maladie de genre, d'homme, de femme, de fille, de femme grosse, de femme accouchée, de nourrice; ainsi qu'en maladies générales & particulières.

3. Par rapport au temps, on les divise en maladies aiguës, qui se terminent en quatre jours, en sept, en vingt; en maladies chroniques, en maladies de printemps ou d'automne; en continues, continentes, intermittentes.

4. Relativement aux effets, elles sont salutaires, bénignes, malignes, curables, incurables, mortelles, contagieuses.

5. Principalement eu égard à leur état; on distingue leur commencement, leur progrès, leur terme, leur diminution, leur fin.

*Idyopathiques.* Une maladie idyopathique, est celle dont la cause physique est dans le lieu même où la maladie a son siège ; telle est celle dans laquelle le sang est épanché dans les ventricules du cerveau. On lui donne aussi le nom de *protopathique*. La pleurésie est une maladie qui tire son nom de la pleure attaquée dans ce cas. La maladie est idyopathique, lorsqu'elle a commencé dans la pleure.

*Sympathique.* La sympathie a lieu lorsque les maladies se communiquent à d'autres par le consentement de certaines parties, & cela arrive ordinairement par le moyen des nerfs. On l'appelle aussi *deuteropathique* ; c'est ainsi que la peripulmonie produite par la pleurésie, est une maladie de la classe de la deuteropathie.

*Héréditaires.* Les maladies héréditaires diffèrent de celles de naissance. Nous appellons maladies héréditaires, toutes celles que la semence de l'homme unie à une substance quelconque de la femme, communique aux éléments mêmes de l'embryon. Tous les enfants mâles ont acquis dans le corps de leur mère la faculté qui leur fait pousser la barbe à l'âge de quatorze ou quinze ans, & les femelles, celle qui produit leurs règles. Cette disposition est héréditaire : mais on en observe de semblables pour des maladies. Si par exemple, une famille est attaquée d'affections morbifiques, telles que lorsqu'on a dans cette famille atteint un certain âge & un certain temps déterminé, on soit attaqué d'épilepsie ou de goutte ; il est aussi difficile de détruire cette disposition héréditaire, que d'empêcher la barbe de pousser à un jeune homme qui est en santé. Le cancer, la goutte, la pierre, les affections du poulmon qui attaquent toute une famille dans le même âge,

&

& ne la quittent point sans l'avoir toute détruite, sont encore de ce genre; mais si quelqu'un a le bonheur de passer le terme de cette maladie, il en est ordinairement préservé.

*Naissance.* C'est souvent sans raison qu'on regarde ces maladies comme héréditaires, car elles ne proviennent pas des maladies ni du pere ni de la mere, mais de l'imagination de la mere pendant la grossesse. Si une mere pendant ce tems voit par hazard un épileptique, l'enfant qu'elle met au monde est attaqué de ce mal; ce mal alors n'est pas héréditaire & par conséquent est curable. Nous en avons vu l'exemple dans une fille de famille de Leyde.

*Acquises.* Les maladies acquises sont celles qui se sont introduites dans le corps par quelque cause, & desquelles il n'est susceptible qu'après sa naissance. J'ai vu une fille épileptique attaquée de cette maladie pour avoir vu un mendiant épileptique dans le paroxisme. Les personnes trop sensibles ne doivent point s'exposer à ce spectacle. Les Romains & les Grecs interrompoient leurs assemblées, quand un seul homme épileptique s'étoit mêlé dans la foule.

*Age.* Il est fâcheux qu'aucun Médecin n'ait encore alliez fait d'observations sur cette matiere, & n'ait déterminé les especes de maladies particulieres à chaque âge. Hippocrate est entré dans le détail de quelques-unes, & il a passé les autres sous silence. Il y a encore plusieurs vuides dans cette partie de la Medecine, qui ne sont remplis par aucune observation; cela néanmoins seroit important pour la cure des maladies.

*Des enfans.* Il s'agit ici de ceux qui ne sont nourris que de lait avant qu'ils ayent leurs dents, ce qui les rend sujets à différentes maladies. La

tête & le genre nerveux par rapport au reste du corps sont plus grands dans les enfants que dans les adultes ; la tête dans un enfant nouveau né pesant trois livres , & tout son corps douze ; mais la tête dans les adultes est d'autant plus petite qu'il sont plus adultes. Les enfants sont donc sujets à des maladies convulsives particulières , qui proviennent de la plus grande masse du genre nerveux sur lequel les causes irritantes doivent produire plus d'effet. S'il meurt mille enfants , à peine en périra-t-il un sans convulsions. La moindre petite fièvre , une dent qui sort avec difficulté lui causent des tranchées , ou une difficulté d'uriner , jette un enfant dans les convulsions , tandis que ces maux affectent à peine un homme âgé de trente ans. De plus le lait se change en matière caseuse & en serum , devient acéscé & produit d'autres maladies dans ces jeunes enfants.

*Des jeunes gens.* C'est l'âge dans lequel les vaisseaux sont étendus , & d'où naît la plethore. De-là viennent les maladies aiguës.

*D'adultes.* La proportion des solides & des fluides est égale à cet âge ; c'est pourquoi il survient ordinairement des maladies funestes , soit que les forces distendantes ou repoullantes pechent par excès.

*De vieillards.* Leurs maladies proviennent de l'excès des solides , & du défaut des émonctoires ordinairement fermés dans les Vieillards , de manière que les mauvaises humeurs ne se séparent plus ; & ainsi retenues , elles deviennent nuisibles.

*Des filles.* Ces maladies dépendent de la genubilité. J'entends parler de cet âge des filles dans lequel elles sont propres à la génération , & lorsqu'il se forme chez elles une si grande quantité de sang , que l'excès doit nécessairement

être destiné, ou à nourrir le fœtus, ou au flux menstruel. Lorsque cette excretion est empêchée, ou qu'elle est trop abondante, c'est une maladie de filles.

*De femmes grosses.* Par le changement de la circulation du sang.

*Des nourrices.* Ces maladies ont lieu dans les femmes qui allaitent les enfants. Nous rapportons donc à cette classe de maladies, toutes celles qui dérangent cette fonction.

*Très-aigues.* Les maladies aiguës sont celles qui font de grands progrès, & sont accompagnées de beaucoup de dangers. Par exemple les unes causent la mort dans quatre jours, d'autres dans un jour, celles-ci dans une heure, celles-là dans l'instant; telle est la peste qui attaque le principe vitale, qui dès son commencement tue ceux qu'elle attaque; la force du cœur étant pour ainsi dire éteinte sur le champ.

*Plus aiguës.* Sont celles qui se terminent en sept jours & ne parviennent pas jusqu'au huit.

*Les aiguës,* qui se terminent dans l'espace de vingt jours & souvent en quatorze. On ne doit point objecter qu'Hippocrate a observé quelques maladies aiguës qui ont duré jusqu'à soixante & dix jours, & que Sydenham a remarqué des petites véroles qui ne se terminoient que le vingtième jour & quelquefois plus tard; En effet dans ces cas les malades ne meurent point de la première maladie, mais du changement de la maladie. L'Enpième par exemple ne prend pas le nom de maladie aiguë, quoiqu'il soit produit par une maladie très-aiguë, c'est-à-dire par la Pleuresie.

*De Printemps & d'Automne.* Cette distinction est certainement très-utile. Les fièvres de printemps commencent dans le mois de Février, &

## § 24 *Institutions de Médecine*

finissent au mois d'Août. Les fièvres d'Automne commencent dans ce temps, & se terminent au mois de Mars.

*Continues.* Sont celles qui se continuent & se terminent avec autant de vigueur qu'elles ont commencé.

*Continentes.* Sont celles qui ont des paroxysmes doubles, ne se relâchent jamais entièrement, & ne laissent pas le corps libre.

*Intermittentes.* Lorsque la maladie a des intervalles, qu'elle se relâche & s'augmente alternativement.

*Salutaires.* Qui laissent le corps plus sain que lorsqu'elles l'ont attaqué.

*Benignes.* Qui ne dérangent pas beaucoup les fonctions humaines.

*Malignes.* Qui détruisent les forces sur le champ;

*Curables.* Qui peuvent passer à l'état de santé, ou par les forces naturelles, ou par le secours de l'art, ou par l'un & l'autre en même-tems.

*Incurables.* Sont les contraires. Il est peu de Médecins qui ayent exactement déterminé le nombre des maladies de chacune de ces classes. Les anciens regardoient quelques maladies comme incurables, que nous guérissions aujourd'hui. Si la jambe est emportée d'un seul coup de sabre, cela ne fera pas périr le malade, pourvû qu'il se trouve sur le champ un Chirurgien qui applique promptement un tourniquet dans l'aîne pour comprimer l'artere. Avant Carpi la verole étoit incurable, & tous ceux qui l'avoient en périssoient : mais dès-lors qu'il connût les forces du mercure, il commença à l'employer dans cette maladie funeste, & il apprit par les expériences qu'il fit sur ceux qui moururent dans l'administration de ce remède, comment on devoit s'y prendre pour reprimer ce mal. Je ne sache personne qui just

qu'à présent, malgré toutes les recherches qu'on a faites, ait pût guérir un cancer ulcéré. Van-Helmont dit avoir vû un homme qui guériffoit de ce mal avec une poudre qu'il versoit dessus. Si on pouvoit découvrir une pareille poudre, le cancer ne seroit plus dans la classe des maladies incurables. Cardan dit qu'il a connu un homme qui faisoit une ptisane propre pour dissoudre la pierre dans la vessie. Il y a donc esperance que le nombre des maladies incurables diminuera continuellement, l'art faisant de jour en jour plus de progrès.

*Contagieuses.* Si quelqu'un qui n'a aucune maladie en gagne une semblable à celle d'une personne malade de laquelle il s'évapore quelque matiere qui l'affecte. On entend par cette définition que cette maladie ne doit point se communiquer à plusieurs personnes, car des maladies de cette espece peuvent être endémiques ou épidémiques, sans être contagieuses. Les vraies maladies contagieuses sont la peste, les petites veroles, la rougeole & quelques fluxions de poitrine; car on fait par expérience, que, parmi les chevaux, lorsqu'un d'entre eux vient à être attaqué de cette espece de peripneumonie, tous ceux qui sont avec lui dans la même écurie souffrent le même mal.

*Leurs commencements.* C'est l'état le plus proche de la santé.

*Les progrès.* Lorsque la maladie devient continuellement plus considerable.

*L'état.* Quand la maladie est dans sa vigueur.

*Leur diminution.* Quand la maladie décroît de plus en plus.

*Fin.* Lorsque la maladie finit & se termine ou par la santé parfaite, ou par la mort, ou par une autre maladie. Il faut bien observer

toutes ces choses, puisque une même maladie pendant ses différents tems requere une méthode curative différente.

## ETIOLOGIE PATHOLOGIQUE.

### §. D C C X X X V I I.

**O**N nomme cause de maladie, ce qui fait la maladie présente; c'est presque toujours une chose Physique présente. Ou elle produit effectivement un nouvel état dans les solides & dans les fluides, qui est presque la maladie même. Ou elle détruit ce qui est tout-à-fait requis pour exercer la fonction.

*Cause.* La maladie est un être physique. On peut ainsi lui attribuer tous les axiomes généraux qui concernent les causes physiques. Or on dit que nous connoissons un être physique, lorsque nous sommes assurés qu'il y a quelques êtres qui ne peuvent être conçus sans concevoir en même-tems cette chose physique dont ils sont dits les causes. En effet nous n'avons pas cette connoissance des causes réservée au Créateur, mais l'expérience nous apprend que tel être existe, & si alors nous concevons qu'une autre être doit aussi exister, la première chose connue est regardé comme la cause, & la seconde comme l'effet. La phrenésie est une chose physique qui fait tomber dans un délire furieux ceux qu'elle attaque. Cette maladie provient d'un vice du cerveau accompagné d'u-

ne fièvre ardente. On connoitra donc la cause de la phrenesie, si l'on sait ce que c'est que l'inflammation des vaisseaux sanguins & sereux, ce que c'est que la substance corticale du cerveau, & que l'on sache de plus les loix humaines suivant lesquelles certaines especes déterminées de pensées naissent dans l'ame à l'occasion des conditions physiques particulieres du cerveau. Alors on connoit ce que c'est que la phrenesie, c'est-à-dire une fièvre continue, aigue, avec inflammation au cerveau, d'où nait le trouble dans le cerveau & la confusion dans les idées. Si l'on demande donc, quelle est la cause de la phrenesie? je répondrai d'abord que c'est une inflammation du cerveau. Mais, me répliquera-t-on, la maladie elle-même est donc la cause? c'est donc à dire qu'il ne peut y avoir une inflammation dans la substance corticale du cerveau, & une force qui pousse le sang dans ses vaisseaux obstrués. que le cerveau n'en soit troublé? & le cerveau ne peut donc être troublé sans une telle cause? tout l'effet est donc parfaitement le même avec la cause. La pleuresie est une inflammation dans les arteres intercostales, irritée par la fièvre continue qui l'accompagne; celui qui se représente bien l'état de ces vaisseaux, se représente aussi toute la pleuresie; & qui se représente la pleuresie, se représente l'état des vaisseaux intercostaux. La même chose se vérifie dans tous les exemples. Si nous pouvions concevoir la nature des choses comme Dieu qui existe beaucoup plus sûrement que nous qui sommes des êtres imparfaits (comme l'ont démontré Socrate & Platon); alors nous ne ferions plus usage du nom de cause ou d'effet, mais nous verrions toutes les choses ensemble comme elles existent. Or comme nous

ne pensons que successivement & à peu de choses à la fois, & que nous n'existons que successivement, il arrive que nous concevons moins parfaitement une chose existente dans un moment que dans l'autre; c'est pour cette seule raison que nous appellons *cause* la première chose conçue, & *effet* ce que nous concevons après. Il n'y a donc pas de vraie distinction entre la cause & l'effet; mais la cause est l'effet, & l'effet est la cause: l'un ne peut subsister sans l'autre, & ils ne diffèrent par rapport à nous que dans leur durée.

*Réelle.* Nous entendons en gros par ce mot tout ce qui existe véritablement: or la maladie est un véritable être physique, & la cause de la maladie est un même être avec cette maladie; donc la cause de la maladie est un *être réel*. Bien plus, quoique la maladie ne soit qu'une privation de quelques-unes des choses requises pour la santé, elle n'en n'est pas moins un être réel. Personne ne peut vivre qu'il n'ait du sang; s'il n'a pas de sang, c'est une maladie, & une maladie mortelle; néanmoins ce n'est pas une pure privation, mais c'est un affaiblissement du cœur & une contraction des artères telle, que le sang ne coule pas d'un fil continu au cerveau; de là vient la syncope: si-bien qu'une maladie de privation est aussi bien un être physique, que celle qui s'oppose à l'exercice de quelque fonction. Cette explication sur le mot cause, peut terminer les disputes des Philosophes à ce sujet, disputes qui ont leur source dans ce seul préjugé qui leur fait croire que la cause de la maladie diffère de la maladie même; & cependant l'une & l'autre sont manifestement la même chose. Soit le globe A suspendu par un fil, & un autre globe B qui pareillement sus-

pendu rencontre le globe A dans une direction opposée ; alors l'un & l'autre globe, suivant les loix du mouvement sont en peu de tems en repos dans leurs points de contact ; ils ne forment pour ainsi dire plus qu'un seul corps, car voici ce qui arrive ; leur surface de contact s'aplanit à la vérité , mais les particules de l'un & de l'autre globe réjaillent vers le centre ; ainsi ces globes reprennent leur figure, leur partie aplaniée se rétablit en un arc égal au premier avant qu'ils fussent aplatis, le globe A repousse le globe B, & réciproquement le globe B repousse le globe A : quelle est donc la cause de ce retour ? on ne voit dans tout ceci que le contact de deux globes, leur repos & leur rétablissement ; mais joignez ensemble tous ces rapports, vous aurez le rétablissement des globes, & vous en regarderez tous ces rapports comme la cause. L'apoplexie est une destruction subite de toutes les actions animales, les actions vitales en ce cas sont néanmoins plus vives ; la source physique de toutes les actions animales est lésée ; la substance medullaire du cerveau est cette source ; par conséquent si quelque cause prive le sensorium commun de la faculté d'exercer les fonctions animales, ce sera là une cause d'apoplexie. Ce sera une cause de cette espece, si un homme très sain reçoit un coup à la tête, qu'il s'épanche deux onces de sang dans la cavité du crâne, & que ce sang comprime le cerveau ; car alors ce sang produira l'apoplexie : en effet la compression du cerveau empêche que la moëlle ne puisse s'acquiescer des actions animales ; ôtez ces deux onces de sang épanché, l'apoplexie disparoît ; la compression du cerveau est donc la cause prochaine de cette maladie. De me.

me, si un nerf n'est coupé qu'en partie, il cause une douleur vive, & le nerf tirailé aussi fort que s'il devoit se rompre bien-tôt en est la cause prochaine. Empêchez ce tiraillement, coupez le nerf, ou faites en sorte que ces parties se rapprochent l'une de l'autre, la douleur se dissipera. La maladie est donc elle-même la cause prochaine.

## D C C X X V I I I.

Si elle a existé en quelque maniere dans le corps avant l'effet produit, on l'appelle interne; mais si existant hors du corps, elle y est appliquée & produit en conséquence une maladie, elle prend le nom d'externe.

*Interne.* Tant qu'un homme en santé n'éprouve aucun changement, il reste toujours sain; mais si quelque cause externe placée au-de-là du corps l'altère, la maladie qui en résulte provient de cette cause externe. Au contraire si l'homme en santé éprouve quelque changement à l'occasion même de la santé qui est un changement perpétuel, la maladie qui en résulte est produite par une cause interne. S'il s'éleve au dedans du corps quelque cause qui ne puisse par elle-même occasionner la maladie, & qui néanmoins à la suite des tems la produise, cette maladie peut être aussi rapportée aux maladies produites par des causes internes.

## §. D C C X X X I X.

Les internes lésent le plus souvent,

premierement les humeurs, ensuite les parties solides; les externes ont coûtume d'affecter les solides avant les liquides; on exceptera peut-être un petit nombre de maladies que le venin ou la contagion produit.

*Humeurs.* Lorsque le corps humain en santé est attaqué des maladies par des causes qui sont au dedans de lui même, le vice qui l'a produit ne peut avoir sa source que dans les liquides qui vicient enfin les solides.

*Les solides.* En effet avant que ces causes qui ont leurs sources dans les humeurs produisent la maladie, elles changent ordinairement les solides. Dans les blessures & dans les contusions, les vaisseaux sont d'abord changés, & les maladies sont externes. Mais la pleurésie qui est une maladie interne, ne provient que d'un sang phlegmoneux, & ce sang peut tellement affecter le système artériel qu'il cause la pleurésie.

*Venin.* Hippocrate admet comme démontré, que tout corps animé peut attirer de dehors en dedans, & exhaler de dedans en dehors; ainsi si quelque corps peut s'insinuer dans le corps humain par les veines inhalantes, qu'il s'introduise dans les humeurs, & qu'il les altere avant que d'attaquer les solides, ce sera là une nouvelle classe de maladies dans laquelle les causes externes produiront sur les fluides quelque changement avant que de le produire sur les solides. Cette classe renferme les maladies venimeuses & contagieuses. Quelqu'un exposé aux doux zéphirs n'en est point incommodé, mais s'il s'expose aux rigueurs du

noir aquilon, cette seule vicissitude de l'air l'enrhume & le rend tout catarheux, parce qu'il avoit d'abord chaud, qu'il étoit humide, exposé au vent du Midi, & qu'en suite l'aquilon l'a refroidi & seché. Le rhume ne nous prend jamais que les vaisseaux ne soient obstrués; l'air agit donc d'abord sur les parties solides, & alors les liquides croupissans sont aussi altérés.

## §. D C C X L.

On appelle cause prochaine de maladie, toute cette cause, qui constitue directement tout le mal présent; c'est toujours la cause entière, suffisante, présente de toute la maladie, soit que cette même cause soit simple, ou composée. Sa présence suppose l'existence & la continuation du mal. Il se dissipe par son absence. C'est presque la même chose que la maladie entière, il est donc, je ne dis pas très-utile, mais fort nécessaire de la rechercher.

*Prochaine.* On dit ordinairement que la cause éloignée est celle qui suppose quelque cause intermédiaire, laquelle étant posée, produit sur le champ la maladie; mais on n'en reconnoît aucune espèce dans la nature. La cause A qui a produit la cause B, est la même avec cette cause B (1737) de laquelle elle ne diffère que par rapport à la succession de la pensée. Or si la cause B produit l'effet C, B par la même raison fera encore la même chose que C, &

ainsi A B & C font un seul & même être. Il n'y a donc aucune cause éloignée d'une maladie. Mais par rapport à l'effet qui doit être produit, on appellera *cause éloignée* celle qui existant produit un effet qui n'est pas encore la maladie, mais qui accompagnée d'une autre cause qui se joint à cet effet, détermine la maladie. Or dans ce point de vue, la première cause étant imparfaite est *éloignée*, la seconde étant parfaite est *prochaine*, parce qu'elle est plus proche de l'effet. On définit la pleuresie un embarras des humeurs devenues plus épaissées & immeables dans les arteres des lieux intercostaux, augmenté par les forces naturelles. La diatèse du sang phlegmoneux est regardée comme la cause éloignée de cette maladie, & la fièvre aigue comme la cause prochaine. La cause éloignée dans ce cas n'a pu elle seule produire la pleuresie, car le sang peut se mouvoir lentement sans qu'il s'en suive une pleuresie. La fièvre seule ne peut produire la pleuresie, puisque souvent on a la fièvre sans pleuresie; mais ces deux causes réunies occasionnent cette maladie. C'est donc par le concours des causes éloignées que la cause prochaine, c'est à-dire la pleuresie, a lieu. La cause éloignée est donc une cause qui produit la moitié de l'effet; ôtez l'épaississement des humeurs, la pleuresie cesse; ôtez de même l'embarras des vaisseaux, la pleuresie n'a plus lieu. Ces conditions en particulier prennent le nom de *cause*, & celui de *maladie*, lorsqu'elles sont réunies. Supposez que deux hommes puissent élever ensemble une masse de deux cent livres: soit la force de chacun de ces deux hommes estimée cent livres; que, dans cette supposition, l'un de ces hommes veuille élever lui

seul cette masse, il ne le peut, parce qu'il n'est qu'une *demie cause* de l'élévation; en effet si pendant qu'il fait ses efforts pour élever la masse à mouvoir, cette masse pouvoit diminuer de moitié, il l'éleveroit en entier; l'autre homme vient à son secours, & la masse est élevée. Dans ce cas les Medecins appelleroient le premier homme la cause éloignée, & le second la prochaine, quoique la signification de ces noms soit mauvaise, car l'une & l'autre cause est également prochaine, & l'une n'est pas plus éloignée que l'autre; mais elles partagent simplement l'effet. La même chose a lieu dans les causes des maladies, qui réunies la produisent, & qui séparées n'en sont pas capables. Ce seroit donc mal à propos qu'on appelleroit dans ce cas une des causes *éloignée*, & l'autre *prochaine*, & qu'on attribueroit uniquement l'effet à la prochaine. Soit un des plats d'une balance dans lequel on ait mis cent livres, & dans l'autre quatre-vingt-dix-neuf, le premier reste immobile: & si on ajoute au second une livre, le premier s'élèvera; cette livre ne doit pas pour cela être dite la cause unique de l'élévation, mais elle en est la cause en tant qu'elle est unie avec les quatre vingt-dix-neuf autres. On peut comprendre ainsi la différence qu'il y a entre la cause prochaine & la cause éloignée; & il paroît que SYDENHAM n'a pas à bon droit rejeté cette distinction des causes éloignées, puisqu'il est aussi nécessaire de les combattre en même-tems qu'il l'est d'avoir sous les yeux une seule cause prochaine: en un mot les causes éloignées accompagnent la cause prochaine. Il est cependant vrai de dire que quiconque connoît la cause prochaine connoît ce qui est nécessaire pour la guérison.

§. D C C X L I.

On nomme cause éloignée de maladie, celle qui change tellement le corps, qu'il tombe malade, lorsqu'il survient une autre cause, par la mauvaise disposition qu'il avoit auparavant. Cette cause n'est donc jamais entiere, ni suffisante pour produire ce mal. L'autre cause accessoire seule ne le produiroit pas aussi : il faut pour cela le concours des deux ensemble. C'est pourquoy, pour guérir, il faut les déraciner l'une & l'autre. Ce sont ces deux causes, qui, jointes ensemble, font la cause prochaine.

§. D C C X L I I.

La cause éloignée appliquée au corps, s'appelle *prédisposante*, ou *proégumente*; telles sont, par exemple, le tempérament, la pléthore, la cacochymie.

*Prédisposante.* La partie de la maladie qui existoit avant qu'il s'y joignit une seconde cause, ne produit point la maladie de laquelle on l'appelle cause prédisposante; elle n'est en effet que la moitié de la cause totale. Quelqu'un est attaqué d'une diathese pleuretique, c'est-à-dire qu'il se sent de la chaleur dans tout le corps, une plénitude de sang, qu'il est sourd, altéré,

faigué & las sans avoir rien fait, qu'il a toujours envie de dormir; c'est bien là une disposition à la pleuresie, mais ce n'en est cependant pas encore une; car les effets de cette cause éloignée de la pleuresie ne peuvent par eux mêmes la produire sans le concours d'une autre cause. Cette cause est toujours interne, & on l'appelle en Hollandois *ein fourier*, parce qu'elle prépare les voyes & un camp à une armée ennemie. S'il survient donc dans cet état une cause qui rende les arteres intercostales plus étroites, le sang condensé & retenu en ces endroits y sera en stagnation; le point de côté, la fièvre, le frisson & la pleuresie se manifesteront alors.

*Temperament.* C'est une idiosyncrasie ou un temperament ou une inclination ou une répugnance à certaine maladie particuliere à chacun; en effet les humeurs de l'un ne sont jamais parfaitement semblables à celles d'un autre.

*La plethore.* C'est une si grande abondance des bonnes humeurs qui, quoi qu'effectivement la santé n'en soit pas encore altérée, doivent nécessairement causer la maladie, pour peu que leurs masses deviennent plus considérables ou qu'elles se rarefient. Nous supposons que les humeurs sont en bon état, autrement ce ne seroit pas une plethore, mais une cacochimie: & nous en supposons une si grande quantité qu'elle menace de maladie.

*Cacochimie.* C'est une corruption des bonnes humeurs: elle produit toujours & nécessairement la maladie, non pas celle par rapport à laquelle on l'appelle *proëgumene*, tant qu'elle est seule; mais d'autres maladies bien différentes que celle-là. Or si les causes externes s'y joignent, & qu'elles excitent une cau-

se cachée, si-bien qu'il s'ensuive une nouvelle maladie; alors on appelle *procatarctiques* ces causes externes auxquelles on donne aussi le nom de causes éloignées.

§. DCCXLIII.

La cause accessoire qui se réunit à la cause éloignée, pour l'exciter à produire de concert la maladie, prend le nom de *procatarctique*. Quelques-uns la nomment *occasionnelle*. Elle ne nuit, qu'en ce qu'elle change la disposition qu'on avoit à telle maladie, en cette maladie même. Elle est tantôt interne, & tantôt externe.

*Disposition.* Supposons trois personnes dont l'une soit d'un temperament atrabilaire, l'autre d'un temperament très sanguin, & le troisieme enfin atraqué d'une ptisie cacochimique. Supposons de plus que ces trois personnes courent au-de-là de leurs forces; l'atrabilaire tombera dans des maladies surprenantes; le temperament sanguin dans des inflammatoires, & il pourra même mourir sur le champ; le troisieme mettra en mouvement une humeur âcre dans des vaisseaux très tendres, ce qui lui causera d'autres maladies. Dans ce cas la prédisposition est la premiere cause, la seconde est le mouvement, l'une & l'autre seule ne produit point la maladie qu'elle cause lorsqu'elles sont réunies. Soit deux personnes dont l'une soit sanguine & l'autre hydropique; si elles souffrent l'une & l'autre beaucoup de froid, la sanguine

sera attaquée de pleuresie , & l'hydropique n'aura aucun mal. Les causes procathartiques d'un même effet sont donc fort différentes , suivant les diverses dispositions.

## §. D C C X L I V.

Pour retenir aisément ces dernières , on peut les ranger en quatre classes fort commodes pour les trouver , & les expliquer avec ordre ; qui sont :

1. Les choses qu'on prend ; l'air , les alimens , la boisson , les médicamens , les venins , toutes les choses qui entrent dans le corps par les pores de la peau , par l'ouverture des narines , par la bouche , par la trachée-artère , par l'ésophage , par l'estomac , par les intestins , par les parties génitales de la femme , sous une forme visible ou invisible , en fumée , en boisson , en clystère , en infusion.

2. Ce qu'on a fait. Le mouvement de tout le corps , ou d'une partie , les passions de l'ame quelles qu'elles soient , la tranquillité du corps & de l'esprit. D'où il suit qu'il faut ici rapporter le sommeil & la veille.

3. Les choses retenues , évacuées , soit saines , soit récrémenteuses , soit morbifiques.

4. Les choses externes appliquées au corps ; l'air, les vapeurs, les fomentations, le bain, le vêtement, les liniemens, les onguens, les emplâtres, tout instrument vulnérant, contondant, corrodant.

*Prend.* Sont des êtres physiques semblables qui appliqués au corps sain constituent une partie de notre corps, si on en fait un bon usage ; & qui au contraire produisent la maladie, si on en abuse. Les aliments sont les moyens de nous conserver en santé ; sans eux la santé dégénere bien-tôt en maladie : cependant, si vous faites manger & boire un malade, vous augmenterez considérablement sa maladie. Ils tirent leurs noms, non pas de ce qu'ils sont une partie de nous-mêmes, mais de ce qu'ils peuvent le devenir par le bon usage. Les anciens, dans ce sens, n'ont pas eu tant de tort ; cependant Jonston, dont j'embrasse la doctrine, a distribué les causes pro-catarctiques en quatre classes.

*Corps.* Les naturelles, les vitales, les animales. Ces distinctions sont d'une très-grande utilité. Un Médecin arrive vers un malade, il ne connoît encore rien de la maladie, il doit cependant rechercher nécessairement la cause prochaine de la maladie, c'est-à-dire, la maladie même : cette cause est composée de la pro-égumene & de la pro-catarctique. Il parcourt donc toutes les causes, il recherche d'abord la cause de la maladie dans le tempérament du malade ; s'il la trouve, il en tient note, sinon il passe à la pléthore : si la pléthore est la cause de la maladie, il l'ob-

serve pareillement : Par exemple , si le malade dit , je me sentoie assez bien il y a trois jours , j'ai senti ensuite une lassitude & une pesanteur spontanée dans tout le corps : ce sont bien là des causes ; mais outre celles-là , il faut qu'il s'y soit joint quelque cause externe. Qu'il interroge donc le malade sur ce qu'il a mangé , sur ce qu'il a bû , sur les remèdes qu'il a pris ; & enfin s'il n'a pas été empoisonné par malice ou par hasard. Par exemple , s'il a mangé du mytulum ( espèce de poisson corrompu ) ou s'il n'a pas pris quelque aliment infecté par l'écume du crabeau ; s'il ne trouve point dans ces classes la cause de la maladie , il doit demander au malade ce qu'il a fait , & s'il ne s'est pas donné trop de mouvement ; si ce n'est pas encore là la cause , il faut lui demander si rien ne s'est mal passé dans les choses retenues ou évacuées. C'est ainsi qu'il faut parcourir les quatre classes des causes , jusqu'à ce qu'enfin on ait trouvé la vraie. Un enfant avoit la fièvre sans qu'on en connût la cause , il jettoit de grands cris , il tomboit en convulsion : je fus appelé , je m'informai de tous ceux qui étoient autour de lui quelle étoit sa maladie , je n'appris rien : enfin je fis déshabiller l'enfant , & on trouva une aiguille qui le piquoit. On ôta cette aiguille , on fit sur la piqueure une fomentation , & toute la maladie disparut. Dans ce cas , si je n'eus découvert par ces recherches la cause de la maladie , je n'eus pû guérir cette maladie , ni par la saignée , ni par les remèdes. J'ai vû des personnes extrêmement persuadées qu'elles avoient la pierre , elles avoient en effet pissé le sang ensuite le pus avec de vives douleurs ; mais , après bien des recherches , j'appris qu'on leur avoit ap-

pliqué les cantharides, & j'en reconnus l'effet. C'est donc en observant bien toutes choses qu'on devient Médecin, autrement on erre toujours incertain dans l'obscurité.

*L'air.* On a un petit livre qui traite des moyens de se préserver de l'infection des crachats dans les maladies aiguës. C'est une coutume très ancienne & commune parmi le peuple d'Asie, de cracher lorsque quelque chose fait horreur. Nous nous en abstenons par décence. Cette ancienne coutume est néanmoins naturelle. Dans les petites veroles les malades ordinairement sont d'abord affectés dans l'estomac, parce qu'en avalant leur salive, ils y transportent en même-tems ce poison volatile & nageant dans l'air : c'est-là pour quoi les premiers phénomènes se manifestent à l'orifice supérieur de l'estomac. On a observé cent fois que dans la peste il n'y avoit que ceux qui avaloient de l'air qui en furent atteints. C'est là la cause des anthrax dans l'estomac, maladie la plus cruelle de toutes. L'air chargé de tous les différens corps qu'il charrie, entre immédiatement dans la bouche, & nous ne pouvons pas avaler une goutte d'eau, ni la moindre partie de quelqu'aliment, sans avaler en même-tems de l'air.

*De l'ame.* La plupart des mouvemens du corps humain dépendent du *sensorium* commun : il est sujet à de grands changemens auxquels nous donnons le nom de passions. Il n'est donc pas surprenant de voir les mouvemens du corps dérangés de différentes façons par ces passions.

*Retenues.* Si on a retenu ce qu'on devoit évacuer, ou qu'on ait évacué ce qu'on devoit retenir : le meilleur sang du monde peut nuire ; par conséquent il vaut mieux l'évacuer. Le

142 *Institutions de Médecine*  
meilleure bile n'étant point évacuée produira  
une maladie.

*Surface.* Le corps humain à trois surfaces. La première est l'épiderme & la peau ; la seconde la surface interne de la trachée artère & des vésicules bronchiales du gosier & de la bouche ; la troisième la surface alimentaire , savoir la bouche , le gosier , l'œsophage , l'estomac , les gros intestins & les grêles.

*Vêtement.* Ces sortes de causes produisent souvent des maux surprenants. J'ai connu un homme qui crachoit du sang , & qui ne mettoit jamais un habit plus étroit qu'à l'ordinaire sans que cela lui arrivât. J'en ai vû un autre qui pilloit le sang par la même cause. Les filles ordinairement se serrent très-fort le corps ; c'est-là pourquoi si elles sont ptisiques , elles pressent le sang dans des lieux non résistants , & s'exposent à diverses maladies. Un Médecin doit donc s'informer de toutes ces choses.

*Emplâtre.* Qui croira , sans l'avoir vû , qu'un emplâtre *del-vigo cum mercurio* appliqué à la plante des pieds , ait guéri la rage par la salivation qu'il produisit. Il peut se présenter des cas de cette espece , & de mille façons différentes ; un Médecin doit donc y faire attention.

## §. D C C X L V.

D'autres divisent ces mêmes causes en six classes , sous le titre de choses non naturelles , qui sont , 1<sup>o</sup>. l'air , 2<sup>o</sup>. les alimens & la boisson , 3<sup>o</sup>. le mouvement & le repos , 4<sup>o</sup>. les passions de l'ame , 5<sup>o</sup>. les choses retenues , & éva-

cuées, 6<sup>o</sup>. le sommeil & la veille. On leur donne ce nom, parce que selon le bon ou le mauvais usage qu'on en fait, elles peuvent devenir bonnes ou mauvaises. Ces causes peuvent en effet se rapporter à ces classes. Cependant la division précédente nous paroissant plus commode, & plus propre à réussir dans nos recherches, nous la suivrons par préférence.

§. D C C X L V I.

L'air trop chaud dissipe les parties les plus humides des yeux, des narines de la bouche, de la trachée artère; dessèche les petits vaisseaux de ces parties, épaisit davantage le sang du poulmon, empêche par ces deux causes l'action de ce viscere, fait naître plusieurs maladies qui en dépendent, emporte les humeurs externes qui sont toujours les plus tenues; brûle, pour ainsi dire, les internes qui restent, dissipe leurs particules les plus mobiles, rapproche, condense, dessèche les plus lentes; il diminue donc sans cesse les parties aqueuses, spiritueuses, salines, volatiles; au contraire il augmente les parties salines fixes, les huiles

grossières & tenaces, & les huiles âcres brûlées, & enveloppées dans les autres, ainsi que les parties terrestres fixes; il les accumule, les unit, & en fait des masses irrésolubles: Ce qui donne lieu à l'imméabilité des humeurs, à l'allongement & à l'affoiblissement des solides, & aux effets qui s'ensuivent, à l'obstruction, au desséchement, à l'inflammation, au défaut de coction, à la putréfaction, à la constipation, à la soif, à la strangurie, aux urines rouges, aux humeurs jaunes, à des maladies aiguës, chaudes, sèches, & principalement au dérangement des fonctions du genre nerveux & lymphatique.

*Des yeux.* C'est par ce moyen que les Egyptiens se sont affermis les dents, comme on l'observe dans les Mûmies, où elles se sont conservées toutes entières depuis sans de siècles; mais aussi ils devenoient presque tous aveugles à trente ans environ. Les rayons les plus chauds du Soleil repercutés sur leurs yeux en étoient la cause.

*Des narines.* Quiconque s'est promené toute la journée sur un sable échauffé, perdra l'odorat le soir, parce que la membrane de Schneider est desséchée.

*Du poumon.* Lorsque nous nous agitions dans de grandes chaleurs, le poumon conserve à peine sa lubricité pendant long-temps, & cette humeur s'exhale, comme nous l'apprend

Ruylich,

Ruyfch , dans les vésicules mêmes ; mais la sécheresse du poumon produit des maladies funestes.

*Emporte.* Tant que nous sommes sains, nous sommes toujours environnés d'un athmosphere humide , distant du corps de quelques doigts. Si l'on tire, pendant les chaleurs les plus vives de l'Été, un morceau de glace d'une glacier, & qu'on la tienne à quelque distance de la main, on verra une vapeur épaisse sortir de la main ; cette vapeur ne s'est pas élevée dans l'instant de la peau, mais celle qui en sort continuellement, & qui étoit insensible aux yeux, repercutée par un corps très-froid, devient sensible : c'est ainsi que notre haleine est sensible dans l'Hyver, quoi qu'elle ne le soit point dans l'Été. Ne s'ensuit-il pas de-là que le corps se trouve toujours dans un bain de vapeur. Si un air chaud souffle sur nous, il dissipe cet athmosphere qui nous environne : il en succède un autre, il l'enleve de même : le corps par ce moyen est donc bientôt épuisé. Il paroît par la quantité prodigieuse d'eau qui s'exhale dans un temps donné, comme Halley l'a démontré par expérience, quelle est l'action de l'air sur nous.

*Rapproche.* C'est de-là qu'à peine fait-on trois milles dans l'AGe, sans que les hommes & les bestiaux qui les font, ne périssent ; en'effet l'air est si chaud dans ce pays, que le thermometre de Farenheit monte à 70. & 80. degrés. L'eau qu'on a bûe passe à travers le corps comme par une éponge mouillée que l'on presse, au rapport du D. Bernier, qui dans les lettres qu'il a écrites d'Indostein, dit fort ingénieusement que sa peau distille pendant qu'il écrit, & que son encre se sèche. Il n'est pas possible

de tempérer le sang en bûvant de l'eau, l'eau ne pouvant se mêler avec les grumeaux poisseux du sang.

*Irrésolubles.* C'est-là pourquoi les maladies atrabillaires sont très fréquentes dans les pays les plus chauds ; elles le sont plus dans la Grèce, que dans nos pays : de manière qu'on n'observe point dans les pays froids d'atrabilles pareilles à celles qu'Hippocrate a décrites dans sa patrie & auxquelles les habitans des pays chauds sont même aujourd'hui sujets.

*L'affoiblissement.* On voit par-là pourquoi les habitans du Nord ont été forts de tout tems, & pourquoi au contraire les peuples sont d'autant plus effeminés, qu'ils sont plus près de l'Equateur. La chaleur en effet éloigne les uns des autres les élémens des corps, raréfie l'air, dissipe l'eau en vapeur, dilate toutes les particules des huiles, des esprits, des bois, des métaux, & les fait occuper un plus grand espace. Si cette chaleur agit de même sur les élémens du corps humain, elle les allonge donc, & le corps s'affoiblit. Le rapport des fluides aux solides devient plus grand, & ainsi les solides perdent de leur force: effectivement plus les élémens des corps sont proches les uns des autres, plus le corps est ferme ; & au contraire, moins &c. C'est aussi là pourquoi on se sent tout abbattu dans l'été, & au contraire plus fort & plus vigoureux dans les tems les plus sérains & les plus froids de l'hyver.

*Nerveux.* L'air n'agit avec plus de vigueur dans aucune partie du corps, que dans cette partie très-subtile qui remplit les nerfs ; car le plus subtile de tous les liquides est celui qui s'exhale le plus promptement. On voit de-là pourquoi ceux dont les nerfs sont plus sens-

bles, sont aussi plus sujets aux maladies produites par les plus grandes chaleurs.

§. D C C X L V I I.

L'air froid racourcit les fibres solides, les condense, leur donne de la force; de-là il augmente leur action sur les humeurs; mais le degel dissout & détruit les fibres. Ce même air froid rapproche les particules des humeurs, les condense, desséche le poumon, le resserre, & coagule le sang de ce viscere; d'où naissent l'obstruction, l'inflammation, le desséchement, le soufflement, la toux, les rhûmes, les catarres, la mucosité, le pus, la gangrene, le sphacele; mais si en même temps on se donne une grande agitation, alors il se fait une si grande action & réaction réciproque des solides & des fluides, que cela produit une atténuation, une transpiration, une voracité, une débilité extrême, des défaillances & la mort subite; si au contraire on reste en repos, exposé à un grand froid, il survient des engourdissemens, des douleurs dans les membres, & le scorbut.

*Froid.* Si froid, qu'il glace l'eau. L'air après ce degré de froid, peut encore parvenir au-dessus du froid de l'eau glacée, de la moitié du nom:

bre de degrés qu'il y a entre la chaleur la plus grande de l'été & le froid qui glace l'eau. J'ai vû en 1709, l'eau chaude jettée en l'air, le changer sur le champ en forme de grêle, avant qu'elle fût tombée à terre. Il nous faut indiquer les degrés pour trouver le degré moyen du froid. Les Modernes n'ont rien fait de plus beau dans la Physique, que d'avoir déterminé les degrés moyens des qualités. Il y a entre une très grande chaleur & un très grand froid, quelque degré moyen de chaleur qui est presque toujours le même, & immuable dans certains lieux. Par exemple, dans les caves les plus profondes de l'Observatoire de Paris, la température de l'air est si égale, que l'eau n'y gèle point dans l'hiver, & n'y tiédit point dans l'été. MM. de l'Académie se sont assuré par des Observations continuées pendant plusieurs années, du degré moyen entre la chaleur & le froid.

*Condense.* Lorsqu'on a froid, le corps se contracte & devient plus petit. Les habits qui à peine pouvoient envelopper le corps en été, sont trop larges en hyver. La Nature paroît s'être conduite ainsi, pour augmenter la chaleur interne: c'est donc mal-à-propos que Van-Helmont a repris Hippocrate à ce sujet. L'estomac dans l'Hyver & dans le Printemps est naturellement plus chaud qu'à l'ordinaire, dit Hippocrate, parce qu'il a plus de force naturelle dans ces saisons. De-là, continue-t'il, les digestions se font plus promptement dans ce tems; car l'action des vaisseaux sur les fluides y concourt: or le froid augmente cette action; par conséquent la coction ou le changement d'une humeur crüe dans une autre analogue aux nôtres, est plus facile.

*Le dégel.* Il n'est point de changement plus

pernicieux aux animaux, aux végétaux & aux fossiles, qu'une gelée & un dégel alternatifs & souvent repetés. Les métaux mêmes qu'on jette tout rouges & subitement dans l'eau froide, deviennent cassans comme le verre. La viande de boucherie se conserve long temps dans un air froid, mais si-tôt qu'il a dégelé, elle s'en va toute en pourriture. On a très bien remarqué dans les journaux de Paris, que les toux n'étoient jamais plus fréquentes parmi le peuple, que dans ces changemens subits, lorsqu'une chaleur subite succede à de grands froids, & que le froid succede de nouveau à cette chaleur. C'est aussi le temps où on est plus sujet aux fluxions de poitrine.

*Resserre.* On a des exemples des personnes mortes sur le champ, pendant un très-grand froid, sans aucun autre symptôme. Les peuples & les animaux mêmes des régions hyperborées, ne sont que trop sujets à ce malheur. La cause de la mort est dans le poumon qui se contracte subitement, dans le sang qui s'y coagule & qui y est exposé au plus grand froid de l'air.

*Les rhumes.* L'air froid cause des maladies de l'épiderme, de la membrane de Schneider, du poumon, de l'œsophage, de l'estomac, des intestins, si violentes, qu'il n'est presque pas de santé qui puisse y résister. Plusieurs ont regardé ces rhumes comme l'effet de quelque sécrétion critique, qui purifie tout le corps. On trouve cependant des personnes très-saines, qui n'ont eu aucun rhume pendant leur vie. Cette maladie a lieu toutes les fois que la membrane de Schneider est enflammée; car alors les extrémités des vaisseaux se resserrent, les humeurs s'épaississent, peu après elles se dissolvent su-

birement, & les solides se relâchent. Hippocrate recommande très-à-propos l'usage des fumigations d'éther, d'encens & de maltic, remèdes propres à fortifier la membrane de Schneider relâchée; & qui font moucher en 24 heures, presque plus qu'on ne fait en six mois, lorsqu'on est en santé.

*Le sphacèle.* La rigueur du froid fait quelquefois tomber les lèvres, l'extrémité des pieds & le nez des personnes les plus saines. Un Poète Latin a très-bien exprimé dans la même phrase cet effet du grand froid.

*Penetrabile frigus adurit. Virg.*

Le corps saisi d'un grand froid, est couvert dans un instant de taches à la suite de la contraction des solides & de la condensation des fluides.

*Agitation.* Il n'est rien qui détruise plus promptement le corps humain, que de vaincre le froid extérieur le plus rigoureux, au moyen de la chaleur qu'on se procure par le mouvement musculaire; lorsque, par exemple, on patine sur la glace, & surtout pendant des vents contraires; car alors les solides agissent si vivement sur les fluides, qu'en se brisant les uns les autres, ils produisent une chaleur capable de faire supporter le froid extérieur, & d'échauffer outre cela le sang plus qu'à son ordinaire. Le froid d'hiver, lorsque l'eau commence à se geler, est de 32 degrés; la chaleur du sang humain est de 92; il nous faut donc reproduire par le mouvement de nos solides les 60 degrés que l'air froid absorbe continuellement: c'est aussi là pourquoi il n'y a presque pas de remède plus puissant contre les maladies chroniques, que de patiner. Or les effets du froid sont en raison des applications de l'air. C'est une

erreur populaire de croire qu'on rafraîchit l'air par le mouvement d'un éventail ; car le vent qu'on excite avec un soufflet, ne produit aucun froid sur le thermometre : mais voici la cause de ce rafraîchissement apparent. Le sang d'un homme vivant, est toujours plus chaud que l'air dans lequel il vit. Nous ne pouvons jamais vivre dans un air aussi chaud que le sang. Ceux qui travaillent dans les Forges & dans les Sucreries, respirent un air très-chaud ; aussi sont-ils obligés, peu de temps après, d'en sortir & de se jeter sur un lit : lorsqu'ils ont repris des forces, ils retournent au travail ; & s'ils ne se retiroient d'un air aussi chaud, ils tomberoient morts, & se pourriroient très-promptement. L'Athmosphère qui nous environne, rempli de ce que nous transpirons, est plus chaud que l'air : le vent l'enleve continuellement, & y substitue un air plus froid. C'est là pourquoi nous sentons du froid, lorsque le vent souffle, quoique l'air en mouvement ne soit guères plus froid que l'air en repos.

*La voracité.* Les humeurs épaissies, sont brisées par les vaisseaux qui sont plus denses ; mais cette chaleur qui provient du frottement est d'autant plus grande, que le corps est dense : la chaleur est donc plus grande dans le froid, & la transpiration plus forte. C'est de-là que la sueur qui se renouvelle continuellement étant toujours emportée par l'air, une grande partie des humeurs est détruite, de manière que le corps est épuisé en peu de temps, que le cours du sang est interrompu dans le cerveau & dans le cervelet ; & le sang condensé, comme il est alors, n'y peut passer. Si quelqu'un en mouvement, par un temps froid, use d'alimens chauds ou de liqueurs spiritueuses, il

s'en trouve incommodé ; si au contraire il mange du pain noir & du jambon , ces alimens grossiers le feront bien porter ; car à l'action forte des vitceres s'opposeront des alimens durs , & par ce moyen quelque peu de nouveau chyle passera continuellement dans le sang. C'est-là l'origine de cet ancien aphorisme d'une lettre de Dioclès à Antigone : Plus le froid est grand , plus on doit prendre d'alimens , & ne boire que peu & de bon vin. Plus la chaleur est grande , moins on doit prendre d'alimens , & plus la boisson doit être abondante & legere.

*Engourdissemens.* Lorsque quelqu'un en repos est surpris par le froid , il se sent incommodé ; mais s'il le supporte plus long-temps , il sommeille avec tant de plaisir , qu'il donneroit sa vie pour jouir toujours d'un pareil état. S'il se laisse séduire par ces Sirenes , c'en est fait ; son cerveau une fois en repos y restera toujours , & la mort la plus douce terminera son sommeil.

*Le scorbut.* C'est une maladie formidable des Régions Septentrionales.

*La douleur.* Nous n'avons aucune histoire de Médecine qui nous l'apprenne mieux , que ces sçavantes relations des Hollandois qui passerent l'hyver sur la Mer du Nord en Islande , dans des lieux nommés *Spitzberg* , ( suite de montagnes très-hautes ) & qui ont décrits les maux qu'ils avoient soufferts. Le froid y est si grand , que plusieurs en sont morts. Leurs membres se roidissoient & leur faisoient de vives douleurs. La mort mit fin à leurs maux ( en 1732 ). Ils s'étoient bâti une retraite avec du bois , ils y avoient allumé du feu ; mais il leur étoit impossible de s'échauffer. Lorsque le froid

fat dans toute sa force, ils ne pûrent presque se mouvoir, & ils restèrent engourdis dans leurs lits, leurs membres contractés leur causoient de vives douleurs, & ils mouroient tous les uns après les autres. Celui qui faisoit le Journal, & qui survécut aux autres, écrivit ce qui suit, & termina ainsi son Journal. *Tous mes Compagnons sont morts misérablement, & moi qui écris, je touche au dernier moment de ma vie.* Au printemps suivant, des vaisseaux Hollandois aborderent ces lieux, & trouverent les cadavres de ces misérables.

§. D C C X L V I I I.

Si l'air est trop humide, il relâche, dissout, affoiblit les fibres, sur-tout celles du poulmon, retient, augmente, accumule la lympe du poulmon, empêche la transpiration de ce viscere; d'où naissent encore des toux, des péripleumonies séreuses; des diarrhées semblables, des engourdissemens, des fièvres. S'il se joint une grande chaleur à l'humidité de l'air, il se fait une prompte putréfaction; si au contraire elle est accompagnée d'un grand froid, elle produit un amas de corruptions séreuses.

*Relâche.* Les bains tièdes de Bayes & les délices de Capoue firent les mêmes effets dans l'armée d'Hannibal, que Canne sur celle des Romains. Hannibal avoit ammené dans ce pays une armée de Héros, & il en ramena une troupe de lâches.

*Péripneumonie.* Lorsque le corps humain est long-temps exposé à un air humide, toutes ses parties deviennent fluides, & toutes les plantes meurent d'autant plus promptement qu'elles ont été plus long-temps exposées à un air humide.

*Toux.* Un air sec, entre continuellement dans les poumons; mais lorsqu'on le rend, il est humide. L'atmosphère dont nous sommes environné, entraîne avec lui notre haleine; mais lorsque l'air est nebuleux & humide, il ne peut plus se charger de la vapeur humide des poumons, il humecte même les poumons. La vapeur qui humecte les poumons y reste donc, & nous sommes, pour ainsi dire, submergés lentement sous le poids de ces vapeurs; d'où s'ensuit une toux qui nous fait faire des efforts pour chasser des poumons cette humeur séreuse. C'est-là pourquoi la toux & la diarrhée sont si fréquentes pendant les vents du Nord. Malpighi l'a observé après Hippocrate.

*Putréfaction.* Rien ne détruit plus efficacement les parties des animaux, que de les exposer à l'humidité & à la chaleur en même-temps. La solution de corne de cerf suspendue dans une vapeur tiède, nous l'apprend. Si on tient de la chair de porc dans un air chaud de quarante ou cinquante degrés, humide & nebuleux en même-temps, on la trouvera pourrie 24 heures après; au contraire, exposée à la même chaleur & dans un air sec, elle ne se pourrit point, même après trois jours; mais elle devient rance. C'est-là pourquoi Hippocrate dit que les maladies épidémiques & la peste même viennent d'un air nebuleux, chaud & humide. L'air froid & humide occasionne les affections catharreuses.

§. D C C X L I X.

L'air trop sec occasionne à peu près les mêmes effets que l'air trop chaud.

*Les mêmes.* Desseche & ôte toute l'humidité du corps.

§. D C C L.

L'air trop pesant comprime tous les tuyaux & les humeurs du corps, surtout dans le poumon, ce qui fait que le cœur trouve trop de résistance, que le mouvement des humeurs est interrompu, arrêté, & comme suffoqué.

*Pesant.* Ce même air appliqué à la surface interne & externe du corps humain, lui donne de la force, & rend tous les vaisseaux plus fermes. La force est une puissance par laquelle les fibres s'opposent à ce qu'elles soient allongées : l'air agissant plus fortement s'y oppose de son côté. D'ailleurs plus le même air est pesant, plus il comprime les vaisseaux, plus il les rend étroits, & plus il augmente la force des vaisseaux sur les fluides qu'ils renferment : il augmente ainsi le frottement & la chaleur. Nous nous portons donc d'autant mieux, que l'air est plus pesant. C'est aussi là pourquoi les ouvriers qui travaillent dans les Mines, s'échauffent facilement, quoique ce soit dans un lieu froid. On dit vulgairement que l'air est pesant dans les temps pluvieux, mais il est certainement plus pesant lorsque le temps est très-serein, sur-tout quand

le beau temps est de durée. L'air étant aussi pesant qu'il le peut être, il pourra supprimer la circulation du sang par les poumons; en effet, en dilatant par son plus grand poids le poumon, il l'applique davantage contre la pleure, il en remplit la plus grande partie, & il en laisse une plus petite au sang. Au reste, ces accidens sont rares. Jamais on ne meurt de l'augmentation de cette pesanteur, & ceux qui sont sains se portent d'autant mieux qu'il est plus pesant. La pesanteur moyenne de l'air qui soutient le mercure à la hauteur de 28 pouces, & répond à la hauteur de 340256 pieds d'air, a beaucoup de peine à parvenir plus grande d'un vingt huitième de tout son poids; & alors l'air fait monter le mercure un pouce plus haut; nous supportons cependant sans peine cette différence. Les asthmatiques sont les seuls que l'air plus pesant incommodé; car si-tôt que les vents du Nord soufflent, & que le mercure monte dans le Barometre, ils sont plus incommodés.

### §. D C C L I.

Si ce même air est trop léger, comme il presse peu les vaisseaux & les humeurs, il les dilate, les raréfie, cause par-là des tumeurs, des éruptions d'humeurs, des erreurs de lieu assez fâcheuses, & en conséquence les maladies (732). Il peut aussi moins vaincre l'élasticité des fibres pulmonaires qui résiste à leur dilatation; d'où la respiration s'arrête, le sang s'amasse dans le poumon: on est

saisi d'une péripneumonie prompte, & de la mort. De ces mêmes effets, on peut déduire ceux de l'air dense & rare.

*Leger.* L'air léger est bien plus nuisible. Les animaux supportent facilement la pesanteur de l'air qui fait monter le mercure à trois pouces plus haut qu'à son ordinaire, comme Boyle l'a constaté par ses expériences dans sa machine, en y comprimant l'air. Au contraire si on diminue le poids de l'air, si-bien que le mercure descende à trois ou quatre pouces au-dessous de la hauteur ordinaire, tous les animaux périssent; & si on lui ôte la sixième partie de son poids, ils meurent: de sorte qu'il est manifeste que le poids de l'air peut devenir plus grand sans devenir nuisible, & qu'au contraire l'air nuit beaucoup lorsque son poids diminue. L'air alors comprime moins les humeurs, elles se raréfient, & les vaisseaux sont dilatés; l'air s'opposoit à leur expansion, mais l'air n'ayant plus cette force, reste donc que les vaisseaux soient dilatés. Les artères du second genre deviennent si grandes, qu'elles reçoivent les liqueurs de celles du premier genre, & le sang s'engage dans des vaisseaux étrangers, comme cela arrive dans la peau lorsque nous la succons violemment, ou lorsqu'on y applique la ventouse. C'est à cela qu'on doit attribuer l'introduction des liqueurs dans d'autres vaisseaux que les leurs, les inflammations & un nombre infini d'autres maladies. C'est de-là que provient le gonflement des animaux renfermés dans la machine de Boyle, gonflement qui produit le même effet que si le corps étoit meurtri.

*Des fibres pulmonaires.* Les poumons dans l'animal vivant, sont plus grands qu'ils ne seroient, si l'air de l'athmosphère pouvoit pénétrer dans la cavité de la poitrine; en effet, toutes les fois que cela arrive, les poumons deviennent sur le champ plus petits. Par conséquent les fibres mesochondriâques du poumon sont toujours dans un état violent, & tendent à devenir plus petites. L'air qui dilate intérieurement les poumons, s'oppose à cette contraction. Si on diminue les forces de l'air, on augmente les forces contractiles du poumon. Ce poids de l'air étant diminué, il ne peut plus étendre le poumon comme à son ordinaire; car il a perdu de ses forces, tandis que celles du poumon ne sont pas altérées. C'est de-là que provient la difficulté de respirer dans un air léger; l'inspiration rendue difficile, & l'asthme qui, par une raison contraire à celle dont nous avons parlé n<sup>o</sup>. 750, s'augmente lorsque l'air est humide; les phénomènes qu'on observe dans les animaux qui meurent dans le vuide de Boyle, sont de ce même genre: ces animaux sont en effet hors d'haleine, & ils meurent suffoqués.

*Dense & rare.* La densité est égale au poids; ainsi l'augmentation du poids denote une plus grande densité, la diminution une plus petite.

### §. DC CLII.

Le climat, la saison de l'année, la terre, la mer, les montagnes, les lacs, les marais, les rivières, les vapeurs, les exhalaisons, les météores, changent tellement l'air, qu'il produit diverses

maladies, qui dépendent moins de la nature même, ou des qualités & propriétés de l'air, que de la nature, & de l'action des corps étrangers qui s'y sont mêlés. D'où l'on doit aussi en déduire l'origine & la connoissance.

*Climat.* C'est ainsi que nous appellons l'air avec l'éther & tous les corps célestes qui sont placés perpendiculairement au-dessus de quelqu'endroit. C'est donc au climat que les degrés de latitude & de longitude ont rapport.

*La saison.* L'apogée & le périégée du soleil; puisqu'il s'approche & s'éloigne de nous successivement de 20 degrés.

*La terre.* La partie de la superficie de la terre que chacun habite. Elle peut être sablonneuse, ou marécageuse, ou bitumineuse, ou métallique.

*La Mer.* C'est un amas d'eau salée dans lequel tout ce que la Mer contient naît & meurt. Néanmoins la Mer n'est pas simplement composée d'eau & de sel marin, elle renferme outre cela quelque chose de bitumineux & d'amer, (comme l'a fait voir l'illustre Marsili) d'insupportable, qu'on ne peut détruire par la distillation, & qui monte même dans le chapiteau chargé d'une odeur très-désagréable. Elle sert outre cela de sépulture à des animaux bien plus grands & en bien plus grand nombre que ceux qui s'observent sur la terre, aux corps énormes des poissons & au nombre infini d'hommes qui depuis six mille ans ont été engloutis dans l'Océan. C'est-là pourquoi la Mer rend mal sains tous les Pays qu'elle arrose & qu'elle abandonne alternativement, parce qu'il

se forme à sa superficie une crasse très-épaisse ; qui reste dans les pores de la terre, lorsque la mer se retire. C'est-là pourquoi les Anglois regardent la France comme leur tombeau. Toute Mer est donc suspecte.

*Montagnes.* C'est ainsi qu'on appelle les lieux plus élevés de la terre, dans lesquels l'air est moins souillé par les exhalaisons : c'est-là pourquoi Van-Helmont interprete ainsi ces paroles de David, *quel est celui qui habitera dans la montagne du Seigneur, par quel est celui qui habitera le lieu le plus sain ?*

*Lacs.* Ce sont de grands étangs d'eau douce.

*Marais.* Ce sont de plus petits étangs que les lacs.

*Les Fleuves.* Ce sont des eaux courantes. Halley est le premier qui ait par ses expériences ingénieuses découvert leur nature, & il a constaté la quantité d'eau douce & salée qui dans un tems donné s'exhale à tel degré de chaleur ; il a trouvé qu'il s'en exhaloit d'autant moins que chacune d'elle étoit plus chargée de sel. Il a démontré par ses expériences qu'il s'élevoit de la mer, des lacs, des étangs & des fleuves, de l'eau qui pendant les fraîcheurs de la nuit étoit repercutée sur la superficie de la terre, & qui tomboit sur les montagnes rafraichies ; que c'est sur ces montagnes plus froides que l'air, que l'eau se condense en neige ou en rosée qui tombe sur la terre, & qui distille le long des lieux inclinés des sommets de ces montagnes ; que c'est-là l'origine des fleuves : en effet aucun fleuve n'est formé par des eaux jaillissantes que dans les endroits où il a une montagne au-dessus de lui : c'est-là pourquoi on ne trouve en Hollande aucune source d'eau vive. On explique par ces mêmes expériences ce pas-

sage de Salomon, qui n'étoit pas encore assez entendu; sçavoir comment tous les fleuves vont se rendre dans la Mer, sans qu'elle en soit augmentée? Ce qui doit arriver, puisqu'il s'exhale autant d'eau de la Mer, qu'il lui en vient par ces fleuves; & que cette eau, ou tombe sous la forme de pluie, comme on le voit arriver par toute la terre, ou s'amasse au sommet des montagnes, & forme ces fleuves rapides des eaux vives & plus pures que l'ambre qui découlent des montagnes: or les exhalaisons sont différentes dans chaque partie de la terre, suivant les différentes saisons; & ces différents changements changent aussi l'athmosphère.

*Vapeurs.* Elles sont humides & aqueuses. Au contraire nous appellons exhalaison, une vapeur sèche, telle que celle qui s'éleve du soufre qu'on brûle, ou de quelque animal qui se pourrit; & elles sont différentes dans différentes parties de la terre.

*Météores.* C'est ainsi que nous appellons les changements qui s'observent dans le Ciel sublunaire. Des météores connus jusqu'à présent, les uns sont inflammables, tels que les éclairs, la foudre, le tonnerre & les autres phénomènes qui paroissent ordinairement, à ce qu'on dit, avant la peste; les pierres de tonnerre, &c.

Les éclairs sont produits par la chaleur & l'humidité en même-temps; ainsi ils suivent de fort près les tems chauds. Les autres météores sont aqueux, tels sont la rosée, la pluie, la gresse & la neige.

*Melés.* Cette chose n'a pas encore été examinée comme elle le méritoit: la Terre y fait beaucoup, car plus nous approchons du Soleil, & plus le froid est grand. Les sommets des montagnes les plus hautes

du Perou sont couverts partout de la neige la plus blanche, que les rayons du Soleil de l'été ne fondent jamais, tandis qu'on sent une chaleur insupportable dans les vallées, au pied de ces montagnes. Car la chaleur de notre air provient plutôt de la réflexion des rayons du Soleil, que des rayons mêmes. Cette chaleur augmente même, lorsque les rayons du Soleil sont verticaux; & elle décroît, lorsque ces mêmes rayons tombent obliquement. La chaleur outre cela n'est pas la même dans le même climat; en effet lorsque les montagnes garantissent quelque pays du vent du Nord, ce pays est très-chaud; lors qu'au contraire elles le mettent à couvert des vents du Midi, il est toujours froid. De-là les diverses propriétés de l'air sur le corps humain, propriétés qui ne dépendent pas des quatre qualités, mais des corpuscules qui voltigent dans l'air. J'ai fait voir, il y a plus de trois ans, que l'air étoit non-seulement ce corps élastique, connu de Boyle; mais encore un chaos dans lequel nagent les élémens de toutes les choses qui se sont séparées par la fermentation, ou par la pourriture, ou par le feu; l'or même & l'argent, lorsque ces métaux sont devenus volatiles, ou ce qui est la même chose, qu'ils sont soutenus dans l'air. On ne peut déterminer les effets de l'air, si on ne sçait quelles sont les exhalaisons dominantes d'un lieu, dans chaque tems déterminé de l'année.

### §. D C C L I I I.

Quant aux vents ils agissent sur notre corps, ou par leur mouvement, ou en tant qu'ils servent de véhicule aux qualités de l'air que nous venons d'ex-

pliquer (746.) jusqu'à (753.) il est impossible de donner ici des préceptes qui conviennent à tous les temps & à tous les lieux ; il n'y a que la connoissance chirographique du lieu & de ses environs, comparée avec les saisons de l'année, qui puisse nous bien éclairer. On sçait cependant en général que les vents agissent comme chauds, froids, humides, secs, & qu'ainsi ils changent les solides & les liquides, & produisent des effets notables par la vicissitude continue de ces qualités.

*Mouvement.* Le vent est un mouvement de l'air. Le divin Bacon nous a dit de très-belles choses sur les vents, & Mariotte en a ajouté d'autres ; mais il reste encore quelque chose que l'un & l'autre n'ont pas entendu, & qui ne dépend ni de la chaleur, ni du poid, ni du froid, ni des exhalaisons. Les mouvemens de l'air sont de deux genres : ils sont toujours les mêmes & périodiques, comme cela s'observe entre les tropiques, où le Soleil du matin pousse devant lui l'air qui s'y trouve ; de sorte que le vent précède le Soleil, & successivement le soir, lorsque le Soleil se retire, il s'élève un vent contraire au premier, parce que l'air occupe alors un espace échauffé pendant le jour par la chaleur du Soleil ; ainsi on sent les vents du Levant tous les matins, & tous les soirs les vents d'Occident. Il peut y avoir une infinité de causes des autres variétés des vents. Les vents dans le corps humain, agissent 1°. par le mouvement, en fai-

font un plus grand effort sur le poumon ; car l'air chaud & enfermé , agit sur les poumons par son seul poids ; mais lor qu'il entre dans les poumons avec un mouvement double , alors les poumons supportent un effort d'autant plus grand de la part de l'air , que cet air a plus de vitesse ; de sorte que quelqu'un qui a la poitrine tournée dans un sens opposé a un ouragan , peut à peine expirer , quoiqu'il inspire commodement. Les vents modérés sont les plus salutaires , car ils produisent les mêmes effets que l'air pésant ; c'est-là pourquoi les animaux qui respirent, vivent mieux dans un air agité par un petit vent , tandis qu'ils sont tout hors d'haleine si-tôt que l'air est parfaitement en repos 2°. L'air éloigne de nous notre atmosphère-chaud, & y substitue un air plus froid ; mais comme il est plus froid que ces exhalaisons qui nous environnent, c'est-là pourquoi les vents nous rafraichissent. Les vents extraordinaires produisent les mêmes accidents que l'air trop pésant.

*Chiographie.* Les Médecins qui parlent dans leurs écrits des effets des vents du Levant sur nos corps , de ceux du vent du Nord , & qui disent que les vents du Nord sont secs & froids , ceux du Midi chauds & humides , &c. se trompent agréablement. Le peu de vérité qui s'y trouve , n'est certainement pas universel. Quiconque voudra expliquer la force des vents , doit savoir que les vents nous apportent ce qui se trouve dans la région d'où il viennent. Les effets des vents seront donc differens , suivant que cette région sera differente. Quiconque veut connoître les effets des vents à Paris, doit avoir une Chiographie , ou une Mappemonde très-fidelle ; placer Paris au centre , & alors ranger

au moyen de l'aiguille aimantée les pays qui l'environnent, & marquer les directions des vents. Si Paris a la Mer à son Septentrion, les effets du vent du Nord seront certainement bien differens dans cette Ville, que si, au lieu de la Mer, il avoit le Continent; car dans le premier cas, les vents apporteront avec eux les exhalaisons de la Mer; & dans le second la secheresse pure. J'ai fait voir ailleurs que les vents avoient apportés les corps les plus grossiers à la distance de 10 ou 12 milles. Le vent du Levant équinoxial est salutaire aux Hollandois, & très-pernicieux aux Anglois. Mariotte nous a laissé des tables du calcul de la plus grande vitesse du vent, de l'espace qu'il parcourt dans un tems donné, & de la durée qui s'est trouvée la plus longue dans les vents d'orages. Kruquius surtout nous a laissé de très-belles observations. L'ouvrage de cet Hollandois seroit très-utile, si quelqu'un le continuoit. Il a expérimenté comment l'air passe d'un lieu à un autre, & dans quel tems. Nous apprendrions quelque chose de plus certain sur les vents, si nous avions en Europe des Mariotte & des Kruquius qui fissent comme eux pendant dix-huit ans des observations sur les vents. En faisant usage de toutes ces choses, si j'observe pendant combien de tems quelque vent souffle constamment, avec quelle vitesse, & que j'observe de plus si ce vent vient de la Mer ou des montagnes; je connoîtrai alors quels effets un tel vent peut produire. Tout ce qu'Hippocrate a écrit sur les effets des vents des jours caniculaires du Levant ou du Nord en Grece, est bien different en Hollande; car les vents du Septentrion ne sont jamais semblables à ceux du Nord, & ils sont presque toujours froids: les vents du Nord

au contraire sont toujours tièdes & comme humides. Si cependant le vent du Septentrion passe par-dessus de grands marais, il sera bien différent de celui qui n'a parcouru qu'un terrain sec & d'une grande étendue. Le vent du Levant équinoxial, est le vent le plus chaud d'été; car tous les vents qui durent plus long-temps, apportent dans les pays où ils parviennent, le même air qui se trouve dans celui d'où ils viennent. Lorsque le vent du Septentrion a duré deux mois, l'air du Septentrion est aussi l'air de notre pays, & ainsi la saison doit être sèche & froide. Si en Automne le vent du Nord charie des vapeurs humides, la saison est pluvieuse. Un Medecin donc qui exerce dans une Ville, doit sçavoir la chirographie de son pays. Hippocrate consulté par les Illyriens sur la crainte qu'ils avoient de la peste, ne leur donna aucun conseil, & il avertit les Grecs de corriger les vents qui venoient de ce côté. La peste est, dit il, derrière ces montagnes; ces portes nous en séparent; les vents Etnesiens entreront dans un certain tems par ces portes, & ils nous apporteront en Grece l'air empoisonné d'Illyrie: fermez donc ces portes. Il préserva par ce conseil les Grecs de la peste; & son présage n'avoit pour cause que la connoissance des routes que les vents observent plus constamment dans la Grece. Si Hippocrate avoit alors consolé les Grecs, & les eut assuré que les vents caniculaires, si celebres par le bon air qu'ils apportent, ne pouvoient leur nuire, il eut perdu sa patrie. On comprend facilement qu'il est plus facile de prédire les vents qui soufflent dans certains tems du jour ou de l'année, que ces vents vagues qui n'ont pas de tems déterminé. Les vents caniculaires soufflent tous les ans; Hippocrate a donc pû dire hardi-

ment que certaines maladies seroient moins à craindre pendant ces vents. Son petit livre sur l'air, les eaux & les lieux, est certainement rempli de savantes observations, & mérite d'occuper la premiere place dans toute Bibliotheque.

§. D C C L I V.

Les alimens & la boisson peuvent produire des maladies, soit qu'ils péchent par la quantité, ou par la qualité.

§. D C C L V.

Par la quantité, lorsqu'on en prend trop ou trop peu.

§. D C C L V I.

Si l'on en prend trop, l'estomac est trop distendu, de-là ses orifices se ferment spasmodiquement, les vaisseaux sont comprimés; le délayement, la digestion, le broyement, la séparation, l'expulsion des alimens ne se font point: ce qui donne lieu à la *dyspnée*, interrompt le cours des humeurs, cause des crudités, des rots, des nauséas, la *cardialgie*, le vomissement, la putréfaction, le vertige, la confusion, la cachexie, tous vices, qui une fois formés, se corrigent à peine, ainsi que le dérangement des fonctions qui s'ensuit.

*Trop.* On doit supposer que la personne est très-saine, qu'elle use d'aliments très-salutaires, & qu'elle ne pèche que par excès.

*Ferment.* Quiconque se charge l'estomac d'une trop grande quantité d'aliments, ces aliments auront de la peine à passer par l'estomac : Hippocrate est le premier qui l'ait observé, & Van-Helmont après lui ; & il est présentement très-constaté par les expériences, que lorsque l'estomac est trop rempli, les artères gastriques sont comprimées par les aliments, que le sang s'y arrête, & que l'estomac tombe en paralysie : bien plus, quiconque avale avec trop d'avidité & rapidement une trop grande quantité d'une boisson froide & très-pure, cette boisson séjourne dans l'estomac, parce que les orifices de l'estomac se ferment d'autant mieux qu'ils sont plus tendus. Les ivrognes ne rendent pas aussi-tôt par les urines le vin qu'ils ont bû, mais ils le vomissent ; & s'ils le retiennent, ils meurent d'apoplexie. Wepfer l'a confirmé par plusieurs exemples. En effet les fibres violentées réagissent & ferment l'estomac.

*Ne font point.* Les aliments pris en trop grande quantité ne sont pas changés, mais ils se gonflent, se rarefient, & ils n'avancent pas plus que si on frappoit sur une vessie de porc, farcie de farine en pâte ; car on ne changeroit pas par ce moyen ce que la vessie renferme, tandis qu'il seroit réduit en de très-petites particules, si la vessie n'avoit été qu'à moitié remplie. Les aliments reçus dans l'estomac, dans un lieu chaud, se rarefient nécessairement & se gonflent ; non pas que leur substance augmente, mais à cause de l'air élastique qu'ils renferment, & qu'ils se rarefient. Or les corps rarefiés agissent de même  
que

que si leur masse étoit devenue plus grande : les alimens rarefiés distendront donc l'estomac, de maniere qu'après le repas il se gonflera ; on l'a même vû crêver dans un cochon, animal vorace, qui après avoir souffert de la faim, s'étoit précipitamment rempli l'estomac d'alimens, & il tomba mort sur le champ.

*Dyspnée.* Parce que l'estomac gonflé pousse en haut le diaphragme, & l'espace nécessaire pour la dilatation du poumon est ainsi diminué.

*Cours.* L'aorte est comprimée, & le sang a plus de peine à y monter : c'est-là pourquoi il est poussé en plus grande quantité au cerveau. De-là les vertiges, le sommeil & même l'apoplexie, à la suite d'une trop grande réplétion.

*Crudité.* Les alimens conservent leur caractère, ou ils en prennent un différent du chyle.

*Cardialgie.* C'est une douleur dans l'orifice supérieur de l'estomac, à la suite d'une trop grande extension, parce qu'il est très nerveux.

*Vomissement.* Quand quelqu'un est sain. Les enfans qui par extraordinaire mangent beaucoup, vomissent presque tous ; car comme ils sont habitués à prendre tous les jours une petite quantité des mêmes alimens, ils vomissent nécessairement si-tôt qu'ils ont pris des alimens plus qu'à leur ordinaire.

*La putréfaction.* Des alimens trop long-tems retenus dans l'estomac : tels sont ceux que nous rendons 24 heures après, ayant la diarrhée, sans que le chyle en ait été exprimé. De même l'urine trop long-tems retenue cause quelquefois une incontinence d'urine, telle qu'on ne peut plus de la vie uriner autrement, qu'avec un violent effort du diaphragme & des muscles du bas-

ventre : c'est ainsi que l'estomac est susceptible des mêmes maux. En effet il y a des hommes qui après une débauche, restent languissans le reste de leur vie ; l'action de l'estomac alors trop étendue est tellement détruite, que les fibres perdent presque toute leur force de contraction, & qu'il s'ensuit un cours de ventre perpétuel ; car lorsque l'estomac a été rempli pendant 24 heures, les veines pendant ce temps n'ont point reçu le sang des artères, leurs parois se sont presque approchées & les nerfs comprimés ont, pour ainsi dire, disparu : ainsi l'abstinence est très-utile après les grands repas : le repos fait que les fibres peuvent reprendre leur ton.

### §. D C C L V I I.

La trop grande disette, n'étant qu'un pur défaut, ne produit aucun effet par elle-même ; mais comme les actions de la vie ne persistent pas moins, elles râtissent, détachent, détruisent, consomment les solides, dissipent les humeurs les plus subtiles, épaississent celles qui restent ; dissolvent par le frottement continuel les huiles & les sels, les exaltent, les rendent volatils, âcres, corrosifs, putréfient les humeurs, infectent l'haleine ; de-là il se forme dans le ventricule principalement, & dans les intestins une écume saline, âcre, bilieuse, putride ; on a des nausées, des rots, des défaillances, un appétit prodigieux, en-

suite tout-à-fait détruit ; après cela une soif, une sécheresse, une débilité énorme, des coliques violentes, des borborigmes, des amas, des vomissemens de bile, on devient maigre, on ne peut dormir, on tombe en épilepsie, & en fièvres furieuses, auxquelles succede la mort.

*La disette.* La seule disette ne produit par elle-même aucune maladie, puisque c'est une pure privation ; mais les fonctions vitales se font toujours, même lorsque nous nous abstenons des alimens. La vie est un mouvement perpétuel ; c'est-là pourquoi elle change les humeurs, elle brise les solides, elle fait exhiler les liqueurs les plus subtiles, & elle se détruit elle-même ; ces maladies viennent donc des fonctions vitales, & non pas de la disette. La disette est d'autant plus nuisible qu'elle est jointe à un mouvement violent du corps : ceux qui sont en repos, la supportent plus long-temps.

*Dissipent.* Par la transpiration insensible, surtout huit heures environ après avoir mangé.

*Acres.* C'est une très-belle observation qu'a fait TSCHIRAUSEN dans son livre intitulé *de Medicina mentis & corporis*, sçavoir que la disette produit la pourriture dans tout le corps ; c'est-là pourquoi l'urine sent mauvais, la sueur & l'haleine qui auparavant dans quelques-uns ne sentoit rien, devient d'une odeur très-forte & d'autant plus puante, qu'ils ont jeuné plus long-temps.

*Bilieuse.* La bile & le suc pancreatique mon-

rent dans l'estomac, ils y sont agités; & ceux qui jeunent long-temps deviennent bilieux, suivant Hippocrate, non pas qu'il se produise une plus grande quantité de bile, mais parce qu'elle monte dans l'estomac, & qu'elle s'y fait sentir.

*Appétit.* Tous les amers donnent de l'appétit; c'est par cette raison que l'estomac rempli de bile excite la faim, de même que s'il étoit rempli d'absinthe & de petite centauree.

*Débilité énorme.* L'estomac est picoté par la bile âcre, jusqu'à ce qu'enfin rendu insensible, elle ne produise plus sur lui aucun effet.

*La soif.* Parce que tout ce qu'il y a de plus subtile, se dissipe; & qu'il ne se régénere pas assez-tôt d'humeur propre à remplir les nerfs.

*Borborygmes.* Le ventre des affamés gronde toujours. Un mauvais domestique de *Plaute* disoit que son ventre étoit un horloge qui n'avoit pas besoin du Soleil pour le regler, & que tous ceux qui ne vouloient pas l'en croire, pouvoient l'entendre.

*Amas.* Il se forme dans ceux qui sont sains une grande quantité de bile, c'est ce que prouve la grandeur du foye: mais lorsqu'elle descend dans les intestins, & qu'elle y est retenue, son séjour la rend âcre & plus fine. Lorsqu'elle est repompée dans les vaisseaux du mesentere, ce mouvement la rend encore plus âcre, & elle revient une seconde fois dans les intestins, & s'y accumule; alors si quelqu'un mange du pain, la bile trouve sur quoi exercer ses forces; elle change le pain, & pendant qu'elle l'altere, elle est elle-même altérée. Mais si elle reste seule, elle ronge l'estomac, & cause le vomissement: je l'ai expérimenté moi-même lorsque des travaux urgens m'empêchoient de manger.

d'où il est arrivé contre l'ordinaire, qu'il se levoit de mon estomac des rapports de mauvaise odeur, & qui me laissoient de l'amertume dans la bouche.

*Vomissement.* Le moindre petit mouvement après une longue diette produit facilement le vomissement, l'estomac vuide & flasque ne résiste point, les intestins continuent d'agir, ils poussent la bile & le suc pancréatique dans l'estomac lâche & sans résistance, & qui en le piccottant excitent le vomissement.

*La veille.* Aucun affamé ne peut dormir.

*Epilepsie.* Les épileptiques tombent en épilepsie, s'ils souffrent de la faim.

*Furieuse.* Les animaux qui meurent de la faim, sont transportés de fureur avant leur mort.

*La mort.* Les animaux meurent promptement, lorsque non-seulement ils ne sont pas préservés de la mort par les alimens, mais encore par les boissons. François Rhedi a trouvé les intestins très-propres dans les animaux morts de faim; par conséquent pour purger le corps, il est bon de jeuner; les visceres sont bien purifiés, surtout lorsqu'en même-tems on boit de l'eau; & c'est-là un bon moyen de vivre long tems. C'est ce que Bacon a observé parmi les Anachorettes asiatiques.

§. D C C L V I I I.

D'où il est clair que la trop grande abstinence cause des maladies plus fâcheuses, que la trop grande réplétion, & que les vices qui sont les suites de l'une, sont bien plus difficiles à guérir, que ceux qui naissent de l'autre, comme Hippocrate nous l'apprend.

*Fâcheuse.* Les Médecins voyant les maux que la trop grande réplétion cauſoit, réſolurent de guérir toutes les maladies par l'abſtinence; mais leur mauvais ſuccès les en fit déſiſter. Il eſt facile de remédier à la trop grande réplétion; la lancette, les lavemens & la purgation, ſont des moyens prompts pour évacuer les humeurs: mais il eſt bien plus difficile de remplir un corps conſumé & exténué. C'eſt donc avec raiſon qu'Hippocrate a dit, qu'on commettoit plus de fautes en obſervant une diette trop ſevère, qu'en mangeant trop.

## §. D C C L I X.

Pour les vices qui conſiſtent dans la mauvaiſe qualité des alimens ſolides & liquides, on peut les rapporter à l'acrimonie, à la viſcoſité, ou à l'*oleoſité*.

## §. D C C L X.

L'acrimonie des alimens eſt premièrement ſaline; or celle-ci eſt muriatique, acide, ſpontannée, ou fermentée. La première produit la ſoiſ; la rancidité, l'âpreté, la ſécherèſſe, la rigidité, l'acrimonie dans les humeurs principalement ſéreuſes; une ſemblable diſſolution des humeurs, rend la lymphe impropre à nourrir, détruit les plus petits vaiſſeaux, cauſe des douleurs rongean-tes, & le ſcorbut muriatique. L'autre qui eſt ou acide ſimple, ou communé-

ment acerbe en même temps, ressetre, épaisfit, coagule, donne lieu principalement à l'acrimonie aigre, à des douleurs lancinantes, froides à la cardialgie, à la pâleur, à la galle; & elle réside principalement dans les fruits qui ne sont pas tout-à-fait assez murs. La troisième enfin, qui a son siège dans les vins acides ou le vinaigre, produit presque les mêmes effets, mais plus légers; de sorte que leur trop grand usage faisant dominer cette espece d'acrimonie, rend la sérosité du sang âcre, acide; d'où naissent le rhumatisme, la goutte, & autres maux semblables.

*Muriatique.* Elles operent 1<sup>o</sup> par la nature du sel marin, 2<sup>o</sup> en tant que le sel marin n'est pas pur, qu'il est corrompu, & qu'en salant les chairs il devient lui même inepte. Je n'ignore point qu'on peut tirer du sel marin de l'urine, après l'avoir laissée pourrir pendant long tems; mais il est en quelque façon changé, & ne retient pas toutes ses propriétés de sel marin.

*Spontanée.* Produit par les végétaux avant leur maturité, ou par le pain de seigle retenu pendant trois heures dans l'estomac; ou fermenté, tel qu'est celle qu'on observe dans la pâte, dans le mou, & dans toutes liqueurs fermentées.

*Soif.* Non pas à cause de la secheresse; car bien loin que l'eau salée éteigne la soif, elle l'excite au contraire.

*Rigidité.* On en a eu un exemple dans une fille de Leide, qui fut surprise d'un appetit

désordonné, qui mangeoit continuellement & à pleines mains le sel, & en avoit toujours sa provision dans sa poche: elle est devenue, pour ainsi dire toute vivante & respirante, comme une statue inflexible. On en peut voir l'histoire dans les transactions philosophiques. C'est ainsi que les chairs salées deviennent si roides qu'on ne peut à peine les macher; & elles deviennent tout-à-fait inflexibles, si on y met une trop grande quantité de sel; car le sel uni avec les chairs, forme, pour ainsi dire, un tout pierreux.

*Sereuses.* Il affecte sur tout le serum, & ne s'attache pas aux autres humeurs acqueuses; car le sel marin se dissout facilement dans l'eau, & plus difficilement dans l'huile; il dissout les humeurs par sa nature, il ne les coagule point, & par conséquent il entretient le sang dans une épaisseur bonne & naturelle.

*Nourrir.* Le sang d'un homme sain est si doux, qu'il n'excite aucun sentiment de douleur lorsqu'on le verse dans l'œil, quoique l'œil soit une partie très-sensible. Le sel marin au contraire semé sur l'œil, y cause une douleur insupportable; tant il est vrai qu'il est inutile au corps, à moins qu'il ne soit sans action, ou qu'il ne s'agisse d'augmenter le mouvement du corps. Ce sel est tellement adhérent à nos élémens, qu'on a beaucoup de peine à l'en séparer. Le lard salé ne perd point son acrimonie muriatique, quoiqu'on le fasse bouillir pendant plusieurs heures dans de l'eau.

*Scorbut.* Nos matelots beaucoup plus sobres que les matelots Anglois, ne vivent que d'orge & de poisson salé, & respirent un air marin. Cette diette dans leurs longs voyages les rend immobiles, presque comme des cadavres; à leur

retour ils sont obligés de passer les jours & les nuits dans le lit, tant les douleurs qu'ils souffrent sont vives. Les gencives de ces misérables se pourrissent & tombent. Aussi-tôt qu'ils abordent dans un endroit, ceux d'entre eux qui sont sains, transportent à terre sur des planches les malades; ils cueillent des fruits acides, de l'oseille, des herbes vertes; ils préparent des bouillons qu'ils assaisonnent avec le suc de limon qu'ils nomment *pulpas*. Les malades par ce seul régime sont guéris en trois ou quatre jours, & recouvrent leurs forces.

*Destruction.* Les humeurs qui abondent en sel marin, poussées dans les vaisseaux, les affectent plus que si elles n'étoient pas salées: si bien que ceux qui ne vivent, même pendant trois mois, que d'alimens salés, en ont les gencives enflammées; elles saignent lorsqu'on les touche, & le corps est parsemé de taches bleues.

*Acerbe.* Lorsqu'un acide est chargé d'une base alcaline, il rend les parties plus fortes: c'est ce qu'on éprouve lorsqu'on mange des coings qui ne sont pas meurs; car toute la bouche s'épaissit alors & devient plus dure; le cours des humeurs est arrêté, parce qu'elles sont coagulées. Ce caractère acerbe s'observe dans les fruits qui ne sont pas meurs, & sur-tout dans les raisins: il est si nuisible, que le corps même est tout couvert de boutons, & devient tout scrophuleux, lorsqu'on s'est rempli le ventre de fruits qui ne sont pas meurs.

*Coagulé.* Les austères mêlés avec le sang & le serum, les coagulent.

*Acides.* Il n'y a dans l'homme sain aucun acide, & leur acrimonie ne quadre point avec le caractère de nos humeurs.

*Lancinantes.* Comme si les parties étoient séparées avec une lancette ; c'est ce qui leur a fait donner le nom de *tranchées* par les François.

*La pâleur.* Les acides rendent toujours pâle. Si un enfant boit du vinaigre, les lèvres pâlisent sur le champ ; & en général tous les enfans dont le chyle devient acide, sont pâles, parce qu'ils n'ont pas assez de force pour le supporter.

*Galle.* De l'espece qui provient de la mauvaise nourriture ; d'où les particules les plus grossières, transmises à la peau, suppriment la transpiration. Les enfans de la campagne qui mangent les fruits que les vents ont fait tomber de dessus les arbres, ont ordinairement la galle vers l'automne, & cette galle est fort différente de celle qui sur mer provient de l'usage d'alimens trop salés.

*Aigres.* Ils dissolvent le sang.

*Rheumatisme.* L'acide differe peu de l'eau par sa pénétrabilité ; c'est-là pourquoi si on le prend en trop grande abondance, il surpasse nos forces digestives, il entre dans notre sang avec son caractère acide, il produit la goutte, & détruit tous les petits vaisseaux dans lesquels il s'engage ; on en a un exemple dans ceux qui boivent le vin nouveau du Rin, chargé de son tartre ; ce vin ne produit point son effet jusqu'à ce que les vaisseaux aient pris le dessus, & que l'acide soit poussé dans les articulations. Je ne dis pas que toute humeur de goutte provienne de l'ivrognerie, mais je dis que l'ivrognerie est une des causes qui produit la goutte, & que cette espece de goutte est même plus dangereuse que celle qui est produite par les esprits.

§. D C C L X I.

On trouve secondement dans les alimens & la boisson une acrimonie aromatique, qui, pour l'ordinaire, est composée de sel & d'huile âcres unis ensemble. Celle-ci produit la soif, la sécheresse, des chaleurs, des ardeurs, des irritations dans les solides, augmente le cours des fluides, dissipe les parties les plus liquides, & donne lieu en conséquence à la cardialgie, à des ardeurs d'estomac, à des nausées, à des rots, à des vomissemens, à des fièvres, à la maigreur, à des contractions, & aux maladies qui viennent de-là.

*Acres.* L'âcre est dans les aromatiques quelque chose de très petit, & fort semblable au feu; à peine trouvera-t-on quelques grains d'âcre dans une livre de poivre; en effet si on la dépouille de son huile essentielle, tout le reste est fade: mais si on ôte l'esprit recteur de cette huile essentielle, le reste devient aussi insipide: par conséquent ce qui est âcre dans les aromatiques est un esprit; il n'est donc pas surprenant qu'un âcre étant si subtile, puisse s'introduire dans nos nerfs; qu'il détruise & qu'il brûle, lorsqu'il l'emporte sur les esprits de notre corps. Si un homme très-sain mange de la canelle, & qu'il vive de cette façon pendant quelques années, il perdra toutes ses dents; car elles seront toutes

brûlées & même plus violemment que par le feu. On en a eu des exemples parmi les Confiseurs. *Sendivoglio* a très-bien dit, que les Chimistes avoient recherché dans l'archée les principes du corps; mais si cet archée, dont nous usons, est plus fort que le nôtre, nous mourons brûlés. Les aromatiques de même que le feu, en petite quantité, peuvent être un remède; la trop grande abondance détruit. Le D. Bontekoe regarde les parfums comme les mains des Dieux; mais certainement avec ces remèdes, il a tué bien des hommes. Nulle inflammation n'est sûrement plus mortelle, que celle qui provient de l'huile essentielle des aromatiques.

*Ardeur.* J'ai moi-même expérimenté la violence insupportable de ce feu dans l'estomac.

*Fièvre.* Un hydropique fort éloigné d'avoir la fièvre, mangeant en trop grande quantité du poivre broyé avec du vin, pourra, pendant quelques heures, avoir une fièvre assez violente.

*Cardialgie.* C'est une douleur dans l'orifice gauche de l'estomac nommé Cardiaque. Les ardeurs d'estomac ont aussi d'autres causes. Si un homme trop foible mange du pain de seigle en trop grande quantité, & qu'il boive de l'eau par-dessus; il aura, quelques heures après, des rapports très acides & presque corrosifs, comme l'eau mercurielle. Un autre qui use d'une trop grande quantité de poivre, souffre un mal plus cruel. Le premier se guérit facilement par l'usage des yeux d'écrevisses, tandis que le second ne peut se tirer d'affaire qu'en prenant beaucoup d'eau.

*Rots.* Parce que cet âcre qu'on regarde com-

me plus carminatif, picotte tellement les parties solides, qu'elles se contractent & qu'elles chassent l'air avec bruit.

*Vomissement.* Les anciens regardoient le raifort sauvage le plus âcre, comme un des plus puissants émétiques. Pour moi j'ose mettre tous les aromatiques dans cette classe, lorsqu'on en use en trop grande quantité; car si on en use modérément, ils arrêtent le vomissement.

*Contraction.* Les nerfs se roidissent & leurs gaines s'obstruent. Nous observons sur-tout ces maladies dans les pieds & dans les mains, lorsque les muscles flechisseurs en convulsion prennent le dessus, & que les extenseurs paralytiques cèdent à leurs antagonistes.

## §. D C C L X I I.

Troisièmement, on y découvre une acrimonie spiritueuse que la fermentation fait naître, qui s'augmente avec le temps, & parvient à son dernier degré par la distillation. Elle réside ordinairement dans le vin, dans la vieille bière; dans les esprits distillés; elle produit la soif, l'yvresse, un resserrement sec des fibres, des coagulations d'humeurs qu'on peut à peine résoudre, une irritation prompte, & qui disparoît très-vîte dans les parties solides; d'où naît la nécessité de boire sans cesse de plus en plus de pareilles liqueurs; de là des débilités, des vents, des obstructions, des fièvres,

des tumeurs, la leucophlegmatie, l'hydropisie, & autres maux semblables.

*Fermentation.* La bière, le vin, les sucres végétaux fermentés, exposés à une chaleur pas plus grande que n'est celle du sang, fournissent un esprit pur. Lulle a parlé de cet alcool, comme d'une découverte ancienne. Je tire, dit-il, des végétaux, ce corps qui s'envole au feu sans laisser de vestige. Et les anciens Chimistes avoient écrit sur l'esprit qu'on tire du vin & des grains, bien long-temps avant Basile Valentin & Paracelse. Cet alcool peut seule enivrer, & plus chaque liqueur en renferme, & plus elle est propre à cet effet. Le vin & la bière très-purs perdent toute la force qu'ils ont d'enivrer, si on les expose à l'air, sans qu'ils diminuent sensiblement de poids, & ils ne peuvent ensuite produire autre chose que la strangurie & des tranchées.

*L'ivresse.* Qu'une personne sobre boive du vin plus qu'à son ordinaire, elle sera plus gaye, elle se sentira plus d'esprit, le jugement plus prompt, & elle s'exprimera avec plus de grace. Si elle boit un peu plus, elle commencera à extravaguer. C'est ainsi que, suivant la Fable, Bacchus convertit en bêtes tous ceux qui étoient avec lui dans le même Vaisseau. Et si elle continue, elle deviendra paralytique, & elle ne pourra se servir de ses bras ni de ses jambes: le sommeil enfin terminera ses maux, à moins qu'une trop grande ivresse ne la fasse tomber en apoplexie, & ne lui cause la mort.

*Sec.* C'est l'origine de différentes maladies du cerveau & du genre nerveux.

*Boire.* De sorte que le lendemain les veines soient gonflées du vin qu'on a bû la

veille : s'ils ne le font, la tête leur chancelle & leurs genoux tremblent ; car le cerveau est continuellement affoibli par l'usage de ce qui enivre. Ces breuvages, semblables aux Sirenes, sous leurs traits enchanteurs, glissent le doux poison qui conduit au tombeau.

*Des vents.* Les yvrognes, le lendemain de leur débauche, sentent dans l'estomac une pituite froide & des vents un peu froids : c'est-là ce qui les avertit de se fortifier de nouveau en bûvant. Ceux qui dans l'Asie sont habitués à l'opium, lorsqu'ils ne peuvent jouir de cet aimable poison, tombent dans une tristesse si grande & si ennuyeuse, qu'ils se sentent disposés à tout vendre pour avoir de l'opium, ou autrement à se pendre. S'ils ont alors au lieu d'opium du meilleur vin noir de Crete, le vin leur en tient lieu. Prosper Alpini a vû de ses propres yeux.

*L'hydropisie.* Et enfin la mort même.

### §. D C C L X I I I.

Quatrièmement, enfin il y a une acrimonie pénétrante, fermentante, qui a principalement son siége dans le *mouft* crud de fruits d'Eté, ou dans le vin, ou dans la biere, enfermés dans le temps même de leur fermentation promptement arrêtée : cette derniere enfante des rots, des gonflemens, des spasmes dans l'estomac & les intestins, des vomissemens, le *cholera*, des diarrhées, des dysenteries, l'ileus, &c.

*Enfermés.* Personne ne croit qu'une petite vapeur peut tuer un homme. Lorsqu'un suc végétal quelconque fermente, il chasse dans l'action même les particules les plus actives & les esprits acides de plus agréable odeur: c'est-là le *Gas* ou l'esprit incapable de corruption de Van-Heilmont. Cet esprit ne s'observe pas dans les corps fermentés, & ne se présente que tandis qu'ils fermentent. Ces vapeurs réunies & attirées d'un même trait par les narines, tuent presque dans le même moment qu'on les a attirées: si la quantité en est petite, elles produisent l'apoplexie; si elles agissent plus doucement, elles donnent des tintemens d'oreille. Il n'y a peut-être pas dans l'univers quelque chose de plus actif que ce principe qui se sépare du suc des végétaux pendant la fermentation. Si on conserve avec soin mille livres de mou dans un tonneau, que l'ouverture soit très-étroite, que ce mou fermente beaucoup, qu'il forme de l'écume au-dedans; que quelqu'un alors mette le nez sur le soupirail, qu'il attire la vapeur, il tombera mort sur le champ. C'est-là pourquoi les bières mouffeuses, ces vins muets dont on a étouffé la fermentation, ne sont pas salutaires; en effet ces boissons parvenues dans l'estomac, déploient sur le champ leur ressort. On lit dans les *Memoires de l'Académie Royale des Sciences* l'histoire d'un Gentilhomme qui, pressé par la soif, bût une grande quantité de la plus forte bière en bouteilles qui n'avoit pas encore fermenté. Il mourut malgré tous les remèdes qu'on put lui faire, & ses intestins parurent, dans l'ouverture qu'on en fit, gonflés par les vents au de-là de ce qu'on peut dire. L'acre fermentatif de la bière, excité par la chaleur de l'estomac, avoit produit des convulsions qu'aucun art ne put dompter.

Je n'entre pas ici dans le détail des especes d'acrimonie, puisque je ne dois parler que de celles qui peuvent s'introduire avec les alimens.

§. D C C L X I V.

Quant à la trop grande viscosité, elle vient de matieres farineuses qui n'ont point fermenté, ou de parties gélatineuses d'animaux, ainsi que de fromage visqueux, ou de coagulations de lait trop pressées : les effets sont une pesanteur dans l'estomac, des vents, des rots, des âcretés, des crudités, des obstructions dans les petits vaisseaux des intestins ; de-là l'inaction du canal intestinal, le ventre farci s'enfle & se durcit ; ensuite les parties visqueuses s'insinuent dans la masse du sang, & forment par leur réunion une mauvaise viscosité ; ce qui cause des obstructions dans les glandes, la pâleur, l'inaction, le froid, des tumeurs, d'où il est encore évident que les corps appelés potentiellement froids, produisent les mêmes effets, & d'ailleurs nuisent plus que tous les autres aux personnes plongées dans l'oïveté & le repos.

*Poids.* Le pylore ne laisse passer que les fluides. Si les alimens visqueux passoient dans les intestins, comme nous les prenons, nous ne

nous porterions certainement pas bien: c'est-là pourquoi quatre heures, & même encore huit heures après le diner, on se sent sur l'estomac le poids d'une matiere indigeste retenue.

*Vents.* Par les vents qu'on a retenu. En effet le système des intestins est fermé dans ceux qui se portent bien, c'est ce que font voir les clystères, qu'on garde souvent si bien, qu'il ne s'en écoule pas une goutte.

*Obstruction.* Elle bouche les vaisseaux inhérens.

*La tumeur.* Telle est celle qui s'observe dans les enfans nourris, pour ainsi dire, avec le lait seul, & le fromage visqueux, ou avec des aliments si tenaces, que les forces dissolvantes de l'enfant ne peuvent prendre le dessus; alors leur ventre boursoufflé se relâche peu à peu, les intestins grêles sont remplis de vents, & enfin tout passe sans être digéré, d'où s'ensuit la maigreur & la mort même. Le vice est dans la bile qui est presque trop foible pour vaincre la pituite inactive accumulée dans ces endroits. Je conseille alors les frictions, & je les fais donner soir & matin auprès du feu, avec des linges rudes & chauds: c'est-là le moyen de guérir. C'est en vain qu'on seroit usage des purgatifs, la pituite inactive se reproduira toujours.

*Réunion.* La nature a bien pris ses mesures pour empêcher que rien de grossier ne passât dans les veines & au foye; mais quoi qu'une particule de la masse ne soit pas visqueuse, il peut néanmoins arriver que deux s'attirent. Un atome d'amydon n'est point pâteux, & il passe à travers un tamis très-fin: si on ajoute de l'eau à des particules de fleur de farine, elles formeront l'amydon, c'est-à-dire, une pâte ductile,

qui peut s'étendre sous les doigts, & former un fil continu. Lorsque deux ou plusieurs particules visqueuses passent séparément dans les veines lactées, & qu'ensuite ces éléments visqueux du chyle se réunissent dans les veines lactées, ou dans le canal thorachique, ou dans la veine cave, ou enfin dans l'oreillette & le ventricule droit du cœur, c'est à-dire, dans tout le chemin vénéux du chyle (ce qui a facilement lieu dans les vaisseaux vénéux); alors ce sera un vrai suc visqueux, dont l'effet se manifesterà en premier lieu dans les poumons. Malpighy avance donc fort sagement, que si l'homme le plus sain mange une trop grande quantité de fèves, de pois, ou d'autres légumes farineux, qu'il souffre une légère peripneumonie dans le tems que la coction s'en fait. Quiconque a mangé quantité de fèves, se sent asthmatique trois heures après son repas, jusqu'à six; il ne peut courir; mais le poumon ayant vaincu ces viscosités, il a la respiration libre, & il peut continuer ses exercices ordinaires. Il est manifeste par cette observation que les sucs visqueux peuvent passer dans le sang (1732).

*Glande.* Les sucs visqueux introduits dans le sang, produisent les humeurs froides. Ils attaquent 1<sup>o</sup>. les parotides, la Thyroïde & les maxillaires; ensuite les Axillaires & les Inguinales; mais surtout les Mesenteriques par lesquelles le chyle passe d'abord. C'est de-là que provient la pâleur dans tout le corps.

*Puissant.* Tout ce qui appliqué au corps humain le rend plus froid qu'il n'auroit été, s'il n'en avoit pas usé. Tous les corps placés dans le même air, sont également froids: que ce soit des tendres plumes, des aromatiques les

plus chauds, de l'esprit de vin, de la glace, du mercure, de la neige; toutes ces différentes choses exposées dans le même air, ne font pas voir au thermometre qu'elles soient plus chaudes les unes que les autres. Je l'ai démontré dans mes leçons de Chimie. Mais il y a quelques corps qui augmentent la chaleur dans le corps humain vivant, tels sont le poivre qui ne produit aucun effet sur le cadavre: quoique ce poivre ne soit pas chaud par lui-même, on dit qu'il est chaud en puissance: & par la même raison on appelle froid en puissance ce qui appliqué au corps humain peut le rendre froid, c'est-à-dire en tant qu'il diminue les causes de la chaleur. Si un jeune homme vif buvoit chaud pendant huit jours, il mourroit presque de froid. Ainsi l'eau qui en elle-même est chaude, est froide en puissance.

*Repos.* Tout ce qui est pituiteux, est un excellent aliment pour ceux qui s'exercent: ces mêmes aliments ne sont pas bons à des personnes sédentaires. Les aliments légers sont mauvais à ceux qui travaillent, & sont bons à ceux qui sont en repos. Un Paysan s'affoiblirait, s'il ne prenoit que du bouillon, & il se fortifie en mangeant du lard: tout le contraire a lieu dans les gens de Lettres.

### §. D C C L X V.

Les matieres trop huileuses lubrifient, relâchent, affoiblissent les solides, obstruent les petits vaisseaux, empêchent pour cette raison l'entrée des matieres aqueuses, dépravent le mélange des humeurs, font naître des

parties âcres, nidoreuses, brûlantes, & causent par-là des rôts, des nausées, des vomissemens amers, huileux, une soif énorme, des obstructions, des inflammations, des indigestions, & les maux qui s'ensuivent.

*Relâchent.* Cela paroît dans le cuir imbibé. Si on veut plier du cuir sec, on ne le peut, & il se fend plutôt: si on le plonge dans l'huile bouillante, qu'on le fasse macérer, qu'on le froisse; il deviendra si flexible, qu'il peut prendre toutes sortes de figures sans se fendre. Les huiles sont encore assés efficaces dans le corps humain, pour servir de remede, lorsqu'on les donne à propos; mais l'usage continuel produit des maladies particulieres. Certains Moines s'abstiennent par religion de manger du lard & de la graisse des animaux; ils préparent tout à l'huile; vous devez donc vous attendre à trouver dans ces Couvents, des maladies produites par l'huile; & d'y observer plus que par tout ailleurs, des hernies inguinales ou scrotales.

*Obstruent.* Les liqueurs les plus fines du corps humain, sont presque savonneuses, non pas huileuses. L'eau ne passe pas à travers un papier imbibé d'huile, & l'huile réciproquement ne peut passer à travers un papier imbibé d'eau: lorsque l'huile vient donc dans les plus petites parties de notre corps, elle les obstrue, & on s'apperçoit très-bien de cet effet dans les personnes d'un tempéramment délicat; car dans quelqu'endroit de leur corps qu'on les frotte avec de l'huile, il y vient un erezipelle.

*Brûlantes.* Rien ne devient plus âcre que l'hui-

**le.** La graisse de veau est par elle même très inactive ; mais lorsqu'on la fait fondre au feu, ou qu'on la laisse bruler dans la poêle, elle devient si noire & si amere qu'elle peut exciter la fièvre, en quelque petite quantité qu'on en use.

*Huileux.* Il n'y a rien de plus doux que le beurre frais, ou que la meilleure huile d'amandes douces ; cependant lorsqu'on en use, & qu'ils ont passé par les voies de la digestion, ils deviennent rances & contractent une mauvaise odeur. Si quelqu'un a mangé trop de beurre, & qu'il ne l'ait pas assez temperé en mangeant des autres aliments, il rendra, cinq ou six heures après diné, ( huit & neuf heures 1732 ) des rots amers & d'un odeur insupportable ; il sentira des rapports d'un amer corrompu dans le tems que les rots lui sortiront de la bouche.

*Amer huileux.* Il y a des personnes qui blâment l'usage des huiles, parce que, disent-ils, elles se convertissent en bile ; car ils sçavent par expérience que lorsqu'ils en ont mangé, elles leurs occasionnent des rots rances. C'est un préjugé, car les huileux ne sont pas nuisibles aux bilieux ; quant aux personnes dans lesquelles la bile est inactive, elles peuvent produire cet effet.

*Inflammation.* Les personnes grasses sont celles qui meurent le plus facilement ; & personne n'a de fièvre plus dangereuse ; en effet les huiles qui étoient croupissantes dans leurs corps, sont fondues par la plus grande chaleur, & le plus grand mouvement ; & entretenues dans cet état elles deviennent ameres, elles irritent les solides ; & les maux que ces huiles produisent alors, sont les plus grands de tous : c'est ce qu'Hippocrate a observé lui-même autrefois,

§. D C C L X V I.

Le trop grand mouvement musculaire dans tout le corps, ou dans quelque une de ses parties, augmente toujours la contraction & le relâchement réciproques des fibres musculieuses, & en même temps le cours de toutes les humeurs; de-là les fluides & les solides trop usés se dissolvent; les parties aqueuses, spiritueuses, mobiles, se dissipent; le résidu des humeurs se condense, s'enflamme: en même temps les huiles & les sels trop atténués, broyés, devenus volatils, âcres, s'exaltent; cela forme des vapeurs putréfiées; les huiles grossières tenaces s'accumulent, les humeurs se brûlent en quelque sorte, & principalement la bile; la moëlle se consume, une matiere ichoreuse remplit les cellules, on devient maigre; suivent en conséquence la fatigue, la douleur, l'inflammation, la fièvre, la suppuration, la gangrene, l'hémorrhagie, la mort subite.

*Humeurs.* Un muscle ne peut se contracter ou se relâcher, que le sang ne soit poussé avec plus de vitesse vers le ventricule droit du cœur; or le volume des humeurs qui se meuvent dans le poulmon, ne peut être augmenté sans que

la vitesse ne le soit aussi : tout mouvement musculaire produit donc la fièvre, & il peut arriver que dans une seule heure un trop grand mouvement produise une fièvre qui ne sera pas moins aigue que dans la vraie peste.

*Condense.* On peut à peine tirer du sang à ceux qui tombent malades à force d'avoir couru ; & quelque grande que soit l'ouverture de la veine, le sang est si condensé & si semblable au sang pleurettique, qu'il se coagule en une coüene épaisse ; au contraire, si ces personnes après avoir été en repos se mettent un peu en mouvement, le sang qu'on leur tire alors est bon ; & qu'une heure après elles s'agitent beaucoup, qu'on leur retire du sang, on observera encore cette coüene du sang pleurettique. La même chose arrive dans la fièvre aigue, lorsque le cours du sang se ralentit & qu'il devient visqueux à la suite d'un très-grand mouvement.

*Volatils.* Les degrés d'acrimonie & de pourriture sont en raison du degré de la chaleur ; c'est de-là que provient la puanteur de tous les animaux qui travaillent beaucoup. Un homme très-sain, fatigué d'avoir couru, sue, & la sueur donne à son linge une couleur jaune & une odeur forte : ceux qui vivent sobrement ne rendent que de l'eau par les sueurs. Le mouvement rend donc nos humeurs âcres. Je l'ai éprouvé moi-même, lorsqu'après avoir couru pendant toute la nuit pour chercher des plantes, je m'étois reposé le matin, je vis avec étonnement mon linge rempli d'une sueur jaune & fœtide. Les chevaux suent, lorsqu'ils courent ; & si on fait prendre en bol la matière de cette sueur à un chien, elle lui fera rendre des vents par haut & par bas.

*Erulent.* Les anciens se sont servi de ces termes ;

fermes, & on peut les admettre.) Si on compare le sang qu'on aura fait secher exprès au feu, avec le sang d'un homme mort de fièvre ardente, on trouvera ces deux especes de sang ferrées, épaissies, noires, ténaces & assez faciles à rompre. Le sang dans la pleuresie, dans la phrenesie & dans la fièvre ardente, coule à peine; & il devient si dense que dans un moment il se coagule en une masse solide, & qu'en sortant de la veine il fait du bruit sur le plat dans lequel on le reçoit.

*Bile.* Cette humeur dans l'homme sain est naturellement la plus âcre de toutes, elle est toujours la premiere à s'alkaliser & s'alkalise même plus que toutes les autres: si dans cet état elle est rapportée par les veines rouges ou par les lactées dans la masse du sang, elle dissout & elle liquifie toutes les autres parties.

*La moëlle.* Le trop grand mouvement consume la graisse. Les chevaux les plus gras auxquels on ne fait faire qu'un exercice leger pendant dix jours, deviennent maigres comme des squeletes; on ne trouve point de moëlle dans les os des bœufs qu'on a tué fatigués de leurs courses, & on n'y observe qu'une substance rouge & aqueuse; toute leur graisse en effet a été dissoute & a passé dans le sang. Nous avons une expérience rapportée par M. du Verney, par laquelle il est constaté qu'on trouve les os des bœufs qui arrivent à Paris après trois jours de chemin & qui sont tués aussi tôt qu'ils sont arrivés, remplis d'une liqueur rougeâtre au lieu de moëlle; tandis que si on les laisse se reposer & se refaire, & qu'ensuite on les tue, on observe que leurs os sont alors remplis de moëlle.

194 *Institutions de Médecine*  
*Fatigue.* C'est lorsque l'huile qui lubrifie les ligaments est consumée.

*La mort.* Le mouvement animal produit dans l'espace d'une heure les mêmes effets que la peste la plus cruelle; nombre de chevaux sont morts sur le champ, parce qu'ils avoient été élevés dans l'oïveté, & que dans quelque occasion on les avoit fait courir trop vivement. Ruysch a trouvé à la Haye, soixante ans avant sa mort, des livres entières d'huile extravasée dans le bas ventre des chevaux qui étoient morts pour cette cause.

*Hemorrhagies.* Elles sont bonnes & salutaires, à moins qu'elles ne se terminent par les narines ou par les reins.

## §. D C C L X V I I.

Dans les sujets cacochimes, ou dans ceux qui ont quelque viscere presque consumé, ce grand mouvement des muscles est tout à coup mortel, ainsi que dans les grandes chaleurs.

*Cacochimes.* Lorsque des atrabilaires font trop de chemin dans l'été, alors l'atrabile se fond, leur cause des tranchées, des vomissemens & des diarrhées, par lesquelles cette humeur s'évacue. Nous avons à Leyde un mélancholique riche, qui pouvoit voyager en voiture, qui néanmoins, malgré toutes les remontrances qu'on lui put faire, entreprit le voyage de la Haye à pied, dans un tems d'été: il ne se trouva pas bien en chemin, & ne put en aucune façon avancer; il se trouva si mal, qu'il se sentoît mourir dans le tems que

l'atrabile en fusion s'écouloit par les selles : il mangea heureusement des oranges qu'il avoit apportées , il acheva ainsi son chemin & se rétablit : il me raconta à son retour ce qui lui étoit arrivé , & que sans doute il seroit mort, s'il n'eût mangé ces oranges.

*Mortel.* Lorsqu'un Medecin ordonne à un cacochime de faire de l'exercice , & que ce cacochime suit aveuglement ce conseil , il arrive souvent qu'il en meurt hydropique du bas ventre ou de la poitrine , ou consumé par quelque autre maladie : prenez donc bien garde de donner de pareils conseils à des malades de cette espece. Il en est qui instruits que les courses à cheval ont fait du bien à des ptisiques , ont fait de grands exercices ; voici ce qui s'en est suivi ; le grand mouvement musculaire & celui du sang veneux qui abordoit au poumon avec plus de rapidité , ont détruit ce qui restoit du poumon , & les malades en sont morts. L'exercice ne vaut donc rien à ceux qui ont quelque viscere consumé , il est sur tout dangereux pendant la chaleur , & il n'y a point d'animal assez robuste qui , sans un danger éminent de la vie , puisse faire des exercices trop violents lorsqu'il fait chaud.

§. D C C L X V I I I.

L'excès des veilles consume les esprits que le sommeil seul peut réparer ; dessèche le reste ; use les solides les plus délicats , principalement du cerveau , augmente l'âcre , empêche les concrétions & la nutrition, irrite la bile,

d'où naissent la maigreur, des fièvres; différens délices, l'atrabile, son agitation, son évacuation; ses effets les plus terribles, la tristesse, le dérangement de l'imagination, & des inquiétudes continuelles.

*Veilles.* C'est un exercice continu des muscles, & une consommation des esprits.

*Consume.* Parce qu'ils se forment dans le cerveau, & qu'ils agissent dans les nerfs. Mais ce liquide ne peut se réparer que pendant le sommeil. Un Laboureur fatigué ne recouvre ses forces que pendant la nuit, si-bien que le lendemain il peut se remettre au travail.

*Use.* Le mouvement continu des vaisseaux les plus tendres du cerveau, fait que les solides & les fluides sont frottés les uns contre les autres, & qu'ils doivent par cette raison être usés.

*Nutrition.* Dans les vaisseaux qui sont nourris par le suc nerveux du cerveau.

*La maigreur.* Le sommeil est plus propre que toutes les autres choses pour faire engraisser. Tout animal maigre, quelque chose que vous lui donniez pour l'engraisser, le sera toujours s'il ne dort point.

*La bile* Que le sommeil a temperé, est cuite & plus douce.

*Noire.* J'ai moi même observé qu'après de trop longues veilles, il se sépare une quantité prodigieuse de bile noire. Elle est produite par la partie la plus grossière qui reste, parce que la partie la plus fluide s'est évaporée.

*Inquiétudes,* Et les maladies surprenantes des nerfs. Je n'ai jamais mieux éprouvé que

sur moi-même la vérité de cet aphorisme. L'esprit de ceux qui méditent beaucoup, devient propre à toutes sortes d'exercices, comme je le sçai d'après ma propre expérience. La méditation entraîne avec elle une insomnie perpétuelle; & alors on est attaqué de douleur de nerfs qu'il n'est pas facile de guérir, si on n'a recours aux meilleurs moyens. & si on n'est favorisé de la fortune ( 1732 ). Cela m'est arrivé pour avoir eu l'imprudence dans un jour d'été de passer depuis le grand matin jusqu'au coucher du soleil à réfléchir sur une affaire sérieuse; je ne pus dormir ni jour ni nuit pendant les six semaines suivantes; je veillai jusqu'alors, & j'étois si indifférent pour tout, que rien ne me touchoit; je me sentis ensuite des douleurs dans tout le corps, marque que les esprits se reparoient & s'insinuoient dans leurs anciens canaux, pour de-là se distribuer dans toutes les parties du corps.

§. D C C L X I X.

Le trop long repos des muscles, dans tout le corps, ou dans quelque'une de ses parties, rend les fibres musculaires impropres au mouvement, rallentit le cours de toutes les humeurs; produit l'inaction, tant des fluides, que des principes dont ils sont composés, la réplétion des cellules, l'amas de la moëlle ou de la graisse, l'embonpoint. la leucophlegmatie, le froid, l'engourdissement, la paresse, &c. D'où par con-

séquent on peut déduire les effets d'une vie oisive & sédentaire.

*Musculaire.* Le cœur est un muscle qui n'est jamais en repos, & qui a été fait par le Créateur pour être toujours en mouvement, si-bien qu'on peut le ressusciter en y jettant de l'eau, soit qu'il soit paralytique ou enfin qu'il soit mort. Néanmoins un muscle trop long tems en repos, devient inepte au mouvement. Lorsqu'après une fracture au cubitus ou au radius, on tient en repos pendant un mois les bras dans la même situation, il arrive souvent que l'appareil étant levé, on trouve le bras plus court & immobile, parceque toute fibre abandonnée à elle-même devient plus courte & ses éléments s'attirent les uns les autres de plus près: lorsqu'on l'étend, elle devient plus flexible, ses éléments s'éloignant tous de leur contact mutuel, & si-tôt que ces élémens cessent de se toucher, il y a rupture. Lorsqu'on se propose de rendre un corps flexible, on l'étend & on le relache alternativement; c'est-là ce que les Jardiniers pratiquent sur les arbres auxquels ils veulent faire prendre quelque figure: mais ces élémens abandonnés à eux-mêmes, s'attireront mutuellement, ils ne pourront plus être distendus par les liquides qu'ils renferment, & les fibres deviendront ineptes à toute sorte de mouvemens; parce que nul mouvement n'a lieu, que la fibre ne soit remplie de suc nerveux.

*Mouvement.* Parceque c'est au cœur & aux artères à mouvoir nos humeurs.

*Inaction.* Nous vivons de solides triturés, car ils sont mieux nommés ainsi que fluides; en effet, les liqueurs du corps humain ne sont que des solides broyés & triturés par le

mouvement circulaire, de maniere qu'ils paroissent fluides. C'est-là pourquoi une goutte de sang qui coule du nez se coagule & prend sur le champ une figure solide.

*Repletion.* Lorsque le cœur meut seul nos liqueurs, le sang passe bien à la vérité des arteres rouges dans les veines rouges, car s'il n'y passoit, on mourroit; néanmoins le serum passera dans ses arteres & n'arrivera pas dans les veines sereuses, puisque le mouvement musculaire n'est pas assez grand pour l'y pousser: le même vice aura lieu dans les vaisseaux des autres genres. La partie la plus liquide de nos humeurs passant donc dans les vaisseaux latéraux, les liqueurs seront en repos dans les vaisseaux des plus petits genres; tout ce qu'il y a de plus fluide dans la masse du sang s'en ira par cette voye, & il n'en rentrera rien dans la masse du sang; le sang s'épaissira par degrés, & enfin il deviendra épais.

*Cellules.* Qui sont remplies à proportion de la diminution des liqueurs dans les plus grands vaisseaux: aussi-tôt que le mouvement musculaire cesse, les cellules sont remplies, & on prend de l'embonpoint. Les vaisseaux sont plus petits dans un bœuf que l'on a fait engraisser que dans un maigre, tant que la graisse distend les cellules.

*L'engourdissement.* Voyez l'exemple cité n°. 8. §. 590. d'un Médecin qui avoit contracté une telle habitude de dormir, qu'il en devint stupide, & il mourut dans le marche.

*Vie.* Une vie longue requere un milieu entre le trop de mouvement & le trop de repos, pour que le corps ne succombe point sous de trop grands travaux, & qu'il ne soit pas suffoqué

par la graisse. C'est-là le moyen de vivre le plus long-tems qu'il est possible.

### §. D C C L X X.

L'excès du sommeil consomme les parties volatiles, épaisit peu à peu les autres, les amasse dans les vaisseaux latéraux, en sorte qu'elles s'y meuvent à peine, fixe les excréments, appesantit le cerveau, remplit la tête, émousse les organes des sens & des mouvemens, produit presque tous les effets dont on a déjà parlé (768.), par conséquent nuit principalement à ceux qui y sont fort disposés, au lieu qu'il est utile à ceux qui sont toujours prêts à veiller.

*S'y meuvent à peine.* L'insensible transpiration, pendant un sommeil naturel de sept à huit heures dans ceux qui jouissent d'une santé parfaite & qui ne sont point fatigués, dépouille le corps des liquides les plus fins. S'il ne se fait donc aucune réparation, tout ce qu'il y a de plus fluide s'évapore; & si on dort trop long-tems, le reste des humeurs s'épaisit, le retour des humeurs par les veines est plus lent, il ne s'en fait presque aucun par les vaisseaux latéraux; c'est-là pourquoi la graisse abandonnant la masse du sang, s'engage dans les vaisseaux latéraux qui sont ouverts dans les cellules. Ceux qui dorment les jambes en l'air, les ont sur le champ œdemateuses; mais s'ils se promènent, le mouvement musculaire fait disparaître l'œdème; c'est-à-dire que les liqueurs qui séjour-

noient dans les vaisseaux latéraux & dans les cellules, sont déterminées par ce mouvement à retourner au cœur.

*Les excréments.* Parce qu'on n'en rend point pendant le sommeil. Un homme éveillé retient avec peine le tiers de l'urine qu'il garde sans douleur pendant le sommeil ; & comme la même chose a lieu pour les autres excréments, les plus grossiers sont donc retenus pendant ce tems.

*Le cerveau.* Tous les animaux dorment ; les poissons même. Il semble lorsqu'on fait attention à la structure du cerveau de l'homme & des animaux, que le sang de ce viscere ne circule que dans la pie mere & dans ses grands vaisseaux ; que le reste de la substance corticale est en repos, & qu'ainsi le sang après cette courte circulation est reporté dans les sinus. De-là il paroît que le cerveau est comme affaissé pendant le sommeil, & que le sommeil n'a lieu que lorsque la substance corticale est comprimée au point que ces vaisseaux ne soient plus creux, soit que cette compression vienne de la repletion des ventricules du cerveau gonflés de lymphe, soit de quelque autre cause, soit enfin de l'affaissement du cerveau.

*Emousse.* Celle s'est très-bien expliqué là-dessus dans l'endroit où il traite des repletions du cerveau, qui sont les suites du trop long sommeil. Il n'est personne qui ne se sente plus étourdi lorsqu'il a dormi plus qu'à son ordinaire, par exemple, pendant dix heures ; en effet il se sentira lâche & la tête pesante, parce que le sang veneux s'est accumulé pendant ce tems dans le cerveau, tandis que les petits vaisseaux étoient affaissés, pour revenir

au cœur si-tôt que le mouvement des artères reprend vigueur.

*Disposés* Il faut qu'ils veillent. Ceux qui veillent trop & qui ont assés de vivacité pour ne pas s'endormir, ne doivent néanmoins pas veiller ; ils doivent au contraire chercher des moyens de se procurer le sommeil, puisque tout ce qui est contraire à l'appetit dans ces maux, est toujours salutaire, à moins que l'insomnie ne provienne d'une maladie inflammatoire.

### §. D C C L X X I.

Les passions de l'ame, violentes, ou long-temps fixes, changent, fixent, dépravent d'une façon prodigieuse le cerveau, les nerfs, les esprits & les muscles. C'est pourquoi, selon leur diversité & leur durée, elles peuvent produire & entretenir plusieurs sortes de maladies.

*Les passions* Sont des mouvements plus violents de notre volonté. C'est-là pourquoi elles troublent nos pensées. Or le sensorium commun est le siege des pensées, & ceci a lieu par tout où la substance corticale est unie avec la medullaire; les passions produisent donc leurs effets sur le cerveau, elles déterminent plus promptement les esprits moteurs vers les muscles, & elles agitent de différentes façons les esprits qui reviennent de chaque sensorium particulier au cerveau. Quelquefois même elles fixent si bien certaines idées, qu'on ne les peut effacer. J'ai moi même éprouvé que quelque mesure qu'on prit, on ne pouvoit s'effacer de la

mémoire certains chagrins ni même les oublier en dormant : la colere & la vengeance produisent surtout cet effet ; mais c'en est fait , si-tôt qu'il se forme une autre idée dans le sensorium , cette idée disgracieuse disparoît.

*Violentes.* Qui transforment d'abord un homme comme en statue , & ressemblent à une vraie catalepsie.

J'ai connu un premier Ministre de la Cour, jouissant d'une santé parfaite, qui se voyant dans les bonnes graces du Prince , ne lui rendit pas un compte fidel sur quelques affaires. Le Prince lui dit en deux mots, *Retirez-vous* , puisque vous avez osé m'en imposer. Il sentit alors une pesanteur dans sa poitrine , & il mourut trois jours après. Qui ne sçait pas que la peur fait aller à la selle , &c.

*Long tems.* Qui à la longue produisent les effets que les premieres causent dans l'instant.

*Changent.* Il arrive souvent qu'une personne facile à émouvoir voyant une opération cruelle , tombe en défaillance & devient pâle comme la mort ; d'où il est facile de voir que si la peur produit un tel effet , qu'elle produira aussi des changements surprenants dans les visceres.

## §. D C C L X X I I.

La trop grande excretion de salive trouble la premiere digestion , & conséquemment celles qui suivent , produit la soif , la sécheresse , l'atrabile , la consommation , l'atrophie. Mais si elle n'est point filtrée dans la bouche , ou

du moins si elle l'est en bien plus petite quantité que de coûtume, la manducation des alimens, le goût, la déglutition, la digestion sont empêchées, & la soif est en même temps augmentée.

*Digestion.* Drelincourt a très bien remarqué que la salive avalée & mêlée une seconde fois avec le sang, devient très-bonne après cette seconde cohobation & un des plus parfaits menstrues. Aucune liqueur humaine n'est plus salubre : elle purge le ventre lorsqu'on l'avale à jeun ; & comme elle est savonneuse, elle déterge le meuns, elle résout, & elle facilite pendant la coction, la digestion & l'assimilation. Ainsi lorsqu'elle manque, les vices de la première coction s'ensuivent, & ces vices ne sont point corrigés par les autres coctions ; au lieu que la première coction repare le vice des autres coctions, lorsqu'elle est bonne. Peyer s'est très-bien expliqué sur ce sujet dans sa Dissertation sur les ruminants de *ruminantibus*.

*Bile noire.* Un vieux Médecin nommé *Phelipo*, Espagnol de nation, duquel j'ai appris beaucoup de choses, m'a rapporté qu'un jour un Prince à la Cour de France ayant l'haleine extrêmement forte, les Médecins lui prescrivirent de manger des pastilles composées de mastic & d'autres ingrédients odorans, pour déguiser la puanteur de sa bouche tant qu'il les y auroit ; qu'il arriva peu de tems après que toute la Cour, à l'exemple du Prince, usa de ces pastilles, qu'on ne voyoit à la Cour aucun homme ni aucune Dame de condition sans pastilles à la bouche, & que de-là tous les courti-

sans tomberent dans une mélancholie affreuse , parce que la salivation abondante que ces pastilles caufoient, consumant la portion la plus liquide du sang, le reste de la masse des humeurs se ralentit extrêmement , que cela donna lieu çà & là à des fantaisies surprenantes & qu'il ne resta de sauf parmi les courtisans , que ceux qui avoient beaucoup d'embonpoint ; qu'enfin lorsqu'on eut connu la cause du mal , qu'il disparut avec les pastilles. Il y a longtems qu'Hippocrate a dit que les cracheurs étoient mélancholiques ou devoient le devenir. Ceux qui fument trop souvent , épuisent leur corps , le rendent très - inactif & ils tombent dans l'anorexie , dans la sécheresse des membranes , dans la maigreur , dans la soif , dans la consommation & enfin dans la mélancholie, à moins qu'ils ne soient des plus pffegmatiques. Lorsque les troupes dans l'Asie parcourent ses campagnes stériles, on donne aux Soldats des pillules de feuilles de tabac à macher pour se garantir contre la faim : on appaise à la vérité la faim par ce moyen , mais aussi s'épuise-t-on le corps. Ceux qui ont été souvent exposés à la salivation , tombent ordinairement dans la mélancholie.

§. D C C L X X I I I.

La trop grande évacuation de bile par la bouche , ou par les selles , prive les viscères chylopoiétiques de l'humour qui leur est la plus nécessaire ; de-là empêche la coction , la sécrétion des alimens , l'excrétion des matieres fécales , rend le tempérament acide ,

froid, débile, cause la pâleur, la leucophlegmatie, des défaillances. Mais si la bile formée trouve des obstacles qui l'empêchent de couler dans les intestins, l'ictère s'ensuit avec les maux qui en sont les avant-coureurs.

*Excretion.* Le ventre se boursoufle dans ceux qui n'ont pas de bile. Il paroît que cela est vrai dans les enfans qui ont le ventre fort gonflé, qui sont frileux & dont les urines sont pâles; de même que dans les mauvais tempéraments, dans les filles qui sont sujettes au froid, à des foiblesses, aux pâles couleurs, à la leucophlegmatie & aux pamoisons.

*Acide.* Tous les services (n<sup>o</sup> 99 & 100) que la bile rend au corps n'ont plus lieu. Van-Helmont a bien fait voir contre le sentiment des Ecoles la grande utilité de la bile. Il a démontré que le défaut de la bile faisoit que les aliments n'étoient plus changés, & qu'ainsi la faculté de préparer le chyle étoit aussi anéantie.

*Obstacles.* Dans les vaisseaux qui n'ont pas de valvules, les humeurs sont facilement déterminées vers la voye qui résiste le moins, si-tôt qu'il y a une trop grande résistance dans quelque-endroit. S'il y a donc une pierre dans le conduit choledoque, la bile s'accumule dans tout le système de ce canal: de là naissent des inquiétudes & des vomissemens énormes; ces mouvemens & l'action des muscles du bas ventre & du diaphragme qui est au-dessus, peuvent faire retourner la bile par les pores biliaires, de sorte qu'elle passe par la veine cave dans le sang, & de-là dans tout le corps; alors elle produit l'ictère, & les symptômes se relâchent. Le sang sain est dense & il se coa-

gule en masse dans la palette ; mais si-tôt que la bile s'est ouverte un chemin dans le sang, elle le dissout par sa vertu savonneuse, ce qui donne lieu à une cacochymie bilieuse dans le sang & à l'ictère dans celui dont le sang tiré des veines ne se coagule point, dont l'urine est jaune & dont les chemises sont teintes d'une sueur jaune ; en effet la bile produit presque les mêmes effets que le mercure ; & lorsque le mal est dans sa force, le sang s'engage dans les petits vaisseaux, il y séjourne, il y produit l'hydropisie qui, après de longues ictères, précède ordinairement la mort.

*Froid.* Si-tôt que la bile est un peu abondante, il s'éleve dans le corps une chaleur telle que les anciens ne se sont pas si mal exprimés, lorsqu'ils ont dit, le froid vient du phlegme & la chaleur de la bile. C'est ce que confirme l'exemple d'un homme qui eut la vessicule du fiel percée d'un coup d'épée, & qui mourut trois jours après dans les convulsions.

#### §. D C C L X X I V.

Si la lymphe du pancréas & des intestins se décharge en trop grande abondance dans le canal intestinal, elle produit les mêmes maux que la salive qui péche ainsi ( 772. ), mais principalement des diarrhées séreuses, d'où naissent de grandes débilités, des défaillances, le desséchement, la soif, la fièvre hectique, le marasme. Si elle ne prend point son cours dans les intestins, ou s'il s'y en décharge très-peu, il s'ac-

cumule dans les intestins des masses épaisses, compactes, qui causent des pesanteurs, des sentimens de réplétion, des coliques violentes, la soif. la fièvre, la constipation, des tumeurs, &c.

*Trop grande.* Il y a des personnes dans lesquelles il se sépare beaucoup de salive, & qui l'avalent toute. Le pancreas dans ces sujets sépare aussi beaucoup de son suc, d'où il arrive que le duodenum étant rempli d'eau, cette eau regorge dans l'estomac, & les personnes qui s'en sentent incommodées, se plaignent d'une eau qui leur noie l'estomac, surtout lorsqu'elles sont à jeun; en effet elles se trouvent mieux quand elles ont mangé: le suc pancréatique mêlé avec les aliments descend par les intestins, & sort par l'anus. Il n'est donc pas surprenant que ces sortes de personnes soient sujettes aux diarrhées séreuses.

*Séreuses.* Cendrées (*Graveloop*) que les Hollandois craignent comme la peste. Dans cette maladie les humeurs du pancreas, du foye & des arteres mesenteriques, la salive que l'on a avalée, prennent toutes leur cours par le ventre, ce qui rend extrêmement foible; car à peine un malade a-t-il rendu quatre fois de suite de ces excréments cendrés, qu'il se trouve mal: de-là viennent les convulsions, parce que les humeurs ne circulent pas d'un fil continu, & qu'une grande quantité des liqueurs s'écoulent par le bas ventre. De-là une sécheresse continuelle, la soif, le marasme & la fièvre hectique. Il paroît aussi que c'est une erreur populaire que de regarder dans toute maladie la diarrhée comme un bien, comme si elle em-

portoit toute la matiere de la maladie ; en effet lorsque les excréments sont comme je le viens de dire, tout le corps tombe nécessairement dans l'atrophie.

*Compactes.* Le chyle s'engendre des aliments solides dans l'estomac ; la partie la plus grossiere s'y arrête, le reste devient fluide comme le lait ; ce suc roule dans tout le trajet des intestins, & il est privé de sa partie la plus liquide, c'est-à-dire du chyle repompé dans les veines lactées ; cependant les excréments ne sont pas moins fluides vers la fin de l'ileon, qu'ils l'étoient vers le pylore. Il faut donc que pendant que le chyle en étoit repompé, qu'il s'en soit exhalé autant de fluide par les arteres, ou qu'il se soit mêlé autant de nouvelle salive & de nouveau suc gastrique qu'il a été repompé de liqueur par les veines lactées, autrement la matiere des excréments doit devenir lente & dense. Les enfans sont quelquefois sujets à cette maladie, leur ventre se boursouffle & après leur mort on trouve leurs gros intestins rempli d'excréments.

*Coliques.* Il mourut à Leyde une vieille femme qui rendoit les excréments par la bouche : on vit dans l'ouverture, que l'on en fit que les excréments s'étoient unis avec l'intestin ileon, de maniere qu'ils causoient cette maladie indomptable.

*Constipation.* C'est-là pourquoi les hommes les plus sains & les plus robustes sont sujets aux hemorroïdes. Les excréments durs & rudes, & qui par cette raison s'accumulent par la difficulté de les rendre, ne peuvent être poussés au dehors que par des efforts presque semblables à ceux d'une femme en mal d'enfant ; c'est dans ces efforts que ces intestins sont compri-

més, & le sang artériel alors étant poussé tandis que le sang veneux est retardé, il séjourne dans les vaisseaux de l'intestin rectum: & s'y pourrit; c'est-là ce qui produit une disposition aux hémorroïdes, disposition qui pourra causer plusieurs maux dans le cerveau, à moins que le sang n'y coule librement.

### §. D C C L X X V.

La trop grande évacuation du sang, par les reins, par le foye, par les intestins, par l'uterus, par la *diarrese*, la *diapedese*, ou par des playes, dissipe les forces, diminue la quantité des esprits, détruit toutes les actions du corps, occasionne un amas de matieres crues, aqueuses, pâles, froides, produit la leucophlegmatie, l'hydropisie, un relâchement dans tous les vaisseaux, donne de la capacité aux arteres. Pour celles auxquelles on est depuis long-temps accoutumé, & qui se font périodiquement, ou par la voye des hémorroïdes, ou par celles des menstrues, ou même par d'autres lieux moins ordinaires, si elles viennent à être supprimées, on est sujet à des inflammations violentes, à des étranglemens de la circulation, à des fièvres, à un grand nombre de maladies surprenantes, & sur-tout à des hémorrhagies singulieres en d'autres parties.

*Evacuation.* C'est là la voix de la nature. Elle ne néglige aucun endroit par lequel le sang peut s'écouler des vaisseaux entiers & non rompus. La peau sert de bouchon au sang qui sans cela s'écouleroit ; néanmoins on a des exemples de personnes dont le sang pur a passé dans certain tems périodiques de différentes parties du corps à travers les pores de la peau, & dont les vaisseaux après cette excretion se sont fermés d'eux mêmes. Nous avons dans cette Ville un Marchand qui tous les mois rend plus de sang par les selles que la femme la plus saine par les regles : toutes les fois qu'il l'a voulu arrêter, il a été menacé d'apoplexie : c'est-là comme l'anastomose peut avoir lieu dans les personnes d'un tempérament lâche. Le sang dilate les arteres séreuses, il se porte par cette voye dans les vaisseaux exhalans qui ne laissent passer que l'eau, il les dilate lorsque la plethore a lieu, & il les distend au-dessus de la force contractile de leurs parois ; c'est ainsi que le sang s'écoule : mais si-tôt que la plethore cesse, le sang continu à la vérité de couler plus doucement par des vaisseaux lâches & paralytiques, mais toujours avec moins d'impétuosité, jusqu'à ce qu'enfin il ne puisse plus étendre les vaisseaux, qui alors se contractent, & retiennent le sang. C'est-là comme l'anastomose peut avoir lieu par la peau, par le foye, par la matrice & par les reins.

*Foye.* Les vaisseaux exhalans de ce viscere sont des ramifications de la veine porte, qui suivant l'observation de Glisson sont très-foibles ; s'ils sont donc encore affoiblis par quelque maladie, & que le sang s'y porte avec plus de force, il pourra passer par les pores biliaires, & la plethore prendra son cours par le

bas ventre ; les expériences de Ruysch font voir que le flux de sang ou la dyssenterie hepaticque a lieu si-tôt qu'il y a dans le foye plus de résistance qu'à l'ordinaire. Cette espee de dyssenterie n'est pas accompagnée d'inflammation, & n'est point dangereuse.

*Esprits.* Les esprits ne se séparent point dans la substance corticale du cerveau comme les autres humeurs, & il paroît que cela se fait à peu près comme dans une éponge vers laquelle une liqueur composée de particules de diverses genres est apportée, & qui s'imbibe des parties les plus subtiles. Les anciens ont très-bien dit, que le sang & les esprits étoient les causes de toutes les repletions. Si-tôt donc qu'il n'arrive pas au cerveau une assez grande quantité de sang, il doit y avoir disette d'esprit : l'un & l'autre instrument du mouvement venant à manquer, tous les mouvemens cessent, comme cela arrive après les blessures ; & enfin l'hydropisie succede lorsque le chyle ne se changeant point en sang épais, est si fin qu'il s'introduit dans les plus petits vaisseaux & qu'il séjourne dans les cellules.

*Froid.* Il y a une infinité de milieux entre la mort & la vie la plus parfaite. L'excrétion du sang accable beaucoup, même lorsqu'elle ne cause point la mort ; les blessés & ceux qui ont souffert de grandes hémorrhagies sont sujets à l'hydropisie.

*Pale.* Le sang étant la seule cause de la rougeur. Lister raconte que dans son voyage à Paris, il a vû des animaux habitués à de fréquentes saignées, dont les vaisseaux étoient remplis de suc blancs & non de rouges.

*Capacité.* Elle est d'autant moindre dans les artères, qu'elles sont moins étendues ; & tous

les autres vaisseaux plus petits dans lesquels une humeur plus fine est apportée par les plus grands, sont dilatés à proportion de l'abondance du liquide.

*Supprimés.* Hippocrate l'a très ptudemment observé dans son livre de la diete. Lorsque le sang coule ordinairement par les hémorroïdes ou par d'autres hémorragies ordinaires, ces hémorroïdes (ou les autres hémorragies) se guérissent; on ne doit jamais fermer toutes les voyes, mais en laisser une par laquelle le sang puisse s'évacuer. Les hommes sujets à ces sortes de maladies sont presque comme les femmes, & ils se trouvent de même incommodés par la suppression de cette excretion menstruelle, comme le sont ordinairement les filles dont les mois sont arrêtés: on en a des exemples dans les jeunes gens qui s'étoient guéris de l'hémorragie des narines au moyen du vitriol.

*Hémorragies.* C'est-là pourquoi dans les femmes dont les mois sont iupprimés, le sang s'écoule par les poumons, ou par le grand angle de l'œil, ou par l'estomac. Ouvrez au sang une voye par la matrice, & alors l'hémorragie cettera d'elle-même.

## §. D C C L X X V I.

La trop grande perte de semence produit la lassitude, la débilité, l'immobilité, des convulsions, la maigreur, le desséchement, des douleurs dans les membranes du cerveau, des chaleurs, émouffe les sens & sur-tout la vûe, donne lieu à la phtisie dorsale, à l'in-

214 *Institutions de Médecine*  
dolence, & à diverses maladies qui ont  
de la liaison avec celles-là.

*Semence.* On lit dans quelque livre de Médecine, que la semence s'est quelquefois écoulée sans qu'on l'ait senti. Mais cette maladie doit être très-rare, & je ne sache pas que la semence se soit jamais écoulée sans quelque chatouillement, ou certainement ce n'étoit pas de la vraie semence séparée dans les testicules, & accumulée dans les vésicules séminaires; quoique j'aie vû la liqueur des prostates s'écouler, & qu'une humeur cancéreuse ou le pus s'écoule ordinairement d'un petit ulcere à la substance de l'urethre dans la gonorrhée virulente. Il est bien vrai que la semence s'écoule pendant le sommeil, mais aussi sçait-on que l'imagination a part à cet écoulement. Les Gens de Lettres les plus assidus & les Rattleux sont sujets à cette espee de gonorrhée, & l'écoulement de la semence est souvent si considérable qu'ils tombent dans l'atrophie: les plaisirs, quelques faux qu'ils puissent être, ont toujours pour eux des attraits, & ils se sentent disposés à s'y livrer. J'ai vu un malade dont la maladie commença par une lassitude & une foiblesse dans tout le corps, surtout vers les lombes; elle fut accompagnée du jeu des tendons, de spasmes périodiques des membres & de la maigreur, de maniere à détruire tout le corps: il sentoit aussi de la douleur dans les membranes mêmes du cerveau, douleur que les malades nomment *ardeur seche*, qui brule continuellement en dedans les parties les plus nobles: mais cette maladie est plus rare.

*Dorsale.* J'ai aussi vû un jeune homme attaqué de cette espee de maladie. Il étoit d'une

fort jolie figure, & malgré qu'on l'eut souvent averti de ne se point trop livrer au plaisir, il s'y livra néanmoins, & il devint si difforme avant sa mort, que cette grosseur charnue qui paroît au-dessus des apophyses épineuses des lombes s'étoit entièrement affaîlée. C'est-là la vraie consomption dorsale, dont parle Hippocrate : le cerveau même dans ce cas paroît être consumé ; en effet les malades deviennent stupides, puisqu'ils paroissent tout roides de froid, au point même que je n'ai point vû une aussi grande immobilité du corps produite par une autre cause. Les yeux mêmes qui sont étincellants dans l'amour, sont si hébétés à la suite de l'atrophie de leurs nerfs, qu'ils n'ont plus la facilité de voir. Ceux qui dès leur plus tendre jeunesse se livrent au plaisir, y sont les plus sujets. Cette maladie néanmoins est rare & une des plus à craindre, puisqu'il ne reste presque plus aucune espérance de guérison. Le lait passe trop facilement : l'exercice à cheval ne fait aucun bien à ces sortes de malades, & ils se plaignent que ces remèdes les affoiblissent ; effectivement l'exercice rend, dans l'erreur de leurs songes, l'écoulement de la semence plus abondant & leur ôte en même-temps leurs forces. Lorsque le jour reparoit, ils ne quittent leur lit que baignés de sueur & affoiblis par le sommeil même : ils ne peuvent supporter les aromatiques dont les effets sont aussi dangereux. La seule ressource dans ce cas sont les bons alimens : un exercice modéré du corps, les bains des pieds & les frictions faites avec précaution. Les Grecs ont bien senti la difficulté de guérir cette maladie ; ce mal en effet étoit autrefois plus fréquent, parce qu'on faisoit un usage

journalier des bains & ces bains en provoquant au plaisir, détruisoient le corps. (1732.) J'en ai souvent vû, & je ne les ai jamais pu guérir.

### §. D C C L X X V I I.

Les urines trop abondantes causent le desséchement ; l'imméabilité des humeurs, des ardeurs, une soif inextinguible, des crudités ; une diminution d'esprits, la maigreur, l'atrophie, & autres maux semblables. Les sueurs trop abondantes, produisent à peu près les mêmes effets. La suppression d'urines détruit & corrompt la vessie, les ureteres, les reins, le bassinet, par la distension, la corrosion, & la putréfaction qui s'ensuit ; elle communique une acrimonie alcalinescente à toute la masse du sang ; de-là irrite les filamens délicats du cerveau, produit des anxietés, des assoupissemens, des insomnies, des vertiges, & l'apoplexie.

*Urines trop abondantes.* Ou c'est une vraie *diabete*, ou une excréation d'urine blanche, trouble, douce, sans odeur & chyleuse, qui a pour cause un relâchement des vaisseaux des reins si grand, que les reins laissent aussi facilement passer le chyle que les vaisseaux lacteux des mammelles ; ou c'est un écoulement d'une eau aqueuse, limpide, semblable à l'eau de fontaine, insipe, telle qu'est ordinairement celle

celle des hyttériques, des hypocondriaques & des temperamens délicats ; on a coutume de l'appeller *hydropisie urinaire* : j'en ai eu un exemple remarquable dans une Dame qui sans cause manifeste eut un écoulement considérable d'urine ; cette Dame mourut d'une suppuration cadavereuse dans le pannicule graisseux, laquelle s'étendoit dans toutes les parties du corps : La partie la plus fluide du sang s'étoit évacuée, & le reste imméable s'étoit arrêté par tout dans les plus petits vaisseaux.

*Sueurs.* Une trop grande sueur dans un homme sain, produit les mêmes effets qu'un écoulement trop grand d'urine ; elle épaisit, elle rend toutes les humeurs imméables & elle occasionne toutes sortes de maladies inflammatoires & gangreneuses. Tout homme qui a le poumon foible, sue fréquemment. Quoique les Laboureurs fassent beaucoup d'exercice, leur sueur pendant leurs travaux n'est pas si considérable que celle des personnes délicates & qui souffrent les moindres fatigues ; la chaleur même du lit les met tout en sueur. Cette sueur vient de ce que le sang est si atténué, que ses particules ne sont plus cohérantes & que ses parties les plus liquides se séparent elles-mêmes des autres. On ne doit donc espérer aucune guérison, que ce sang n'ait recouvert sa densité naturelle ; & lorsqu'on néglige cette maladie, elle dégenere en atrophie & en cachexie.

*Suppression.* Telle est entr'autres la vraie ischurie, dont la cause est dans la vessie ; & alors cette cause est, ou dans le col de la vessie, ou dans l'uretère. Il y a une autre espece d'ischurie fausse, c'est lorsque la cause a son siège au-dessus de la vessie ; & cette cause est,

ou dans les ureteres, ou dans le bassinnet, & dans ce cas, les reins & les ureteres se gonflent; ou dans les vaisseaux des reins, ou dans des parties voisines qui compriment les reins.

*Putréfaction.* Non pas par son acrimonie, tant qu'elle séjourne dans les reins; en effet les reins, dans plusieurs animaux, n'ont aucune odeur ni aucune saveur urineuse; mais l'urine devient plus âcre dans le bassinnet, encore plus dans la vessie; enfin elle devient très-âcre, lorsqu'on l'expose à l'air, ce qui la fait tomber très-prompement en putréfaction.

*Alkalescente.* L'urine est une letive universelle du sang, qui le purifie des huiles rances & des sels alkalescents. Lorsque l'urine est retenue, toutes ces particules excrémenticielles restent aussi dans le sang: on peut supporter les incommodités qu'elle cause presque pendant douze jours; mais lorsque ces incommodités passent ce terme, le mal devient mortel, puisqu'il s'est produit pendant ce tems une si grande quantité de parties âcres dans le sang, que le sang ronge les vaisseaux les plus tendres du cerveau & s'épanche dans les ventricules mêmes.

*Vertiges.* Les liqueurs les plus subtiles se portent à la tête: on en a un exemple très-familier dans le vin. C'est ainsi que l'urine retenue, se mêlant aux autres liqueurs, est portée à la tête, excite des songes pendant lesquels on se voit exposé à être noyé, des vertiges, l'apoplexie & enfin la mort même.

### §. D C C L X X V I I I.

La trop grande transpiration produit une extrême foiblesse, & en conséquen-

ce des défaillances, & la mort subite; mais si elle se fait en trop petite quantité, ou est supprimée, les petits vaisseaux de l'extrémité de la peau meurent desséchés; de plus grands vaisseaux excréteurs deviennent arides & obstrués, la circulation se déränge par conséquent, les matieres âcres sont retenues, les humeurs se putréfient; on est sujet à des crudités, à des fièvres, à des inflammations, à des apostumes.

*Trop grande.* Qui se connoît par le moyen de la balance. On ne transpire jamais plus que lorsqu'il fait froid, & qu'on fait en même-tems beaucoup d'exercice pour se parer du froid, par la chaleur qu'on se procure. Nous en avons un exemple dans ceux qui patinent. Quiconque patine à jeun, se trouve facilement mal: si tout le chyle est consommé, on aura faim & on le reconnoitra par les bâillemens que la faim causera; & la faim affoiblira si fort en très-peu de tems, qu'elle exposera à la mort. Cette maladie est très-fréquente parmi les habitans du Nord.

*Trop petite.* Sanctorius a mal expliqué les causes des mauvais effets de la transpiration supprimée. On peut rapporter ces maux à deux classes. La principale utilité de la transpiration consiste à entretenir l'humidité de la peau: la Nature y a pourvû par de petits vaisseaux faits exprès & remplis de liquides; mais si les vaisseaux un peu plus grands

que ceux de la transpiration viennent à être obstrués, on conçoit facilement que les plus petits vaisseaux se dessécheront, comme cela arrive dans la fièvre ardente, parce que la partie la plus liquide des humeurs étant dissipée, les plus petits vaisseaux de la peau privés d'un liquide assez fin, se dessèchent en si peu de tems, que toute la peau doit nécessairement peler.

*Putréfient.* Une autre utilité de la transpiration, c'est de débarrasser le sang des particules subtiles qui, retenues en trop grande quantité, se mêlent aux esprits & troublent l'action de ces esprits dans le cerveau. Supposons présentement que la transpiration soit supprimée, la matiere qui devoit s'écouler par cette voie, ou séjourne, ou se mêle avec le sang: il s'ensuit de-là plusieurs maladies & une pourriture d'autant plus prompte, que cette matiere sera plus subtile.

### §. DCCLXXIX.

Les choses froides extérieurement appliquées bouchent les pores, resserrent les fibres, poussent en arriere les matieres retenues, empêchent la transpiration, & par conséquent donnent lieu aux mêmes effets que la transpiration empêchée. Au contraire, les corps chauds ouvrent, relâchent, exhalent, attirent vers la peau, mais desséchent les corps humides, nettoient les ordures, ouvrent les pores, relâchent les

vaisseaux , attirént au-dehors ; c'est pourquoi la trop grande humidité fait naître les mêmes maladies que l'excès des sueurs ( 777 ). Les choses séches font le contraire, d'où l'on connoît l'efficacité des bains, des fomentations, des épithêmes, dès qu'on sçait quelle en est la matiere, la qualité, comment on l'applique, & combien de temps ; on doit aussi facilement comprendre tout ce qui a été dit ( 774. n. 4. )

*Froides.* Elles sont de trois genres. 1°. L'air est toujours plus froid que notre sang, & lorsqu'il est extrêmement froid, notre corps alors est placé comme dans un bain froid. Nous pouvons bien supporter le froid jusqu'au trente-troisième degré du thermometre de Fahrenheit, & l'eau se gele au trente-unième degré ; mais l'air peut encore devenir bien plus froid, car le celebre Roëmer a vû à Danzick le thermometre descendre de 32 degrés au-dessous de 0 ; ainsi l'air qui le fait descendre de 20 au-dessous de 00. rafraichit plus que l'eau la plus froide. 2°. L'eau qui ne peut jamais devenir plus froide que lorsque le thermometre est de 33, au-dessus de 00. est toute glacée lorsqu'il est au-dessous. 3°. L'eau foulée de sel peut devenir plus froide qu'elle ne l'est, lorsque le thermometre est au 33<sup>me</sup> degré, & néanmoins rester fluide : ainsi on peut rendre cette espece de bain plus froid que ne le seroit l'eau pure.

*Refferent.* Je suppose qu'un homme ait chaud,

qu'il fasse froid, & qu'il s'expose la poitrine nue à l'air; tant que la poitrine sera nue, elle se resserrera, & il s'élevera par toute la peau des tubercules fort semblables à ceux qu'on remarque sur la peau des oyes plumés & formés par les extrémités des dernières artères exhilantes, parce que la liqueur est poullée par derriere & qu'elle ne peut s'échapper par les orifices contractés des vaisseaux exhalants: s'il se réchauffe, ces tubercules disparoissent. En effet, le froid resserre tous les corps: L'Académie des Sciences l'a fait voir par expérience sur le fer même. Ainsi lorsque nous sommes saisis par un grand froid, tous les vaisseaux cutanés sont resserrés en dedans & ils repoullent par les veines, vers les grandes cavités & vers le cœur même, les fluides qui devoient en sortir. Lorsque toutes les parties internes sont chaudes, il n'y a plus d'équilibre entre les parties intérieures & les extérieures. On comprend par-là que les bains froids demandent beaucoup de précaution. Il est certain que ces bains produisent des effets si merveilleux, que je ne suis point du tout surpris qu'ils aient été si en vogue à Rome du tems d'AUGUSTE & d'Antoine Musa Médecin, & que plusieurs les aient de nos jours remis en usage en Angleterre. On doit cependant observer que ces bains poullent avec une grande impétuosité les humeurs vers la tête; en effet tout le corps est comprimé par le froid, & la tête est la seule partie que le froid ne peut resserre, tant à cause de la boîte osseuse que de sa figure sphérique; ainsi les vaisseaux étant aussi lâches & aussi libres dans la tête qu'auparavant, les humeurs des parties obstruées doi-

vent nécessairement s'y porter & causer des maux de tête. On objecte à cela qu'il faut avertir les malades de se plonger la tête dans l'eau; mais ne doit-on pas s'appercevoir que ce n'est pas là un moyen de rendre les vaisseaux de la tête plus étroits.

*Relâchent.* Tous les liquides sont poussés avec force des parties intérieures aux extérieures. Il suit de là qu'un animal chaud perd continuellement de son poids, & que nous fondons presque en eau, lorsque nous sommes exposés à une grande chaleur: Les vaisseaux sont outre cela très-étendus, ainsi les liqueurs s'engagent dans des vaisseaux étrangers. Le célèbre BERNIER dans le tems qu'il étoit à la suite du Grand Mogol en Cachemerie, ce paradis terrestre, éprouva, en montant le Mont Bember avec l'armée, une chaleur très-violente; il eut une soif si grande, qu'il fut obligé de boire continuellement; il suoit si fort, que dans une demie-heure de tems rien de ce qu'il avoit bû ne restoit dans son corps: toutes sortes d'animaux, si on en excepte le chameau qui peut sans danger soutenir les rigueurs du Soleil, y périrent.

*Humides.* Ils relâchent & affoiblissent tout le corps, comme nous l'éprouvons dans un air humide; en effet nous nous y sentons tout engourdis.

*Au dehors.* Il y a dans toute la superficie du corps humain, des orifices ouverts des vaisseaux exhalants & absorbants. Supposez présentement que quelqu'humeur soit appliquée à cette surface, les arteres relâchées par cette humeur seront dilatées & l'exhalation sera plus abondante, parce que les extrémités des vaisseaux dilatés font moins de résistance; pen-

dant ce tems les liquides s'insinueront dans les vaisseaux veineux, & ces vaisseaux seront pareillement dilatés, de maniere à augmenter sensiblement le poids du corps, comme nous l'apprennent les expériences de BELLINI dans son *chap. des bains*. L'air humide pousse donc les humeurs en dehors par rapport aux arteres, en dedans par rapport aux veines, & par cette raison il délaye le sang.

*Seches.* L'air sec & le drap sec sont des corps qui s'imbibent d'eau & qui l'attirent: c'est ce que font voir les belles expériences que j'ai faites à ce sujet; & je me suis assuré par ces expériences que ces draps pouvoient absorber plusieurs livres d'eau dans un petit espace de tems. Les expériences des Foulonniers & des Drapiers le confirment encore; car les draps mols, suspendus dans un air en repos & sec, se sechent en très-peu de tems; mais si cet air est humide, ils conservent long-temps leur moiteur. Si nous faisons donc attention, nous verrons qu'on peut comparer notre peau, tant qu'elle est saine, à ces draps humides; puisqu'une piece de métal poli appliquée sur la peau, est mouillée dans l'instant. L'air sec absorbe donc l'humidité de notre peau, & il suit de-là que si cette humidité est absorbée à mesure que la peau est humectée, qu'une personne peut mourir, dans l'espace d'une heure, dans un bain sec.

*Qualité.* Les effets du bain sont bien differens, suivant qu'il est de vin ou d'huile, ou d'eau de mer ou de pluye. En général le corps est d'autant plus changé, que les particules du liquide qui touchent la peau sont plus mobiles. L'eau d'un bain en repos n'est pas des plus efficace; mais si on a le corps suspendu dans la vapeur de l'eau chaude, on sera certai-

nement cent fois plus changé par cette vapeur que par l'eau en repos. C'est à cela qu'on doit attribuer les vertus admirables des bains de vapeurs de l'esprit de vin enflammé ; ces vapeurs détruisent les tumeurs vénériennes mêmes ; c'est ce que j'ai vû de mes propres yeux,

§. D C C L X X X.

De plus il y a certaines dispositions internes, si généraales, que plusieurs maux en dépendent, comme de leurs causes ; c'est pourquoi elles trouvent place dans l'énumération générale des causes, & on a coûtume de les expliquer par leurs causes propres ; je parle principalement de la pléthore, de la cacochimie, & des matieres hétérogenes internes.

*Hétérogenes.* Comme les vers, la pierre & les autres de cette espece.

§. D C C L X X X I.

La pléthore arrive, est entretenue, & augmentée dans un sujet qui a les visceres chylopoïetiques robustes, les vaisseaux sanguins lâches, qui se nourrit d'alimens succulens, est à la fleur de son âge, d'un tempérament sanguin, qui respire un air humide, a l'esprit oisif & indolent, qui a perdu quelque mem-

bre ; enfin ce mal arrive principalement dans l'Hyver ou dans l'Été. Dans la pléthore la chaleur & le mouvement sont insupportables, les grands vaisseaux sont distendus, les petits sont comprimés ; de-là à la moindre occasion les vaisseaux sont déchirés, les liqueurs sont en quelque sorte étranglées dans leur cours, les uns & les autres sont dans l'inaction, d'où la paresse s'ensuit.

*Fleur de son âge.* Entre la dixhuitième & la quarante-huitième année, âge dans lequel on est le plus sujet à la plethore.

*L'Hyver.* Il a la propriété de faire engraisser, d'augmenter en même tems l'action des visceres & de rendre la digestion très-facile. L'Été au contraire raréfie & étend les vaisseaux. Le Printemps & l'Automne causent moins de dissipation.

*Membre.* Ceux à qui on a coupé quelque membre, sont ordinairement sujets à la plethore. Lorsque des hommes les plus robustes ont perdu les deux cuisses à l'armée & qu'ils en guérissent, ils ont toujours le même estomac, les poumons aussi grands, & par conséquent ils font une aussi grande quantité de sang ; mais une quatrième partie des vaisseaux qui renfermoit le sang est détruite, les parties qui restent doivent donc se partager entre elles cette quatrième partie (si les extrémités inférieures peuvent être regardées comme la quatrième partie de tout le corps). Ces hommes sont sujets

à une plethore souvent mortelle. Il faut donc les avertir de s'en préserver par la diette la plus sévère, en buvant peu, par les fréquentes saignées, jusqu'à ce que le corps s'habitue à cette nouvelle proportion non naturelle.

*Petits.* Un homme plethorique est sain dans un instant, mais si le sang vient à être augmenté un peu, ou à produire les mêmes effets que si le volume en étoit augmenté, la plethore causera une maladie; c'est-à-dire qu'edans ce cas la moindre chaleur raréfiera les humeurs, & comme elles s'étendent plus promptement que les solides, les vaisseaux qui auparavant n'étoient pas étendus par les humeurs, le seront violemment. Les plethoriques ne peuvent supporter aucuns des changemens auxquels l'ordre & les loix de la vie nous assujettissent, tels que la chaleur externe, l'exercice du corps, &c.

*Déchirés.* Lorsque quelqu'effort préternaturel se fait sentir sur les vaisseaux, ils sont rompus & le sang s'écoule par les narines: si ces voyes naturelles opposent au sang une trop grande résistance, il pourra survenir intérieurement dans les visceres mêmes des hémorrhagies funestes.

### §. DCCLXXXII.

On peut regarder la cacochimie ou dans ce qui arrive extrinsequement aux humeurs, ou dans ce qui y reste intérieurement adhérent, & d'ailleurs ou dans toute la masse des humeurs, ou dans quelque fluide particulier.

### §. DCCLXXXIII.

Lors donc qu'il se fait un trop grand

mouvement des humeurs par les vaisseaux, il produit la compression, le broyement, l'atténuation des humeurs, la chaleur, une disposition inflammatoire, & les maux qui ont été déjà expliqués ( 766. ), leur cours trop lent produit des vices tout à fait semblables à ceux qu'on a exposés ( 669 ), sur tout il n'est rien de plus dangereux que l'excès ou le défaut du mouvement des esprits animaux ; car par-là toutes les coctions, sécrétions, excrétions, sont dérangées, d'où naissent mille sortes de maladies.

*Mouvement.* Lorsque toutes les humeurs sont en très-bon état, le mouvement un peu trop accéléré du sang est la maladie la plus simple & la plus fréquente. Les effets de ce mouvement sont d'approcher les parties des liquides de plus près les unes des autres, de chasser tout ce qu'elles renferment de plus subtil, puis de produire tous les mêmes effets que la plethore ; car lorsque dans un tems donné il passe vers le cœur deux fois plus de sang, c'est la même chose par rapport aux vaisseaux, que s'ils en contenoient deux fois plus.

*Compression.* Nous disons qu'elle a lieu, lorsque les globules du sang sont tellement comprimés qu'ils ne se touchent plus dans des points, mais dans des plans ; en effet la matière du sang est toute figurable : un mouvement modéré rend sphériques ses particules, un trop grand réunit le sang en une masse solide.

*Animaux.* Les passions de l'ame sont toutes des maladies febriles des esprits ; car comme le mouvement plus violent du sang artériel à travers le cœur constitue l'essence de la vraie fièvre, il en est de même dans les passions ; ce qui est d'une nécessité indispensable pour le mouvement, agit avec plus de force ; la force du cœur est donc augmentée.

*Excrétions.* Personne ne niera qu'on peut réduire toutes les actions du corps humain à la compression des solides sur les humeurs & à l'impétuosité des humeurs mûes dans les solides. Il paroît de-là que le plus grand mouvement des liqueurs produit un plus grand effort sur les orifices des derniers vaisseaux ; mais ces vaisseaux sont ronds à leur extrémité & y sont ordinairement comme bordés par un sphincter congener aux grands sphincters de la bouche, de l'œsophage, du pylore, de l'anus, de la vessie, du canal pancréatique & choledoque ; or tous ces sphincters sont conduits par les esprits ; lors donc que les esprits sont troublés, toutes les actions du corps humain doivent l'être aussi.

§. D C C L X X I V.

Quant à la trop grande fluidité des humeurs, elle cause trop de dissipation, de consommation, du dérangement dans les sécrétions, du rétrécissement dans les grands vaisseaux, de l'affaïssement dans ces mêmes vaisseaux, de la faiblesse, des obstructions, des ruptures, des suppurations dans les petits vaisseaux ; elle est principalement nuisible, lorsqu'elle est accompagnée d'un grand

*Trop grande.* Si elle a lieu dans un homme très-sain, la force du cœur & des artères poussera sur le champ les humeurs dans les petits vaisseaux ; or s'il y a moins de résistance dans ces endroits, elles s'y arrêteront donc, ou elles en seront séparées. Il falloit nécessairement ajouter ceci, après que de grands Medecins ont écrits ( a. 1732 CRAANEN & BONTAKOB ) que le sang est dans un état parfait & qu'il n'est en aucune façon exposé à quelque maladie que ce puisse être, lorsque les humeurs du corps sont très-fluides. Cette opinion a fait tant de progrès, que de grands hommes ont osé la défendre publiquement & qu'ils prétendoient guérir tous les malades en leur faisant boire du thé & du café. Mais je suis tout des plus surpris qu'il y ait des hommes qui prétendent être plus sages que celui qui a fait les loix de la nature. Ces efforts de l'esprit humain sont toujours suivis d'effets fâcheux ; en effet l'essence de la consommation git dans cette perfection même du sang telles qu'ils la désirent, puisque dans les personnes les plus vives, les humeurs n'ont pas assez de cohésion, & que ces personnes l'emportent néanmoins sur toutes les autres par leur agilité, par la méabilité de leurs humeurs & par la promptitude avec laquelle elles saisissent les choses ; mais aussi perdent-elles beaucoup par les sueurs, & si on ne trouve moyen de reprimer leurs humeurs, elles périssent épuisées, & on ne peut jamais les guérir, sans redonner à leur sang sa consistance naturelle. Une diette severe, l'air de la campagne, l'exercice à cheval dans un air libre & les frictions pourront les guérir ; effectivement ces remedes coagulent le sang, &

d'ailleurs tant que le sang ne prend pas de consistance, tous les autres moyens qu'on peut employer pour la cure, deviennent inutiles. Il paroît de-là combien il est dangereux de prescrire l'usage du mercure dans ces maladies, puisqu'alors la partie la plus fluide du sang passe des artères rouges dans des vaisseaux plus petits, & qu'il ne reste que la partie la plus épaisse avec laquelle les humeurs peuvent à peine se mêler; de-là viennent ces obstructions morbifiques d'un très-mauvais caractère, même à cause de la fluidité précédente des humeurs. Tant qu'on est dans la fleur de son âge, & que les vaisseaux sont pleins, on supporte en quelque manière cette fluidité des humeurs: mais ce bonheur est court & semblable à ces fleurs que le Soleil du matin fait éclore & qui le soir sont flétries. La grande fluidité des humeurs rend tout des plus actif, mais c'est le plaisir d'un moment; leur consistance fait au contraire jouir d'une santé constante.

*Acrimonie.* C'est à peu près la qualité des humeurs dans le scorbut gagné sur mer & produit dans les navires par une cause alkalescente.

### §. D C C L X X V.

Leur trop grande tenacité cause des obstructions, des extensions de vaisseaux, des douleurs, des tumeurs, surtout aux glandes, & aux plexus artériels. Mais lorsque l'acrimonie est pareillement jointe à la ténacité, suivant la diverse proportion des concours de ces deux qualités, les petits vaisseaux

se détruisent, les fluides s'extravasent; ce qui produit ensuite des pustules, des inflammations, des gangrenes, le spaciele, le cancer, des ulcères malins, la carie, & autres maux semblables. Or l'acrimonie tantôt accompagne, & tantôt suit la ténacité.

*Acrimonie.* Les Chirurgiens n'ignorent point que les seuls caustiques qui touchent la peau, agissent un peu dessus; & que lorsqu'on met sur ces remèdes un emplâtre vésicatoire tenace, ils la rongent alors très-fort, & d'autant plus que la ténacité est jointe à l'acrimonie. J'appelle ici tenace ce qu'on a de la peine à ôter. Qu'un homme très-sain voye une fille gâtée, il s'introduira dans son sang une matière qui non-seulement n'est pas lente, mais qui outre cela est d'une âcreté singulière; puisque ce virus rend ichoreuses toutes les humeurs; que lorsqu'il se mêle avec l'huile & la moëlle des os, il est plus tenace qu'aucune des humeurs, & qu'on ne peut l'en chasser. Les passions les plus vives produisent par la même raison les maladies les plus dangereuses; parce qu'en dissipant la partie la plus fluide, la plus épaisse séjourne dans l'extrémité des vaisseaux, elle y devient âcre, & alors toutes nos parties sont nécessairement détruites par l'acrimonie & en même-tems par la ténacité de cette humeur, & sur-tout les vaisseaux tendres du cerveau.

Le sang d'un homme sain est si doux, que c'est un excellent collyre; je n'ai jamais vu aucune partie du corps souffrir, lorsqu'on en avoit versé dessus; puisqu'au contraire le sang de

pigeon tiré dans l'œil, en calme les douleurs. Mais lorsque le sang est agité par le mouvement animal, il devient alors si âcre, que la sueur elle-même en sent mauvais; & ce mouvement redroit le sang en pourriture, si le sang étoit retenu. Le sang même le plus doux & le moins salé, devient si putride par l'augmentation de la chaleur, qu'il fait peler les mains de ceux qui le touchent, & cela arrive à ceux qui disloquent des cadavres extrêmement pourris.

§. DCCLXXXVI.

Les humeurs acides crues, acides âpres, acides fermentées vineuses, acides chyleuses, acides laiteuses, alcaliscentes, volatiles, ou fixes, ou véritablement alcalines; les humeurs salées, comme de la saumure, ou du sel armo- niac; les humeurs âcres salines, huileuses, aromatiques; enfin les humeurs huileuses & insipides excitent des maladies tout-à-fait semblables à celles dont on a parlé ( depuis 760. jusqu'à 767. )

*Humeurs.* Hippocrate a dit avec bien de la vérité, que non-seulement on observoit dans le corps humain le chaud, l'humide, le froid & le sec; mais aussi l'amer, l'acerbe, le salé & l'huileux; quelque chose de très-amer dans l'amer, & de très-salé dans le salé. J'embrasse cette ancienne Doctrine.

*Laiteuses.* Je ne connois point d'autre sels acides dans le corps humain, que ceux dont je viens de faire l'énumération.

*Alkalescentes.* Je n'ai jamais vû d'alkali dans les humeurs vitales, mais un sel armoniac; & je suis persuadé que j'ai banni l'alkali humain. J'ai pris de l'urine d'un très-célebre Professeur de notre College qui mourut d'ischurie le six de sa maladie. Un peu avant sa mort j'ai fait sur cette urine récente toutes sortes d'expériences; elle étoit rouge, fœtide & âcre; elle ne donna cependant aucune marque d'alkali. Les liqueurs humaines ne s'alkalisent jamais, sans que les filets déliés du cerveau & du cervelet ne soient détruits long-tems avant, & que la mort ne prévienne cette alkalescence; il s'en faut donc de beaucoup que les humeurs humaines saines soient alkalescentes, comme le prétendent VAN-HELMONT, SYLVIVS, OTTO TACHENIVS & d'autres.

*Inspides.* Toutes les fois qu'elles abondent; elles produisent des maladies.

### §. D C C L X X V I I.

Suivant ce qui a été dit, on comprend aussi l'origine & les effets de cette pituite insipide, acide, salée, vitrée, dont les anciens ont tant fait mention.

*Pituite.* La pituite est une humeur lente, qui se dissout difficilement dans l'eau, parce que ces particules sont unies par une certaine tenacité muqueuse. Les anciens & le vulgaire la regardent comme une cause très-fréquente des maladies, & la populace ne se plaint presque ordinairement dans les maladies que d'un acide, ou de la bile, ou de la pituite. Cette Pathologie est certainement fautive. Un vieux & prudent

Médecin m'obligea autrefois de la quitter.

*Inspide.* Elle ne nuit point, car elle est naturelle au corps. Toute partie saine de corps humain a de la pituite. Les yeux mêmes ne sont pas entièrement arrosés d'une liqueur aqueuse, mais aussi d'une humeur qui se coagule comme la pituite; la salive n'est pas la seule liqueur qui arrose la bouche, elle est aussi mêlée avec un mucus qui se manifeste toujours sur les levres des animaux les plus sains. Il y a de la pituite dans la trachée-artère, dans le poumon, dans l'estomac, dans les intestins, dans le bassin, dans l'uretère, dans le vagin, dans les articulations des os, enfin par tout; c'est-à-dire, qu'il y a trois régions dans le corps, dans lesquelles la pituite est déposée; 1°. partout où l'air extérieur touche immédiatement la peau, comme dans la face qui est toute onctueuse, & qui est fuyée avec un linge blanc, y laisse une huile jaunâtre; 2°. là où il y a un grand frottement, comme vers les fesses, dans les aines, dans les jointures qui soutiennent de grands poids. 3°. Partout où il y a quelque acrimonie, dans toute la bouche, dans le gosier, dans les narines, dans l'œsophage, dans l'estomac, dans les intestins & dans la vessie. C'est-là la place naturelle de la pituite. Les Médecins qui voyant la pituite purgée par les sels, croient le mal vaincu, s'en imposent bien à eux-mêmes; car il est certain qu'un purgatif fait sortir d'un homme très-sain une pituite fort semblable à celle qui est d'une très-grande nécessité pour la vie. CLOPTON HAVERS a très-bien circonstancié la vraie utilité de la pituite & les maladies qu'elle produit, lorsqu'elle dégénère; telles sont entr'autres la goutte, le rachitis & l'arthitis. HIPPOCRATE avoit observé avant HAVERS que lorsqu'une hu-

meur mucilagineuse séjournoit autour des articulations des extrémités & qu'elle ne pouvoit en être chassée par le mouvement, qu'alors elle s'épaississoit peu à peu & qu'elle produisoit une fluxion dans cette partie. La meilleure humeur devient très-mauvaise, lorsqu'elle n'est pas assez atténuée pour transpirer.

*Acide.* Il se forme dans l'estomac des hommes languissans & des filles, une pituite acide à la suite de l'inertie des vaisseaux qui doivent atténuer la pituite : ainsi lorsque les forces vitales languissent, elles produisent des maladies. Les vegetaux se changent en acide & le lait en une substance caseuse, que les estomacs délicats des enfans & des filles ne peuvent digérer. Cette espece de pituite est par conséquent particuliere à cet âge.

*Salée.* La matiere qui s'écoule dans le scorbut, dans le rhûme & dans le coryza, est salée. Ceux qui vivent pendant des quatorze jours entiers de petit-lait seulement, comme je l'ai fait moi-même, rendent néanmoins du sel par les urines, de même que s'ils avoient fait usage d'alimens âcres. La Nature forme donc une certaine abondance de sels des alimens qui ne renfermoient que la matiere propre à le former. Ce sel que la nature de notre corps prépare des alimens mêlés avec la pituite paresseuse qui se porte vers les articulations & qui y reste en stagnation, forme une matiere qui pêche par sa tenacité & son acrimonie saline.

*Vitrée.* Les anciens l'ont décrite, & enfin après l'avoir ignorée pendant long-tems, deux cas singuliers me l'ont fait connoître. Une Dame languissante depuis ses couches, pâle & qui n'avoit, pour ainsi dire, plus de sang

dans les veines, froide, presque comme une morte & néanmoins assez remplie de suc, me donna occasion de voir une abondante excrétion par les selles, d'une matiere aussi transparente que le verre, très-épaisse, comme de la gelée de corne de cerf, qui s'épaississoit dans un lieu froid, & qui étoit sans odeur, telle que Galien l'a décrite. Les anciens regardoient cette espece de pituite comme mortelle & ne connoissoient point les moyens de la combattre, parce qu'elle ne paroît que lorsque les forces du corps sont tout à-fait abbaruës & que la chaleur naturelle est éteinte. (1732.) J'ai vû de ces sortes de malades, mais je n'en ai vû aucun guérir.

§. DCCLXXXVIII.

Pour la bile jaune comme le jaune-d'œuf, porracée, œrugineuse, semblable au pastel, des convulsions, les passions, le mouvement seul, suffisent souvent pour la produire, par une cause qu'on a à peine expliquée jusqu'à présent: or elle produit plusieurs maladies fâcheuses, des nausées, des dégoûts, des anxiétés, des hocquets, des cardialgies, des vomissemens, des douleurs iliaques, des coliques, des vents, des borborigmes, des diarrhées, des dyssenteries, des maladies aiguës, des fièvres, des convulsions.

*Jaune.* C'est-là la couleur naturelle de la bile de la vésicule du fiel.

*Comme le jaune d'œuf*, plus délicate ; telle est la couleur de la bile hépatique.

*Porracée*, plus verdâtre.

*Semblable au pastel*, d'une couleur noire, tirant sur le verd & sur le jaune.

*Mouvement.* Un homme sain qui voyage sur mer, vomit d'abord les alimens qu'il a pris ; ensuite la bile, qui dans le commencement est jaune, dans la suite d'une couleur plus foncée & insensiblement d'une couleur plus verdâtre. La couleur de la bile est d'autant plus mauvaise, que le mal est plus urgent. C'est ainsi qu'un homme très-sain qui reçoit un coup à la tête, vomira une bile érugineuse, si les parties internes de la tête sont lésées, suivant une observation très-ancienne d'Hippocrate.

*Anxietés.* Elles ne sont jamais plus considérables dans aucun autre vomissement ; car sitôt que la bile s'est une fois introduite dans l'estomac, elle cause de vives douleurs jusqu'à ce qu'elle en soit chassée par le vomissement.

*Hoquets.* Par les nausées continuelles de l'estomac, qui sont ordinairement fréquentes.

*Cardialgies.* Non pas par l'acide comme dans la première espèce, ni pour avoir trop pris d'aromatiques comme dans la seconde ; mais par la bile qui, repompée dans le sang, cause la fièvre.

*Dysenteries.* Différens maux, suivant les différens endroits des intestins vers lesquels elle se porte avec impétuosité. Les diarrhées vertes de cette espèce sont produites par la bile, & personne ne les guérira qu'en tempérant l'acrimonie de la bile.

*Aigues* Qu'on regarde comme dangereuses, lorsque la bile se mêle avec le sang.

§. D C C L X X X I X.

La bile, appelée noire, à cause de la couleur, & bile, par rapport au lieu où elle s'amasse, & duquel elle se sépare, a quelquefois un goût du plus fort vinaigre, & quelquefois de sang putréfié, qui ronge, brûle, liquéfie, fait naître l'inflammation, la gangrene, le sphacele, les plus énormes douleurs, & les plus violentes effervescences. Parmi les causes des maladies, on distingue trois sortes de cette bile; la première, la plus douce, se sépare de la matière même d'un sang trop agité, qu'on nomme brûlé, pour cette raison ( 766. 783. ) La seconde, qui est formée de cette première échauffée de plus en plus par les mêmes causes. La troisième, qui vient d'une bile corrompue, rôtie, jaune, semblable au jeune-d'œuf, porracée, oerugineuse, épaisse comme du pastel, en sorte que celle qui est formée par la dernière est toujours la pire; d'où il suit qu'elle produit des effets tout-à-fait différens, selon sa diverse nature, & selon celle de la partie dans laquelle elle se dépose.

*Noire.* Les anciens ont appelé *bile noire*, une

humeur noire qu'on rejette par le vomissement, parce qu'elle occupe les voyes de la bile.

*Vinaigre.* Qui mêlée avec de la terre, fermente comme l'huile de vitriol, & qui étonne les dents lorsqu'elle les touche ; c'est-là comme Hippocrate l'a décrite, & comme je l'ai vûe moi-même.

*Putréfié.* C'est la plus terrible de toutes les especes, elle produit des maux incurables.

*Naitre.* Alors la bile âcre s'échauffe, & elle est poussée par les intestins.

*La plus douce.* Qu'on nomme *humeur atrabile*, non pas *atrabile*. C'est un sang brûlé qui renferme les particules huileuses & terrestres les plus âcres, les particules les plus subtiles s'étant dissipées.

*Echauffée.* C'est la partie résineuse du sang. Cette dégénération des humeurs surpasse toutes les autres en malignité. Les anciens ont dit, que la bile noire étoit en mouvement. Trop d'exercice, principalement en Eté, produit cette bile.

*Corrompue.* C'est la plus mauvaise de toutes, & elle l'est d'autant plus, le sang étant corrompu & plus âcre, que la bile est plus âcre que le sang. Elle vient d'une bile putréfiée dans le foye même, dans le conduit cistique, ou dans l'intestin duodenum. On vomit quelquefois dans les fièvres épidémiques cette espece de bile noire, & quiconque n'en connoit point la cause, ne pourra y apporter remede ; néanmoins l'usage des délayans & des remedes propres à tempérer la bile, empêchent que cette maladie ne soit mortelle.

*Effets.* Elle ronge particulièrement tous les vaisseaux par lesquels elle passe, & elle excite des fièvres violentes.

§. D C C X C.

Il en est ainsi du sang, du sérum; de la bile; selon que l'acide, l'alcali, le sel muriatique, l'huile, ou la terre y dominant, ils produisent les maladies qui en dépendent ( 760. jusqu'à 767. & 786. )

*Sang.* C'est l'assemblage de toutes les humeurs, & le sérum celui de toutes les humeurs, excepté des parties rouges. Lorsque le sel domine dans le sang, dans le sérum, ou dans la bile, ces humeurs mêes & agitées avec le sel, &c. . . . ( 1732. )

*Huile.* Les huiles putréfiées dans les cellules, repompées sur le champ dans le sang & rapportées au cœur, causent des maux surprenants.

§. D C C X C I.

La sérosité du sang, la bile, l'urine, forment de leur matiere des calculs qui sont composés d'esprit volatil, de sel, d'huile, & d'une terre qui leur sert de baze, unis ensemble. Or ces calculs, par l'accroissement de leur masse, par leur poids, & leur mouvement, compriment les parties voisines; d'ailleurs les vaisseaux où les calculs sont contenus, étant mêes & pressés contre la surface dure & raboteuse de ces pier-

res , perdent des particules de leur substance qui se ratissent , se détachent , & se rompent enfin à force d'être amincis ; de-là le passage des humeurs est intercepté , on souffre de la douleur , il se forme des inflammations , des ulcères , la gangrene , le cal , & les effets qui sont les suites de ces maux.

*Calculs.* Matière dure , friable , qui ne peut presque se dissoudre dans aucunes liqueurs , si on en excepte l'esprit de nitre , & qui est en repos dans les cavités de nos vaisseaux. Elle ne se forme point de nos humeurs dégénérées , & elle paroît formée des élémens mêmes de notre corps.

*L'urine.* J'ai repeté cent fois ces expériences , & entre cent urines différentes , à peine en ai-je trouvé une qui ne renfermât le calcul. ( 1732. ) Dans mes leçons publiques sur le calcul , ( 1728 ) j'ai fait voir que l'homme le plus sain portoit avec lui le germe du calcul. Le calcul n'est donc pas un monstre de nature , mais il est formé des élémens mêmes de notre corps , qui invalides & presque ineptés aux fonctions humaines , sont rejetées par les urines , sous la forme de flocons très-menus , qui s'apperçoivent à travers le microscope. Un seul flocon n'est pas un calcul , mais cent flocons peuvent être unis , cohérens & concrets , former un calcul gros comme un grain de sable , & un calcul plus gros se former de mille semblables à ceux-ci. L'analyse chimique fait voir que les élémens du calcul sont presque les mêmes que ceux des os , c'est-à-dire , la terre , le sel ,

**Huile & l'esprit.** On trouve des calculs dans le serum même, dans les voies salivaires, dans les vaisseaux aériens du poumon, & dans les conduits biliaires. De dix personnes mortes de maladies chroniques, à peine en trouvera-t-on une qui n'ait quelque concrétion calculieuse autour des vaisseaux de la bile ou dans une autre partie du corps; néanmoins on en trouve très-rarement dans le sang; le repos surtout est propre à les produire; il est rare d'en trouver dans les personnes agiles & qui ont l'esprit vif; mais on en trouve particulièrement dans ceux qui menent une vie sédentaire.

**Sels**, en très-petite quantité, ou de sel marin, ou acide, ou alkali fixe. Le cel. Stare a démontré dans les Transactions philosophiques, que de deux onces de calcul calciné, il reste à peine un gros de cendres, & que tout le reste volatile se dissipe sous la forme d'huile & de sel. Le cel. Halley le confirme dans sa Statique des végétaux, & il a trouvé que le calcul de la vessie produit une plus grande quantité d'air élastique que tous les autres corps.

**D'huile**, Mais putride.

**Masse.** Le premier mal du calcul, c'est qu'une fois qu'il est formé, il s'augmente. Il est facile d'imiter le calcul: mettez dans votre pot de chambre un grain de sable ou une pierre très-petite, versez souvent dessus de l'urine fraîche, & tenez-la tiède; il s'accrochera toujours à ce grain de sable, comme à un aimant, quelque particule, & il se grossira par l'addition successive de nouvelles couches. Joignez encore à ceci les inégalités de la surface qui blessent très-fort le corps.

**Effets.** Le calcul ne produit par lui-même d'autre mal, lorsqu'il est en repos, qu'un sen-

timent de pesanteur ; mais il irrite par son volume, son poids & les inégalités. De-là les parties musculaires & membraneuses qui sont d'un sentiment vif, étant irritées, usent le calcul en le frottant contre elles-mêmes, & causent des douleurs d'autant plus grandes qu'elles font plus d'effort pour l'expulser. C'est ainsi que les paupieres de celui dans l'œil duquel il est tombé un grain de sable entrent en convulsion & se ferment si fortement, que l'homme le plus fort ne peut les ouvrir ; & par ce moyen il se sépare des larmes qui l'entraînent avec elles. VAN-HELMONT observe très-bien, en parlant de la formation de la pierre, qu'il survient inflammation à la membrane même. Donc pour dissiper la douleur du calcul, il faut nécessairement ôter le frottement, & empêcher la contraction de la vessie autour du calcul.

### §. D C C X C I I.

Les œufs des insectes entrent dans notre corps avec l'air que nous respirons, & les alimens solides ou liquides que nous prenons ; étant donc mêlés à la pituite intestinale, ou aux excréments, ou faisant leur nid dans des cavités, & ensuite fomentés par le repos & la chaleur, il peut en éclore des vers ronds, larges, ou ascarides ; on a même quelquefois le malheur d'en avaler avec les alimens, d'où il arrive qu'ils croissent & se développent dans le corps.

Or ces vers, en suçant, en se remuant, en piquottant, en rongéant, en perçant, consomment le chyle, irritent les nerfs, blessent les solides, excitent des nausées, des horreurs, des cardialgies, des vomissemens, des défaillances, la maigreur, la faim canine, font enfler l'abdomen, occasionnent principalement des vents, & des tumeurs qui se forment tout-à-coup.

*Des insectes.* Tout animal connu est produit par d'autres animaux existants avant lui. Rédi a fait voir par ses précieuses expériences, que nul animal ne naît de pourriture, à moins qu'un œuf d'un animal ne soit déposé dans un corps pourri; & qu'il ne se produit point des vers dans les chairs pourries, lorsqu'on a exactement ôté l'air qui les environne. C'est à Florence qu'ont été faites ces expériences, & dans ce Pays les vers se mertent dans la chair, peu après la mort de l'animal. Personne ne nous a jamais fourni aucune expérience contraire, & tous les animaux sans exception proviennent d'un œuf, & d'un œuf fécondé. Les animaux sont engendrés de trois façons différentes. 1°. Ils sont produits par la copulation du mâle avec la femelle. 2°. Quelques animaux renferment dans un même corps les parties mâles & les femelles, & les parties mâles d'un individu s'insinuent dans les parties femelles d'un autre individu, tandis que les parties mâles de ce dernier individu s'insinuent dans les parties femelles du premier, comme on l'observe dans le limaçon. 3°. D'autres ani

maux sont en même-tems mâle & femelle.

*L'air.* Les expériences font voir que les semences pappeuses des plantes, plus grandes & plus pesantes que les œufs des animaux, sont portées sur des tours, & qu'elles y germent. J'ai démontré dans ma Chimie, chap. de l'air, qu'il voltigeoit quelquefois en l'air des nuées de petits vers. HANS SLOANE a vû dans son voyage à la Jamaïque des nuées de cigales voltigeantes en pleine mer, au-dessus de l'Océan; & il dit qu'elles passent par dessus cette mer immense pour aller de l'Asie en Amérique. Les animaux ne sont pas si rares dans l'air que les poissons dans l'eau. Un air pluvieux est rempli de petits animaux rongeurs; de sorte que les habits sont quelquefois rongés après une pluie qui a tombé dessus. Les vers par la même raison peuvent tomber sur nous, & y déposer leurs œufs. On trouve dans les Indes des vers qui s'insinuent dans la peau, de manière qu'il faut les tirer sur un fuseau. Je ne prétends pas cependant comme Kircher, ( qui pour expliquer la cause de la peste, affirme, que l'athmosphère est partout remplie de vers, ) qu'ils infectent notre sang au point de le faire devenir vermineux, & que c'est-là la peste; car les expériences s'opposent à cette hypothèse. Je dis donc que les germes de tous les animaux, qui se développent dans le corps humain, ont été dans l'air.

*Liquides.* Le vinaigre gâté est plein de petits animaux. La bière & le vin même engendrent des vers, & l'eau, qui est toute remplie de vers, plus facilement encore, sur-tout celle qu'on tire des végétaux. LEEUWENHOECK a fait voir que les liqueurs dont nous usons,

exposées à l'air, sont autant de sources des animaux. Les pommes, les poires & le pain sont remplis de petits animaux, & l'on trouve fréquemment des vers dans le beurre & dans le fromage qu'on a gardés long-tems. On a vû à Rotterdam un terrible exemple d'une fille, dont tous les six sinus pituitaires étoient remplis de vers qui croissoient d'heure en heure. Je l'ai guérie, en lui faisant respirer par les narines une legere fumée de cinnabre & de tabac bouilli dans de l'eau; & j'ai par ce moyen obligé ces animaux de sortir des narines.

*Ronds.* Ce sont des vers ronds & blancs, fort semblables aux vers rouges, qu'on trouve dans la terre, si on en excepte la couleur. Ces vers mis sur du sable chaud & arrosés avec du lait tiède, deviennent blancs, comme on l'a confirmé par d'exactes expériences; de sorte qu'il est manifeste que c'est avec nos alimens que ces vers se sont introduits dans notre corps. On n'a jamais observé aucun ver dans le fœtus; tant qu'il est renfermé dans la matrice, ni dans les enfans, tant qu'on ne les nourrit que de lait & d'alimens cuits. Les vers ne commencent donc à s'engendrer que lorsqu'on fait usage d'alimens cruds.

*Larges.* Il est constaté par de sûres expériences, qu'on a rendu des vers de cette espèce, longs de quelques centaines d'aunes, qui repliés sur eux-mêmes remplissoient les intestins greles du pylore jusqu'au cotum. J'ai moi-même fait rendre à un Rusien un ver long de trois cents aunes, en lui faisant faire usage du vitriol de Mars avec du miel. Les vers appelés *Tænia*, sont des *Ascarides* qui se tiennent mutuellement.

*Les Ascarides.* Ils sont dans l'intestin rectum seulement ; souvent ils y excitent une demangeaison terrible avant le sommeil. Ces vers sont comme particuliers au corps humain ; les autres especes de vers sont plus rares.

*En perçant.* On a des exemples des intestins percés par les vers.

*Consument.* Il arrive de-là que les personnes vermineuses ont toujours faim & n'engraissent jamais , quoiqu'elles mangent presque continuellement.

*Humeurs.* Sur-tout lorsqu'ils montent dans l'estomac même ; car alors les enfans tombent certainement en convulsion , & les adultes ont des nausées si grandes qu'ils ne peuvent les supporter pendant un instant.

*Maigreurs.* Parce qu'ils arrêtent le chyle qui est la matiere de la nourriture.

*Abdomen.* Les enfans vermineux ont ordinairement le ventre gros.

*Tumeurs.* Sur-tout après avoir mangé , lorsque les vers montent des intestins vers les endroits où il y a abondance de bons alimens. C'est un signe de l'existence des vers : cela s'observe fréquemment dans les soldats , ce genre d'hommes se nourrissant la plûpart du tems de fruits crus & ne buvant que de l'eau crue & corrompue. Telle étoit une maladie de Camp , dans laquelle ceux qui avoient mangé enflaient , & ceux qui jeûnoient , tomboient sur le champ malades ; l'armée périssoit ainsi. On trouva dans l'ouverture qu'on fit des cadavres la cause de ce mal inconnu ; c'est-à-dire qu'on vit les intestins remplis de vers. C'est-là pourquoi dans presque toutes les maladies aiguës , lorsqu'il y a des vers dans les intestins , à moins que le malade ne mange ,

ces animaux montent dans l'estomac, quelquefois ils sortent par la bouche; signe alors funeste & qui fait voir que la bile, le suc pancréatique, la matière de l'estomac ne sont pas propres à nourrir les vers mêmes; puisque c'est elle qui les fait fuir.

*Vents.* Cela s'observe sur-tout à l'armée, où les soldats deviennent souvent enflés, comme s'ils avoient pris du poison: ils meurent quelquefois de ce mal, & on trouve à l'ouverture des cadavres les intestins pleins de vers qui montent par bandes dans les endroits où il y a de nouveau chyle. C'est-là la cause des tumeurs venteuses dans les intestins, car elles sont toujours la suite d'une irritation causée par les vents.

### §. D C C X C I I I.

L'action externe ou interne des corps en mouvement, blesse les parties les plus simples de notre corps, par un effet que tout le monde appelle mécanique, parce que réellement il est connu & sensible. On ne peut donc, de l'aveu de tous, rapporter cette action à la chaleur, au froid, à l'humide, au sec, aux principes Chimiques, à l'acre alcali, ou à l'acide. Nous croyons que c'est ainsi qu'agissent d'autres causes moins visibles, & en conséquence peu connues, & que les maladies des parties similaires, principalement, sont les suites de leur action.

*Mécanique.* Toutes les sectes s'accordent en ce point, car ces maux dépendent d'une action très-simple de la matière. On ne peut donc les rapporter aux principes chimiques ni aux quatre qualités cardinales. C'est la masse, la figure & le mouvement qui operent ici admirablement, & néanmoins cette action si simple produit les memes effets que les médicaments que tout le monde regarde comme remede. Ainsi il est manifeste que toutes les maladies ne proviennent pas du chaud, du froid, &c. ni d'un acide ou d'un alkali, comme l'a prétendu Sylvius; puisque cette théorie n'est propre à expliquer ni l'âcreté de l'huile, ni l'action de la lancette. Soit qu'on enfonce un poignard dans le corps, ou un autre instrument, tel qu'une arête de poisson, un os, du bois, de la pierre, &c. il s'ensuit toujours un effet, c'est-à-dire une blessure, & il y a du sang de répandu.

*Croyons.* S'il pouvoit se produire dans le corps humain des élémens roides, invisibles, semblables à des petits dards; ils produiroient de même que les petits dards leurs effets mécaniques, & ils détruiroient les vaisseaux. Or les memes élémens pointus ou raboteux, conoïdes, &c. n'agissent plus après la mort; le couteau le plus pointu ne blesse point sa gaine, à moins qu'il ne soit mis en mouvement.

*Similaires.* Plusieurs causes invisibles paroissent agir mécaniquement. LULLE s'écrioit que le Créateur n'avoit fait aucun corps dont les parties fussent plus simples & plus indivisibles que celle du mercure. J'ai moi-même travaillé dessus pendant 25 ans pour le décomposer en deux principes, & je n'ai pu en

venit à bout. Mais le mercure est treize fois plus pelant que le sang, il agit donc dessus avec force. Un globe de plomb est peut-être 185 fois plus pelant qu'un de cire : si on les pousse tous deux avec la même force, le globe de plomb agira avec une force 185 fois plus grande que celui de cire, qui à cause de sa légereté perd continuellement de ses forces & de son mouvement.

§. D C C X C I V.

On appelle fluxion, toute matiere morbifique qui s'est amassée tout-à-coup dans une partie du corps ; si l'amas s'est fait lentement, on leur donne le nom de collection : ce mal reconnoît pour cause l'inaction de la partie solide qui ne peut dompter, ni chasser la matiere qui commence à se former, ou la dérivation de la matiere peccante déjà formée ailleurs, dans la partie maintenant affectée.

*On appelle.* De-là la distinction des tumeurs, familiere parmi les Chirurgiens, en tumeurs par fluxion & en tumeurs par congestion. On appelle tumeurs par fluxion celles qui paroissent sur le champ : par exemple, lorsqu'une pierre descend du bassinet des reins dans l'urethre & de-là dans la vessie ; & on les nomme par congestion, lorsque la matiere s'amasse peu à peu dans le lieu obstrué.

## §. D C C X C V.

Cette dérivation, à laquelle les anciens ont donné le nom de fluxion ou d'attraction, se fait par le mouvement, la chaleur, la douleur, le frottement; & voilà l'origine des maladies qu'on nomme maladies avec matiere.

*Attraction.* C'est ainsi qu'HIPPOCRATE dit que toute partie du corps humain qui a plus chaud, qui est plus molle, qu'on frotte ou qui fait mal, s'enfle bientôt: il est facile de l'experimenter sur le bras, sur lequel vous aurez fait quelques-unes de ces choses, & en le comparant avec l'autre bras. Dans notre siecle nous avons connu après la découverte de la circulation du sang, que les humeurs étoient portées à toutes les parties du corps à proportion de la grandeur de ces parties; ainsi lorsqu'il y a obstruction dans quelqu'endroit, & que la résistance est plus grande ici & plus petite là, les humeurs dérivent sur la partie qui résiste le moins. De-là, par-tout où il y aura dilatation ou relâchement dans le corps, il y aura aussi fluxion; de maniere qu'il paroît que la fluxion ne differe pas beaucoup de l'obstruction.

## §. D C C X C V I.

Les venins, la peste, les miasmes contagieux s'étant insinués dans le corps de quelque façon que ce soit ( 744. I. 4. ) blessent les solides, les fluides,

ou les uns & les autres , de sorte que le cours des humeurs vitales est arrêté. Ils agissent toujours , à la vérité , mécaniquement , ( 793. ) mais souvent on a bien de la peine à expliquer ce mécanisme , si ce n'est par les principes de la Chimie. En effet on conçoit aisément qu'ils blessent les solides par les dissolutions , les relâchemens , les constriction , & les obstructions qu'ils causent ; qu'ils altèrent la nature des fluides , en les épaisissant , en les dissolvant , & en les rendant trop âcres ; & qu'ainsi ils corrompent en même-temps les solides & les fluides , par le concours de ces funestes effets : mais la plupart agissent avec tant de vélocité sur les nerfs , le poumon & le sang , & jusqu'ici on a si peu observé comment cela se fait , que leur action passe pour extraordinaire & incompréhensible. Voilà les maladies de toute substance , ainsi nommées par les anciens.

*Chimie.* Tels sont les effets de l'acide & l'alkali qui n'agissent pas seulement comme des acides & des alkalis , mais comme des corps opposés , qui présentent des phénomènes mixtes qui leur sont particuliers & bien différents de ce qu'ils produisent lorsqu'ils sont séparés.

*Incompréhensible.* La Chimie explique les vertus de plusieurs poisons. C'est ainsi qu'elle

rend raison pourquoi l'alkohol introduit dans les veines cause la mort de l'animal, parce qu'il coagule le sang. C'est ainsi qu'on explique la cause des fièvres contagieuses les plus mauvaises. Lorsqu'on mange pendant l'été des chairs pourries, les tels du sang sont changés en nature acide & alkaline, & ils agissent tous, ou sur les solides, ou sur les fluides, ou sur les deux en même-tems. Dieu a donné à chaque corps des qualités particulières, que PYTHAGORE a appellées *monade*. C'est dans ce sens que moi en entier je suis un, & que chaque partie de moi, par exemple mon doigt, est aussi appelée un. Chaque doigt est de plus composé de trois parties qui par elles-mêmes sont unes: toutes ces unités particulières ont donc leur principe essentiel . . . . un cheval profite en mangeant de l'herbe, mais cette herbe ne se change par tout ailleurs en substance du cheval que dans le corps du cheval. Mais nous ne pouvons expliquer mécaniquement les propriétés essentielles de chaque corps. Ceux qui ont imaginé des hypothèses pour cet effet, s'y sont à peine tenus pendant un an. Quant à ce qui dépend des propriétés générales des corps, la mécanique en rend raison: par exemple elle explique l'action du diamant, poison indomptable, parcequ'il déchire les intestins comme si c'étoit de petites lancettes; mais nous ne pouvons expliquer les effets des poisons de la première classe. L'arsenic tue tous les animaux. Si on demande d'où il tient sa vertu destructive? Comme il ne produit point le même effet sur les cadavres, un Chimiste répondra que le soufre arsenical produit cet effet. Or une pareille explication ne jette pas plus de jour; néanmoins on ne peut quelque-

fois rendre raison d'un semblable effet, à cause de la petitesse des particules: par exemple lorsqu'une vipere a mordu quelqu'un, on observe tous les symptômes des fievres aiguës, la peau devient jaune dans l'endroit blessé, & la mort malgré les remedes suit bientôt après. Nous ne pourrions expliquer cet effet, quelques recherches que nous fissions sur la nature du venin de la vipere. On a fait l'expérience à Florence: un taureau mordu aux narines par une vipere irritée étant mort quelque tems après, on en fit la dissection, & on n'observa aucun vestige du mal dans les parties solides ni dans les fluides. On a vû les effets du venin du crapeau, venin mortel aux hommes & qui les tue en leur causant des anxiétés & des convulsions; & cependant on n'a observé aucun changement dans l'ouverture qu'on a fait des cadavres de ceux qui en sont morts, on ne découvre même pas dans le venin de parties capables de produire un si grand effet. Quiconque respirera la vapeur du vin en fermentation, tombera mort sur le champ, ou il souffrira d'autres maux: nous en avons eû un triste exemple dans un célèbre Anatomiste Suisse, qui resta immobile pendant sept jours, & fut ensuite attaqué d'hémiplégie; enfin il perdit la mémoire, & fut presque réduit à l'état d'une plante. Qui pourra rendre raison de pareils phénomènes!

§. D C C X C V I I.

Il y a encore des maladies qui viennent de certaines causes tout-à-fait particulieres, qu'il faut bien remarquer,

parce qu'elles donnent lieu à une mauvaise conformation; les principales sont, l'imagination de la mere, l'imprudence de l'accoucheuse, ou de la nourrice, ou la négligence de la gardienne; car par ces causes le corps délicat d'un enfant agité, pressé, tiré, poussé, lié, se défigure d'une façon presque irrémédiable. La nature d'humeurs âcres & épaisses produit plusieurs maux semblables.

*L'accoucheuse.* Il arrive fort souvent que ces femmes rendent les corps mols des enfans tout difformes, & qu'elles gâtent la figure de la tête en la maniant trop rudement. De-là tant de fots, dont la tête est toujours mal faite, oblongue ou angulaire ou de toute autre forme différente de la naturelle, comme Willis l'a observé, & comme je l'ai vû moi-meme. J'ai souvent pensé que les femmes seroient plus heureuses, s'il n'y avoit pas d'accoucheuses. En effet, l'art des accouchemens ne convient que lorsqu'il y a quelqu'obstacle, mais ces femmes n'attendent pas les tems de la nature, elles déchirent l'œuf & elles arrachent l'enfant avant que la mere ait de vraies douleurs. J'ai vû des enfans dont les membres furent luxés dans cette operation; j'en ai vû qui avoient le bras cassé. Lorsque quelque membre a été luxé, c'est un mal pour le reste de la vie, parce qu'on ne le connoît pas. Lorsqu'il est cassé, le raccourcissement en fait appercevoir. L'enfant dont la jambe sera cassée dans l'accouchement, aura cette jambe plus courte que

l'autre. A cet âge, les épiphyses se séparent facilement de la tête de l'os. C'est de là que plusieurs dont l'os de la cuisse avoit été dépouillé de son épiphise, sont restés boiteux. DUVERNEY a observé dans l'ouverture de cent cadavres de gens boiteux, que la fracture du femur dans son col, étoit la seule cause de ce mal. Je vous recommande donc, lorsque vous pratiquerez, de vous occuper principalement à reprimer ces téméraires accoucheuses.

*Gardiennne.* Il arrive souvent que ces femmes font beaucoup de mal aux enfans, en les tenant toujours sur un même bras & dans la même situation, tandis que leur tendre corps demande d'être tenu dans toutes les situations, & d'être pressé également de toutes parts. Cette mauvaise coutume empêche la partie sur laquelle l'enfant se soutient, de croître autant que l'autre qui est plus libre; c'est de là que provient la difformité. De-là il arrive souvent que la cuisse ou le bras est affoibli, ou rendu tout à-fait paralytique. Souvent même l'enfant pendant qu'on le porte, s'incline & se tourne en arriere sur le bras; celle qui le porte le retient par les pieds, & dans cette action la tête du femur se sépare du corps de l'os, les ligamens se relâchent, & la tête du femur s'unit dans un autre endroit avec son col, ce qui rend l'enfant boiteux tout le reste de sa vie. D'autres ont la mauvaise coutume d'envelopper leurs enfans avec des bandes. La nature a suspendu le fœtus au milieu d'une eau tiède, afin que la pression fut égale de toutes parts. D'un autre côté les meres serrent leurs enfans de la tête aux pieds, si-bien qu'on les prendroit pour des mumies, & elles disent que c'est-là le moyen de faire prendre un bon plis.

à leur corps. Que ces femmes sont bien plus sages que Dieu ! en Asie on entoure simplement les enfans avec une enveloppe lâche, & cependant on n'en a point dans ces pays ni de manchoux ni de boiteux. L'imagination de la mere ôte ou ajoute la plupart du tems quelque partie.

*Produit.* De sorte qu'il suit une grande difformité d'une cacochimie précédente, lorsque l'âcre est mêlé avec le tenace. Le rachitis, & le virus venerien qui contournent les os des enfans nez sans maux, le font voir.

### §. D C C X C V I I I.

Les causes des cavités viciées dans des parties mal conformées sont aussi évidentes, soit qu'on les regarde comme internes, ou comme externes. (707. 709.) Pour la *diarrese*, elle est produite par la distension, par l'acrimonie, ou par une force externe. On conçoit clairement par-là les autres maux qui y ont rapport.

### §. D C C X C I X.

Une forte pression, une violente distraction, le relâchement ou la rupture des ligamens, ou des membranes qui les retiennent, donnent lieu à des laxations, à des entorses, à des hernies, & aux chûtes des parties.

*Entorses.* Par les muscles qui agissent inégalement.

Hernies qui sont produites par le relâchement visqueux des membranes, & par la grande pression interne.

§. D C C C.

Les causes principales de la solution de continuité, sont les instrumens qui coupent, picquent, frappent, rongent, brûlent, distendent, contondent, rompent.

*Brulent.* Le feu est le moteur & le dissolvant universel de tous les corps; concentré dans un miroir, il fond le verre, les métaux & les pierres. Mais quels maux ne produit-il pas dans le corps humain bien plus tendre que ces matières? un cheveu suspendu dans la flamme de l'esprit de vin est brûlé dans un instant: il conserve cependant sa figure, à moins qu'on ne le rompe, & ses parties sont toujours cohérentes; mais la cohésion est si légère, qu'on le réduit en cendre au moindre soufle; en effet, il ne reste que la terre du cheveu. Faites la même expérience sur un morceau de chair, l'huile se brûle, l'eau s'en exhale, & tout ce qui n'est pas terrestre s'envole; mais les parties terreuses restent dans leur entier, la force du feu ne peut les changer, elles sont simplement friables & moins cohérentes. Il en est de même de toutes les parties, sans en excepter ce petit os que les Rabbin plaçoient dans les lombes: ils disoient que c'étoit le seul qui restât des débris du corps, & qu'il devoit au dernier jugement attirer toutes les autres parties. C'est ainsi qu'ils expliquoient la résurrection.

---



---

SYMPTOMATOLOGIE  
PATHOLOGIQUE.

## §. D C C C I.

**O**N appelle *symptome* d'une maladie, ce qu'une maladie produit comme cause, de non naturel dans un sujet malade, en sorte qu'on peut cependant distinguer cette chose non naturelle de la maladie même, & de la cause prochaine; mais si par la même raison c'est un effet de la cause du mal, on le nomme *symptome* de la cause: lorsque cet effet dérive d'un autre *symptome* primitif, comme de sa cause, on l'appelle *symptome de symptome*. Pour les accidens qui surviennent dans une maladie, & tirent une différente origine des précédens, on les appelle *épiguénomènes*.

*Maladie.* C'est à dire, une partie de la maladie considérée séparément: tous ces symptômes sont la maladie même: l'ardeur dans la fièvre ardente en peut servir d'exemple. L'inspiration gênée dans la pleurésie est un symptôme de cette maladie.

*Cause.* Effet de la cause, entant que la cause est différente de la maladie. L'hémorragie des

varines dans la fièvre ardente qui a pour cause un trop grand frottement, en peut servir d'exemple.

*Accidents.* C'est une chose d'une très-grande importance. Trois Médecins traitent la même maladie dans trois malades différens, & de trois façons différentes. Un Galeniste tire du sang jusqu'à ce que la douleur soit calmée, ou que le malade se trouve mal; & le malade qu'il guérit reste languissant pendant des années entières, sans pouvoir se rétablir. Un Sectateur de Van-Helmont ne tire point de sang, le malade est donc exposé aux symptômes de l'inflammation abandonnée à elle-même. Le troisième tire une quantité suffisante de sang pour empêcher la suppuration, & le malade est parfaitement rétabli dans l'espace de quatorze jours. De là vient cette diversité énorme dans les observations pratiques des Médecins.

*Symptômes.* La tumeur des parotides produite par une extravasation de sang, qui elle-même provient du symptôme de la cause, en est un exemple. C'est un symptôme de symptôme dans la pleuresie, lorsque la respiration est gênée & que le sang s'arrête dans le poumon; & ainsi cette maladie ne vient pas tant de la maladie que du symptôme d'un symptôme.

*Symbebecos.* Qui proviennent, non pas de la maladie, mais du changement d'air, des inattentions de ceux qui assistent le malade, &c. La peripneumonie qui survient dans une fièvre ardente après avoir bu de l'eau froide, n'est pas un effet de la maladie, mais celui d'une erreur commise: ou si un pleuretique a bu du vin, il souffrira d'autres maux qui seront l'effet du vin qu'il aura bu.

## §. D C C C I I.

D'où il arrive que ces mêmes premiers symptômes sont en effet de nouvelles maladies, fort dissemblables, par rapport à leur nombre, à leur variété, & à leurs effets. Cependant il a plu aux anciens ( & c'est une division assez commode ) de les rapporter aux actions lésées, aux vices des choses retenues & évacuées, & au changement des qualités des corps.

*Aux Anciens.* Ils prétendoient qu'un Médecin devoit avant toute chose définir le nom de la maladie, ensuite la cause, soit qu'elle vint des choses qu'on avoit prises, soit qu'elle fut dans le médicament, &c., enfin de considérer avec quels signes la maladie avoit commencé. Il est certain que si les jeunes Médecins circonstancioient les maladies qu'ils traitent avec la même sévérité que s'ils devoient subir sur le champ un nouvel examen, qu'ils en retireroient le reste de leur vie une très-grande utilité. Il faudroit observer les excrétiions, dans quel tems & en quel quantité elles se font; par exemple, la transpiration, la sueur, la salive, la couleur des excréments, leur odeur insupportable.

*Les qualités.* ARISTOTE a appelé *qualité* ce à cause de quoi les êtres ont tel nom. Nous appellons qualités dans le corps tout ce qui s'observe par les sens. Il faut donc observer si les excréments sont blancs, s'ils sont d'une couleur

livide, si ils sentent mauvais, ce qui seroit alors d'un très mauvais prélage, parcequ'ils indiquent la pourriture.

Corps. SENNERT a traité ces choses, mais un peu trop subtilement, d'où il a rendu cette doctrine trop difficile. J'ai osé renverser cet ordre.

### §. D C C C I I I.

On met donc dans la premiere classe les actions diminuées, abolies, augmentées, dépravées, & l'on fait d'abord mention des symptomes de l'appétit, de la *dysorexie*, ou de la diminution de l'appétit; de l'*anorexie*, ou de son abolition; de l'*apositie*, ou dégoût & horreur pour les alimens. De la *boulymie*, qui est la faim augmentée, canine, ou bovine, de la *malaxie* qui est un appétit presque insatiable des choses qui peuvent, ou ne peuvent se changer en nourriture.

Les causes de ces symptomes sont ordinairement une pituite grossiere, visqueuse, dont on est accablé; le défaut de bile, de principes salins, le relâchement ou la paralysie des fibres, des ordures produites par la putréfaction, l'aquosité du sang, l'obésité, l'oisiveté; une acrimonie acide, saline, bilieuse, atrabilaire, portée à l'estomac

& aux intestins ; des vers, la grande force de leurs fibres, leur mouvement continuel ; une humeur âcre dominante, qu'on ne peut guères réprimer qu'en satisfaisant des goûts bizarres & extraordinaires, le changement du cours du sang, l'imagination dépravée, principalement dans les femmes grosses.

*Dépravées.* Toute action dans le corps humain dépend de ses causes, & ces causes produisent un tel effet ni plus grand ni plus petit. Les causes dépravées sont nécessairement suivies d'autres phénomènes.

*Dysorexie.* Ceux qui ont un mucus pareux dans l'estomac, ou qui n'ont pas assez de bile pour exciter l'appetit, si elle montoit dans l'estomac, sont sujets à cette maladie. Il faut donc prescrire dans ce cas les amers ou les salés, & en faire faire un usage modéré.

*Apositie.* Hippocrate dit qu'il n'est rien de plus mauvais dans toutes les maladies, que la perte du goût accompagnée d'horreur pour les alimens.

*Boulimie.* C'est ainsi que nous appellons un appetit déordonné des alimens qu'on ne peut digérer ; tel est, par exemple, celui des femmes grosses ou des filles qui ont les pâles couleurs. J'ai vu périr une fille qui mangeoit de la soye teinte avec le Kermes.

*De la pituite.* Qui obstrue les papilles nerveuses de l'estomac de manière à les rendre presque insensibles à la salive, au mouvement de ces rides, & au résidu des aliments : elle provient d'une congestion lente sans fièvre.

*Salins.* Comme cela arrive dans le relâchement produit par une trop grande quantité d'eau; alors les amers conviennent en tant qu'ils aiguissent la bile, qu'ils brisent la pituite, & qu'ils fortifient les fibres.

*Paralyfie.* L'anorexie & la lienterie peuvent également provenir de ce que la force de l'estomac & des intestins est entièrement abolie. Cette maladie a quelquefois pour cause la trop grande extension de l'estomac après de grands repas.

*Putréfaction.* Un Gentilhomme conçût à la suite d'une anorexie une horreur pour les alimens, telle que le nom seul d'aliment lui caufoit des nausées; son haleine étoit très-puante, & on le trouva tout pourri dans l'ouverture qu'on en fit après sa mort. L'huile devenue acéscence, produit les mêmes maux; en effet une once d'huile de baleine prise en breuvage calmeroit la faim d'ERISICHTON même.

*Acrimonie.* Un gros de sel armoniac ôte l'appetit, mais le sel muriatique mêlé avec le suc de limon, donne une heure après un appetit surprenant.

Alors la faim & la soif sont abolies, parce que le corps n'a pas besoin d'eau ni d'alimens solides ni liquides.

*Acide.* Elle augmente l'appetit, & rend vorace.

*Saline.* Elle augmente la faim, lorsqu'elle domine dans la salive, dans la bile & dans le suc pancréatique; c'est-là pourquoi les animaux les plus voraces ont dans l'estomac une eau salée, telle que MM. de l'Académie Delcumento l'ont trouvé dans l'estomac du faucon: ils ont vu la même chose dans le Signe & dans l'Autruche.

*Bilieuse.* VESALE dissequa un voleur tout des

plus gourmands, il trouva le conduit biliaire inféré dans l'estomac; & GALIEN assure que ceux dans l'estomac desquels la bile monte, sont les plus voraces.

*Atrabilaire.* Qui rend presque les hommes infatigables.

*Vers.* Surtout lorsqu'une grande quantité de grands vers s'arrêtent dans l'estomac, & y devorent les alimens. Ceux qui ont des vers ronds, sont ordinairement très-voraces.

*Continuel.* C'est de-là que les anciens Grecs ont dit d'un certain homme que c'étoit un *Calcenteron*, comme qui diroit un homme qui a des visceres d'airain; c'est-à-dire que tel est le mouvement, tels doivent être les alimens, comme dit Hippocrate: les Payfans qui travaillent de leurs mains dans l'été, mangent deux fois plus dans ce tems, que dans l'hiver. Si on veut affoiblir leur estomac, qu'on leur fasse boire de l'eau avec du sucre.

*Dépravée.* Elles dévorent la chaux des murailles, la limaille de fer dans les boutiques des Epingliers, autant comme elles en peuvent attraper, & c'est-là leur plus grand remede contre la faim: ceux qu'un grand appetit conduit à manger des choses extraordinaires, ont de la peine à guérir, s'ils en sont empêché par un Médecin; tandis qu'ils recouvreroient facilement & d'eux-mêmes la santé, s'ils satisfaisoient leur appetit. Il y avoit à Amsterdam un homme très-riche, qui ne se sentoit d'appetit pour rien, de sorte qu'avec toutes ses richesses il menoit une misérable vie. Les Médecins ne pouvoient cependant le guérir; enfin il eut envie de manger des harangs salés, il en mangea quelques centaines, & il guérit. Les volailles qui ne vivent que de graine, engendrent un acide; c'est

là pourquoi elles avalent de petites pierres ; lorsqu'elles n'en trouvent point, elles meurent. De-là il est facile d'expliquer pourquoi les enfans & les filles délicates étant tourmentés par un acide dans l'estomac, les absorbans, la chaux, la craye & les autres choses opposées à cet acide sont propres à calmer leur taim, & pourquoi la craye ne nuit point tant que le vice est dans cet acide : & en général l'appetit désordonné provient ordinairement de quelqu'humeur inconnue, dominante dans l'estomac, & qui ne peut se guérir que par les choses pour lesquelles on se sent de l'appetit. HIPPOCRATE ordonna autrefois aux Medecins de se prêter à ces desirs desordonnés, contraires & opposés au génie de la maladie.

§. D C C C I V.

La soif excessive, ou le desir insatiable de boire vient communément d'une trop grande sécheresse ; de la consistance épaisse d'humeurs qui ne peuvent circuler, d'une trop grande chaleur, d'un sel âcre muriatique, armoniac, alcalin, d'une acrimonie aromatique, huileuse brûlée, de venins.

*Excessive.* Elle feroit mourir, si on ne buvoit. La soif est un garde fidel du corps, tant que l'esprit, auquel il faut toujours se soumettre, n'est point affecté.

*Secheresse.* Parceque la secheresse annonce quelque matiere imméable & inflammable.

*Consistance.* La soif ne sera jamais appaisée, que les humeurs ne soient détrempées.

*Chaleur.* Car elle dissipe toutes les liqueurs fines du corps, de sorte qu'il ne reste dans nos vaisseaux que des humeurs épaisses, la partie la plus fluide étant dissipée. Le feu brule tout, l'eau l'éteint; néanmoins il ne faut pas donner autant d'eau à un malade qu'il en souhaiteroit pour éteindre la chaleur qui le devore; car un feu de six cent degrés ne fait que bruler, & un de cent tue.

*Alkalin.* C'est-là la cause de la soif dans l'Hydropisie, lorsque les eaux commencent à se pourrir, & qu'en même-tems toute la partie la plus fluide passe des vaisseaux sanguins dans les petits vaisseaux.

*Venin.* C'est une chose surprenante. Ce petit serpent qui piquoit les Israelites, leur faisoit une très petite blessure, & leur causoit cependant une soif incroyable: il falloit pour détruire ce mal leur faire boire autant d'eau douce qu'il en étoit nécessaire pour détrempier les humeurs; un autre qui auroit bû de l'eau salée, n'eût pas guéri, tandis que l'usage de l'eau douce eût opéré sa guérison.

### §. D C C C V.

Les vices de la manducation viennent de ceux de la bouche, de la langue, des dents, des mâchoires, de la salive, des muscles; & ces derniers peuvent dépendre des blessures, d'inflammation, de paralysie, de spasme, de dessèchement.

### §. D C C C V I.

La déglutition est aussi lésée par les

vices de la bouche, de la langue, du voile du palais, des amygdales, de la luvette, du larynx, du pharinx, de l'ésophage, de la partie supérieure de l'estomac; ce qui est causé par des playes, par l'inflammation, par la douleur, par des tumeurs, des spasmes, la paralysie, le desséchement, par la luxation des parties du larynx, ou des vertebres du col, par le défaut de mucus.

*Déglutition.* Cette action est si composée, & elle a besoin de tant d'organes bien conditionnées (il n'y a pas dans le corps aucune action qui en exige plus qu'elle), que plusieurs causes doivent nécessairement la léier.

*Voile du palais.* Paralytique, convulsif, rongé, ou corrompu.

*Amygdales.* Enflammées & schirreuses.

*Luvette.* Ou emportée, & alors la boisson n'a plus de direction, ou relâchée, de là viennent les nausées qu'on a en avalant.

*Du larynx, &c.* En tems qu'il doit être mu par des muscles; en effet le seul mylo-hyoïdien étant enflammé, la déglutition est entièrement suspendue.

*Spasmes.* Tel qu'on l'observe dans les hypochondriaques & dans les femmes hystériques, & il empêche la déglutition. Ces malades protestent qu'il leur monte quelque corps par le gosier, qu'on peut même toucher & apercevoir; mais une fois qu'ils ont rotté, toute la tumeur disparoit. Dans ce cas, les vents échauffés sont arrêtés pendant le spasme, ils ne peuvent monter par l'œsophage, parce que

L'orifice cardiaque est resserré ; de là le col s'enfle d'une manière surprenante , &c. Mais le spasme passé, & les vents sortis, les parties s'affaissent sur le champ.

*Dessèchement.* NUCK le premier, & quelques autres après lui, ont observé que l'orifice cardiaque & l'œsophage devenoient quelquefois cartilagineux dans les vieillards, & qu'ils ne pouvoient rien laisser entrer ni sortir. Ce genre de maladie est assez fréquent, il paroît produit par les boissons d'eau trop chaude.

*Tumeurs.* Quelquefois il se forme dans l'œsophage une tumeur qui empêche d'avaler, telle que celle que j'ai guérie quelquefois, & que d'autres fois je n'ai pu guérir. Et il s'en est trouvé qui dans le premier effort qu'ils faisoient pour avaler, repoussent les aliments dans le gosier & par les narines ; d'autres avoient, mais ils souffroient horriblement, jusqu'à ce qu'enfin, après de grands efforts, ils rejettassent tout. Le siege de cette maladie paroît être dans les glandes dorsales de VESALE, qui, lorsqu'elles sont gonflées & schirreuses, compriment l'œsophage qu'elles environnent. Ceux qui malheureusement sont attaqués de cette maladie meurent de faim, si on ne leur porte un prompt secours. Par conséquent si le mal ne cède promptement aux remèdes, il faut sur le champ, pour dissoudre le sang, ouvrir tous les canaux. Le cas dont *Ruyfch* fait mention, fut heureux.

*Larinx.* Les cartilages qui le composent sont articulés ensemble d'une certaine façon : si ils sont dérangés, la déglutition est empêchée.

COWPER en a vû un exemple.

*Du Mucus.* De-là ceux dont le gosier est uni & luisant, comme dans ceux qui ont des

de Mr. Herman Boerhaave. 271  
aphthes à la bouche, dont HIPPOCRATE &  
SYDENHAM font mention, ne peuvent rien  
avaler: joignez à cela les défauts de la salive.

## §. D C C C V I I.

Les actions de l'estomac sont lésées de bien des manieres; les premieres sont l'*apepsie*, la *duspepsie*, la *bradupepsie*, la *deaphdorie*; quand les alimens contenus dans l'estomac ou ne sont point digérés, ou ne le sont que tard & avec peine; ou lorsqu'ils se changent en une humeur putride, différente d'un chyle bien conditionné: les causes sont presque les mêmes que celles de l'*anorexia* (803.) c'est principalement le défaut & l'inaction de la salive de la bouche & de l'estomac, la langueur des organes de la respiration; des ordures, des vers, des matieres tenaces qu'on a prises, l'affluence d'humeurs putrides; mais une digestion fort prompte, bonne d'ailleurs, est rarement une maladie, où il sera aisé d'en trouver la cause dans la *boulymie* (803.)

*Bradupepsie.* Lorsque les alimens ne sont pas encore digérés dans l'espace de 24 heures, & qu'enfin la digestion ne se fait que dans l'espace de quelques jours.

*La Deaphdorie.* Lorsque les alimens sont digérés dans l'estomac, mais qu'ils gardent leur

caractere , sans se changer en une substance propre au corps ; lorsque par exemple le pain s'aigrit , que les chairs s'alkalisent , &c.

*Salive de l'estomac.* La salive & le suc gastrique ont une certaine efficacité qui réside dans leur sel pénétrant , mis en action par la chaleur. Lorsque ce suc manque , il n'y a plus d'appétit ni de digestion. On soulage cette maladie par des remèdes semblables à la bile , tels que l'élixir de propriété , la teinture d'absynthe , &c.

*Respiration.* Car ils sont très-efficaces pour la digestion.

*Vers.* Parce qu'ils dérangent le mouvement de l'estomac , & qu'ils absorbent les parties les plus liquides. Ils causent un appétit déordonné , & empêchent la coction.

*Prompte.* Les riches ne sont pas sujets à cette maladie , & ERYSTICHTON souffroit facilement une faim perpétuelle , parce qu'il étoit Maître d'un Royaume : mais la faim est pour les gens mal à leur aise , une très-grande maladie. Les Arabes nous ont laissé une hystoire d'une femme qui demanda à un Médecin un remède contre la faim de son mari.

### §. D C C C V I I I.

Les matieres peuvent être expulsées du ventricule par des vices , qui sont le hocquet , les nausées , le vomissement , le cholera , les rots. Le premier n'est , ce semble , qu'une convulsion de l'ésophage , qui tire l'estomac & le diaphragme en enhaut , tandis qu'en même-tems cette cloison est poussée tout à

coup convulsivement en enbas : ce mal vient de la prompte déglutition de la grande quantité de choses qu'on veut avaler, ou qu'on a déjà avalées ; de l'acrimonie inhérente à l'estomac ; de l'inflammation de l'œsophage, du ventricule, du diafragme, du spasme causé par une trop grande évacuation, ou par des vomissemens excessifs ; ce mal vient encore de venins très-âcres.

*Le Cholera.* C'est un débord violent par haut & par bas des matieres contenues dans le bas-ventre.

*Hocquet.* La cause de cette maladie est obscure, l'effet en est très-manifeste. On prend vulgairement le hocquet pour une convulsion du diaphragme, mais la contraction des fibres longitudinales de l'œsophage y entre aussi pour quelque chose ; cette contraction élève l'œsophage vers le gosier, tandis que l'estomac & le diaphragme sont tirés en-bas ; c'est-là pourquoi, lorsque le hocquet dure long-tems, on sent supérieurement & inférieurement une douleur dans l'estomac, produite par l'irritation de l'orifice supérieur de l'estomac. Il est mortel lorsqu'il vient d'un vice du diaphragme.

*Prompte.* Un glouton a souvent le hocquet, pour avoir avalé trop promptement de trop gros morceaux.

*Quantité.* C'est-là pourquoi les enfans qui ont trop mangé, ont souvent le hocquet.

*Venins,* Parce qu'ils enlèvent le mucus qui lubrifie les parties, & qu'ils picotent la membrane nerveuse. Ce sont presque là les effets de tous les venins âcres.

*Evacuation.* Lorsqu'elle a été si grande, que les nerfs nuds sont picotés par l'âcreté du remède. Cette espece de hocquet est presque toujours funeste, comme l'a observé autrefois Hippocrate.

### §. D C C C I X.

Il paroît que la nausée & le vomissement sont des mouvemens spasmodiques, rétroactifs, des fibres musculaires de l'ésophage, du ventricule, des intestins, & en même-tems de fortes convulsions des muscles abdominaux, & du diaphragme; celles qui sont légères donnent des nausées, les violentes font vomir. Elles sont produites par la trop grande quantité ou acrimonie des choses qu'on a prises; par des venins, par la lésion du cerveau blessé, contus, comprimé, enflammé; par l'inflammation du diaphragme, du ventricule, des intestins, de la rate, du foye, des reins, du pancreas, du mésertere; par l'irritation de l'ésophage, par le mouvement des esprits que des agitations inusitées, comme celles d'un carosse, ou d'un vaisseau sur la mer, &c. peuvent troubler; par l'idée de la chose qui avoit autrefois occasionné des nausées ou le vomissement.

*Rétroactifs.* Lorsqu'un homme sain avale un

simple fil, & qu'il le retire sur le champ de son gosier, cela lui cause des nausées: s'il porte les doigts dans la bouche, & qu'il abaisse la racine de la langue, son estomac se souleve. Les nausées paroissent donc avoir lieu, lorsqu'un mouvement naturel & retrograde de l'estomac & des intestins les fait agir de bas en haut. WEFFER, BRUNNER & PEYER, nous ont appris que la digestion se faisoit bien, tant que le mouvement péristaltique se faisoit successivement de haut en bas; & cela parce qu'après avoir ouvert des animaux auxquels ils avoient fait prendre des remèdes émétiques, ils ont vû le mouvement péristaltique renversé, c'est-à-dire, qu'il se faisoit de bas en haut. Lorsqu'il se joignoit des convulsions du diaphragme & des muscles du bas-ventre à ce mouvement renversé; alors l'estomac, comme comprimé dans un pressoir, chassoit ce qu'il contenoit, ce qui produisoit le vomissement. Le vomissement qui provient de cette cause n'est jamais continuel, mais il se renouvelle alternativement après de violentes convulsions.

*Quantité.* Les nausées & ensuite le vomissement proviennent de la trop grande quantité d'alimens, même des plus sains.

*Acrimonie.* Le sel même d'absynthe, dont les Médecins se servent quelquefois pour calmer le vomissement, produit le même effet, lorsqu'on en prend une trop grande quantité.

*Cerveau.* Les vertiges sont suivis de près du vomissement: par exemple, lorsque du sang épanché comprime le cerveau.

*Carosse.* Ceux qui ne sont pas habitués à ces sortes de voitures, ont des nausées, & ils vomissent ensuite, toutes les fois qu'on ne leur donne pas le fond du carosse. Tout le monde vo-

mit sur une mer agitée, si bien même que les nausées paroissent avoir tiré leur nom des navires. On ne sent d'abord aucun mal, peu à peu on sent des douleurs dans le creux de l'estomac, on a des nausées, on vomit les alimens qu'on a pris, ensuite l'eau salée, & enfin la bile.

*Quantité.* L'ail, l'oignon, le poireau, le réfort sauvage, le poivre & le gingembre, pris en quantité suffisante, fortifient l'estomac & calment le vomissement; la trop grande quantité au contraire l'excite.

*Idée.* J'ai vû des personnes fermes & vigoureuses, auxquelles un Médecin avoit ordonné de prendre tous les jours un remede purgatif pendant huit jours; sur les derniers jours, à peine voyoient-elles le remede, que leur estomac se soulevoit. Voici une chose surprenante: quiconque a mangé une petite quantité de ciguë aquatique de Gesner, & qui l'a gardée dans l'estomac, souffrira des convulsions de tout genre les plus cruelles, le tetanos, l'opistolonos & la mort même; mais s'il peut la vomir, il sera sauvé, & il se rétablira en très-peu de tems. On voit par-là qu'il y a une grande affinité de l'estomac & de ses nerfs, avec le cerveau & le sensorium commun.

### §. D C C C X.

Le mal nommé *cholera* est une violente expulsion par la bouche & par les selles des matieres contenues dans le ventricule & dans les intestins; c'est une convulsion qui fait vomir (809), & en même-tems un spasme violent des in-

testins en enbas; les causes sont donc à peu près les mêmes, quoique ordinairement plus violentes; & principalement une trop grande quantité de fruits d'Été, qu'on aura mangés, & sur-tout les vives chaleurs du mois d'Août.

*Cholera.* C'est ainsi que nous appellons l'expulsion d'une matière bilieuse par un vomissement & une diarrhée violente. Cette maladie est très-vive, & tuë presque dans l'espace de 24 heures lorsque les orifices de l'estomac irrités se ferment, une matière fermentante peut (& on l'a vû) déchirer l'estomac, ou certainement faire périr dans les convulsions; si on vomit, toute la masse des alimens mise en convulsion attire tant de bile, de suc pancréatique & de salive, qu'il s'ensuit une grande foiblesse & la mort même: le foie se vuide entièrement pendant ce tems, puisque toute sa liqueur, la bile jaune d'abord, la cystique, l'hépatique & enfin la plus verte est rejetée. Il se produit le même effet que si on avoit pris de l'antimoine & du cabaret en trop grande quantité; car ces remèdes ne produisent pas plus leur effet par haut que par bas, s'ils agissent sur les intestins.

*Fruits d'été.* Ces fruits dans un tems très-chaud, renfermés dans un lieu humide & chaud, fermentent, se raréfient, produisent une matière élastique telle que le vin qui fermente; c'est de-là que viennent ces bourdonnements surprénans dans l'estomac & dans les intestins. Heureux, si on peut en rottant mettre ce poison dehors: mais lorsque dans ce tems l'orifice de l'estomac est exactement fermé, alors

il s'enfle jufqu'à crever, de même que la bierre qui quelquefois lorsqu'elle fermente, fait péter la bouteille qui la renferme. On a dans les tranfactions philofophiques l'exemple d'un homme qui avoit bû une fi grande quantité de bierre, qu'il enfla & mourut. On fit l'ouverture du cadavre, & on trouva les inteftins douze fois plus gros qu'à l'ordinaire, & gonflés par la vapeur élaftique de la bierre.

*Chaleurs.* SYDENHAM dit contre plufieurs Medecins, qu'il s'eft affuré par fa propre obfervation que cette maladie pouvoit encore être occasionnée par d'autres chofes que par les fruits; par exemple par l'air trop chaud qui diffout les humeurs, & les dépose dans les inteftins relâchés par la chaleur & non réfiftans. Dans le mois d'Août qui eft le plus propre à produire ces fortes de maladies, ou dans tout autre mois, s'il fait auffi chaud, cette maladie eft fi cruelle, qu'elle abbat en une heure de tems les corps les plus robuste, & qu'elle caufe une mort convulfive en irritant les vaiffeaux.

### §. D C C C X I.

Le rot vient d'une matiere élaftique, qui, par la contraction convulfive des fibres de l'éfophage, du ventricule, des inteftins, eft comprimée, prend auffi-tôt fon effort, & part, lorsque ces mêmes fibres fe relâchent. Cette contraction arrive par la crudité, la putridité, l'âcreté, par les fruits d'Eté, par du mout, par des liqueurs fermentantes, par des venins, par des maux fpafmo-

diques, & par toute acrimonie forte.

*Est.* Il se trouve toujours dans tous les ali-  
mens 1°. une matiere élastique, qui prove-  
nant des végétaux, se raréfie d'elle-même; 2°.  
le spasme qui retrécit le canal au-dessus & au-  
dessous de cette matiere; 3°. l'effort que fait  
cette matiere pour se mettre en liberté; 4°.  
une éruption violente, lorsque la force spas-  
modique a cédé. Quiconque fera attention que  
le feu peut rendre les corps plus de mille fois  
plus grands qu'ils ne sont ordinairement, sen-  
tira combien la chaleur concourt à ces maux.  
Qu'on mette une once de tartre crud dans un  
vaisseau chimique, qu'on en tire une grande  
quantité d'air, qu'on lutte le vaisseau & qu'on  
mette dessous autant de feu qu'il en faut pour  
fondre le tartre; le vaisseau le plus fort se bri-  
fera avec un grand bruit, & à peu près aussi  
fort que s'il avoit été rempli de poudre à ca-  
non.

*Mout.* Les tonneaux qui renferment les li-  
queurs en fermentation, souvent sont défon-  
cés par les vents que ces liqueurs produisent  
en fermentant, à moins qu'on ne leur donne  
de l'air.

*Spasmodiques.* Lorsque les intestins de l'hom-  
me le plus sain sont remplis d'un air élastique,  
cet air pourra changer les intestins & l'estomac  
au point de les faire changer de situation. J'ai  
vû des intestins tout-à-fait bouleversés par des  
vents, de sorte que leur partie qui regarde le  
mesenter étoit en bas, & l'épiploon qui les  
couvre ordinairement, étoit en arriere. Voyez  
l'observation du D. de S. Andre insérée dans  
les transactions philosophiques. De-là viennent  
ces tumeurs surprenantes, quand on a pris des

poisons. Il y a des gens qui sont crevés par le milieu, les poisons leur ayant fait crever l'estomac. L'usage vulgaire a fait donner parmi nous à ce genre de mort le nom de *Zerbersten* crevé. De-là viennent ces inquiétudes surprenantes auxquelles les gens de Lettres sont sujets quand ils sont incommodés de la pituite.

### §. D C C C X I I.

L'expulsion, & du ventricule & des intestins, est aussi lésée dans la *lienterie*, qui est une prompte expulsion par les selles, des alimens contenus dans le ventricule, avant que d'avoir été changés. La cause de ce mal, est l'inaction des humeurs, comme dans l'anorexie, & dans l'*apepsie*, de plus l'extrême laxité de l'estomac & des intestins; tandis qu'en même-tems la respiration est assez forte.

*Lienterie.* Si on en rend les aliments aussitôt qu'on les a pris. C'est une maladie fort fréquente, dont la paralysie de l'estomac ou du pylore est la cause; car la respiration continue toujours, & pousse dehors les matieres contenues dans l'estomac ou dans les intestins dont la force est abolie. Cela auroit toujours lieu, même dans des personnes les plus saines, si la force de rétrécissement de ces parties ne retenoit les alimens, suivant l'idée que je me suis formé de cette maladie. Je l'ai guérie souvent assez heureusement, & elle dépend uniquement de la foiblesse & de l'abattement des parties.

§. D C C C X I I I.

Lorsque le chyle sort avec les excréments, c'est l'affection céliaque, dont il paroît que la cause est un estomac assez fort, & des humeurs actives, pendant qu'en même-tems les intestins sont trop lâches, ou que les bouches des vaisseaux lactés sont obstruées par quelque cause que ce soit.

*Céliaque.* C'est une maladie rare, & je ne crois pas même l'avoir jamais vûe, au moins suivant les descriptions qu'en donnent les Auteurs; en effet cette maladie suppose un bon estomac, que l'orifice du pylore est trop grand; & alors quoique le chyle soit à la vérité bien préparé, il ne tombe pas goutte à goutte, & la matière des excréments sort avec lui. Joignez-y l'obstruction des veines lactées, & des vaisseaux absorbants, telle qu'ils ne laissent rien passer comme dans les aphtes, lorsque des croûtes enduisent les intestins; dans ce cas les excréments sortent à peine pourris. ( 1732 ) BOERHAAVE l'assigna comme la seule cause de la lienterie.

§. D C C C X I V.

La diarrhée est une évacuation fréquente & copieuse par les selles d'excréments liquides, soit formés par des aliments solides ou liquides, soit produits par les humeurs quelles qu'elles soient,

portées de quelque partie que ce soit dans les intestins. Sa cause est ou un âcre qui irrite les intestins, qui exprime les humeurs des vaisseaux hépatiques, pancréatiques, mésentériques, intestinaux, tandis qu'en même-tems les orifices des petites veines mésentériques, & lactées sont obstrués; ou un grand relâchement des fibres intestinales; enfin d'autres excrétions empêchées.

*Diarrhée.* Tant qu'on ne sent ni douleurs ni tenesmes, ce n'est qu'une diarrhée; mais si tôt qu'elle est accompagnée des tenesmes, c'est une dysenterie.

*Vaisseaux.* Toutes les liqueurs du corps humain peuvent à peine être déposées par leurs vaisseaux dans les intestins. Par exemple le foie étant obstrué, le sang ne pouvant passer par la veine porte ni par ses rameaux, peut alors s'écouler par anastomose des vaisseaux mésentériques dont les orifices sont dilatés; mais cette voye ouverte au sang, le sera à plus forte raison à toutes les autres humeurs. De-là les différentes diarrhées salivaires; de-là ces diarrhées muqueuses, salivaires & sanguines; enfin les eaux de spade prises en trop grande quantité, s'écoulent dans ce cas sans être altérées.

*Le relâchement.* Un homme robuste dont la plus grande quantité des humeurs se porte dans ces parties, ne seroit jamais sujet à la diarrhée, quoiqu'il bût de l'eau, si les fibres de ces parties n'étoient paralytiques: alors la lym-

phe se sépare à la vérité, mais au lieu d'être poussée dans les vaisseaux absorbans, la force de la respiration produisant son effet pendant ce tems, chasse la lymphe épanchée. Les moyens curatifs consistent à relâcher la peau, & c'est ainsi, comme l'observe HIPPOCRATE, qu'on relâche le ventre.

§. D C C C X V.

La dyssenterie est une diarrhée avec une douleur considérable; sa matiere est la même que celle de la diarrhée, mais plus âcre, & de plus la bile, le serum, le sang, la mucosité intestinale, le pus, la sanie, l'atrabile, des fibres, des caroncules, des membranes, toutes ces choses sont la matiere de la dyssenterie. D'où il suit qu'elle vient de la même cause; excepté qu'elle est plus violente, & cette cause est souvent une acrimonie des humeurs quelle qu'elle soit, l'inflammation, un ulcere, la gangrene, ou des intestins, ou des parties qui se déchargent de leurs immondices dans la cavité de ce canal.

*Douleur considérable.* C'est une envie douloureuse d'aller à la selle sans y pouvoir rien faire; elle a pour cause l'inflammation de la membrane interne de la partie inférieure de l'intestin rectum.

*Violente.* Dans l'intestin ileon: si c'est dans l'intestin colon, elle causera toujours des en-

vies d'aller à la selle, sans pouvoir rien faire. Il paroît dans la diarrhée que cette croute qui enduit les nerfs n'est point altérée, qu'au contraire elle est détruite dans la dyssenterie, si bien qu'elle laisse les nerfs nus. De-là, suivant HIPPOCRATE, la diarrhée produit la dyssenterie; la dyssenterie, le tenesme; le tenesme, la mort: en effet la matiere de la dyssenterie est plus âcre que celle de la diarrhée, elle provient du foie ou de la ratte, ou du pancreas, ou du système gastrique, d'un ulcere, d'un chancre, d'un schirre qui devient cancreux dans les parties.

*Inflammation.* Elle n'est pas toujours une cause constante de la dyssenterie, à moins que les nerfs ne soient nus, & qu'on ne veuille traiter cet état d'inflammation; néanmoins il y a quelquefois une vraie inflammation suivie d'une gangrene funeste.

### §. D C C C X V I.

*L'iléus* est un vomissement violent des alimens, de la boisson, des médicamens qu'on a pris; ou du chyle, de la bile, de la lymphe stomachique, pancréatique, intestinale; ou d'atrabile, de mucus, de pus, d'ichorosité; des matieres fécales des intestins; des lavemens mêmes. Il paroît que la cause prochaine de ce symptôme est toujours un mouvement inverse des fibres, des intestins, de l'estomac, de l'ésophage, avec une cause quelconque accessoire (809. 810.) comme le vomissement; la cause éloi-

gnée est l'inflammation, le volvulus, un apostume, un schirre, un cancer, des excréments, un calcul, une hernie, la convulsion des intestins ; de-là on conçoit l'origine, la cause, la nature, & les effets de la constipation.

*Violent.* Douleur énorme des intestins accompagnée d'anxiété & de vomissement de tout ce qui a passé dans les intestins grêles ; car la matière du vomissement est tout ce qui vient jusqu'à l'iléon, & qui ne pouvant passer par cette partie, s'accumule de plus en plus, fait violence sur les intestins très-sensibles, & leur cause de la douleur ; cette irritation produit des convulsions, le mouvement peristaltique des intestins devient retrograde, & les intestins poussent en haut ce qu'ils contiennent. Il y a dans cet endroit une grande quantité de nerfs, de manière qu'il paroît moins surprenant que le volvulus tue un si grand nombre d'hommes. RUYSCH est le premier qui ait observé que les blessures des nerfs mesenteriques, sans perte de sang, pouvoient en trois jours de tems causer la mort. Il l'a observé dans des Matelots dont trente au moins périssoient tous les ans par le couteau. RUYSCH les ouvrit tous pour mieux s'assurer du caractère des blessures. Or comme dans ce cas la blessure d'un nerf paroissoit avoir causé la mort, on ne voit pas pourquoi une douleur très-violente dans l'intestin ileon ne pourroit produire le même effet. Car la surface extérieure des intestins est un vrai mesenter.

*Clystere.* Des personnes sur lesquelles on peut compter, sont témoins qu'on a vomi des excréments, & quelquefois même les clystères

(j'ai moi-même vû les matières stercorales sortir par la bouche ( 1732 ). Mais cela ne paroît pas pouvoit s'expliquer ; en effet , on explique la passion iliaque par un obstacle qui s'oppose au passage des excréments , mais on ne peut rendre les lavemens par la bouche , à moins que le passage dans les intestins ne soit libre ; or si il l'est , pourquoi les clysteres sortent ils plutôt par la bouche que par le derrière ? De plus , il faut pour que les excréments ou les clysteres repassent par cette voye , que la valvule du colon soit paralytique ou rompue.

*Inverse.* Qui pousse naturellement des alimens de haut en bas , & qui alors est préternaturellement déterminé vers le haut. Mais comment les gros intestins rejettent-ils les lavemens ? puitque dans une infinité d'animaux vivans que j'ai ouverts , je n'ai jamais apperçu de mouvement peristaltique dans ces intestins.

### §. D C C C X V I I.

Mais si la génération de la bile , & son excrétion dans les intestins , est lésée , voici principalement les symptômes qui paroissent ; l'ictère ; une cachéxie bilieuse ; des matières calculeuses , plâtreuses dans le foye ; des obstructions , des excréments blancs , durs , secs ; nul appétit , la digestion empêchée , ainsi que le mélange des alimens ; la tympanite , l'hydropisie ; ce mal reconnoît communément pour cau-

se l'inflammation, le desséchement, l'obstruction du foye, ou l'épaississement quelconque de ses humeurs, & de celles des viscères abdominaux.

*Ictere.* Le ternissement de couleur de la partie aqueuse du sang par le mélange de la bile. De-là vient la jaunisse universelle de tout le corps.

*Excrétion.* Il y a au-dessus de la valvule qui bouche le réservoir du chyle, une voye très-libre par tout le corps humain; mais la bile passe dans les intestins tant qu'il y a moins de résistance, & elle ne revient pas des intestins dans le canal choledoque. Si tôt que la résistance change de lieu, & qu'elle est plus grande vers l'intestin; alors, ou la bile croupit, ou elle rentre dans le sang & elle le dissout comme le feroit le savon, au point que de tenace, plastique & nourrissant qu'il est, il devient purement aqueux. C'est-là pourquoi l'ictere produit une cachexie bilieuse, d'où provient l'hydropisie; ce qu'HIPPOCRATE a observé depuis tant de siècles: mais si la bile séjourne longtemps, sa partie la plus liquide s'exhale, le reste le réunit en forme de pierre plâtreuse; cela arrive souvent vers l'orifice de l'intestin duodenum, & on l'observe dans l'ouverture des cadavres de ceux qui ont été fort sujets à la jaunisse.

*Empêchée.* Les effets de la bile dont nous avons parlé 99 & 100 n'ont plus lieu. La partie tenace des aliments n'est plus dissoute, & la coction du chyle n'est pas parfaite; mais il reste séreux, & il se sépare du sang sous la forme d'eau; l'huile des aliments ne peut ja-

mais parvenir jusqu'au sang, à moins que la bile ne déterge la pituite.

*Tympanite.* Les intestins étant consommés de part & d'autre, on a vû la matiere des vents sortir des intestins dans la capacité du bas-ventre & former l'hydropisie seche. Plus le ventre se gonfle, plus les intestins sont comprimés, & leur vaisseaux ne laissent rien passer, ce qui produit un genre de pthysie très-dangereuse. D'autrefois des vers qui avoient rongés les intestins, ont produits le même accident.

### §. D C C C X V I I I.

Mais si la formation ou le mouvement de la lymphe, pancréatique, hépatique, intestinale, sont lésés, il naît des symptômes très-semblables à ceux dont on vient de faire le détail ( 817. ) de plus les causes seront les mêmes.

*Très-semblables.* On doit redonner au chyle autant de liquide qu'il en a perdu, sinon il se sechera & s'en ira tout par les excréments. Par conséquent lorsqu'il n'y a pas assez d'humeur dissolvante dans les intestins grêles, les excréments y seront secs, ils contracteront des adhérences avec les intestins, & produiront le *volvulus*.

### §. D C C C X I X.

Le changement du sang dans le cœur, n'est que la réception, son séjour, son expulsion ; si ces choses se font avec trop

trop de vitesse, cela cause des fièvres continues, ardentes, violentes; si au contraire le sang séjourne trop longtemps dans les ventricules, ou s'il en est expulsé trop foiblement, cela produit des langueurs, des polypes de sang, ou de pituite, le froid, la leucophlegmatie, l'hydropisie, & plusieurs autres différentes maladies qui viennent de celles-là.

*Polypes.* On trouve presque toujours à l'ouverture des cadavres de ceux qui se sont souvent trouvé mal, & qui ont eû des palpitations de cœur, des polypes dans le cœur.

*Froid.* Lorsqu'une partie cesse d'en pousser une autre, alors tout ce qui a passé dans les vaisseaux latéraux n'est plus déterminé vers le cœur, mais il séjourne & il se forme insensiblement une diatese qui conduit à l'hydropisie.

## §. D C C C X X.

La lésion de l'action du premier, c'est-à-dire, tant des organes de la respiration que de ceux qui servent à transmettre le sang, consiste principalement dans l'augmentation & dans la diminution de sa force sur le sang. Du premier cas dépend une disposition phlogestique; du dernier, l'empêchement de la formation du sang, & du

luc nourricier, d'où naissent la caché-  
xie, l'atrophie, la phtisie, & une in-  
finité de maux : or la cause de cette  
lésion est le dérangement quelconque  
de cette quantité d'organes qui entre-  
tiennent l'exercice de la respiration.

Le poumon agit sur le sang en tant que tou-  
tes les humeurs sont renfermées dans le sang ;  
il suit de-là qu'il agit sur toutes nos humeurs,  
& qu'il reçoit effectivement le premier toute la  
manière crue de toutes ces humeurs ; il la cuit  
le premier, c'est-à-dire qu'il la rend propre à  
couler dans tous les vaisseaux du corps, & à  
former notre substance. L'action du poumon  
venant donc à être plus forte ou plus foible,  
celle de notre corps sur toutes nos humeurs est  
de même plus ou moins forte ; lorsqu'elle est  
plus foible, tout le corps en souffre & les ali-  
ments ne se convertissent plus en bon sang. Or  
la force de tous les canaux qui transportent les  
humeurs dépend de celle de l'action du cœur  
qui les pousse dans des vaisseaux figurés d'une  
certaine manière, & qui réagissent sur les hu-  
meurs qu'ils renferment ; l'action du poumon  
étant donc affoiblie, tout le reste l'est aussi ;  
mais tous les liquides qui sont préparés dans  
le corps humain doivent l'être avant dans le  
poumon. La force du poumon étant donc aug-  
mentée, toutes les parties sont trop tôt assi-  
milées ; c'est-à-dire que le corps tend à la pour-  
riture : cela a lieu dans toutes les humeurs en  
même tems, parceque le poumon est comme  
un abrégé de tous les vaisseaux du corps hu-  
main ; c'est de-là que nous vient la continuel-  
le nécessité de prendre de nouveaux aliments

crus & capables de résister à la pourriture. L'affoiblissement de l'action du poumon fait que toutes les parties sont assimilées trop tard, ou ne le sont jamais; de-là viennent les crudités, la cacochimie, &c.

*Des organes.* Rien n'est plus digne d'admiration dans le corps humain. Dieu a comme donné à l'homme un corps double. Le poumon est le premier qui a lui seul autant de vaisseaux que toutes les autres parties du corps ensemble; de sorte que les liqueurs les plus épaisses peuvent s'affiner extrêmement dans le poumon, au point de pouvoir circuler dans les vaisseaux de tout genre. Le poumon travaille donc pour tout le corps.

### §. D C C C X X I.

Les symptômes de la sécrétion de l'urine lésée sont principalement surtout, 1<sup>o</sup>. *l'ischurie*, sçavoir, une entière suppression d'urine, dont les causes principales sont la pléthore, l'inflammation des reins, des ureteres, de la vessie, du col de la vessie, de l'urethre: le spasme, la pression des mêmes parties; ainsi que quelque obstruction causée par un calcul, par de la pituite, du pus, des grumeaux, des caroncules, des apofthumes, des tumeurs.

*Plethore.* Lorsque les arteres gorgées de sang compriment les canaux urinaires.

*Inflammation.* C'est-là pourquoi dans les fièvres ardentes, lorsqu'on sent une douleur très-

aigue vers les lombes, il arrive souvent qu'il ne se sépare point d'urine.

*Ureteres.* Elles peuvent s'enflammer; l'observation de Nuck le confirme; & l'inflammation se forme dans les vaisseaux que Ruysch a découvert par ses injections. Le calcul retenu dans les ureteres est surtout une cause de leur inflammation.

*L'uretre.* Elle arrive souvent à la suite des maladies veneriennes, lorsqu'il reste, après la gonorrhée, un endroit sujet aux inflammations. Ce genre de maladie est fréquent.

*Piuite.* Mucilagineuse, qui peut filer en forme de vers, & alors elle obstrue les passages étroits dans lesquels elle s'insinue.

*Spasme.* C'est-là pourquoi certaines personnes dans de grandes passions, n'urinent pas à moins qu'on ne les en avertisse.

*Pression.* Lorsque les arteres gonflées compriment les conduits urinaires, & que la pierre produit le même effet. - On rend par-là raison pourquoi ceux dont l'un des reins est obstrué tandis que l'autre est sain, souffrent des ischuries mortelles; car alors le sang se porte en plus grande quantité dans le rein sain, il y produit l'inflammation: & dans ce cas, on trouve à l'ouverture du cadavre de ces malades un rein obstrué par la pierre, & l'autre entièrement détruit. Ce mal est tout-à-fait incurable.

*Grumeaux.* Lorsque le sang se réunit en grumeaux dans le bassinnet, & que de-là il passe dans l'uretère, ensuite dans la vessie, & qu'il obstrue l'uretère ou la vessie. J'ai vû du sang coagulé dans ces parties, sous la forme de vers, de sorte qu'on pouvoit les tirer avec des pinces. DRELINCOURT, ce grand Anatomiste, est mort de cette maladie.

*Caroncule.* Des Modernes ont osé nier qu'il ne s'engendroit jamais de pareilles caroncules dans l'uretre, & nous avons un petit ouvrage de BRUNNER fait exprès pour confirmer cette opinion. Quant à moi, j'ai vu des malades dans lesquels il s'élevoit de l'uretre, vers l'insertion des prostates, des canaux séminaires & de ceux de COWPER, des poireaux semblables à ceux qui viennent, comme on le sçait, à la partie externe de la verge; je les détruisois très-bien avec le turbith mineral. On en remarque souvent autour de la couronne du gland, & personne ne l'ignore; quant à ceux de l'uretre, ils ne sont pas si connus, & ils sont cependant semblables. Ces caroncules proviennent quelquefois de petits ulceres purulents & couverts de cicatrices; elles bouchent l'uretre, parce que la cicatrice est élevée. HIPPOCRATE a même dit qu'il naissoit dans l'uretre des caroncules que l'on pouvoit detruire par la suppuration; mais on ne sçait pas faire suppurer les cicatrices dont il est question ici; elles sont donc bien différentes de celles qu'HIPPOCRATE a décrites. D'ailleurs, les caroncules de ce genre ne sont pas des excroissances charnuës, comme dans le premier cas; on se sert donc alors mal-à-propos de bougies préparées avec le mercure sublimé, car on entretient par ce moyen l'ulcere ouvert, au préjudice du malade. D'autrefois l'exulcération de la surface interne de l'uretre a produit un mal incroyable, si bien que dans l'espace de huit à dix heures pendant lesquelles le malade n'avoit pas bû, les parties excoriées s'étoient réunies comme les bords des paupieres, les levres, ou les doigts ulcérés le font ordinairement. Ce genre de maladie est difficile à guérir.

Ajoutez à toutes ces causes de l'ischurie, les urines trop long tems retenues, qui altèrent la structure musculaire de la vessie & la rendent paralytique. J'avois un jour enfermé un chien pour le disséquer : cet animal craintif avoit retenu ses urines ; je trouvai à l'ouverture que j'en fis, la vessie très remplie ; je n'en pouvois rien faire sortir en la pressant ; & après y avoir fait une petite incision, elle se contracta en rond, de maniere à ne rien laisser passer par son col. Le pauvre animal eût pu être guéri par le moyen de la sonde.

### §. DCCCXXII.

2<sup>o</sup>. La *dysurie* est une excrétion d'urine avec incommodité, effort, ou douleur ; la *strangurie* est une excrétion d'urine avec un sentiment d'ardeur. L'un & l'autre mal vient de bien des causes, comme de l'acrimonie d'une biere nouvelle qui fermente, du vin, ou des féces de ces deux liqueurs ; de l'acrimonie acide, salée, alcaline, huileuse, aromatique, bilieuse, des humeurs ; de l'excoriation des parties de la vessie ou de l'urethre produite par une inflammation, par un ulcere de quelque nature qu'il soit, par le frottement d'un calcul, surtout par l'usage interne d'insectes caustiques, d'une pierre, ou d'une tumeur, qui se trouve dans le col de la vessie ou dans l'urethre, & qui bouche le passage.

*Strangurie.* C'est lorsqu'on lâche l'urine goutte à goutte, avec douleur & avec de grands efforts. Elle provient souvent des hémorroïdes de l'intestin rectum.

*Bierre.* Surtout lorsqu'elle a perdu ses esprits par la coction : le vin gâté cause le même mal, c'est-à-dire, la strangurie. Ceux qui sont habitués à boire de bon vin, sont quelquefois incommodés de cette façon par la nouvelle bière, & on a vû le mucus de la vessie si-bien enlevée dans les jeunes gens par cette seule cause, qu'on les soupçonnoit attaqués d'une vraie gonorrhée.

*Excoriation.* Lorsqu'une pierre est adhérente à la vessie, surtout si elle est inégale, elle comprime continuellement la vessie, elle l'excite à se vider, elle déterge l'humeur mucilagineuse qui l'enduit, on sent de la douleur dans l'endroit où est la pierre & un tenesme continu de la vessie qui se contracte pour chasser l'urine, & se frotte contre cette pierre dure, ce qui cause une douleur cuisante, semblable à celle qu'un caustique produiroit s'il étoit arrêté dans la vessie. J'ai vû des misérables dont le col de la vessie étoit embarrassé par la pierre, souffrir des tourmens si cruels, qu'ils se tenoient sur leur tête, les pieds en l'air; par ce moyen la pierre retomboit dans le fond de la vessie, & ils rendoient l'urine, ne pouvant s'en débarrasser autrement. J'ai conservé de ces pierres pisiformes qui bouchoient entièrement l'orifice de l'uretère.

*Caustiques.* Il y a eu des Médecins assez ignorans pour prescrire les cantharides contre la gonorrhée, maladie qu'on ne peut guérir qu'avec les remèdes les plus doux, & par ceux qui sans acrimonie dissolvent le sang : mais les can-

tharides prises intérieurement & appliquées sur la peau, empêchent l'urine de passer aussi facilement qu'auparavant, & font quelquefois pîsser le sang à la suite des efforts qu'on est obligé de faire. J'ai vû la teinture de BARTHOLIN produire le même effet : aussi les cantharides & l'esprit de nitre entrent-ils dans sa composition, & je peux affirmer, d'après mon expérience, que cette teinture ou de pareils remèdes ne peuvent qu'irriter le mal. La plupart des animaux venimeux ont pour ainsi dire une partie propre sur laquelle ils produisent leurs effets dangereux ; la Dipsade & la Vipere affectent le foye & causent la jaunisse ; le Lievre marin, le poumon ; les cantharides, la vessie.

La vieillesse est encore une cause de strangurie. Les jeunes gens pissent d'un fil continu, les vieillards le font à plusieurs reprises avec des tenesmes & des douleurs. La foiblesse de la vessie & la paralysie des muscles qui chassent l'urine, l'acrimonie de l'urine, &c. en sont la cause. Ils sont obligés de porter leurs doigts vers le périné pour en exprimer les dernières gouttes d'urine.

### §. DCCCXXIII.

3<sup>o</sup>. Quand l'urine coule d'elle-même, sans aucun effort de la volonté, ou de la respiration, c'est ce qu'on nomme incontinence d'urine ; mal qui a ordinairement pour cause la résolution, la dilatation, la rupture, la suppuration, la destruction, la gangrene, la putréfaction des fibres du *sphincter* de la vessie.

*Incontinence.* Lorsque le sphincter de la veille n'est pas fermé ; car il est toujours fermé , à moins qu'une force extérieure plus forte ne l'ouvre : & il est fermé involontairement , de lui-même , sans qu'on y consente.

*Résolution.* Il ne sort pas une seule goutte d'urine par l'anus dans l'homme sain ; mais lorsqu'on y introduit la pierre infernale sous le nom d'hydragogue d'ANGELUS SALA ou de l'anti-hydropique de BOYLE , alors il s'écoule de l'eau par l'anus du malade , sans qu'il le sente ; de sorte qu'il est manifeste que ce remede non-seulement lâche le ventre , mais encore la force du sphincter de l'anus , si bien qu'il ne peut résister. Il peut y avoir une semblable disposition dans la vessie. Lorsque l'incontinence provient de la destruction des parties , il n'y a aucun remede ; mais lorsque les enfans naissent attaqués de ce mal , parce qu'ils ont le sphincter de l'anus trop lâche , ils sont soulagés s'ils pissent à tout instant , jusqu'à ce qu'ils rendent la vessie très susceptible d'irritation ; ils ne doivent jamais retenir leur urine pendant l'espace d'une demie-heure , tant qu'ils veillent ; & on doit les éveiller deux ou trois fois dans la nuit , pour les habituer à ne pisser qu'éveillés.

*Destruction.* Après l'opération de la pierre à la façon des anciens , les malades ont presque toujours une incontinence d'urine , parce qu'on a introduit de gros instrumens à travers l'incision de l'uretre , sçavoir le conducteur & les tenettes , & enfin la pierre entre les tenettes & qu'on la tire avec des efforts tels que la force de deux hommes suffit pour retirer les tenettes chargées de la pierre , & qu'ainsi on déchire le sphincter de la vessie , de sorte qu'il ne se ferme jamais exactement.

Les femmes sont aussi sujettes à ce mal, quoiqu'on leur coupe rarement l'uretère, & qu'on ne fasse qu'introduire le cathetere, & par son moyen le conducteur sur qui on infinue les tenettes pour tirer la pierre; l'uretère est néanmoins tellement dilatée dans ce cas, qu'elle ne peut de la vie retenir les urines. Le célèbre Raw est le seul qui, avec une grande connoissance de la situation des parties & avec beaucoup de dextérité, ait taillé les femmes dans le périnée même comme les hommes, & il évitoit par ce moyen cette incontinence. Un virus vénérien produit le même effet. La luxation de l'épine du dos, la contusion de la moelle épiniere, sont ordinairement suivies de l'incontinence des excréments & de l'urine. J'ai vû cette maladie dans un Orfevre dont les vertebres des lombes avoient été luxées.

#### §. D C C C X X I V.

Enfin le *diabete* est un écoulement fréquent & copieux d'urine chyleuse ou lactée; la cause est une trop grande laxité des fibres, des artérioles uriniferes, avec des humeurs trop délayées, & l'un & l'autre viennent de matieres aqueuses.

*Lactées.* De sorte que les vaisseaux des reins se voient transformés en vaisseaux laiteux; alors les vaisseaux qu'on appelle ordinairement émulsifères, épuisent véritablement tout le corps. Les urines sont abondantes, d'une saveur douce, de la couleur & de la consistance du lait,

*Deloyée.* Tous les vaisseaux se dilatent en raison des forces qui les étendent, & ainsi tous les vaisseaux se relâchent à proportion qu'il y passe une moindre quantité d'humeurs. C'est-là le mal que produit l'usage du thé si recommandé par le Docteur Bontekoe : car ces boissons diurétiques agissent de deux manières, en atténuant les humeurs & en relâchant les vaisseaux. La diète la plus sèche, l'abstinence des choses aqueuses, l'exercice, la sueur, &c. sont les plus sûrs moyens de guérir. On ne doit pas sur le champ regarder comme une diabète tout écoulement d'urine plus abondant qu'à l'ordinaire, tel qu'est celui qui suit de ce qu'on a trop bû de thé, de café, ou des eaux de spade ; car les anciens appelloient diabète un écoulement d'urine laiteuse. J'ai vû un jeune homme qui passoit les jours & les nuits à étudier, sujet à un pareil écoulement ; il s'empêchoit de dormir en buvant du thé & du café : ce malheureux devient si hétique, qu'il n'avoit plus que l'ombre d'homme : enfin il mourut d'une soif insupportable & inextinguible.

§. D C C C X X V.

Quant à l'action vitale lésée, cela regarde, sur-tout par rapport aux symptômes, la pulsation du cœur, l'exercice de la respiration, ou ces deux choses ensemble.

§. D C C C X X V I.

On doit donc, 1<sup>o</sup>. faire ici mention de la palpitation du cœur, qui est une

violente contraction de ce muscle avec une grande résistance du sang qu'il a poussé. Elle vient communément d'une inégale & violente impétuosité des esprits vitaux dans les fibres du cœur, comme il arrive dans les grandes passions de l'ame, dans les frayeurs subites, dans l'affection hystérique ; dans des mouvemens violens & subits, lorsqu'on s'éveille en sursaut ; ce mal vient aussi quelquefois d'une irritation des fibres du cœur, produite par des matieres âcres, comme lorsque des matieres cacochymes viennent à se mouvoir, dans l'inflammation du cœur, du péricarde, ou quand ces parties sont mal affectées par un calcul, par des vers, par des poils, par un anevrisme. La palpitation vient encore d'un sang épais, polypeux, trop abondant ; & enfin d'arteres devenues cartilagineuses ou osseuses, ou bouchées à leurs extrémités.

*Palpitation.* C'est ainsi que nous appellons une très-violente contraction du cœur, pour vaincre une grande résistance.

*Esprits.* Lorsque le cœur palpite, il se dilate insensiblement & il se forme un anevrisme ; car si-tôt que le cœur reçoit plus de sang qu'il n'en peut chasser, sa force diminuë à proportion de la plus grande portion du liquide qui y est apportée, & ainsi sa capacité s'augmente ;

chaque fibre musculaire s'affoiblit lorsqu'elle est allongée. C'est ainsi, par exemple, que celui qui pendant la nuit a la vûe subitement frappée par la lumière de la poudre à canon, est troublé, que le cœur lui palpite, parce que tout le sang se porte vers le cœur, qui ne peut soutenir un si grand fardeau. Joignez à cela la force inégale des esprits, d'où viennent les palpitations hystériques & chlorotiques.

*Vers.* Lower en a vû dans le péricarde même, & ils avoient causés des palpitations surprenantes.

*Aneurisme.* Des femmes délicates, sujetes à se trouver mal, meurent enfin de palpitations de cœur. Car dans cet état le sang retourne bien au cœur, mais le cœur en repos est dilaté à un tel point que le sang séjourne, devient polypeux, retrécit ainsi les passages, cause une trop grande dilatation du cœur, & de nécessité la mort même. Les Médecins & les Chirurgiens doivent bien connoître cette maladie, pour ne pas tuer leurs malades par ignorance. J'ai vû un aneurisme de la grosseur de la tête d'un enfant, sous l'aisselle gauche d'un Grec; le sang sortoit du sac aneurismal de l'artere sousclaviere, & laissoit une poche vuide, toutes les fois que cet homme se reposoit dans son lit; mais lorsqu'à son réveil il changeoit de situation, & qu'il laissoit au sang une entrée libre, le sang trouvant alors un espace, s'épanchoit dans ce sac, de sorte qu'il n'en alloit plus au cerveau, ce qui le faisoit alors tomber dans des foiblesses. On ouvrit cette tumeur après sa mort, & on la trouva en dedans remplie de petits paquets, comme des colonnes charnuës.

*Epais.* Qui se trouvant aussi au commen-

cement de l'artere pulmonaire en empêche la dilatation, & par conséquent l'évacuation du ventricule droit du cœur. De-là ces fréquentes palpitations qu'ont les Gens de Lettres, lesquelles sont beaucoup plus incommodes lorsqu'ils sont en repos; de sorte qu'ils entendent leur cœur même palpiter, & cela n'a rien de surprenant: ceci ne doit point avoir lieu tandis qu'ils sont assis, mais simplement lorsqu'ils sont couchés, parcequ'alors le sang est rapporté promptement & en plus grande quantité de toutes les parties du corps au cœur. Ces palpitations ne se font ordinairement sentir que pendant une heure ou deux.

*Trop abondant.* La palpitation par défaut d'esprit n'est pas dangereuse; mais lorsque les humeurs rétrogradent vers le cœur, alors il faut agir avec précaution: ceux qui sont sujets aux polypes, ont ordinairement ces sortes de palpitations: le pouls s'arrête pendant une minute, ensuite ils reviennent à eux mêmes: mais pendant ce tems, le sang séjourne & peut s'être coagulé. J'ai vû cette maladie; j'ordonnai au malade, qui en étoit attaqué, de se préserver par un bon régime: un autre Médecin lui ordonna le sel volatil huileux de SYLVIVS, mais les suites de ce remede furent fâcheuses; car il fit élever le polype dans l'aorte ascendante: on ne doit donc jamais ordonner ces sels volatils, lorsqu'il y a soupçon de polype.

### §. DCCCXXVII.

Le pouls devient intermittent, ou parce que les esprits du cercelet coulent inégalement au cœur, ou par le vice

des vaisseaux qui transmettent le sang & les humeurs ; ou enfin par la dégénération de l'humeur qui circule par les vaisseaux ; par conséquent la cause de ce mal varie ; il peut venir en effet de convulsions, de polypes, de cacochymie pituiteuse, d'inflammation artérielle au poumon, au cœur, du défaut de sang, d'arteres osseuses, cartilagineuses, ancarismatiques, bouchées par un calcul, des mauvaises affections du cœur qui sont encore d'une nature fort différente les unes des autres.

*Intermittent.* C'est un signe dangereux dans toutes les maladies ; car il dénote que les forces vitales manquent.

L'humeur polypeuse & obstruante, cause une inflammation artérielle. Je l'ai vû pour la première fois dans un bœuf qui s'étoit échappé, lorsqu'on le menoit à la boucherie pour le tuer ; on l'arrêta, on le tua, & on trouva l'aorte très-noire sur sa superficie : or Ruylich a fait voir que l'aorte reçoit des ramaux des coronaires, lorsqu'elles sont gonflées, la cavité qu'elles environnent est donc comprimée, &c.

*Au poumon.* Elle est mortelle, & dégénere en péripneumonie.

*Au cœur.* HIPPOCRATE décrit une semblable maladie ; le cœur, dit-il, enflammé & gangreneux, est tourné dans une situation opposée.

*Défaut.* Lorsque le pouls manque, après de grandes blessures, c'est ordinairement un signe mortel.

*Aneurismatique.* Le ventricule droit du cœur est moins sujet à l'anévrisme que le ventricule gauche, qui se dilate beaucoup, suivant les expériences de Lancisi, sur-tout lorsque le sang s'est arrêté dans le cœur, ce qui arrive dans les foiblesses; car alors il est en plus grande quantité, il étend le cœur si bien que sa force de contraction étant par ce moyen diminuée, ces causes mêmes le dilatent ainsi facilement.

*Offense.* Elle résiste à leur dilatation, & par conséquent le sang que le cœur y pousse n'y trouvant aucun espace, il cause des palpitations.

### §. DCCCXXVIII.

3. C'est toujours une plus prompte contraction du cœur qui rend le pouls plus fréquent; & elle vient elle-même du cours plus rapide des esprits du cerveau, & de la difficulté du mouvement des liqueurs. Les matieres âcres, & celles qui sont obstructions, ont rapport ici.

*Plus prompte.* Si-tôt qu'on fait plus d'exercice, les veines jugulaires ne peuvent se décharger dans les souclaviers; c'est-là ce qui fait chanceler la tête.

### §. DCCCXXIX.

4. Il faut ici faire mention de la diminution, ou de la destruction du pouls;

on nomme ce mal l'*ypothimie*, lorsque le pouls manque, jusqu'au point que le corps se soutient à peine, tant les forces sont affoiblies; l'*ypopsuxie*, quand la chaleur mutuelle commence à se dissiper; *Sugxoten*, quand le cœur a si peu d'action, que la chaleur, le mouvement, le sentiment sont presque détruits, & qu'on a des sueurs froides: *asphuxie*, lorsque toutes ces choses paroissent tellement détruites, qu'on est comme mort; ces symptômes viennent de causes diverses qui ont différens degrés, & qui sont à peu près semblables à celles dont on a parlé ( 817 ), comme principalement de l'idée d'une chose horrible, de la grossesse, des passions de l'ame, d'un spasme, d'une grande évacuation quelconque, principalement de sang dans les blessés, dans les femmes qui accouchent, ou avortent, dans les personnes qui ont des cancers.

*L'ypothimie.* Lorsque les forces manquent tellement, que le corps ne peut se soutenir.

*L'ypopsuxie.* Elle est plus dangereuse que la *ypothimie*; car outre qu'on se trouve mal, les sens ne font plus leurs fonctions, c'est-à-dire, qu'on ne voit ni n'entend.

*Syncope.* C'est encore un cas plus dangereux, lorsqu'on ne sent point le battement du cœur.

*Asphuxie.* Lorsque la respiration & l'action du cœur manquent, la mort ne diffère de cet état que par sa plus grande durée. Lorsqu'un homme parfaitement sain, est noyé, il est alors semblable à une bonne horloge, dont toutes les parties sont parfaites, & dont le ressort est en repos. Mettez-le en mouvement, & il revivra.

*Horrible.* Les Poètes ont même dépeints leurs Héros, comme sujets aux terreurs paniques. Dans cet état, le cœur est presque arrêté, & tout le corps est étonné. C'est ainsi que le pieux Enée fut glacé de peur, jusque dans la moëlle des os.

*Gelidusque, per ima cucurrit ossa, tremor.*

*Evacuation.* Lorsque le sang artériel ni le sang véneux ne reviennent pas au cœur; de-là les lypothimies fréquentes à la suite de grandes hémorragies.

### §. DCCCXXX.

Les principaux symptômes de la respiration lésée sont, 1<sup>o</sup>. l'*apnée*, lorsqu'elle cesse entièrement, & ce mal vient à peu près des mêmes causes dont nous avons parlé ( 829. ) dans la diminution du pouls; ce qui a encore ici rapport, c'est l'air vitié ( 746. jusqu'à 754. ) de vapeurs empoisonnées & caustiques, acides, ou âpres; la paralyse, ou le spasme des organes qui servent à la respiration ( 602. jusqu'à 625. ), comme

d'autres maladies qui détruisent tout-à-fait la fonction de ces parties.

*Apnée.* C'est l'état le plus prochain de la mort, & même qui y tourneroit, s'il duroit deux momens de suite.

*Pouls.* Si-tôt que l'action du cœur manque, la respiration doit aussi nécessairement manquer; & si-tôt que le cœur ne reçoit plus de sang, les actions de la vie cessent.

*Empoisonnées.* Les animaux les plus vigoureux sont suffoqués sur le champ, lorsqu'ils respirent la vapeur du soufre enflammé. Ce mal provient de la plus grande force de contraction des muscles pulmonaires, & qui est si forte que le poids de l'athmosphère ne peut la vaincre.

## §. DCCCXXXI.

2<sup>o</sup>. La *dyspnée*, dans laquelle la respiration se fait avec peine, douleur, fatigue; elle reconnoît, à la vérité, les mêmes causes (830.) que l'*apnée*, mais plus légères; la mauvaise conformation de la poitrine en est sans contredit la principale.

*Avec peine.* Je parle ici de l'inspiration, puisque l'expiration se fait toujours très-facilement, & que c'est un mouvement spontané qui dépend de l'élasticité des costes, & qui ne requiere point l'action des organes de la respiration.

## §. DCCCXXXII.

3<sup>e</sup>. L'asthme, dans lequel la respiration est fréquente, se fait avec peine, & avec sifflement; il naît communément des mêmes causes que la *dyspnée*, mais plus opiniâtres, & sur-tout, ce semble, du resserrement spasmodique des fibres musculieuses du poumon.

*Spasmodique.* Le poumon est toujours dans un état violent, c'est-à-dire plus dilaté qu'il ne seroit s'il étoit dans un air libre & en équilibre. Le poumon s'oppose donc toujours par sa propre force à sa dilatation. Par conséquent lorsque cette force de contraction devient deux fois plus grande, la force de l'atmosphère restant la même, alors les poumons ne peuvent être dilatés: en effet, comme il y a proportion entre les forces distandantes de l'atmosphère & la force contractile du poumon, cette proportion n'y étant plus, les effets ne peuvent plus être les mêmes que dans l'état de santé. Dans cette maladie, les malades étendent, levent les épaules, les approchent l'une de l'autre, ils s'appuyent les coudes sur quelque fenêtre, ils respirent avec force & avec sifflement, leur poitrine étant autant dilatée qu'il leur est possible. Lorsqu'ils se sentent menacés de suffocation, ( le sang ne passant point par les poumons, les veines jugulaires, se gonflant presque jusqu'à crever, le ventricule gauche du cœur, & par conséquent l'aorte, le cerveau & le poumon ne recevant rien ) alors les muscles mesocondriaques se re-

lâchent & la liberté de la respiration revient. Ces malades sont surtout attaqués lorsque les vents du Nord soufflent, parce que ces vents augmentent certainement la force & l'élasticité de toutes les fibres, comme cela arrive dans les horloges. ( Gesner prétend au contraire que ces malades se portent mieux pendant ces vents, parceque les forces de l'athmosphère sont plus grandes ). C'est un asthme qu'on peut vaincre par l'usage du lait & par l'exercice à cheval. Cette maladie est assurément fréquente & trompeuse.

§. DCCCXXXIII.

4. *L'orthopnée*, qui est une respiration courte, laborieuse, bruyante, laquelle ne se peut faire que la tête & le thorax élevés; les causes sont encore les mêmes ( 830. 832 ), mais les attaques sont différentes les unes des autres & périodiques.

*Orthopnée.* C'est une respiration forte accompagnée de râllement & du mouvement du col & des épaules. HIPPOCRATE a appelé cette respiration *metheorique*.

*Mêmes.* Sur tout l'empieme, l'hydropisie du pericarde & d'autres maladies de ce genre qui causent une respiration forte, qui peut aussi provenir de l'humidité du poumon rempli d'eau.

§. DCCCXXXIV.

5. Le catharre suffoquant, qui paroît être une *apnée*, qui tue tout à coup; il

reconnoît aussi les mêmes causes ( 833), & principalement une distillation subite de matiere fondue dans le gosier & le poumon ; de grands vices des nerfs, comme dans l'hystérie ; un grand polype du cœur engagé subitement & avec force dans le poumon.

*Apnée.* Lorsque quelqu'un est suffoqué sur le champ, sans que cela soit précédé d'aucun signe d'un aussi grand mal : si-tôt que le cadavre est devenu roide, la matiere sanguine pituiteuse & purulente sort à grands flots de la bouche & des narines. Ce mal a lieu lorsque quelqu'abcès s'est rompu dans une forte inspiration, la matiere s'épanche dans la trachée artère & dans les bronches. Une once de matiere qui d'une vesicule crevée s'évacue dans les bronches, suffit pour causer une mort subite, & pour ôter au malade la liberté de dire un seul mot, puisqu'il remplit les bronches, & qu'il intercepte entièrement la respiration ; mais le froid contractant les parties après la mort, la matiere monte par la trachée artère. Une cause externe produit quelquefois un mal semblable, lorsqu'une capacité de la poitrine est remplie de pus ou d'eau, & que le mediastin étant sur le champ déchiré, l'autre capacité est aussi remplie par le liquide épanché ; car il s'ensuit de-là une suffocation inévitable, le poumon droit & gauche étant alors opprimé ; mais avant que cela arrivât, le pus épanché dans l'une des capacités seulement, formoit l'orthopnée.

§. DCCCXXXV.

Mais tous ces symptômes ( 830. jus-

qu'à 835.) sont ordinairement produits par certaines causes notables qui se manifestent dans la dissection des cadavres, ou par l'excrétion de la matiere; ces causes sont, le thorax rempli de lympe, de pus, de sang extravasé, l'inflammation du larinx, de la trachée artere, des bronches, du poumon, de la plèvre, du médiastin, du diaphragme, du péricarde, des muscles du thorax qui servent à la respiration, de ceux de l'abdomen; différente matiere polypeuse, plâtreuse, pituiteuse, semblable à de la chaux, calculeuse, purulente; toute tumeur inflammatoire, suppurante, schirreuse, cancéreuse autour du larinx, dans le larinx, dans les poumons, ou au thorax; enfin une large adhérence des poumons avec la plèvre.

*Thorax.* On a même trouvé du pus dans la cavité du péricarde & d'autrefois entre les lames du mediastin à la suite d'une inflammation dans cette partie; on peut guérir ces maladies, en faisant sur le sternum l'opération du trepan. On la fit à Amsterdam à un Théologien, il sortit beaucoup de pus par le trou que l'on fit, & on vit le cœur à nud, de sorte qu'en approchant un miroir on le voyoit battre dans la poitrine. Cet homme étoit hétéroclite: c'étoit Becker dont nous avons un ouvrage contre l'existence des Démons.

*Polypeuse.* Souvent on rejette des polypes si

considérables, qu'on n'eût jamais crû que cela eût pû se faire.

*Plâtreuse.* Qui s'endurcit lorsqu'elle est exposée à un air libre.

*Calculieuse.* Sebastien Vaillant, cet illustre Botaniste, a rendu avant sa mort quarante petites pierres, en crachant; ces pierres étoient toutes rondes & petites. Il étoit attaqué d'un asthme causé par une matiere pierreuse, ramassée dans les vesicules pulmonaires. J'ai vû des asthmes très-mauvais dans lesquels les malades touffoient continuellement jusqu'à ce que quelques semaines après ils rejettassent des pierres de la trachée artere; la respiration étoit ensuite plus libre, jusqu'à ce qu'il se reformât de nouvelles pierres. J'ai vû d'autres malades porter des boettes entieres pleines des pierres qu'ils avoient jettées par le poumon. Ces malades périssent presque tous du crachement de sang; car les efforts qu'il faut faire pour chasser ces pierres, détruisent la substance molle du poumon. Ceci est rapporté dans le premier cayer de Gesner à Vaillant.

*Larinx.* J'ai vû un sçavant homme suffoqué par une tumeur à la parotide, grosse comme la tête. J'ai aussi vû un Sculpteur célèbre, dont toutes les glandes du gosier étoient devenues schirreuses, pour avoir avalé une poudre: il périt de mort subite.

*Adhérence.* Le poumon alors ne peut descendre, quoique la poitrine soit dilatée, & le Diaphragme n'est pas en liberté. De-là l'air n'a plus un accès si libre, & il s'ensuit une dispnée incurable. Il n'est pas surprenant qu'on ne puisse que rarement guérir ces maladies, puisque quelques différentes qu'elles soient, on les regarde vulgairement comme les mêmes.

§. DCCCXXXVI.

Quelques nombreux que soient les symptômes de la lésion de la vûe, on les distingue fort bien en faisant le dénombrement des causes qui affectent les différentes parties de cet organe; car premierement les parties qui enferment & retiennent le globe de l'œil sont pressées, enfoncées, poussées en dehors, rongées par des tumeurs inflammatoires, par des apofthumes, des schirres, des cancers, des exostoses, par la carie des os qui forment l'orbite, & de là la figure de l'œil, la nature, la circulation des humeurs, l'axe de la vûe, la collection des rayons dans le lieu convenable, se dépravent.

*Nombreux.* Le D. GUILLEMEAU a compté jadis à Paris trois cens maladies des yeux; mais c'étoit bien là une pure forfanterie & une subtilité fort mal placée, plus propre à produire de la confusion qu'à donner de la méthode. Il me semble qu'on ne doit décrire que des maladies produites par des causes différentes, & qui exigent différents moyens curatifs. Elles sont bien allez nombreuses. L'œil est l'organe de la vûe au moyen d'un concours presque innombrable d'instrumens. Mais c'est un axiome que plus d'organes concourent à quelque fonction, & plus cette fonction est sujette à des dérangemens fréquents & multipliés. S'il

Y a donc cent organes qui concourent à la vision, on entend sans difficulté que l'œil peut être sujet à trois cens maladies.

*Pressées.* Lorsque la glande lacrymale se gonfle, les parois osseux & le bulbe de l'œil ne peuvent céder : ainsi l'œil seul doit se prêter pour laisser plus d'espace à cette glande gonflée, il sera donc comprimé, & il changera de figure ; il surviendra éblouissement & affoiblissement de la vûe dans l'œil sain, mais seulement parce qu'une cause externe le comprime. C'est ainsi que j'ai vû dans une fille l'œil sortir de l'orbite ; & dans ce cas les paupières en s'approchant ne peuvent couvrir l'œil. J'ai aussi vû cette glande si gonflée, qu'elle se prolongeoit sur les joues.

*Inflammatoire.* Toute l'orbite est exactement remplie par l'œil, par des muscles & de la graisse ; par conséquent l'œil doit être comprimé, si tôt que quelque partie renfermée dans l'orbite occupe un plus grand espace.

*Carie.* Lorsque le nez est corrompu en dedans par un vice venerien, & que la membrane muqueuse étant détruite, on découvre le canal nasal qui renferme le parois osseux du sac lacrymal ; alors l'os unguis & l'os planum qui sont découverts intérieurement dans la partie qui regarde les narines, se carient ; il survient inflammation dans les membranes de l'œil, & enfin ou l'un & l'autre est détruit, ou au moins l'œil du côté où les os sont cariés. Ceux dont les narines se sont corrompues par un vice venerien, ont d'abord une légère inflammation de l'œil, accompagnée de larmoyement ; l'œil est dans un danger évident ; & ce mal se termine par l'érosion de l'œil même.

*Dépravent.* C'est un mauvais signe : on s'y

prend trop tard pour y apporter remede, & on doit faire beaucoup d'attention à une tumeur produite par une cause externe. On peut consulter ce qu'en dit HILDANUS dans la premiere centurie de ses observations, & HEISTER sur la section & l'extirpation du cancer des yeux.

*Circulation.* Que la moindre cause peut vicier, parce qu'elle se fait par des vaisseaux les plus petits & à travers les membranes, les humeurs aqueuses, les conduits ciliaires, le cristallin, l'humeur vitrée & la retine.

§. DCCCXXXVII.

Ensuite l'inflammation, la suppuration, l'enflure, la conglutination, la concrétion des paupieres, des grains qui s'y forment, troublent la vûe, & cela par plusieurs causes, mais le plus souvent par la mauvaise affection des glandes sébacées. En effet les yeux se remplissent d'ordures, commencent à souffrir de pareils maux, perdant leur vivacité, & leurs humeurs se corrompent.

*Enflure.* La membrane cellulaire ne s'enfle jamais dans aucune partie plus que dans les paupieres, car souvent elles sont si gonflées, qu'elles cachent la moitié de l'œil; & que dans les petites veroles on est plusieurs jours sans les pouvoir ouvrir. On ne manque pas d'exemples d'aveuglement parfait produit par ces causes.

*Conglutination.* J'ai vû un enfant dont le bord

des paupieres étoit si ulcéré, qu'elles se réunissoient toutes les nuits, & qu'on étoit le lendemain matin obligé de les séparer avec une lame de plomb, quelquefois avec le bistouri. C'est une somblepharosie.

*Grains.* Lorsque les glandes bilieuses & ciliaires sont obstruées & remplies d'une huile jaune, il se forme des tubercules nommés par les anciens *Calazaie*, qui empêchent la vision & qu'on doit emporter.

*D'ordures.* Les yeux seroient continuellement incommodés par les corpuscules qui nagent dans l'air, s'ils n'étoient détergés par les paupieres : lorsque les paupieres sont donc enflammées ou autrement immobiles, la propriété & l'éclat des yeux doit se perdre.

*De pareilles.* Toutes les fois que les paupieres sont enflammées, les yeux le sont aussi, ordinairement.

### §. DCCCXXXVIII.

De plus les larmes trop abondantes, âcres, épaisses, coulant par gouttes aux bords des paupieres, & de-là sur les jouës, causent en cet endroit des humidités, qui troublent la vûë, des *érosions* inflammatoires, des offuscations, des fistules lacrymales; maux qui arrivent par la trop grande laxité de la glande lacrymale, ou par l'acrimonie, & le trop grand mouvement de la matière des larmes, peut-être aussi par la mauvaise disposition de la caroncule

qui est placée à l'angle de l'œil, ou par la mauvaise & la différente disposition des points lacrymaux, & des tuyaux qui portent les larmes de ces points dans le sac lacrymal ; de plus par l'éloignement quelconque où ce sac peut être de son état naturel, & par un vice du canal nasal, ou de la membrane qui tapisse intérieurement les narines, par un vice, dis-je, qui empêche la communication de ce canal dans la cavité du nez. Or les causes dont je viens de faire le détail, viennent elles-mêmes d'un grand nombre d'autres causes.

Nous avons un grand nombre d'observations à ce sujet. M. P E T I T a donné un Traité entier de ces maladies, & néanmoins il n'a pas ébauché la matière ( 1732. ) La glande lacrymale sépare les larmes du sang artériel, elles les répand sur l'œil par des conduits hygroptalmiques propres de MEIBOMIUS, entre l'œil & la paupière supérieure ; l'œil est ainsi lavé & il conserve son éclat. Les larmes passent ensuite par les points lacrymaux, & elles ne sortent point des yeux dans l'homme en santé, à moins que quelques passions n'en excitent une sécrétion plus abondante.

*Abondantes.* Lorsqu'il tombe continuellement des grosses gouttes des paupières, alors l'œil nage dans cette humeur ; on ne voit pas exactement les objets, à moins qu'il ne soit essuyé : l'épaississement des larmes, maladie

à laquelle les Gens de Lettres sont sujets, se joint ordinairement à ce mal.

*Epaiſſes.* Cela arrive par le défaut de circulation déjà ſupprimée dans les moribonds. Alors les corpuscules qui voltigent dans l'air, ſe mêlent dans ce ſuc, & rendent les yeux tout poudreux.

*Eroſions.* Sur-tout lors que les larmes ſont âcres; vice dont le mucus des narines eſt ſouvent ſuſceptible dans le coriza.

*Fiſtule.* Nous diſons qu'il y a fiſtule, lors que les larmes, par quelque cauſe que ce puiſſe être, abondent continuellement dans l'œil & que de-là elles s'écoulent ſur les jouës. Je ne vois pas qu'on puiſſe rapporter ces maladies à autre choſe, & je me ſens forcé de me ſervir du même terme, quoique je ſois obligé de renfermer différentes maladies ſous ce même nom.

*Laxité.* Lors que le même vice qui attaque les glandes ſalivaires dans les hommes mélancholiques, ſe porte dans la glande lacrymale; de ſorte qu'il ſe fait une abondante & continuelle ſécrétion de larmes, de même qu'il ſ'en fait une de ſalive dans ces malades.

*Tarte.* Aucun Géometre ne peut concevoir que deux lignes tombent plus exactement l'une ſur l'autre avec une auſſi grande mobilité que le ſont les bords des paupieres. Lors qu'il ſurvient quelque vice dans cet endroit, qui par exemple, laiſſe une fente entre ces bords; alors les larmes s'écoulent par cette fente. Les Chirurgiens voyant cette maladie, en ont cherché ſouvent la cauſe dans le grand angle de l'œil, tandis qu'elle ne gît que dans l'inégalité des tarſes. J'ai vû une fente de cette eſpece produite par une éroſion dans un malade dans lequel les larmes ne ſe portoient

pas vers le grand angle de l'œil, mais s'écouloient par cette fente, & rongeoient le bord des paupieres. (1726) J'ai vu dans un Soldat ce vice produit par une blessure que lui avoit fait une balle de plomb.

*Caroncule.* Cette caroncule est un coussinet rouge & couvert de petits poils, placé à l'angle interne de l'œil, & qui supplée dans cet endroit au défaut des paupieres; car elles finissent avant que d'arriver à l'angle interne. La caroncule remplit cet espace si bien que l'œil ne peut être fermé dans cet endroit: toute la matiere des larmes y est donc portée, parce que l'œil est fermé par tout ailleurs. Tandis que cet espace reste seul ouvert, ce qu'il y a de visqueux & de plus épais y est retenu par les poils de la caroncule, & la partie la plus liquide des larmes enfile les points lacrymaux. Lorsque la caroncule est rongée, il reste une petite cavité, les larmes s'y écoulent: d'où il suit qu'elles ne s'y arrêtent jamais, & qu'elles produisent une espece de fistule lacrymale, sans fistule & sans ulcere.

*Orifice.* A l'extrémité des paupieres se trouvent deux orifices garnis d'une valvule courbe propre. Ces orifices creux absorbent les larmes, comme les petits seaux dont on se sert dans les foulonneries. Les larmes derriere ces petits seaux ne pouvant passer dans le conduit lacrymal, il survient alors une fistule qu'on appelle *Catachrestique*.

*Portent.* Lorsque les conduits sont enflammés ou ulcerés, ou comprimés depuis les points lacrymaux jusqu'au sac lacrymal; alors les larmes ne peuvent passer par le sac lacrymal, & elles s'écoulent sur les joues.

*Narines.* Dans les commencemens des en-  
chiffemens, la membrane des narines se gon-  
fle & comprime le canal nasal : alors les lar-  
mes s'écoulent sur les joues. Le polype & le  
virus vénérien peuvent produire le même mal.

Il paroît, par le peu que nous venons de  
dire, qu'il y a plusieurs causes composées de  
ces maladies qui demandent différens moyens  
curatifs, & qui ne peuvent être guéries que  
par un Médecin qui connoît bien les causes.  
Qu'il est absurde de voir des gens qui ne  
sçavent point l'Anatomie, entreprendre de  
guérir les maladies des yeux. Je ne me ré-  
crierois pas là-dessus, s'ils ne se servoient que  
d'eau-rose ou d'or, car ces médicamens ne  
font de mal qu'à la bourse : tout ce dont je  
me plains, c'est que des ignorans osent en-  
treprendre des opérations chirurgicales. J'ai vû  
un Chirurgien vouloir percer les os du nez,  
& se faire par-là un chemin dans les narines,  
simplement parce qu'une petite tumeur com-  
primoit le réservoir des larmes, depuis les  
points jusqu'au sac : cette maladie fut cepen-  
dant guérie par des fomentations émollientes.  
Les caustiques sur-tout & les corrosifs deman-  
dent de très grandes précautions, & on doit  
s'en servir très-rarement. Tout ce que je viens  
de dire s'adresse aux Chirurgiens de Paris, qui  
sont si inclinés à traiter les maladies avec le  
fer & le feu.

### §. DCCCXXXIX.

La vision est encore dépravée, em-  
pêchée, détruite par les différentes ma-  
ladies de la cornée & de l'albuginée,  
telles que l'obscurcissement, le défaut

de blancheur, l'épaiffissement, l'édeme, lesphlictenes, l'inflammation, les taves, les cicatrices, la nature cartilagineuse de ces tuniques; & ces maux viennent ordinairement de plusieurs causes de différente nature.

*Oedeme.* Ou par l'hydropisie de la cornée. Il y a vingt ans, lorsque je faisois des leçons sur les maladies des yeux, que j'ai vû la cornée d'un sujet avoir plusieurs petites vessies, pleines d'eau transparente; j'étendis la cornée & je piquai ces bulles avec la pointe d'une aiguille fine d'acier; il en sortit une liqueur transparente; il resta encore d'autres couches intérieures: j'ouvris ensuite une autre vésicule, & ainsi de suite, l'œdeme étoit dans l'endroit où cette eau s'étoit accumulée.

*Phlictene.* J'ai vû un jeune étudiant qui me consulta sur ce qu'il avoit perdu subitement la vûe: je regardai ses yeux, j'y trouvai qu'un vaisseau lymphatique de la conjonctive étoit si gonflé, qu'il paroïssoit au malade gros comme une poutre, & qu'il empêchoit la vision. Il fut guéri en piquant ce vaisseau, & ensuite en lavant l'œil avec de l'esprit de vin trempé dans dix fois autant d'eau.

*Epaiffissement.* Lorsqu'une petite verrue saillie sur la superficie de la conjonctive, alors comme on cligne les paupieres continuellement jour & nuit, La membrane interne est irritée & enflammée. J'ai vû ce mal produit par un grain de sable tombé dans l'œil qui s'étoit glissé entre le globe de l'œil & la face interne de la paupiere: les douleurs qu'il cau-  
oit étoient si vives, qu'elles faisoient presque

tomber en convulsion : tant il est vrai que de petites causes peuvent facilement produire de grandes maladies.

*Les taves.* Stigmates blancs de la cornée & à demi transparents. Serait-ce-là un calus d'un vaisseau lymphatique rompu ?

*Cicatrice.* C'est ainsi que les paupières fermées pendant quelques semaines après la petite verole, se réunissent assez souvent & rendent aveugle.

### §. D C C C X L.

Quand l'humeur aqueuse vient à manquer, la cornée se ride, l'œil s'éteint ; si elle est trop abondante, elle forme un œil d'éléphant : croupit-elle, faute d'être renouvelée ? elle détruit toute la fabrique de l'œil par la putréfaction. Si elle se colore, ou s'épaissit comme de la mucofité ou de la pituite, les yeux prennent une couleur étrangère, des *suffusions*, des cataractes s'ensuivent, & ces choses arrivent le plus souvent entre les parties internes de l'uvée, & le cristallin, & leur cause est l'inflammation, la cacochymie, ou l'imprudente application de remèdes trop coagulans.

*Ride.* Les yeux sont affaiblés comme on l'observe dans les moribons, & ils deviennent plans de sphériques qu'ils étoient, parceque la cornée s'affaïsse à cause qu'il ne se trouve plus de liquide pour la distendre.

*Abondante.* Il est nécessaire qu'il soit poussé en

devant par l'abondance de l'humeur vers la cornée plus molle que la sclerotique, & en conséquence de quoi la résistance du bulbe est plus petite.

*Couleur.* Comme dans la jaunisse dans laquelle tous les objets paroissent jaunes, parce qu'il se mêle un peu de bile à l'humeur aqueuse. J'ai vû aussi une personne dans l'humeur aqueuse de laquelle le sang s'étoit répandu à la suite d'un coup de poing qu'elle reçut dans l'œil: tout lui sembloit rouge.

*Croupie.* Car les eaux se vicient, si elles ne sont en mouvement.

*Suffusions.* Les Medecins modernes n'eussent pas disputé avec tant d'aigreur sur cette maladie, s'ils en eussent bien connu tous les caracteres. J'ai vû l'humeur aqueuse véritablement opaque. Cela arrive aussi dans l'extrême vieillesse. La nature prévoyante a troublé l'humeur aqueuse des animaux nouveaux nés, des chiens surtout & des chats, pour qu'ils ne vissent point pendant les premiers tems, & crainte que leurs tendres yeux étant affectés par une lumiere à laquelle ils ne sont point habitués, ces animaux ne tombassent en convulsion: cette humeur devient ensuite peu à peu transparente. L'humeur aqueuse peut donc effectivement s'épaissir en entier en forme de lame muqueuse; néanmoins cette espece de cataracte est plus rare. Dans cette maladie on ne peut appercevoir l'iris, & les couleurs de l'œil se perdent. Nous pourrions appeller cette maladie *hypochime* ou la mettre au nombre des cataractes, terme qui en général denote un obstacle opposé au courant d'une liqueur. On doit cependant observer que cette espece de cataracte ne peut s'abbattre avec

l'aiguille, puisqu'elle est placée devant l'iris ; derrière la cornée ; qu'on ne doit pas percer la cornée dans cet endroit , & que dans la vraie cataracte on introduit l'aiguille derrière l'iris ; car alors le mal est derrière la pupille , & c'est-là pourquoi la couleur de la pupille n'est pas altérée ( 1732 ). Si une membrane se forme dans l'humeur aqueuse devant le cristallin & derrière l'uvée , ce sera là une troisième espèce de cataracte , & l'iris ne paroîtra pas altérée.

*Inflammation.* C'est ainsi que l'œil qui a été fermé long-tems pendant la petite vérole , devient enfin opaque, & qu'on perd la vue : ce mal n'est cependant pas sans remède.

*Coagulant.* On fait par expérience que l'esprit de vin , l'eau de la reine d'hongrie , & encore mieux l'alun , le vitrol , le sel de saturne , l'eau de chelidoine & l'esprit de sel ammoniac , coagulent en un instant l'humeur aqueuse en forme de blanc d'œuf. On comprend par-là que les malades qui feroient usage de ces remèdes des charlatans , peuvent souvent devenir aveugles en un clin d'œil , si ces remèdes parviennent avec toutes leurs forces à l'humeur aqueuse. Que les Egyptiens qui se consacroient en entier à la cure des maladies des yeux , ( comme Aristote le rapporte dans ses traités de politique ) étoient bien plus sages ! On ne doit jamais mettre sur les yeux aucuns remèdes qui puissent causer de la douleur , si ce n'est avec une grande précaution.

### §. D C C C X L I.

Si l'uvée s'enflamme , il naît une ophtalmie fort douloureuse , & qui de-

vient bien-tôt très pernicieuse à la vûe ; si elle suppure , on devient aveugle. Si elle devient immobile & en même-tems se resserre , l'*éméralopie* s'ensuit, genre de mal qui survient aussi à l'occasion d'une petite cataracte , moins épaisse aux bords qu'au milieu. Mais si l'uvée immobile est en même-tems fort ouverte , cela donne lieu à la *nyctalopie*.

*S'enflamme.* Les vaisseaux les plus petits découverts d'abord par RUYSCH , ensuite par HOVIUS dans l'uvée , s'enflamment ; l'iris se contracte à chaque rayon de lumière qui tombe dessus : or les muscles enflammés souffrent trop , quand ils agissent , pour qu'on puisse le supporter ; ainsi cette maladie entraîne après elle un grand danger , & on doit sur le champ employer avec un très-grand soin les remèdes antiphlogistiques , couvrir l'œil pour empêcher que les rayons de la lumière ne puissent passer , & l'iris de se mouvoir. Si on ne prend cette précaution , l'œil tombera nécessairement en suppuration. Tant que l'œil peut supporter les rayons de la lumière , à la bonne heure ; mais lorsque la moindre petite lumière lui cause des douleurs vives , alors le mal est dans l'iris ou dans les muscles de la pupille. On connoit aussi à ce signe que les parties internes de l'œil sont malades , & non pas les paupières , car elles ne supportent point la lumière quand elles sont enflammées. Ces muscles dans les ténèbres sont en repos , mais ils se contractent à la lumière , & ils renvoyent les rayons & causent de vives douleurs.

*Vûe.* J'ai vû un homme qui enseignoit la langue Angloise à qui cela étoit arrivé. Ce mal fut traité avec des collyres, les Médecins s'imaginant qu'il étoit dans la cornée; le malade perdit totalement par ce moyen les deux yeux. On doit dans ce cas apporter tous les soins, tirer du sang au malade jusqu'à ce qu'il se trouve mal, appliquer des cataplasmes émollients, & tenter tout ce qu'on met en usage dans la pleuresie pour empêcher que le mal ne suppure; car si cela arrive, c'en est fait de la vûe.

*Emeralopie.* Le soir, la pupille est fort grande, pour compenser par sa grandeur la petite quantité de rayons. Si-tôt qu'il arrive à l'œil une plus grande quantité de rayons, alors l'iris se contracte & elle chasse les rayons superflus. La pupille devenue immobile & très-grande, l'œil ne voit alors pas plus pendant le jour, que les oiseaux qui cherchent leur proye pendant la nuit: tels sont les hiboux & les chats huants qui fuyent le soleil, parce qu'ils ont la pupille grande & immobile, & qu'ils n'ont point d'iris. Lorsque la pupille est pareillement immobile, & qu'elle est en même-tems contractée, l'œil tout au contraire ne peut voir alors que dans un très-grand jour. La perfection de l'œil consiste donc en ce qu'il puisse s'accommoder à la lumière, se contracter lorsque la lumière est trop vive, se dilater si elle est trop foible, & acquérir dans un espace de tems l'aptitude pour voir. Cette faculté est néanmoins plus grande dans les chats qui ne laissent pas de voir, quoique leur pupille soit contractée; & il la dilatent pendant la nuit tellement qu'ils voyent de loin le plus petit corps.

## §. D C C C X L I I.

Il arrive encore que l'opacité, l'inflammation, la suppuration, l'hydropisie, la corruption, l'atrophie du cristallin, produisent le glaucôme, la cataracte, émoussent la vûë, font naître l'aveuglement, *l'ambluopie*. Mais si ce même corps est lésé par rapport à sa figure, à sa masse, à sa consistance, à sa transparence, il s'ensuivra plusieurs accidens fâcheux à la vûë, de différente nature, & souvent surprenans.

*Inflammation.* Le cristallin est composé d'un nombre infini de couches membraneuses, parallèles, composées de vaisseaux très-transparens & qui charient une liqueur très-transparente, placées les unes à côté des autres. L'humour croupissant donc dans quelqu'un de ces vaisseaux, il devient sur le champ opaque, & nous appercevons une autre couleur dans l'œil du malade : c'est-là le commencement de la cataracte. On concevra aisément que le cristallin peut devenir opaque, si on fait attention qu'il devient opaque & blanc si-tôt qu'on l'a jetté dans l'eau bouillante. D'ailleurs le cristallin se seche dans l'atrophie, il devient opaque par cette cause : & lorsqu'il est détruit, la faculté de voir se rétablit.

*Glaucome.* WOOLHOUSE & le cel. HEISTER son adversaire, vouloient m'engager à décider sur la formation du glaucome qui étoit le sujet de leur dispute. Mais je n'ai point voulu m'in-

gerer dans cette affaire. Je pense que s'ils eussent bien fait attention à ce que j'en ai dit, qu'ils auroient bien compris ma pensée. Lorsque le cristallin devient opaque, l'iris n'est point altérée; mais au lieu de la couleur très-noire qui enduit la pupille quand on est en santé, on voit quelque corps blanc derrière la pupille: le cristallin n'est pas aussi transparent qu'il le devoit être. Les malades dans cet état commencent à se tromper, & ils voyent des bluettes. Si le mal dure & s'accroît, alors ce corps coloré est appelé, suivant les anciens, *glaucoma*, à cause de sa couleur blanche ou de perle; mais c'est une vraie cataracte qu'on peut abattre avec l'aiguille. Présentement si quelqu'un vient vous trouver & vous demander s'il doit se faire faire l'opération de la cataracte; faites-lui tourner l'œil à la lumière, & le considérez: si la couleur de l'iris vous paroît naturelle, il faut regarder derrière l'iris en haut & en bas, jusqu'à ce que vous apperceviez le cristallin. S'il est opaque, on peut toujours l'abattre en introduisant l'aiguille, & l'humeur vitrée prendra la place du cristallin abaissé; de sorte que les rayons trouveront un passage libre vers la rétine. Mais le malade ne verra pas néanmoins qu'au moyen d'une lunette extrêmement convexe, pour suppléer à la convexité antérieure de l'œil, détruite par l'opération. RAW avoit abattu la cataracte à la veuve du grand DRACINCOURT, il n'avoit cependant pu lui rétablir la vûe: je conseillai à cette Dame de se servir de lunettes très-épaisses en forme de globe; par ce moyen depuis quinze ou seize ans qu'on lui a fait l'opération, elle lit présentement à son aise.

Si le cristallin n'est pas attaqué, mais que l'humeur aqueuse soit opaque ; alors vous ne pourrez voir l'iris , & il ne faut jamais abattre cette cataracte, ni lorsque le cristallin est colé à l'iris & que l'iris est immobile ; car si vous vouliez l'abattre, le malade pourroit mourir en convulsion, le cristallin ne pouvant être séparé qu'en déchirant plusieurs nerfs. Je vous le repete donc une seconde fois, dans toutes les cataractes regardez derriere l'iris : si vous observez un vuide derriere, entre l'uvée & le cristallin, alors le cristallin est libre, & on peut l'abattre ; mais s'il n'y a aucun espace derriere l'iris, & que vous tentiez l'opération, vous causerez certainement des convulsions mortelles, & il surviendra d'autres maux qui ne se termineront que par la mort.

*Figure.* Lorsqu'on le fend de sorte qu'il se sépare en plusieurs plans ; alors le malade verra l'objet multiplié autant de fois que le cristallin a de plans.

### §. D C C C X L I I I.

La figure trop sphérique de la partie du bulbe qui avance en dehors, la petitesse même de la pupille, & plusieurs conditions qu'on n'a point encore assez bien examinées, par rapport à la longueur de l'œil, au cristallin même, & à sa situation, pourront produire différentes especes de *myopie*, comme au contraire l'œil trop plat ou trop long, ainsi que la différente nature du cristallin, & sa diverse situation peuvent donner lieu à la *presbuopie*.

Il en est qui ne voyent pas distinctement les objets proches, & qui, si on les éloigne à une certaine distance à laquelle ils peuvent voir, les verront encore distinctement, même si on les éloigne toujours de plus en plus. On appelle ces malades presbytes, & ils ont les yeux plus plats, comme dans la vieillesse, lorsque la cornée se contracte si fort que les humeurs ne peuvent l'étendre. D'autres voyent distinctement les objets proches, & confusément ceux qui sont éloignés: on les appelle myopes, & ce défaut est assez ordinaire parmi les jeunes gens; mais avec l'âge la vision qui étoit très-mauvaise se corrige, & elle devient d'autant meilleure qu'on est plus avancé en âge; si bien que dans la vieillesse on voit aussi parfaitement que ceux qui ne sont qu'à la fleur de leur âge & qui ont de très bons yeux; on n'a jamais besoin de lunettes pour lire. On peut remédier à ces deux inconvéniens par le moyen des lunettes. Les myopes ont le cristallin trop rond, & il fait converger les rayons avant qu'ils soient parvenus sur la retine, pour diverger de nouveau & frapper la retine en plusieurs points. Un verre concave peut donc suppléer au défaut du trop de convexité du cristallin. Les presbytes dans lesquels les rayons ne convergent pas, parce que l'œil est trop plat, ont besoin d'un verre convexe pour faire plutôt converger les rayons.

#### §. D C C C X L I V.

Et comme l'humeur vitrée est exposée aux mêmes vices dont je viens de faire mention (840. 842.) elle pourra

souffrir & produire des maux à peu près semblables.

§. D C C C X L V.

Les différens vaisseaux de la membrane appelée rétine, sont aussi sujets à souffrir & à produire divers maux ; en effet l'hydropisie, l'édème, les phlictenes, l'inflammation, la compression de ces vaisseaux, de pareils maux qui attaquent le nerf optique même, & les membranes qui l'enveloppent, de plus une tumeur, un stéatome, un abcès, une hydatide, une pierre, l'inflammation, l'exténuation, l'érosion, la corruption, l'obstruction, affectant le cerveau, en sorte que la communication libre entre le nerf optique & son origine, dans la partie médullaire du cerveau, soit empêchée, ou tout-à fait abolie ; toutes ces choses produisent de différentes manières des images, des flocons, des étincelles, & l'*amaurosie* ou la goutte serene.

*Hydropisie.* Il n'est pas surprenant, RYDLEY l'ayant démontré, qu'il y ait dans la rétine des vaisseaux lymphatiques qui puissent causer l'*amaurosie* ou la goutte serene, s'ils se gonflent jusqu'à comprimer les fibrilles nerveuses de la rétine.

*Inflammation.* La tumeur de l'artere de MARIOTTE, ou l'inflammation des vaisseaux artériels de RUYSCH, déjà connus d'EUSTACHI.

*Plyctene.* Tumeur d'un vaisseau lymphatique.

*Optique.* Dans le fond de l'œil au dessous de l'axe même de la vision, il se déploie un mucilage des couches des nerfs optiques prolongées: c'est sur lui que se peint ou que se représente l'image de l'objet, & de-là il passe par le nerf optique pour aller au cerveau & dans le sensorium commun; il se forme dans cet endroit une idée de l'objet vû; c'est-là ce qu'on appelle voir. Si présentement il y a un point dans lequel les objets ne puissent se peindre, l'œil est aveugle dans cet endroit. Lorsque, par exemple, une goutte de sang répandue reste attachée au nerf, on ne voit rien dans cette place de l'œil, & on ne s'apercevra non-seulement de ce défaut dans l'œil, mais encore on verra des points noirs dans le Ciel. S'il y avoit mille points aveugles, l'œil ne verroit rien dans ces mille points, & il verroit mille points noirs voltiger en l'air. Nous pouvons rapporter à cette espece de vice les flocons de tout genre, & les spectres, qui suivant PITCARNE & WRBEN n'ont pas leur siege dans le cristallin ni dans l'humeur vitrée, mais seulement au fond de l'œil dans les vaisseaux sanguins, lorsque les objets paroissent rouges, & dans les vaisseaux transparens, si ces objets paroissent diaphanes. ( 1732 ) Ce vice est naturel, puisque l'œil est naturellement aveugle dans sa partie vasculaire, rouge ou lymphatique; lorsque les vaisseaux se sont gonflés, & qu'alors le cercle ténébreux ou la partie aveugle de l'œil est plus grande). Il n'est pas surprenant que ces vices de la vûe nous

*de Mr. Herman Boerhaave.*

paroissent être hors de l'œil, puisque le gaire s'imagine que l'objet est situé hors de l'œil, quoiqu'il soit toujours peint sur la retine.

*Amaurosie.* Aveuglement qui provient d'un vice du nerf ou du sensorium commun, sans que l'œil en soit visiblement offensé, quoique la pupille soit sensiblement immobile dans les différens passages du clair à l'obscur. C'est une folie que de se servir de remedes extérieurs dans cette maladie.

*Compression.* Si je tourne l'œil gauche à droite & qu'en même-tems je le comprime avec mon doigt, je vois une très grande flamme: car tandis que je retourne la retine, & que j'oblige la partie supérieure de devenir inférieure, je l'affecte presque de la même façon, comme si elle l'étoit par le feu: c'est-là pourquoi je vois la flamme au fond de l'œil. Supposez présentement dans la retine une artère cent fois plus petite qu'un cheveu, il est facile de concevoir que si elle bat, & qu'elle comprime la retine, que le malade verra aussi alors des étincelles de feu. Lorsque ces étincelles se rangent en forme de cercle & qu'elles imitent la couleur de l'Arc-en-Ciel, c'est ordinairement un présage d'épilepsie.

*Cerveau.* Soit que l'obstacle se trouve dans le nerf optique, entre le bulbe de l'œil & le cerveau, soit dans le cerveau même. Ce dernier cas a lieu dans l'apoplexie, dans laquelle l'aveuglement parfait provient d'un vice du cerveau.

§. D C C C X L V I.

Et la paralysie, ou le spasme des muscles moteurs de l'œil, leurs divers

tiraillemens qui viennent des os de l'orbite mal affectés, ainsi que les playes, les ulceres, l'inflammation, la pression peuvent donner lieu à la *rinoptie*, au strabisme, à l'œil louche, au regard féroce, & à d'autres maux surprenans.

*Rinoptie.* SENNERT nous en a laissé une célèbre Histoire que voici. Un homme avoit le muscle abducteur de l'œil entierement dissequé; les abducteurs lui tirèrent peu à peu si fort endedans l'œil, que le point de la vision étoit le long de la caroncule lacrymale, & que cet homme étoit obligé de porter sur les narines tout ce qu'on lui montroit, tant l'œil étoit tiré vers les narines & renversé. Cet homme fut ensuite blessé par hazard d'un coup qui traversoit le nez, & il vit toute sa vie les objets à travers sa blessure & le nez, comme à travers une lunette.

*Strabisme.* Il y a des personnes dans lesquelles l'axe de la vision n'est pas le même dans un œil que dans l'autre. Je l'ai observé en mesurant les angles interceptés entre l'axe visuel & le nez, en leur faisant fixer les deux yeux sur le même objet. Il suit de-là qu'il y a différens genres de strabisme, les uns inclinant les yeux l'un vers l'autre, lorsqu'ils regardent un objet; d'autres au contraire les faisant converger l'un vers l'autre; d'autres regardant un œil tourné en haut & l'autre en bas. Ces maux proviennent du relâchement ou de la convulsion des muscles de l'œil. Par exemple si on pouvoit abolir l'action du muscle oblique, l'œil seroit certainement porté d'une façon surprenante vers le côté opposé; si le muscle super-

be étoit leſé, l'œil ſeroit tiré en bas ; ſi c'étoit l'humble, l'œil ſeroit élevé, & les malades alors ſeroient obligés d'incliner la tête toutes les fois qu'ils voudroient regarder un objet. ( 1732 ) Si les deux yeux ſont tournés en dehors, c'eſt un ſtrabiſme; & lorsqu'ils ſont tournés en dedans vers les narines, c'eſt ce qu'on appelle les yeux louches.

*Feroces.* Si tous les muſcles agiſſent de concert pour pouſſer l'œil hors l'orbite, & s'ils l'obligent de ſaillir ; c'eſt ainſi que PLATON dit que SOCRATE un peu avant ſa mort, en parlant de l'ame, jetta un regard de taureau. On n'entend jamais bien ces maladies, qu'on ne connoiſſe les conditions requiſes à la viſion ; & on ne devroit jamais ſe confier qu'à quelqu'un bien inſtruit de ces choſes, car alors il entendroit facilement toute la maladie.

§. D C C C X L V I I.

La choroïde, la tunique de Ruysch, l'uvée qui ſont remplis d'une très-grande quantité de vaiſſeaux ſanguins, étant expoſées par-là à l'inflammation & à la ſuppuration, peuvent enfin produire l'opopie ; & de plus, ſelon que les diverſes parties de l'œil ſeront diverſement affectées, on ſera très-fréquemment ſujet à des hallucinations, à des erreurs, à des vûes confuſes, & à l'a-veuglement.

Voyez de combien de maladies cette partie eſt ſuſceptible. Avant donc de vous déci-

der sur l'espece, il faut apporter bien des soins pour ne vous pas tromper. Il faut considerer en particulier toutes les parties relatives à l'organe de la vûe; ainsi vous pourrez juger si la maladie est curable ou non; si elle l'est, il vous sera facile de déterminer quels en doivent être les moyens.

### §. D C C C X L V I I I.

Les principaux symptômes de la lésion de l'ouïe, sont son augmentation, sa diminution, sa destruction, sa dépravation.

L'organe de l'ouïe est sujet à un plus grand nombre de maladies que celui de la vûe, puisqu'il entre plus de parties dans sa composition, & que la plupart sont osseuses.

### §. D C C C X L I X.

Dans certaines maladies très-aiguës du cerveau, des nerfs, des membranes, l'extrême tension de ces parties fait que le moindre son affecte si vivement le cerveau, qu'il en résulte quelquefois des mouvemens convulsifs. Ce genre de mal se nomme ouïe aiguë.

*Ouye aigue.* Si le *sensorium* commun & les nerfs relatifs à ce *sensorium* sont tellement tendus que la moindre action les affecte trop vivement. Ceci a lieu dans toute maladie aiguë qui tend à la phrenesie. Les malades alors ne peuvent

peuvent supporter le moindre bruit, pas même le bruit que font en marchant ceux qui sont auprès d'eux pour les soulager. BOYLE en a des exemples. Les hypocondriaques & les hystériques sont quelquefois sujets à ce mal.

§. D C C C L.

Quand la perception du son est moindre, qu'elle seroit dans l'état sain relativement à sa grandeur; c'est ce qu'on nomme ouïe dure; or ce mal naît de plusieurs causes d'une nature fort différente, qu'il est facile d'exposer par l'énumération des divers lieux affectés, tels que l'oreille externe trop platte, ou emportée; le conduit auditif trop droit, étroit, obstrué par une tumeur quelconque, par des insectes, par des ordures, par du pus, par la matière cérumineuse épaisse; la membrane du tympan lésée, lâche, devenuë épaisse, dense, calleuse, par l'adhérence d'une croute fongueuse & spongieuse; la conche interne remplie d'ichorosité, de pus, de pituite, remplie par le gonflement de la membrane qui la tapisse, remplie de poudre qui peut y tomber après la rupture de la membrane du tympan; le canal d'Eustache empêché, ou obstrué; les petits

osselets détachés, & qui sortent souvent par le conduit de l'ouïe, quand la petite membrane qui les lie tombe en suppuration, comme il arrive souvent après de cruelles douleurs inflammatoires de l'oreille externe; ou l'absence des petits osselets par défaut de conformation; le desséchement, le relâchement, l'épaississement, l'inondation, la trop grande tension, la corruption, l'érosion, l'endurcissement de la petite membrane de la fenêtre ronde & ovale, différens vices du vestibule, du labyrinthe, du limaçon, des conduits de l'os pétreux, comme l'inflammation, l'obstruction, la paralysie, & les effets qui peuvent s'ensuivre; ainsi que la mauvaise structure de ces parties, contraire à l'entendement, tout ce qui gêne la portion molle du nerf auditif, depuis son entrée dans l'os pétreux, jusqu'à son origine dans la moëlle allongée, ou de-là jusqu'à son origine dans la moëlle du cerveau, comme l'inflammation, les tumeurs, la fonction du cerveau lésée, & plusieurs autres maux: d'où l'on voit la raison pour laquelle il est si difficile de guérir ceux dont il s'agit.

*Ouïe dure.* Lorsque la perception du son est moindre qu'elle ne seroit dans l'état de santé.

*Emportée.* On peut corriger ce défaut, en apportant sa main ou un cornet proche l'oreille.

*Étroit.* Je l'ai vû si étroit dans une jeune fille de condition, qu'à peine y pouvoit-on introduire une aiguille.

*Tympan.* Elle peut en quelque façon s'enflammer, parcequ'elle n'est composée que de vaisseaux.

*Tumeurs.* C'est-à-dire une éminence charnue près la blessure de la tunique.

*Ordures.* Le cerumen ou la cire des oreilles qui a du rapport avec la bile, visqueux & qui s'épaissit facilement: de-là il se forme dans l'oreille des tempons avec la poudre qui y entre, & ces tempons bouchent tout le conduit; les Empiriques guérissent de cette espèce de surdité, en injectant des liqueurs savonneuses, dont la principale est faite avec le savon de Venise dissout dans du lait, avec le miel & le sirop. J'ai moi-même guéri des malades de cette espèce par cette méthode.

*Croutes.* On trouve une pareille croute dans les enfans nouveau nés qui ont à peine aucun conduit auditif, mais au-lieu de ce conduit, une membrane fongueuse, très-épaisse, qui enduit la membrane du tympan, afin que le cerveau encore tendre ne soit pas étonné par le son: c'est ainsi que l'humeur aqueuse des yeux des enfans nouveau nés est trouble, pour que l'action de la lumière ne les fasse pas tomber en convulsion; enfin avec l'âge le conduit s'étend en longueur & en profondeur, la membrane épaisse suppure & laisse celle du tympan nue, sèche & très-tendue. Si le tympan d'un adulte étoit garni d'une pareille membra-

ne, il causeroit une maladie de l'oreille.

*Eustache.* Dans l'esquinancie la plus dangereuse, causée par une pleuresie ou une peripneumonie seche qui s'étend jusqu'au gosier, & dans la verole, le conduit de la trompe d'EUSTACHI, qui couvre la cavité du tympan vers les narines, est comprimé : de-là suit une surdité parfaite, si ce conduit est entierement fermé, & l'ouïe dure, s'il ne l'est qu'en partie; car alors l'air raréfié dans la caisse n'étant point renouvelé, pousse en dehors la membrane du tympan, de sorte qu'on ne peut rien entendre : ce mal est presque sans remede. Nous avons cependant des exemples de pareilles maladies guéries avec des injections par la trompe même.

*Suppuration.* La membrane du tympan rompue, les osselets sont quelquefois sortis avec du pus. L'ouïe devient de là nécessairement dure; de-là enfin suit la surdité.

*Inflammation.* Le nerf auditif en-dedans du crane entre le cerveau & le rocher, est revêtu de la pie-mere qui renferme des vaisseaux du premier genre, sujet à inflammation. S'il se forme donc dans cet endroit une vraie inflammation, la moëlle sensible du nerf sera comprimée, & il surviendra une maladie dans l'oreille, que dans l'œil nous nommions amaurose, & que la nature seule peut guérir.

On comprend de-là que personne ne peut guérir la surdité, sans une connoissance de toutes les conditions requises pour l'organe de l'ouïe. Sans cette connoissance, on tatonne, quoiqu'il puisse arriver par un heureux hazard, que de cent remedes qu'on employe, il s'en trouve enfin un convenable. De plus on ne peut guérir toutes les maladies connues de l'oreille, excepté l'obstruction, la paralisie & l'inflamma-

tion de la membrane, que nous pouvons détruire par les anthiphlogistiques. ( 1732 ) Le principal remede pour l'inflammation de la membrane consiste à verser goutte à goutte dans l'oreille, des eaux thermales d'Aix-la-Chapelle. C'est-là la méthode que je prescriis ordinairement, & j'envoie les malades à Aix-la-Chapelle. Les Anciens l'appelloient embrocation. Au reste il est fort difficile de trouver des remedes, qui tendent directement à guérir ces maladies.

§. D C C C L I.

L'ouïe s'altere aussi par les vices de l'air externe, sur-tout par l'air humide & nébuleux, ou parce que l'air interne ne peut entrer ni sortir librement. Mais ce qui nuit principalement ici, c'est les maladies de ces artéριοles qui rampent sur les petites membranes dispersées dans tout l'organe de l'ouïe : de-là en effet on comprend facilement l'origine des tintemens, des sons graves, des échos, des murmures.

*Humide.* Il n'est personne qui ne sçache que les Concerts de musique se font beaucoup mieux entendre par un beau tems & froid, & pendant les vents du Nord, que pendant les vents du midi, lorsqu'il fait humide ; parce qu'alors tous les instrumens & la voix même perdent leurs forces, par le défaut de l'air, qui est plus leger & plus humide, qui affecte moins vivement nos organes, & qui relâche la mem-

brane même du tympan. Ceux qui ont l'oreille dure, entendent à peine pendant les mauvais tems, ils entendent au contraire très-bien pendant les vents du Nord: ce mal provient du relâchement; d'autres entendent mieux pendant les vents du midi, & la secheresse leur cause cette incommodité.

*Interne.* Le tympan est rempli d'un air externe, avec lequel il communique par la trompe d'EUSTACHI: Qu'on interrompe cette communication, il s'ensuivra certainement surdité, parce que l'air interne pourra être comprimé, tandis que l'extérieur est rare, & réciproquement. C'est une question qui n'est pas encore bien décidée, sçavoir si il y a dans la cavité du vestibule un air inné, comme le prétend ARISTOTE, puisqu'il n'y a aucun conduit à travers les os les plus durs, & que toutes ses parties sont presque aussi promptement formées dans l'enfant que dans l'adulte.

*Maladies.* RUYSCH a démontré que la membrane du tympan renferme entre ses deux lames, des vaisseaux qui comme des rayons partent du centre vers la circonférence. Ces vaisseaux sont sujets à inflammation à la suite de laquelle on sent des pulsations dans l'oreille, comme autant de coups de marteau. Les osselets ont outre cela leur perioste; & DUVERNAY fut étonné, lorsqu'on lui rapporta à Paris, que RUYSCH faisoit voir plusieurs vaisseaux sur les osselets de l'oreille.

*Teintement.* On en est ordinairement attaqué dans les apoplexies commençantes, dans les maladies aiguës & à la suite des playes de tête: le jeu alternatif des artères qui frappent les membranes de l'ouïe, en est la cause.

*Echos.* Ce vice est dans le nerf, & consiste

en ce que l'on n'entend le son, qu'après quelque tems. Il a pour cause le relâchement ou enfin l'éloignement des osselets articulés ensemble.

§. D C C C L I I.

Si enfin tous ces vices, dont je viens de parler ( 849. 850. 851. ), deviennent toujours plus considérables, & persistent fort long-tems, on devient tout-à-fait sourd, & en conséquence on ne sçait point parler, ou on l'oublie. La cause de ce mal est souvent la concrétion de la trompe d'Eustache.

*L'oubli.* Ceux qui sont nés sourds, ne peuvent jamais apprendre à parler. C'est une chose surprenante, que tous les animaux ayent leurs sons particuliers, & qu'il n'en soit pas de même de l'homme, puisque deux personnes sourdes de naissance ne forment jamais les mêmes sons. Mais lorsqu'on sçait parler, qu'on entend, & que par malheur on devient sourd, on perd aussi la faculté d'entendre, de sorte qu'on est obligé d'apprendre les mots & le langage, si on est quelques années après guéri de cette maladie; & par cette même raison un Musicien ne sçaura plus jouer d'un instrument qu'il aura négligé pendant vingt ans.

*Cause.* La concrétion produite par la verole, est une cause ordinaire de la surdité.

§. D C C C L I I I.

L'odorat est diminué ou détruit,  
P iij

1°. par le défaut ou par la solidité des quatre os spongieux, ou des cavernes qui sont dans l'os du front, dans celui de la mâchoire supérieure, & dans l'os cunéiforme. 2°. Par la sécheresse, l'humidité, l'inflammation, la suppuration, la gangrene de la membrane olfactive. 3°. Par la compression des nerfs olfactifs, occasionnée par des tumeurs quelconques formées en ce lieu, par des exostoses & des polypes. 4°. Par des vices produits dans le cerveau à l'origine de ces nerfs, comme on l'a déjà dit en parlant des autres sens. Il se déprave encore par une matière fétide qui croupit dans ces cavernes, & s'exhale sans cesse.

*Des cavernes.* Ceux qui n'ont point de sinus frontaux n'ont point d'odorat, & cette maladie est incurable; car alors la membrane olfactive a moins d'étendue.

*Sécheresse.* De-là il arrive que ceux qui se promènent dans des tables, perdent pour quelque tems l'odorat.

*Humidité.* Par la grande quantité du mucus dans l'enchiffrement, & encore plus par l'inflammation dans le coriza le plus dangereux, & sur-tout par la gangrene verolique, qui détruit l'odorat sans ressource.

*Polypeux.* J'ai vu dans une fille un polype si considérable, qu'il pouffoit les os de la mâchoire en-dehors, & qu'il ôtoit l'odorat, en

comprimant toute la membrane olfactoire.

*Puanteur.* J'ai vû un homme de conséquence souffrir la même chose que s'il avoit eû le cadavre le plus pourri attaché autour de lui : il se soulageoit en respirant de l'eau par les narines, mais cette puanteur insupportable se réveilloit après le sommeil, si-bien que la vie lui étoit à charge. La carie des os du nez en étoit la cause. La fin de ce mal est une parfaite anosmie. Un autre attaqué de la vérole, se plaignoit qu'il sentoit le lard. Je fais dans ce cas laver les narines avec du miel, de l'eau, du vinaigre & un peu de sel, & je fais gar-gariser : l'ulcere se guérit ainsi.

§. D C C C L I V.

Le goût diminue aussi, se détruit, se déprave ; les deux premiers arrivent, lorsque les papilles de la langue, qui sont l'organe du goût, sont couvertes de croûtes, d'ordures, de mucosité, d'aphtes, de pellicules, de pustules, de verrues ; sont enflammées, desséchées, les nerfs de la cinquième & neuvième paire étant en même-tems lésés. Mais il se déprave par le vice de l'humeur dominante ; ce vice a souvent son siège dans la salive qui se décharge dans la bouche, & qui étant d'un mauvais goût, produit ici plusieurs effets d'un goût bilieux, alcalin, acide, érugineux, huileux, sucré, ca-

davereux, comme si les choses qu'on prend avoient en elles-mêmes le goût qu'elles donnent.

*Papille.* Lorsqu'elles sont enduites de mucus, comme cela arrive dans le commencement des rhumes pendant lesquels la pituite occupe toute la membrane de SCHNEIDER, & bouche le trou qui conduit des narines au palais & le chemin de l'air par la bouche.

*Deséché.* Si on respire pendant un peu de tems par la bouche seule, comme cela arrive dans l'obstruction des narines, nous voyons la langue se sécher, & le goût s'abolir.

*Nerf.* Ces deux nerfs peuvent certainement causer plusieurs maladies, entre le sensorium commun & la langue.

*Bilieux.* Alors tous les alimens paroissent amers, comme on l'observe dans les hystériques.

*Alcalin.* Ceux qui reviennent des fievres les plus ardentes, trouvent les mets les plus insipides encore trop salés; leurs nerfs cependant après avoir été long-tems secs & convertis d'une croute, se trouvent sur le champ en liberté, humides & nuds, sont plus vivement affectés, & ils ne peuvent supporter la plus petite acrimonie des alimens: cela peut aussi provenir du défaut de la salive.

*Sucré.* Quiconque a mangé du sucre, & qui boit ensuite du vin acide, trouvera au vin un goût bien différent. Ceux qui pour guérir de la verole passent par les grands remèdes, se plaignent que les viandes sentent très-mauvais; mais cette pourriture qu'ils imaginent dans les alimens n'a lieu que dans leur esprit.

§. D C C C L V.

La lésion du tact se manifeste ordinairement, ou par un engourdissement qui fait qu'on sent à peine, ou d'une façon très-sourde, & comme par l'interposition d'un corps moyen; ce qui vient du grand froid de l'organe qui est à l'extrémité du doigt, ou par le vice du nerf, ou du cerveau, ainsi que par l'interposition de quelque matière impropre au sentiment; ou ensuite par une sensibilité trop exquise, qui vient de ce que le nerf n'est pas assez couvert de l'épiderme, ou de ce qu'elle est peut-être à la fois trop tendue & trop délicate; ou enfin par l'abolition presque entière de la faculté du toucher; ce qui vient de toute cause qui rend les nerfs, le cerveau, ou l'un & l'autre incapables de cette fonction, comme on le voit assez clairement dans l'histoire de l'Apoplexie, & de la Paralyse.

*Très-sourde.* C'est un signe que les nerfs & le cerveau sont vivement affectés, & il présage souvent l'apoplexie.

*Froid.* Lorsque les mains sont gelées, on ne peut rien toucher exactement.

*L'épiderme.* On dit qu'un Prince Polonois

( de Lithuanie 1732 ) est né sans épiderme ; on rapporte la même chose d'un homme d'Amsterdam. Si on coupe les ongles trop près de leur racine , le toucher devient douloureux , parce que les papilles n'étant pas assez défendues , sont d'un sentiment trop vif.

*Le Torpille.* On peut aussi rapporter à ceci l'engourdissement produit par le torpille , qui , lorsqu'on le touche , cause des demangeaisons insupportables qu'on sent comme si les fourmis courroient sur la peau , enfin la cardialgie. Les anciens avoient observé l'effet de ce poisson. MALPIGHI & BORELLI par leurs expériences les ont mis à couvert des dérisions mal placées de quelques jeunes gens , & ils ont constaté que l'attouchement du Torpille faisoit tremousser par tout le corps les nerfs tactiles , de même que si on frottoit le bout du doigt sur une table en y faisant du bruit , ou que si on racloit du verre avec un couteau , ( ce qui comme on le dit agace les dents ) & qu'enfin ce mouvement se communiquoit à tout le doigt , & dans tout le corps. Des personnes qui revenoient des Indes , m'ont assuré qu'elles avoient certainement vû ces effets. Cette agitation du système nerveux se communique enfin aux plexus mêmes de l'estomac ; de-là la cardialgie.

### §. D C C C L V I.

Les veilles sont produites , 1<sup>o</sup>. par la trop grande détermination du liquide nerveux aux organes des sens. 2<sup>o</sup>. Par la trop grande influence vers le cerveau , les parties inférieures étant obstruées par le froid , ou par d'autres

causes, comme on le voit dans les hypocondriaques, dans les mélancoliques, & les maniaques qui ont froid aux parties inférieures. 3°. Par-tout corps irritant, en quelque lieu qu'il soit placé, qui picotte les organes des sens, & surtout du cerveau. 4°. Par le trop grand mouvement des humeurs, les conduits du cerveau étant encore ouverts. 5°. Par les maladies, dans lesquelles dominant les causes dont on vient de faire mention, comme fièvres, phrénésie, mélancolie, douleurs, suppuration, & autres maux semblables.

*Froid.* Préserver les hypocondriaques du froid aux pieds & de chaleur à la tête, c'est les guérir de leurs fâcheuses insomnies.

*Irritant.* Soit douleur, soit embarras, ou quelque autre passion.

*Mouvement des humeurs.* Il y a quelque tems que j'étois au lit, attaqué d'une maladie aiguë; je sentis que j'avois l'esprit plus vif & plus prompt qu'en santé, je craignis alors le délire qui me prit effectivement.

## §. D C C C L V I I.

Le trop grand assoupissement vient communément de toutes causes qui empêchent les esprits de fluer & refluer librement, & en assez grande quantité, de la moëlle du cerveau par les nerfs.

aux organes des sens, & des muscles qui obéissent à la volonté, & de ces organes à l'origine de ces nerfs dans la moëlle du cerveau : quoique ces causes soient en très-grand nombre, on peut cependant les rapporter à la pléthore, à l'obstruction, à l'effusion des humeurs, à la compression, à l'inflammation, à la suppuration, à la gangrene, à l'inaction des vaisseaux, à leur affaiblissement qui vient d'inanition, à l'usage de l'opium & des narcotiques, des aromates, des matieres spiritueuses fermentées, trop appliquées aux narines, ou intérieurement prises, à des alimens durs, gras, pris avec excès, & qui s'arrêtent long-tems dans l'estomac.

*Assoupissement.* Le sommeil & le repos du sensorium commun. Ce qui produit le repos est la cause du sommeil.

*Plethore.* Le sang des plethoriques se raréfie en Été, & il étend très-fort les vaisseaux déjà étendus par eux-mêmes : tout le corps résiste à cet effort, le cerveau seul ne peut résister ni céder en-dehors au sang ; tout l'effort que le sang fait donc sur le cerveau est employé à comprimer les vaisseaux & la moëlle du cerveau. De-là suit l'assoupissement, & quelquefois une apoplexie mortelle.

*Usage.* L'opium produit son effet, lorsqu'il est encore dans l'estomac. J'ai fait manger de l'opium à un chien malgré lui. Ce remède

l'ayant presque jetté en convulsion, je le dissequai, & je trouvai encore l'opium dans l'estomac; l'opium pour produire son effet n'a donc pas besoin de passer par les veines lactées.

*Opium.* S'il y a quelque chose qui agisse comme spécifique dans quelque partie du corps, c'est certainement l'opium; car il n'agit pas sur les esprits vitaux, mais seulement sur les animaux. Si l'on fait boire à quelqu'un qui n'y est pas habitué, une petite dose d'opium, elle l'affecte si bien qu'elle ne le fait pas dormir, mais il sent un aussi doux plaisir que si on le transportoit dans les champs Elisées, & ce plaisir est d'autant plus parfait, s'il souffroit auparavant de très-vives douleurs. J'en ai connu qui faisoient usage de l'opium contre la goutte, & qui me juroient qu'ils donneroient volontiers tout ce qu'ils ont de plus cher pour toujours jouir de l'état bienheureux dont ils jouissoient après en avoir pris. L'opium n'agit donc pas en comprimant, ni en assoupissant, mais il agit par degrés sur les esprits; il procure un doux repos si on le prend en petite quantité, & le sommeil si la dose est plus forte. On peut donc sentir pendant long-tems un très-grand plaisir sans se trouver mal.

*Aromates.* Les Marchands Droguistes disent qu'ils tombent dans un assoupissement presque insupportable lorsqu'ils ouvrent les caisses qu'on leur envoie remplies d'aromates des Indes.

*Narines.* Un homme qui a fiébré pendant long-tems le vin le plus fort, s'enyvre & dort enyvré, de même que s'il avoit bû du vin.

*Excès & de dure digestion.* Par exemple, de la chair de bœuf, parceque l'estomac plein comprime l'aorte descendante, & le sang se porte en plus grande quantité au cerveau.

## §. DCCCLVIII.

Le *coma agrupnodes* qui est un penchant insurmontable au sommeil, avec des songes terribles qui réveillent sans cesse, vient de causes ( 857. ) semblables aux précédentes, & de plus d'une grande irritation inflammatoire. Le *coma somnolentum*, qui est un sommeil continuel, dont on se réveille à peine, qu'on y retombe aussi-tôt, vient de plusieurs causes qui sont presque les mêmes, mais plus fortes que celles qui ont déjà été expliquées ( 857. ) Le *carus* est un sommeil très-profond, qui se dissipe fort difficilement, avec une abolition soudaine des sens & des mouvemens, & avec une fièvre aiguë, qui subsiste en même-tems, & une légère espece d'apoplexie chaude. La léthargie est un assoupissement profond, tranquille, qui fait perdre toute mémoire. Il vient d'une cause lente & froide, d'ailleurs semblable à plusieurs autres causes dont on a parlé ( 857. ), & souvent formée par le concours de plusieurs causes de cette même nature ( 857. ) Le *cataphora* differe à peine des maux qui précédent.

*Agrupnodes.* Il paroît supposer l'affaiflement d'une grande partie du cerveau, tandis que le reste est libre; si-bien que les humeurs qui ne peuvent passer par la première, dérivent sur la seconde. C'est-là pourquoi il se termine souvent par une inflammation du cerveau.

*Coma Somnolentum.* Il y a des personnes qui dorment si serré, qu'on les pourroit transporter dans des lieux éloignés, sans être plus ébranlés que nous le sommes du mouvement d'un bateau dans lequel nous sommes transportés.

*Mêmes.* Un homme qui avoit reçu un coup à la tête, étoit tombé dans un sommeil perpétuel & si opiniâtre, qu'on ne pouvoit l'éveiller. Je vis dans l'ouverture qu'on fit de son cadavre une grande quantité de sang épanché sous le crane.

*Carus* est un profond sommeil accompagné de fièvre aigue; il dénote une inflammation du cerveau, telle qu'il n'en reste aucune partie propre à laisser passer les esprits.

*Léthargie.* Elle est produite par un froid lent qui obstrue tous les vaisseaux du cerveau, & qui empêchant les esprits de se séparer, nous fait nécessairement tomber dans un sommeil perpétuel. Notre sang dépourvu du liquide, qui doit couler par les plus petits canaux. Il survient un assoupissement naturel, parce que ce liquide subtil ne peut se réparer que par le sommeil. C'est ainsi qu'une poule lorsqu'elle couve, fait tout ce qu'elle peut pour faire exhaler tout ce que l'œuf renferme de volatile à travers la coquille: par la même raison, une chaleur modérée & égale, repare pendant le sommeil les parties les plus subtiles des hu-

meurs ; & le blanc d'œuf sans la chaleur de la poule qui le couve , & nos humeurs sans le sommeil ne pouroient acquérir cette subtilité qui leur est nécessaire.

## §. D C C C L I X.

Quand on n'a pas la faculté d'appercevoir l'action des corps sensibles sur les sens externes , cette maladie se nomme *anaesthésie* , il y a divers degrés dans ce mal ; les sens sont engourdis , hébétés , confus , on n'a qu'une mémoire petite & confuse , la grande mémoire qu'on avoit est détruite , le jugement & le raisonnement ne sont point sûrs , sont troubles , confus , ou détruits ; cela va quelquefois jusqu'au délire , à l'imbecillité , à la fureur , à la manie , à la dépravation de l'imagination , & à toutes les maladies qui peuvent se rapporter ici. Tous ces degrés dépendent de plusieurs causes de différente nature , qu'on peut commodément déduire de celles qui ont été expliquées ( 836. jusqu'à 859. ) Cependant les principales sont l'âge , les passions , la rigidité , la laxité , la concrétion , la destruction des solides , l'épaississement , l'acrimonie , l'inaction des fluides.

*Anaesthésie.* C'est un état du sensorium com-

mun dans lequel l'ame ne fait pas réflexion sur les idées corporelles qui se présentent à elle, ou bien le sensorium commun lui-même est vicié de manière à ne pouvoir être en aucune façon touché par les objets, ou qu'il n'en représente aucun à l'ame. C'est une loi de la nature humaine qu'on ne peut expliquer, mais qu'on découvre par expérience, qu'il y a une partie dans le cerveau à laquelle s'attachent des pensées comme à quelque chose d'arbitraire. Soit l'histoire la plus triste d'une action la plus cruelle d'un Tyran, écrite en latin. Présentez-là à un homme qui ne sçait que l'Arabe; il verra des lignes, des petits cercles, des figures, du papier & rien de plus; mais si vous la montrez à quelqu'un qui sçait le latin, il ne verra certainement pas autre chose que ce qu'à vû l'Arabe, il aura néanmoins l'ame troublée, & il sera touché de compassion, transporté de colere & d'indignation. Ce ne sont donc pas les lettres qui produisent les pensées, & cependant l'habitude que nous avons d'attacher certaines idées à des caracteres arbitraires, fait que ces caracteres excitent en nous certaines pensées. Il n'est pas nécessaire que le corps soit absolument beaucoup altéré, pour qu'un homme de bon sens commence à déraisonner; le plus petit changement du sensorium commun suffit pour cet effet.

*Mémoire.* Quelquefois elle est trop frappée, comme dans les mélancholiques, qui ont toujours la même idée présente à l'esprit. Tout périt avec elle, l'entendement, le jugement, & enfin le témoignage intérieur de notre propre être. L'homme prend pour époque de son existence le tems le plus éloigné dont il peut

le souvenir , & il cesse d'être , si-tôt qu'il a perdu la mémoire ; car le souvenir , c'est avoir un témoignage intérieur d'une pensée présente , qui cadre avec une pensée précédente. La mémoire étant perdue , les idées n'ont plus de connexion , & l'ame devient un atome pensant , qui ne peut porter son jugement sur le bien & le mal , & qui enfin ne se connoît pas soi-même , car cette connoissance est elle-même une idée qui en suppose une antécédente ; mais cette mémoire , tant que nous vivons , dépend du corps , elle se fortifie & périt avec lui. Les enfans & les vieillards n'ont presque pas de mémoire , & ceux dont les nerfs sont très tendus , qui ont beaucoup de vaisseaux , & qui ont peu de calus dans le cerveau , en ont beaucoup. Ne pensons nous plus après la mort ? j'en doute. SOCRATES a , suivant sa coutume , très-àgément discoursé de toutes ces choses dans *Criton*.

*Confuse.* Le bon homme SOCRATES étourdi de la quantité extraordinaire de bon vin qu'il avoit bû dans le festin d'ALCIBIADE , fut troublé jusqu'au point d'ordonner à un joueur de luth de chanter quelque chose de divertissant qui le fit sauter ! Ce joueur chanta si bien que SOCRATES ne pût s'empêcher de sauter. Ce convive avoit certainement besoin d'un Médecin pour corriger le peu d'âcreté qui provenoit du vin.

*Delire.* C'est une chose incroyable , néanmoins très-vraie & presque aussi certaine qu'une démonstration mathématique. Un homme sensé prit avec les semences du paveau quelques-unes de la jusquiame , il tomba quelques heures après dans un délire surprenant , & qu'on n'avoit jamais vû. Un prudent Médecin lui

donna un gros de vitriol blanc, le malade vomit, & il recouvrit sur le champ son bon sens, après avoir rendu ces semences encore entières. Le peu de ces semences qui étoit parvenu jusq'au cerveau, lui avoit ôté l'identité, & l'avoit mis hors de lui-même.

*Manie.* Une chaîne interrompue des premières idées avec les suivantes, lorsqu'après une idée, il s'en présente à l'ame une discordante; car les idées des fous prises séparément ne sont pas des folies, la chaîne & la représentation d'une idée précédente avec la présente, est simplement imparfaite.

*Passions.* Quiconque aime, ne voit & ne pense qu'à l'objet de son amour; un Géometre ne pense qu'à ses lignes, tout le reste n'est rien pour lui, & il se considère comme s'il étoit seul dans l'univers.

*Plusieurs différentes.* Les passions dépendent ordinairement d'une certaine condition du corps. Un homme en santé peut à peine être triste, & s'il faut nécessairement qu'il feigne d'avoir du chagrin, les signes agréables d'une bonne santé se manifestent toujours sur son visage. Un mélancolique ne peut presque pas devenir joyeux, sans qu'on produise sur son corps quelque changement.

*Laxité.* La leucophlegmatie abolit ordinairement la mémoire & les sens. Il faut rendre ceux qui sont attaqués de cette maladie plus robustes. On doit employer des moyens curatifs contraires dans la phrénésie: c'est-à-dire, qu'on doit relâcher les fibres trop tendues: ainsi il convient de les exciter dans le premier cas, & de les calmer dans le second.

*Concrétion.* C'est de-là que dépend l'insensibilité des vieillards, dont l'ame cesse d'être le

miroir du monde. La perception & la sensibilité s'absorbent peu à peu, & l'ame est, pour ainsi dire, obligée de s'envelopper en elle-même, & de ne s'occuper que d'elle, c'est-à-dire, des idées qu'elle a acquises auparavant. BARSILAI a très-bien décrit cette misere des vieillards, lorsqu'invité à la table de DAVID, il le supplie de faire cet honneur à ses enfans; car tous ces biens, ajoutoit-il, ne me sont plus sensibles. En effet, il ne pouvoit distinguer le bon du mauvais, ni goûter ce qu'il buvoit & ce qu'il mangeoit, ni entendre les concerts, &c. (L. SCHEMUEL. 11. Ch. 29. V. 36. suiv.) Ainsi une grande partie des passions depend du corps; effectivement un hypocondriaque est toujours sérieux dans le spectacle le plus agréable, & parmi les délices de tout genre; mais celui au contraire qui est naturellement gai, peut à peine se contenir dans le tems même où tout le monde est consterné.

### §. DCCCLX,

L'apoplexie est la privation subite & entiere des sens externes, internes, & de tous les mouvemens volontaires, tandis que la respiration & le pouls persistent souvent avec plus de force, ainsi que les fonctions qui en dépendent immédiatement; la cause est tout ce qui empêche dans le cerveau, les esprits de couler de l'origine de la moëlle du cerveau, par les nerfs du cerveau; ce qu'on peut assez commo-

dément rapporter à toutes les causes qui compriment le cerveau, extérieurement ou intérieurement, & qu'on peut ranger dans cinq classes principales, qui sont, 1<sup>o</sup>. les fractures, les impressions, les exostoses, les tumeurs, les compressions du crâne qui est encore tendre dans la jeunesse & dans l'enfance. 2<sup>o</sup>. Des humeurs sanguines, séreuses, purulentes, pituiteuses, sanieuses, extravasées, croupissantes, dans les lieux où elles peuvent comprimer ou corroder le cerveau & les membranes, comme entre le crâne & les membranes, entr'elles & le cerveau, dans les ventricules du cerveau, à la moëlle allongée, à la moëlle spinale. 3<sup>o</sup>. Des tumeurs inflammatoires, aqueuses, séreuses, purulentes, muqueuses, sebacées, schireuses, pierreuses, formées dans les mêmes lieux, qu'ils compriment également. 4<sup>o</sup>. Le sang qui ne peut aborder au cerveau, ou est transmis au-delà, principalement par le vice de vaisseaux blessés, comprimés, obstrués par des polypes épais ou gangrenés. 5<sup>o</sup>. De pareils empêchemens formés dans les petites veines, dans les sinus, dans les veines, par lesquelles le sang revient du cerveau; or ces

360 *Institutions de Médecine*  
obstacles viennent principalement de la  
compression des veines.

*Cerveau.* Elle ne peut avoir lieu ailleurs, puisqu'elle n'est autre chose qu'une suspension de l'affluence & du cours des esprits animaux dans les nerfs des sens & du mouvement. C'est là la cause prochaine, il peut y en avoir une infinité d'éloignées, qui toutes néanmoins produisent la prochaine. Mais cette multiplicité nous oblige à les ranger sous certaines classes. Bellini a aussi observé de même que lorsqu'on a tiré quelques onces de sang, le malade se trouve mal, assoupi, & qu'il ronfle, parce que la compression du sang sur le cerveau n'a plus lieu, & qu'il périt si-tôt qu'il ne se porte plus rien au cervellet. Il paroît aussi qu'on perd dans l'apoplexie le témoignage de soi-même, quoique toutes les actions qui dépendent de l'ame, le sentiment & le mouvement subsistent encore, & que la faculté vitale soit conservée pendant ce tems, où l'homme vit presque comme une plante.

*Fraçture.* Il n'y a naturellement entre le cerveau & le crâne aucun espace capable même de contenir une goutte de liquide. Lorsqu'un os enfoncé, ou qu'un liquide épanché entre le crâne & le cerveau s'est formé quelque espace dans le crâne; le cerveau doit nécessairement s'affaisser, pour faire place, & être comprimé, jusqu'à ce que cette matière ait un espace capable de la contenir; & c'est-là la cause de l'apoplexie chirurgicale. J'ai vû une apoplexie à un enfant nouveau né; je soupçonnai que la Sage-Femme, ou que quelque Gardienne, l'avoit trop serré: je fis défaire toutes les brides, &  
il

il est surprenant comme l'enfant recouvrit la santé en aussi peu de tems, qu'on auroit à peine pû compter vingt.

*Exostose.* Un homme de très-grande naissance mourut d'apoplexie, après quelques attaques d'épilepsie. RAW fit avec moi l'ouverture du cadavre, & nous trouvâmes des tumeurs si considérables dans le crâne, que les esprits devoient nécessairement en être irrités, leur cours dérangé, & qu'enfin elles devoient causer l'apoplexie. Ces apoplexies surprenantes se manifestent dans la vérole, & sont causées par l'exostose de la table interne du crâne, laquelle comprime le cerveau.

*Vaisseaux.* DRELINCOURT a fait voir dans ses canicides, que si on lie une des carotides d'un grand chien, que cet animal chancelle; que si on lie les deux, il ronfle; que si outre cela on lie une des vertebrales, il tombe apoplectique, & que le cœur commence à être attaqué; que si enfin on lie les deux carotides & les deux vertebrales, il tombe mort: de-là il paroît qu'il n'est pas difficile de dompter l'animal le plus feroce, le lion même, pourvû qu'on puisse le saisir par le col & le lui comprimer; car alors toutes les forces de la bête s'abattent.

*Veines.* Si on lie la veine jugulaire externe d'un chien, l'animal, suivant que l'observe DRELINCOURT, est aussi incommodé; si on lie les deux, il en est malade, il ronfle, il s'enfle, il rougit, il écume, il est suffoqué; parce que le sang veineux ne peut sortir du cerveau, tandis que le sang artériel trouvant un passage libre par les carotides, continue d'y monter. Les pendus meurent de cette espece d'apoplexie.

*L'empêchement.* J'ai vû une apoplexie de cette espece dans un enfant nouveau né d'une mere âgée : je lui présentai sur les narines l'esprit de sel ammoniac pour donner plus de jeu au cerveau, & le mal disparut.

### §. D C C C L X I.

La paralysie consiste en ce que les muscles sont immobiles & flasques en même-tems : ce mal vient de ce que les esprits ne peuvent couler dans les fibres du muscle, ou le sang artériel dans ses vaisseaux ; & cela dépend du vice du cerveau, du nerf, du muscle même, ou de ses arteres.

La paraplegie est l'immobilité de tous les muscles qui sont situés sur la tête, & ont des nerfs qui partent du cerveau & du cervelet par la baze du crâne ; par conséquent la cause de ce mal réside ordinairement dans le quatrième ventricule, ou au commencement de la moëlle épiniere.

L'hémiplégie est la même maladie, mais seulement d'un seul côté de tout le corps : la cause est donc la même, excepté qu'elle n'a son siège que dans un seul côté du cerveau, ou de la moëlle de l'épine.

On connoît clairement par-là la paralysie d'une partie singuliere, & l'on

conçoit pourquoi la paraplegie, ou du moins une forte hémiplegie se trouve avec l'apoplexie? Et pourquoi l'une ou l'autre de ces deux especes de paralyfies survient presque toujours, & dure long-tems, après que l'apoplexie est dissipée.

*Paralyfie.* C'est une impuissance du mouvement musculaire, dans lequel les parties sont flasques.

*Paraplegie.* C'est une apoplexie qui a son siege dans la moëlle épiniere, & alors toutes les parties qui reçoivent des nerfs de la moitié de la moëlle, sont en même-tems paralytiques.

*Singuliere.* Qui réside toujours dans l'artere ou dans les nerfs, ou dans la partie du cerveau d'où le nerf provient; car elle n'est jamais dans le cœur, autrement cette paralyfie causeroit la mort; & je soupçonne que c'est-là la cause de la mort la plus subite dans les plus grandes pestes. J'ai lû des histoires de la peste de Londres qui autorisent mon soupçon. La paralyfie des muscles est une maladie chronique, qu'on peut supporter, & vivre long-tems.

## §. D C C C L X I I.

L'épilepsie, ou le mal caduc est une abolition subite & totale des sens externes, internes, & des mouvemens volontaires, avec résolution, & de violentes convulsions alternatives. D'où il paroît qu'il se fait ici un concours de

deux causes opposées en quelque sorte, l'une d'apoplexie, l'autre de veilles, ou de *coma vigil*, ( 856. 858. 860. ) qui agissent tour à tour, qui ne sont pas si fortes, & qui ne durent pas si long-tems qu'alors.

*Epilepsie*. C'est une abolition soudaine des actions animales, accompagnée d'un mouvement violent spasmodique de tous les muscles.

*Caduc*. Quoiqu'ils tournent pendant quelque tems en rond dans le commencement du paroxisme, & que d'autres aillent en ligne droite, perdent la tête & ne se ressouviennent plus de ce qu'ils ont fait : si-tôt que ce mal est invétéré, ils en tombent toujours.

*Réciproque*. La cause prochaine de l'épilepsie est cet état du cerveau dans lequel toutes les parties du cerveau relatives au sens sont fermées, tandis que celles des mouvemens volontaires sont ouvertes, & que les esprits y passent plus promptement. De-là toute apoplexie tourne à l'épilepsie, lorsqu'elle se relâche, c'est-à-dire qu'elle se change en un profond sommeil, duquel on a de la peine à faire revenir les malades : mais si-tôt que ce mal a cédé, les sens & la raison se rétablissent peu à peu & lentement.

### §. DCCCLXIII.

Le vertige est une rotation apparente des objets, avec une vacillation des membres : ses causes sont les mêmes que celles de l'apoplexie, mais plus légères.

*Vertige.* Elle est plus mauvaise, entre autre dans l'obscurité, car autrement dans le jour, lorsque le corps vacille simplement de sorte qu'il ne peut se soutenir, les malades tâchent de s'accrocher à quelque chose, parce qu'il leur semble que tout tourne. Le degré le plus dangereux du vertige, c'est lorsque le malade croit voir un arc-en-ciel. La cause de ce phénomène est surprenante; par exemple, lorsque les enfants tournent en rond les yeux ouverts, ils se trouvent mal, & ils tombent comme d'apoplexie, si ils continuent long-tems ce jeu; mais lorsqu'ils tournent les yeux fermés, les effets du vertige ne sont pas si considérables; en effet les chevaux ne sont pas incommodés, lorsqu'ils tournent une roue les yeux bandés. Il y en a qui ont des vertiges pour regarder en bas lorsqu'ils sont dans des lieux élevés, & moi-même j'ai eu des vertiges si considérables après avoir mangé de la cigue, que tout me sembloit tourner, & que je pouvois à peine me soutenir; mais je n'eus pas plutôt pris un vomitif, que le mal disparut. Un Jardinier fort robuste qui coupoit cette plante fut aussi vivement attaqué de vertiges. Si la cigue aquatique de GESNER produit le même effet. Le vin & les débauches causent le lendemain des vertiges; les vertiges sont donc souvent une maladie de l'estomac.

§. DCCCLXIV.

Le spasme ou la convulsion est une contraction de muscles, involontaire, violente, avec l'attraction de la partie à laquelle le muscle est attaché; sa

cause, qui est la forte & longue influence du suc nerveux dans le muscle, dépend d'une infinité d'autres causes qui se trouvent dans le sang, dans les arteres, dans les meninges, dans le cerveau, dans les nerfs, dans les muscles, & dans le crâne.

Le *tetanus* ou la rigidité est une convulsion violente, involontaire, des muscles destinés à fléchir & à étendre une partie; elle est donc universelle, en ce qu'elle affecte tous les muscles, ou particuliere à certains membres.

L'*emprostotonus* est le spasme des muscles qui fléchissent en devant la tête, le col, le thorax, les lombes.

L'*opisthotonus* est le spasme des muscles qui fléchissent en arriere la tête, le col, le dos; & pour peu qu'on y fasse attention, il est évident que ces derniers ont la même cause que le spasme, mais qu'elle est universelle, presque toujours subtile, violente, venimeuse.

Le *spasme*. C'est la détermination de la faculté contractive vers un muscle plutôt que vers un autre, de forte que la partie à laquelle il est attaché est violemment tirée, de la même façon qu'elle le seroit par un mouvement volontaire, quoique cela se fasse involontairement. Les femmes hysteriques d'un tempérament délicat, sont aussi sujettes pour la cause la plus legere à cette maladie; mais les esprits se tranquilient,

si quelque cause plus violente que celle de la maladie affecte les nerfs, comme les odeurs fortes & l'esprit volatil de sel ammoniac.

*Tetanos.* C'est un spasme très-violent qui rend quelque partie immobile; alors l'un & l'autre des muscles antagonistes est resserré par un mouvement spasmodique, c'est-à-dire, que le flexeur & l'extenseur d'une partie se contractent également. J'ai vu cette maladie dans le muscle temporal qui étoit plus dure que du bois. Je l'ai aussi vûe dans les jumeaux & dans le solaire qui étoient contractés & endurcis comme du fer; la cause alors agit avec beaucoup plus d'énergie que dans le spasme. HIPPOCRATE connoissoit très-bien cette maladie.

*Universelle.* Si la cause a son siége dans le cerveau. Elle est très-rare dans nos pays, & plus fréquente dans la Grece & dans les mines de métaux, surtout dans celles d'où l'on tire le mercure ou l'arsenic. C'est de-là que PARACELSE l'a appelée métallique: elle affoiblit bien-tôt les malades.

*Particulière.* Qu'on appelle *crampe*: c'est un tiraillement incommode du muscle, lequel provient de ce que le tendon est dérangé de la situation, & de ce qu'il est en convulsion. Lorsqu'un muscle dans un homme sain se dérange de sa situation, il est sur le champ contourné, & il meut les parties autrement qu'en santé. La luxation de la mâchoire inférieure est une maladie semblable à celle-ci, & elle arrive, lorsqu'en baillant, la mâchoire inférieure est tirée en bas au point de déplacer les deux condyles de leur situation naturelle, si-bien qu'elle reste pendante; alors l'apophyse coronoïde pique par sa pointe les muscles, & en même-tems les muscles insérés à la machoi-

choire entrent dans d'horribles convulsions. Cette maladie se guérit, non pas en tirant la mâchoire en haut ni sur les côtés, mais simplement en bas & en devant, & enfin en haut. J'en ai vû qui ont été des jours entiers à réduire la mâchoire.

*Emprostonus.* C'est une maladie dans laquelle tout le corps est si contracté antérieurement, que les pieds touchent la tête, & que tout le corps est courbé en cercle: c'est le spasme des fléchisseurs de la tête, du col, du thorax, des lombes. Elle est quelquefois causée par la cigue aquatique de Gesner & par les vapeurs métalliques.

*L'opistotonus.* C'est la convulsion des muscles extenseurs du col, du dos, des lombes, des fléchisseurs de la cuisse & de la jambe, de tous en même-tems; ils fléchissent par ce moyen la tête en arriere, tellement qu'elle touche les talons. Ce mal tue dans l'espace de vingt-quatre heures, & les cadavres deviennent plus noirs que des Negres; alors le vulgaire ignorant soupçonne le malade d'avoir été empoisonné ou ensorcelé. Cependant la cause de ce mal est naturelle, puisque dans ce cas les muscles en contraction repoussent le sang artériel, & qu'ils expriment le veineux; s'ils restent donc trop long-tems en contraction, le sang veineux revient au cœur, de-là il passe dans les arteres, il arrive ensuite vers le muscle sans pouvoir y entrer, il s'y accumule jusqu'à ce qu'enfin il se fasse, par un grand effort, un chemin dans le pannicule graisseux; alors la partie la plus liquide s'évaporant, le reste du sang devient très-noir, & l'échymose qui s'y forme fait paroître le corps comme s'il étoit meurtri de coups. J'ai vû cet effet

dans l'enfant d'un Boulanger , à l'ouverture du cadavre duquel les voisins m'avoient fait appeler pour être témoin du poison qu'on lui avoit fait prendre ; les muscles étoient encore très-roides après la mort.

§. D C C C L X V.

On conçoit clairement de-là pourquoi le vertige , les convulsions , sur-tout générales , l'épilepsie , la paralysie , sur-tout si ces maux sont grands , opiniâtres , & viennent de cause interne , dégènerent enfin presque toujours en apoplexie.

§. D C C C L X V I.

Dans l'explication qu'on a faite ; ( 772. jusqu'à 779. ) des causes des maladies , on a exposé les vices des matieres , des excrétions , & de celles qui sont retenues au-dedans du corps ; c'est pourquoi c'est-là qu'il faut les chercher aussi-bien que leurs causes ; on peut rapporter ici les vers , les calculs , & autres corps étrangers.

§. D C C C L X V I I.

On dit que la qualité du corps est viciée , quand sa disposition paroît lésée , autant qu'on en peut juger par les sens ; & on considère sur-tout ici sa couleur & son odeur. Q v

*Qualité.* C'est ainsi que nous appellons tout ce qui paroît dans le corps, & que nous distinguons par les sens externes.

### §. DCCCLXVIII.

La couleur pâle, jaune, verte, livide, rouge, noire, de la peau, de la surpeau, de l'albuginée, de la cornée, des lèvres, de la bouche, de la langue, du gosier, de la caroncule de l'œil, dépend de semblables corps qui reluisent au travers des petits vaisseaux transparens: & selon le mélange ou la combinaison de ces couleurs, elles reconnoissent différentes causes, comme on le voit dans l'inflammation, dans le sphacele, &c.

*L'œil.* Parce qu'on peut voir au microscope les humeurs à travers les parois transparentes des vaisseaux, mais ces endroits sont rares; c'est-à-dire que les yeux, les paupières & la langue ne sont pas couverts de peau. J'ai vû dans un homme en santé dont l'œil étoit tourné vers la lumière, des humeurs passer dans des vaisseaux transparens; de-là on peut juger quelle est la circulation du sang & quelle est celle du serum dans un malade.

### §. DCCCLXIX.

La couleur pâle, rouge, jaune, brune ou noire vient de contusion, d'in-

inflammation, d'abcès, des maladies de la moëlle, de la destruction du périoste, de la carie, du *spina ventosa*.

*Pâle.* Elle dénote une cacochimie aqueuse, & on peut en observant les yeux faire toute l'histoire de la maladie: en effet on voit que c'est la partie rouge du sang qui manque, & qu'ainsi le malade souffre tous les maux qui en sont la suite: on peut par exemple en toute sûreté prédire au malade, que lorsqu'il fait un peu plus d'exercice qu'à son ordinaire, son cœur palpite, &c.

*Jaune.* Elle dénote une obstruction du foye, & par conséquent on se sent des inquiétudes dans les hypocondres, les excréments sont blancs, l'urine est teinte de couleur de safran. La couleur verte indique que le mal est plus grand. C'est-là le moyen de deviner & de passer dans le vulgaire ignorant pour faire des miracles.

*Rouge.* C'est un signe d'une abondance de bon sang, de la diathèse phlogistique, de douleur de tête, d'un pouls fort; mais le changement successif nous apprend beaucoup de choses dans tout ceci. C'est donc avec raison que les Médecins cliniques recommandent de ne point quitter jamais quelqu'un attaqué de maladie aigue, qu'après avoir examiné ses yeux & sa langue; car ces parties fournissent un diagnostique bien clair. Les Médecins des chevaux ou les bouviers habiles, connoissent bien ces moyens, lorsqu'ils achètent des bœufs, des moutons & des chevaux, & qu'ils ne veulent point être trompés en achetant des bestiaux malades. En effet ils regardent les yeux de ces animaux, & ils observent les préages d'une santé parfaite ou

de la maladie ; & il est croyable que ceux qui achement des hommes se servent des mêmes caractères ; c'est à dire qu'ils jugent par les yeux & par les levres , si ces hommes sont capables de supporter de grands travaux.

Si un os découvert par malheur , & d'une couleur à demi transparente, d'un rouge blâtre presque comme l'ongle , devient pâle ; le sang ne se meut plus à travers les os , & cette couleur annonce de même que les ongles pâles, un accès de fièvre & une syncope prochaine : mais comme dans les personnes saines les os ne sont découverts dans aucune partie , il faut donc considérer les dents qui ne sont pas même couvertes de périoste. Ceux dont les dents jaunissent dans le scorbut & dans le rachitis , auront peu après leurs os attaqués de semblables maladies.

Quant aux maladies particulières des dents , elles commencent intérieurement dans les molaires , & sont causées par de la chair & d'autres alimens qui se pourrissent dans leur intervalle , & qui creusent les dents. Ces vices sont ordinairement extérieurs dans les dents canines & dans les incisives ; les petites pierres surtout & le tartre qui sort des vaisseaux surdentaires doit être emporté avec beaucoup de soin pour qu'il ne gâte point les dents , & qu'il ne les ébranle point.

### §. D C C C L X X.

La puanteur vient d'humeurs croupissantes , extravasées , corrompues , ou venimeuses , & de toute cause qui a tenue trop , & rend volatiles les huiles

& les fels, comme la difette, la chaleur, le trop grand mouvement, la trop grande acrimonie des chofes qu'on a prises.

*Puanteur.* On n'observe dans l'homme en fanté aucune puanteur, finon celle de fes excrémens; car l'odeur de l'urine n'eft pas extrêmement forte; c'eft-là pourquoi le bas ventre étant ouvert, il s'en éleve une vapeur difgratieufe; mais elle eft moindre à l'ouverture du thorax, & pour ainfi dire nulle à celle du crane. Lorsqu'on apperçoit donc de la mauvaife odeur dans quelque partie du corps, c'eft un figne certain que les humeurs dégènerent, que les fels s'alkalifent, & que les huiles tendent à fe rencir. La mauvaife odeur qui fort de la bouche, ou provient des ordures de la bouche & de ce que l'on néglige de la laver, ou du poumon, ou enfin de l'eftomac. L'exercice à cheval guérit celle du poumon, les eaux de fpades celle de l'eftomac, & l'eau commune avec une dixieme partie d'efprit de vin & une huitieme de fel, nettoye la bouche. Les animaux qui ne vivent que de végétaux, rendent des excrémens fans mauvaife odeur. Si une perfonne ne vivoit que de pain & d'eau, fes excrémens fentiroient moins mauvais que ceux de celle qui vivroit de différentes chairs, de mouton & de poiffons. Ceux qui me confultent fur la puanteur de leurs excrémens, fe trouvent ordinairement foulagés par l'ufage des alimens aqueux, acides & falés, que je leur confeille. Lorsque les excrémens font plus jaunes qu'à l'ordinaire, on peut encore hardiment

prescrite ces alimens. Dans la phtisie accompagnée de puanteur, je fais user de beaucoup de suc de limon, & je défens toute espece de viande : on doit en agir de même, lorsque l'urine est puante. J'observe la même règle pour les hydropiques; on peut cependant leur laisser manger de la viande, tant que leurs alimens ne puent point; les en faire abstenir, sitôt qu'ils sentent mauvais, & leur ordonner les acides.

## DE LA SEMIOTIQUE

EN GENERAL.

### §. D C C C L X X I.

**C**omme la maladie est un effet qui dépend de sa cause, c'est un être particulier, distingué de tout autre, & dont il faut par conséquent connoître la nature propre pour pouvoir la guérir; il faut avoir la même idée de la santé & de ses divers états.

*Estre.* Toute maladie est un être créé, distinct, physique, qui de même qu'une plante ou un animal est très-différent de tout autre être, & peut se connoître par tous les signes. Ce nom vient de *semeion* signe, qui tire son origine d'un mot Hébreux.

On appelle *signe* en Médecine toute apparition saisie par le sens, de la perception de la-

quelle le Medecin connoît quelque chose different du signe, & qu'il ignoreroit s'il n'avoit fait cette apparition. C'est ainsi par exemple qu'on connoît la fièvre quarte par les phenomenes externes, par la lassitude, &c. Les signes dans l'homme se tirent des choses qui se presentent & qui se sont presentées; & c'est de-là qu'on connoît non seulement ce qui a été & ce qui sera. En effet un Médecin connoît les conditions presentes du corps, mais encore les puissances. Lorsque je me suis assuré par les signes qu'un homme est plethorique, & qu'en meme-tems je prévois; suivant les Loix de la Physique, qu'il y aura le lendemain grande chaleur, & suivant sa conduite ordinaire que le malade boira le même jour beaucoup plus de vin qu'à son ordinaire; alors je peux certainement prédire qu'il pourra tomber en apoplexie. C'est la partie de la Medecine qu'HIPPOCRATE a la plus cultivée, & c'est elle qui lui a fait mériter le nom de divin. Tous les Grecs ont suivi son exemple, car les quatre cinquième de tous leurs livres ne traitent que des signes; & ils sont presque tous concus dans ces termes, après ce signe il arrivera tel changement, il faut donc employer ce genre de remede. HIPPOCRATE a regardé la maladie comme un être inconnu, & il a pensé que Dieu nous avoit donné des organes pour connoître les phenomenes, & que nous connoissions toute la maladie, si nous connoissions bien tous les phenomenes externes; car le symptôme est une partie de la maladie, tous les phenomenes ensemble la constituent; un Medecin a donc fait tout ce qu'on peut faire, lorsqu'après avoir observé tous les symptômes, il les compare avec les observations des es-

fers que de pareils symptômes ont produits, & il conclut de l'état présent de la maladie au futur. SYDENHAM Sectateur d'HIPPOCRATE a pensé qu'un Medecin connoissant tous les signes d'une maladie, connoissoit parfaitement ce qu'il falloit faire, & il a été persuadé que si toutes les maladies étoient connues, qu'on les guériroit facilement, en aidant un peu la nature, ou en la reprimant. On doit plaindre les Medecins qui ayant vû une nouvelle édition de *Prosper ALPIN* sur les présages de la vie & de la mort, on dit avec mépris, qu'est-ce que *BOERHAAVE* a donc trouvé de si merveilleux dans ce Livre qu'il a eu soin de faire réimprimer, puisqu'il ne traite que des signes? Il n'y a rien de plus intéressant à sçavoir pour un Medecin, car les signes lui suffisent pour apprendre ce que c'est que la maladie, qu'elle en est la cause, dans quelle partie elle est, quelles sont les humeurs & comment elles l'affectent.

*Pouvoir guérir.* On cherche des signes qui nous conduisent à distinguer les maladies les unes des autres, de la même façon que l'on distingue un diamant d'un autre.

### §. D C C C L X X I I.

Or la nature présente, ou de la santé, ou de son défaut qui est la maladie, rarement se manifeste aux sens par elle-même, c'est pourquoi on ne peut gueres venir à bout de connoître clairement quand un corps est en santé, ou en maladie; de plus l'état de l'une & de l'autre est souvent caché.

*Rarement.* On ne voit pas dans l'apoplexie le sang qui comprime le cerveau: on ne peut avoir une connoissance intime de la santé sans l'anatomie. On ne voit donc rien de ce qui se passe dans le malade, (si on en excepte les playes) que certains phenomenes apparents à l'extérieur.

§. DCCCLXXIII.

Mais la présence de la santé & de la maladie, donne lieu à certains effets qui dépendent du libre exercice des fonctions salutaires au corps, ou du dérangement de ces mêmes fonctions. Ces effets sont à la vérité distincts de ces causes, mais cependant ils en dépendent tellement, qu'ils manifestent leur nature, & comme nos sens peuvent les observer, ils n'aident pas peu à les découvrir.

*Effets.* La maladie & la santé sont des êtres également actifs. Il se fait dans l'homme sain certains mouvemens, certaines fonctions, qui se passent autrement dans l'homme malade, ou qui n'ont pas lieu, ou qui pèchent: ce sont les fonctions lésées. On connoit la santé par les actions qui sont à sa suite, & la maladie par celles qui s'éloignent de la santé.

§. DCCCLXXIV.

Quand on sçait d'ailleurs quelle partie du corps est affectée, quelle cause

agit sur elle, & comment on découvre aisément par les lumières de la physiologie, la nature de l'effet qui s'ensuivra, soit qu'il doive être favorable ou contraire, il importe peu que cette cause soit externe, interne, naturelle, accidentelle, salutaire, morbifique, ou mortelle.

*Physiologie.* On connoît la nature molle de la pulpe du cerveau, & on sçait quels sont les effets qui en dépendent. On apprend qu'un homme a reçu un grand coup de marteau dans cette partie du crane qui renferme le cerveau, il est aisé de conclure que cet homme tombera en apoplexie; & on le prévoit aussi sûrement que si on l'en voyoit effectivement affecté; mais si le bras reçoit un pareil coup de marteau, il ne produira pas le même effet; il faut donc connoître la partie lésée & la cause.

### §. D C C C L X V.

Ces effets (873.), & ces causes (874.) en tant qu'ils sont sensibles par eux-mêmes, ou par les accidens qui en sont immédiatement déduits, s'appellent phénomènes, & ceux-ci prennent communément le nom de signes, lorsque de ces effets connus par les sens, la voie du bon raisonnement conduit à démontrer la nature, l'état, l'événement, tant de la santé, que de la maladie & de la mort.

*Phénomènes.* Les sens apperçoivent, & l'ame connoît les changemens qui arrivent au corps; les signes de ces changemens se tirent des choses qui sont au dedans de l'homme, de celles qui sont au dehors, & de tout ce qui agit sur lui; & ils sont relatifs à la santé, à la maladie & à la mort.

*Evenement.* On connoîtra de quelle importance il est de bien connoître les signes, si on fait attention que le sort d'un Royaume entier peut dépendre du rapport d'un Medecin; par exemple de la réponse qu'il fait lorsqu'on lui demande si le fœtus a vécu dans la matrice.

§. DCCCLXXVI.

Ces signes sont appellés diagnostiques, quand ils font connoître la condition présente d'un corps vivant, sain, malade, ou mourant; prognostiques, lorsqu'ils font prévoir ce qui doit arriver; lorsqu'enfin ils rappellent l'idée du passé, on leur donne le nom d'anamnesticques.

§. DCCCLXXVII.

En désignant ou caractérisant une maladie, ce signe qui lui est propre, qui en est inséparable, comme provenant de sa nature, est appellé pathognomonique.

Il est donc très-utile & même fort

nécessaire de le découvrir : il est souvent très-difficile d'en venir à bout, quoiqu'il soit toujours présent à la maladie, tant qu'elle conserve sa nature. De plus il est souvent composé du concours de plusieurs signes.

*Patognomonique* qui convient si-bien à une maladie, qu'il ne puisse convenir à une autre : lors donc qu'il est connu, on ne peut confondre cette maladie avec aucune autre. Qu'il seroit à souhaiter que nous en eussions de pareils dans toutes les maladies ! mais à peine en avons-nous trois ou quatre dans toute la Médecine. L'affaïssement de la cornée est un signe certain du défaut de l'humeur aqueuse. Le signe patognomonique unique qu'il y a une pierre dans la vessie, c'est lorsqu'on la touche avec le cathetere après l'y avoir introduit.

*Très-difficile.* Que nous serions heureux, si nous en avions de semblables ! Celui qui donneroit la description d'une seule maladie & de ses signes particuliers, par exemple, de toutes les différences de surdité, seroit plus utile au genre humain, que ne le fut le célèbre Alexandre par tous ses meurtres.

*Composé.* Connoître le signe pathognomonique d'une maladie, c'est en connoître la cause physique. Mais cette cause n'est presque jamais simple. ( 1732 Elle n'affecte jamais un seul organe, mais toujours plusieurs ) les signes patognomoniques sont donc ordinairement des composés de signes. La pleuresie est une douleur inflammatoire du côté, qui s'accroît dans l'inspiration, & qui est accompagnée d'un pouls dur & d'une fièvre aigue con-

tinue : le point de côté n'est pas le seul signe , car il est quelquefois produit par les convulsions ; le point de côté accompagné d'un pouls dur n'en est pas encore un signe , car tout autre inflammation peut les occasionner ; ni enfin le point de côté & un pouls dur qui s'élève dans l'inspiration , mais seulement lorsque cette douleur est accompagnée d'une fièvre aiguë continue. Un de ces signes ne détermine rien , & tous réunis caractérisent la pleurésie. On renferme sous le nom de pleurésie autant de maladies qu'il y a de différentes pleuresies ; quoique ce nom reste , & qu'on l'attribue à toutes. La pleuresie est donc 1<sup>o</sup>. une maladie inflammatoire qui peut se terminer par résolution. 2<sup>o</sup>. Une maladie inflammatoire tendant à suppuration , 3<sup>o</sup>. une maladie inflammatoire qui suppure , 4<sup>o</sup>. une maladie inflammatoire qui a suppuré , 5<sup>o</sup>. une maladie qui d'inflammatoire qu'elle étoit , est dégénérée en abcès , dont la rupture forme l'empyème. Toutes ces maladies différentes entre elles demandent différents moyens curatifs. La saignée est très-bonne dans le cas de résolution , & très-dangereuse dans la suppuration , puisqu'elle prépare un espace par lequel le pus peut passer dans le sang & le corrompre.

§. DCCCLXIX.

Pour les signes qui apprennent le changement ou la variété des conditions d'une maladie , on le nomme *epi-guomenes*.

§. DCCCLXXX.

Leur connoissance est si nécessaire

pour avoir celle des maladies, & les guérir, qu'il n'est rien de plus avantageux dans la pratique; & quand on les néglige, il en arrive de grands désordres.

### §. DCCCLXXXI.

Or comme tous ces signes sont des effets produits par la cause du mal, par le mal même, & par les symptômes qui changent sans cesse, ils marquent donc en tout tems d'une maladie, la nature présente de la matière qui avoit d'abord produit le mal, ou de celle que le mal avoit occasionné, c'est pourquoi on a coûtume de les ranger en trois classes, qui sont:

1. De crudité, ou de coction.
2. De terminaison en santé, en maladie, ou par la mort.
3. De sécrétion & d'excrétion de matières cuites; on les nomme pour cette raison décrétoires ou critiques.

*Condition.* Tout Médecin qui se fait une loi de ne jamais quitter son malade, sans avoir parfaitement connu l'état des visceres, est un bon Médecin. Jamais je n'allois autrefois voir un malade, sans écrire par ordre tous les signes & les symptômes de la maladie. Il est incroyable combien j'en ai retiré de profit. Si

vous vous conduisez de cette façon, & que vous connoissiez quatre ou cinq maladies d'une classe par leurs signes, vous connoîtrez facilement ces maladies tout le reste de votre vie.

*Crudité.* On appelle crudité tout ce qui n'est pas dans l'état naturel : lorsqu'une matiere crue est en mouvement, c'est une orgasme ; si au contraire c'est une matiere dont la coction soit faite, c'est-là ce que l'on appelle une crise.

*Critique.* Et c'est ou la matiere de la maladie, comme le sang tenace dans la pleuresie, qui est une disposition du sang qui a causé la maladie : c'est-à-dire, que la moitié de la cause de la maladie, accompagnée de fièvre nigue & de point de côté, constitue la pleurésie. Cette matiere étant continuellement altérée, ou elle se résout, ou elle devient plus dense, ou c'est une matiere changée dans le tems de la maladie, par la cause de la maladie, ou par une cause procatarctique, ou par les deux ensemble, comme le sang corrompu, dans le même exemple, par la fièvre inflammatoire qui accompagne la pleurésie, & qui est la cause que la maladie continue.

---

---

## SIGNES GENERAUX

*D'une très-bonne santé.*

### §. DCCCLXXXII.

**I**L faut chercher ces signes dans la faculté, l'aisance, la gaieté, & la grande constance avec laquelle le corps fait toutes les fonctions ( 695. )

*Aisance.* Il y a des especes & des degrés de santé: entre cent personnes saines, une est plus saine que toutes les autres; celle-ci plus saine que celle-là, &c. C'est ainsi qu'HIPPOCRATE dit qu'il y a un grand nombre de choses dans l'homme, l'aqueux, le salé, l'amer, & enfin le plus salé & le très-salé dans le salé. Mais il faut connoître les signes de la santé, pour pouvoir juger de la maladie. En effet, la ligne droite se sert à elle-même de mesure & à l'oblique.

### §. DCCCLXXXIII.

On voit aisément les trois premières de ces quatre conditions, mais la quatrième est plus difficile à appercevoir; en effet on ne connoît cette grande constance que par les signes qui indiquent une longue vie dans le même sujet d'où il suit; que ces mêmes signes sont ordinairement la preuve d'une forte santé.

### §. DCCCLXXXIV.

Or tous les signes d'une longue vie sont des effets de cette constitution de toute la machine, par rapport aux solides, & aux fluides, de laquelle dépend la durabilité de toute la structure; & elle-même n'est autre chose que la réduction des alimens dans une nature

ture semblable aux parties qui forment la machine saine.

La longueur de la vie dépend, 1<sup>o</sup>. de la bonne constitution du corps, 2<sup>o</sup>. de la résistance contre ce qui le détruit; c'est-à-dire, qu'il faut que les choses non-naturelles soient changées en naturelles, & que tout ce que l'on prend soit rendu vital.

§. DCCCLXXXV.

On a tant observé ces signes, qu'on croit pouvoir les rapporter en Europe aux classes suivantes.

1. A la génération: il faut qu'on soit né de parens sains, vigoureux, qui ne croissoient plus; qui usoient rarement du coït, mais avec force, le matin après le sommeil, que les coctions sont parfaites, & sur-tout dans le printems qui est la saison des amours.

2. A la mere qui a portée, si elle étoit bien saine, si elle faisoit assez d'exercice, avoit l'esprit tranquille, ne vivoit que de bons alimens, & n'avoit qu'un fœtus à la fois à nourrir dans l'uterus.

3. A la naissance si on est venu au monde neuf mois entiers après la premiere conception, principalement au mois de Décembre, de Janvier, ou de Février.

4. A la façon dont le corps croît, si le corps & les forces augmentent lentement & fort également jusqu'à vingt-cinq ans.

5. A l'habitude du corps ; si le thorax est large, ample, vaste ; si le bas-ventre est plat & comprimé ; si les épaules, les bras, les cuisses, les jambes, sont fermes, musculeuses, charnues, & hérissées de beaucoup de poil ; si le crâne est grand & a beaucoup de capacité sur-tout à l'occiput, n'estimant pas la grandeur de la tête par celle du front, car autrement on y seroit trompé. Si la peau est dure, s'il y a peu de chair & beaucoup de graisse.

6. Aux humeurs, à un sang vermeil ; épais, qui, sorti des vaisseaux, se congele promptement, & assez fortement en une masse ténace : aux autres humeurs, qui doivent être abondantes, ténaces, médiocrement chaudes, peu huileuses, & douteuses.

7. Aux actions, à la respiration lente, grande, pleine, facile, égale, sans qu'on apperçoive le moindre changement dans les organes ; au pouls des artères, lent, grand, plein, égal, fort ; constant, & que des causes légères ne dérangent pas aisément ; à un ventre pa.

resseux & sec, sans causer d'incommodité; à des urines cuites, & en petite quantité; à des sueurs rares, à un sommeil profond, égal, qui répare les pertes; à une grande faim, avec une digestion facile; à l'ardeur avec laquelle on supporte le travail; à l'esprit tardif, ainsi que les mouvemens de l'ame & du corps; à cette constance qui fait qu'on supporte tous les changemens de la vie sans en être ébranlé.

*Signes.* J'ai cherché de toutes parts ces caractères, sur-tout des Capitaines qui achètent cher leurs soldats, & qui en conséquence ont grand soin de prendre garde s'ils sont robustes & propres à supporter les travaux, la faim & la soif. Je l'ai ensuite appris d'un autre qui avoit coutume d'acheter des esclaves pour les galeres.

*Europe.* Nous avons des mémoires de l'état de la Médecine Européenne, nous ne sçavons presque rien de celle des autres parties du Monde; car les Arabes tirent des Européens la plûpart des connoissances qu'ils ont sur les maladies.

*Rarement.* LYCURGE pour rendre les plaisirs plus sensuels, porta cette sage loi, Que tous nouveaux mariés qui seroient convaincus d'avoir vu leurs femmes, seroient publiquement notés d'infamie. Par ce moyen il rendit les plaisirs toujours sensuels; & comme ces hommes avoient rarement occasion de se satisfaire, ils devenoient plus passionnés; c'est ainsi qu'il rendit les citoyens les plus forts de tous les

hommes. En France les enfans d'amour passent vulgairement pour être plus robustes que les légitimes.

*Printems.* L'homme ne paroît pas avoir de tems particulier à la génération, mais cela est manifeste dans les brutes. Les Archives publiques dans lesquelles on trouve l'énumération des vivans & des morts, on voit que les hommes qui naissent trois mois avant l'équinoxé du printems sont les plus sains. Ce sont les loix que SOCRATE prescrivit autrefois, lorsqu'il reprochoit aux hommes les soins qu'ils prenoient pour que leurs jumens leur donnassent de beaux poulains, tandis qu'ils négligeoient les moyens nécessaires pour avoir des enfans bien construits.

*Exercice.* Une des principales raisons pour laquelle les enfans sont si délicats dans leur commencement, c'est parce que leurs meres sont d'un tempérament délicat, menent une vie oisive & paresseuse : il vaudroit beaucoup mieux qu'elles prissent de l'exercice : c'est ainsi que les jumens sont des poulains très robustes, comme le dit VIRGILE. Et ceux qui desirent d'avoir des chevaux forts, font faire de l'exercice à leurs jumens. Ceux qui élèvent ces chiens si recherchés pour la course & pour la chasse, prennent le même soin.

*Fœtus.* Il est toujours plus fort, toutes choses d'ailleurs égales, que lorsqu'on en a deux ou trois. Le fœtus d'une mere toujours saine pendant le tems de sa grossesse, est encore plus robuste, & d'autant plus qu'il a été porté plus long-tems ( 1732. ) L'accouchement ne doit être ni précocé ni retardé.

*Decembre, Janvier & Février,* parce que ces enfans ont été construits dans le printems.

*Lentement.* Les animaux & les hommes qui croissent trop vite, vivent moins que les autres, parce que leurs vaisseaux s'endurcissent trop promptement, & qu'ils ont une disposition à la phtisie. Les jeunes gens qui paroissent à peine croître, vivent plus longtemps. Je trouve cela dans les Journaux, que j'ai fait exprès, c'est-à-dire, que le tems de l'état, de la vigueur, & de l'état décrépite, est ordinairement aussi grand que le tems de l'accroissement. C'est ainsi que celui qui croît pendant 24 ans, peut vivre 75, reste en vigueur jusqu'à 50, & se détruit depuis ce tems jusqu'à 75.

*Capacité.* Non pas de maniere que le bas des joues, lâche, soit pendant; mais de façon que les os du crâne renferment une grande cavité. Il paroît que les anciens Sculpteurs ont fait exprès une petite tête à HÉRCULE & à LAOCOON, mais cela vient de ce que leurs épaules sont si larges, qu'elles cachent presque leur tête.

*Epais.* On jouit d'une santé parfaite lorsque le sang est fin & vermeil, mais on n'en jouit pas constamment. Les humeurs plus tenaces font mieux supporter le travail; c'est-là pourquoi un homme robuste sue rarement après les travaux.

*Changement.* Plus on se porte bien, moins on donne de signes extérieurs qu'on respire, si on en excepte cependant le tems du sommeil, comme je l'ai moi-même observé attentivement dans les personnes les plus saines, parce que les poumons sont plus libres, qu'ils s'étendent & qu'ils se contractent mieux, & qu'ils agissent parfaitement sur toutes les humeurs. Plus au contraire la santé est chan-

cellante, & plus la respiration se manifeste par des signes extérieurs.

*Legeres.* Ceux qui achètent des Esclaves comptent le nombre des battemens de leur pouls & de leur respiration dans un tems donné, ensuite ils les font courir; si ce grand mouvement ne change pas beaucoup le pouls & la respiration, c'est pour eux un signe que ces Esclaves sont vigoureux. Plus on est enclin à la maladie & plus la moindre cause suffit pour changer le pouls; & ceux qui sont d'un tempérament plus délicat, ne peuvent à peine faire aucun exercice, que tout leur pouls ne devienne deux ou trois fois plus fréquent. (1732.) BOERHAAVE attribua cette expérience à un Capitaine.

*Sec.* Car alors une grande partie des alimens passe dans le sang, & ne sort pas par les excréments, mais elle s'écoule par l'insensible transpiration. J'ai vû les personnes les plus saines se plaindre de la paresse & de la secheresse de leur ventre, elles ne connoissent certainement pas leur bonheur, puisque cette secheresse est un signe d'un tempérament robuste. J'en ai connu qui jouissoient d'une santé parfaite, & n'alloient cependant à la garde-robe qu'une fois par semaine; au contraire, plus quelqu'un est foible, plus il rend d'excrémens & d'urine. Les hypocondriaques & les hystériques sont sujets à cette incommodité. C'est aussi un bon signe lorsque ceux qui mangent beaucoup & qui digerent facilement, n'ont pas chaud, & ne se sentent pas gonflés après diner.

*Sommeil.* Le sommeil des hommes les plus sains est profond, & semblable à la mort, mais ils sont tous gais à leur réveil.

*Esprit.* Ceux qui sont robustes, sont stupides ; au contraire &c. car l'esprit suppose une grande mobilité dans le cerveau & dans les nerfs ; mais en même-tems cette mobilité ne peut avoir lieu sans affoiblir le corps ; au contraire, la solidité dans laquelle la force consiste, suppose des nerfs peu propres aux pensées. Personne n'est parfaitement heureux, & qui est SALOMON ne peut être METHUSALEM. Nous ne sçavons rien de cet Anglois qui vécut si long-tems, sinon qu'il aimoit beaucoup le fromage, & qu'il commit un adultère à l'âge de cent ans.

*Changement.* Chaleur, froid, &c. c'est de-là que CELSE conseille de ne point prescrire aucune loi à un homme sain, mais que sa vie soit extrêmement variée pour disposer, par ce moyen, son corps à supporter facilement tous les changemens.

## §. DCCCLXXXVI.

Mais que la structure du corps soit propre à faire ses fonctions facilement, avec aisance & gaieté : c'est ce qu'on sçait, 1<sup>o</sup>. par le témoignage du sentiment qu'on en a. 2<sup>o</sup>. Par la présence des signes qu'on vient d'exposer (885.) 3<sup>o</sup>. Si les parties solides sont faites d'une matiere forte, ténace, élastique ; si elles ont la masse, la forme, la surface, la liaison, la situation, la proportion nécessaire, pour que les solides & les fluides puissent aisément faire

leurs mouvemens propres & communs.  
 4<sup>o</sup>. Si les humeurs sont d'une nature propre à faire sans inégalité, & sans les effets qui s'ensuivent le mouvement *intestinal*, celui de circulation, de sécrétion, d'excrétion, de nutrition; & le signe évident que tout se fait avec égalité, c'est lorsqu'on n'a ni pulsation, ni tumeur, ni douleur, ni chaleur, ni immobilité, ni insensibilité. 5<sup>o</sup>. Si telle est l'union du corps & de l'ame que les passions soient modérées & non véhémentes. 6<sup>o</sup>. Si le teint est d'un blanc rose, ou d'un noir geai; si la chaleur est modérée, & si l'on se sent léger. 7<sup>o</sup>. Si l'on a la force de résister à toutes les causes des maladies.

*Sentiment.* Chacun a en lui-même des présages de la longueur de sa vie; en effet, si les alimens ne l'incommodent point, c'est un bien; & c'en est aussi un si la respiration est libre après le repas, lorsque le chyle se mêle avec le sang; si on ne sent pas une partie plus pesante que l'autre, à la bonne heure, puisqu'en effet c'est un signe que la circulation se fait également, tant qu'une partie n'est pas plus pesante que l'autre: une personne en santé ne s'apperçoit point de la pesanteur de ses pieds, ni de son corps, lorsqu'elle se soutient sur ses pieds.

*Proportion.* Les Sculpteurs sçavans observent dans **MERCURE** une autre symétrie

que dans APOLLON ; une autre dans HERCULE. Cette proportion enfin telle qu'elle puisse être, & que les Sculpteurs connoissent, fait voir que le corps fait d'une certaine façon, est plus propre à certains mouvements particuliers. Tous corps dans lesquels les proportions sont bien gardées, s'acquittent aussi mieux de toutes les fonctions de la vie ; mais ceux dans lesquels une partie l'emporte sur l'autre, ne peuvent durer long tems.

*Faire.* Lorsque les parties sont mises dans un mouvement violent, sans pulsation, sans douleur, sans tumeur & sans rougeur ; car cela fait voir que les humeurs se distribuent également, puisque, suivant HIPPOCRATE, c'est une maladie, lorsqu'il se trouve pulsation, tumeur & douleur ; car lorsqu'on ne sent aucune pulsation, c'est un signe que tous les liquides passent sans trouver de résistance dans leurs canaux ; & c'est-là une des principales conditions pour vivre long tems.

*Modérées.* Le corps le mieux conformé pour l'ame est ordinairement sujet aux passions, à la colere, à la tristesse, ou à la joie. Heureux sont ceux dans lesquels cette mobilité est modérée, autrement les passions les détruiraient, de même que la teigne ronge un habit ; & ce sera là un signe manifeste de leurs passions. Il n'est donc pas surprenant que les passions se manifestent par leurs signes dans la structure du corps, & que l'on distingue à l'air d'une personne son esprit, à moins que la force de l'ame ne corrige les défauts du corps, comme Socrate corrigea son corps formé pour tous les vices, par la sagesse la plus sévère ; il obligea ainsi son ame d'habiter chez le meilleur de tous les mortels.

*Blanc.* Les hommes les plus maigres sont les plus sains ; les personnes délicates & qui ont assez d'embonpoint sont les plus sujettes aux maladies, & pour peu qu'elles maigrissent, elles sont défigurées d'une manière surprenante, & elles sont d'une constitution moins bonne. C'est aussi un très-bon signe lorsqu'on a faim, qu'on digere, qu'on va à la garde-robe, & qu'on s'endort tous les jours à la même heure.

### §. DCCCLXXXVII.

Mais le pouvoir de vaincre la cause particulière de telle & telle maladie, vénimeuse ou contagieuse, n'est pas toujours une marque d'une santé parfaite, & réciproquement le contraire a lieu, comme on le voit dans les maladies contagieuses & vénimeuses.

*Contagieuses.* La pleurésie, la petite-vérole & la grosse, sont des maladies qui moissonnent les fleurs de la jeunesse. Ceux qui sont attaqués de maladies chroniques, qui sont languissans se portent bien dans un air empoisonné, & les hydropiques sont presque guéris, tandis que les jeunes gens & les pléthoriques meurent. Ainsi, qui résiste à la peste ne doit pas se croire pour cela plus robuste. Enfin la meilleure disposition est celle qui, non-seulement résiste à une maladie, mais encore à toutes. Les Espagnols, tout secs qu'ils sont ne gagnent presque pas la vérole, quoi qu'ils voyent des femmes gâtées ; tandis que nos gras Allemands payent cher les plaisirs

qu'ils prennent avec ces sortes de femmes, & qu'ils en font sur le champ infectés.

---

---

SIGNES D'UNE SANTE'  
PARTICULIERE.

§. DCCCLXXXVIII.

**O**N sçait que chaque viscere en particulier est en très-bon état, lorsqu'on voit par les effets de ses fonctions, qu'elles se font promptement, gayement & constamment, & comme cela a été fort amplement expliqué dans la Physiologie, on peut avec raison le rapporter ici.

*Gayemens.* Nous connoissons la disposition du poumon, si après avoir tâté le pouls & avoir nommé les pulsations dans un tems donné, nous faisons faire au malade de fortes inspirations, longues & soutenues, respirer pendant fort long-tems sans incommodité, sans douleur & sans changer le pouls; c'est un signe certain que les poumons sont bien constitués. On peut faire de semblables expériences pour les autres visceres; par exemple, je veux sçavoir si le cœur est bon, j'examine s'il ne palpitate point lorsqu'on a chaud, & que l'on fait beaucoup de mouvement, & lorsque le chyle passe dans le sang.

## §. DCCCLXXIX.

La santé est une condition qui réside dans tout l'assemblage de tout le corps, qui est composé de solide & de fluide; chaque homme a donc sa santé particulière, qui par conséquent n'est telle qu'eu égard à son sujet particulier; d'où il suit que plusieurs sujets, fort différens les uns des autres, tant en solides qu'en fluides, pourront cependant être sains, chacun en particulier: telle est l'*Idiosyncrasie* des anciens, ou la santé de tempérament, qu'il est difficile d'appliquer à chaque sujet. Cependant on admet en Médecine la division que les anciens ont faite des tempéramens, en chaud, froid, humide, sec, bilieux, sanguin, flegmatique, attrabilaire.

*Particulière.* Il n'y a pas dans le monde de santé générale; car la santé dépend d'une certaine proportion des solides & des fluides, propre à chacun. Quoique CAIUS & SEMPRONIUS jouissent d'une santé parfaite, néanmoins si on faisoit passer les humeurs de SEMPRONIUS dans le corps de CAIUS & réciproquement, ils se porteroient alors fort mal; mais que chacun d'eux recouvre les propres humeurs, ils s'en trouveront bien. De même qu'il n'y a presque jamais deux visages parfaitement semblables, le cœur & le poumon d'une person-

ne ne sont jamais parfaitement semblables au cœur & au poumon d'une autre personne : c'est-là ce que les anciens de qui j'ai tiré ceci, ont appelé proprement *ydiosincrasie* ; j'ai ajouté les causes tirées de la structure des solides, & un court catalogue des choses utiles & nuisibles.

*Cependant.* Wanhelmont refutoit ces divisions de maladies ; néanmoins il n'a pas osé assurer qu'elles étoient inutiles.

### §. D C C C X C.

Les signes d'un tempérament chaud sont, tout le corps couvert d'une grande quantité de poils, jaunes & épais ; le blanc des yeux un peu rouge, les caroncules lacrymales, le visage, les lèvres, la bouche fort rouges ; le corps grêle, agile & robuste, chaud ; le pouls grand, fréquent, une colere furieuse, mais qui cesse promptement ; il paroît que ces personnes ont les vaisseaux robustes, serrés, les viscères forts, les humeurs en grand mouvement, épaisses & âcres, les délayans, les humectans, les adoucissans leur sont utiles ; tout ce qui échauffe leur est fort nuisible.

*Chaud.* Ils se mettent facilement en colere, mais ils s'apaisent de même. Ils sont plus chauds que tous les autres avec lesquels ils vivent dans un air aussi chaud.

## §. D C C C X C I.

Le tempérament froid a des signes tout contraires, qui sont la peau lisse & polie, des poils fins, une couleur assez pâle, le corps épais, lent, foible, froid, s'enflant aisément, le pouls petit, lent, l'anesthésie, la crainte : ceux qui ont ce tempérament ont les humeurs douces, aqueuses, pituiteuses, lentes ; les solides lâches & flasques. Les remèdes qui fortifient & échauffent, sont d'un bon usage en ce cas, au contraire les matières froides, humides, & qui relâchent, sont nuisibles.

*Froid.* Un vice quelconque les fait gonfler : ils n'ont presque pas d'autres symptômes sinon qu'ils sont craintifs & qu'ils ne sont pas même certains des choses les plus sûres.

*Echauffent.* Les aromatiques & les scorbutiques. Les filles qui sont attaquées de cette maladie, se perdent lorsqu'elles prennent trop de thé.

## §. D C C C X C I I.

Ajoutez la maigreur aux signes du tempérament chaud ( 890. ) vous aurez ceux du tempérament sec. Les vaisseaux sont alors serrés, les humides en petite quantité & assez âcres. Les mêmes cho-

les nuisent & servent comme dans le tempérament chaud. Pour l'humide, il se rapporte assez au froid, s'il est avec tumeur ( 891. ), ainsi c'est la même chose au reste.

*Sec.* Dont les humeurs sont en petite quantité, circulent dans les vaisseaux restés & deviennent en conséquence plus âcres.

### §. DCCCXCIII.

On connoît le tempérament bilieux par une grande quantité de poils noirs, crépus; par la dureté, la maigreur, la gracilité de la chair, par une couleur brune, par de grandes veines, par un pouls grand, prompt; par l'opiniâtreté, par la colére: ceux-là paroissent avoir plus de liquide. Le tempérament sec ( 892 ), & chaud ( 890. ) conviennent à celui-ci: les matieres chaudes & séches y sont nuisibles, au lieu que les humectans & les rafraîchissans, sont d'un usage salutaire.

*Quantité.* Les peuples des pays les plus chauds, les Maures & les Asiaticques ont beaucoup de poil. Les poils viennent à tout enfant dans son adolescence, lorsqu'il est d'un tempérament plus chaud; enfin les filles les plus robustes ont les joues couvertes de poils solets.

## §. DCCCXCIV.

On distingue le tempérament sanguin par une petite quantité de poils jaunes, blancs, ou bruns; par beaucoup de chair molle, par de larges veines bleues, distendues par le sang; par un teint de couleur de rose; par la colere à laquelle on est sujet; par une mobilité souple & flexible; évaquer & tempérer, est ce qui convient ici, & l'on doit rejeter les échauffans, & les fort irritans.

Ils sont parfaitement comme l'Achille d'HOMERE, leur sang se raréfie sur le champ, & leurs vaisseaux se gonflent.

## §. DCCCXCV.

Dans les phlegmatiques, la peau est lisse & polie, les poils sont blancs, fins, croissent lentement, le corps est blanc, enflé, mol, gras; les veines sont étroites & profondes, les vaisseaux sanguins, étroits; les vaisseaux latéraux plus larges: ce tempérament est assez semblable au tempérament froid ( 891. ) C'est pourquoi il n'est rien de plus contraire ici que les choses humides & froides;

tout ce qui échauffe, fortifie, dessèche, est indiqué.

§. D C C C X C V I.

Ainsi les signes du tempérament mélancolique sont la peau lisse, & polie, le poil très noir, une grande maigreur, un grand desséchement, une couleur par-tout très noire, des délais continuels, beaucoup de constance, la colere, la rancune, une grande pénétration. C'est pourquoi ces personnes paroissent avoir les vaisseaux serrés, robustes, maigres; les humeurs denses, tenaces, fort mêlées, qui se séparent ou se changent difficilement; les matieres chaudes, sèches, âcres, sont très-nuisibles aux mélancoliques, mais ils se trouvent bien de tout ce qui humecte, rafraîchit, relâche, amollit, ou dissout doucement & sans âcreté.

*La colere.* On dit qu'elles sont remplies de bile par tout leurs corps, *pikronoloi*, *anou* & *katou*. Elles paroissent préparer plus de bile que les autres, & par conséquent avoir plus de chaleur.

*Constance.* Ils sont toujours les mêmes. Lorsqu'ils tournent à bien, ce sont des exemples de vertus. Si au contraire ils se donnent au mal, ce sont de vrais démons: ils sont noirs.

HORACE recommandoit bien de les fuir.

*Pénétration.* On découvre les choses les plus obscures, lorsque l'esprit s'arrête long-tems sur un même objet, qu'il le considère sur ses différens côtés, & qu'il n'est point distrait par d'autres objets. Tel est l'esprit des mélancoliques, qui sont les plus propres à reculer les limites des Sciences. Le clair-voyant ARISTOTE l'avoit déjà observé. L'illustre SWAMERDAM en est un exemple : ce grand homme après avoir connu & disséqué exactement toutes les especes d'insectes, & après avoir déterminé leurs caracteres particuliers, les rangea sous fort peu de classes; mais ce ne fut pas sans un grand travail. Il nous a aussi laissé plusieurs écrits sur les abeilles, sur les puces, sur les poux & sur les mouches volantes; je les ferai peut-être imprimer quelques jours (1732). Je les ai recherché par toute la France, ils surpassent de beaucoup ceux de MALPIGHI. SWAMMERDAM étoit si rempli de bile noire qu'il ne daignoit presque pas même répondre à ceux qui lui parloient; il les regardoit fixement, & lorsqu'il soutenoit des theses sous SYLVIVS, il étoit tout stupéfié & ne répondoit mot aux objections qu'on lui faisoit, il laissoit à son Président tout le soin de répondre, quoiqu'il fût peut-être plus sçavant que lui; enfin avant sa mort transporté d'une fureur mélancolique, pénétré d'une extase fantastique, il brula tous les écrits qu'il avoit sur lui: & il mourut phtisique, décharné & semblable à un squelette.

*Denses.* HIPPOCRATE a mieux décrit que qui que ce soit la bile noire, parce qu'il voyoit souvent ce tempérament en Grece, & même les mélancoliques y sont encore aujourd'hui en grand nombre.

§. D C C C X C V I I.

Cette doctrine est très-utile pour connoître & même prévoir les maladies, qui étant dépendantes de chaque tempérament, sont propres à chacun; ainsi c'est de-là que dépend une grande partie des causes proégumènes.

*Maladies.* Il est commode de ranger des nations entières sous le même tempérament. Les Italiens, les Portugais, les Espagnols sont vigoureux & folâtres jusqu'à dix-huit ans; lorsqu'ils en ont trente, ils sont tous tristes, de mauvaise humeur, mélancoliques & deviennent sujets aux hémorroïdes. Ils se guérissent eux-mêmes en s'abstenant des aromatiques & en se baignant. Ils sont sobres & ne boivent que de l'eau.

---

---

SIGNES DES MALADIES

§. D C C C X C V I I I.

**L**Es signes d'une maladie future se tirent, 1<sup>o</sup>. du changement extraordinaire qu'on remarque dans quelque fonction que ce soit; sur-tout de la transpiration diminuée, d'une lassitude extraordinaire, & de ce qu'on se sent

plus pesant que de coûtume. 2°. De la parfaite connoissance du tempérament de chaque homme, & en même-tems de la structure singuliere de chaque corps. 3°. De l'observation des classes qui renferment les causes pro-catarctiques ( 744. jusqu'à 780 ). 4°. La science certaine des maladies qui regnent en certains tems déterminés.

*Transpiration.* Lorsque le corps devient sensiblement plus pesant.

*Lassitude.* HIPPOCRATE dans son Epitre à PERDICCA R. & DIOCLES à ANTIGONE, disent qu'on peut connoître si on n'est point menacé de quelque maladie; il faut pour cet effet faire attention s'il ne nous est point arrivé quelque chose d'extraordinaire; si nous avons mal dormi, parce que nous dormons mieux ordinairement; si nous nous sentons fatigués sans cause; si nous suons dans le sommeil contre notre ordinaire; car toutes ces choses présagent la maladie. SANCTORIUS s'est très-bien expliqué là dessus, lorsqu'il a fait voir que l'on étoit menacé de maladie quand le corps est sensiblement plus pesant & plus difficile à mettre en mouvement qu'à son ordinaire. C'est un signe de suppression de l'insensible transpiration, car la transpiration suppose que les plus petits vaisseaux sont humectés; mais lorsqu'ils sont détachés, le corps augmente sensiblement. Le bras étant moins mobile, il y aura maladie, ou il y a déjà cause de maladie. Lorsque le ventre est trop lâche, les intestins seront fatigués. HIPPOCRATE, sans se servir de balan-

ce, avoit aussi-bien remarqué ces choses que SANCTORIUS qui a imaginé ce moyen. Pre que toutes les maladies sont précédées de cette augmentation du corps, si on en excepte l'apoplexie; & on les prévoiroit la plupart du tems, si le malade & le Medecin faisoient attention à ce signe.

*Temperament.* Si on connoit que quelqu'un est sujet à la plethore, il est facile de conclure qu'il se portera mieux l'été que l'hyver.

*Procatarctiques.* Si on connoit la cause proëgumene & la procatarctique, on connoit toute la cause, c'est-à-dire la maladie même.

*Tems.* SYDENHAM est le premier après HIPPOCRATE, qui ait enseigné qu'il y avoit dans tous les temperamens deux fois par an quelque disposition à la maladie. Lorsque c'est la fièvre quatre qui regne, les plethoriques n'en sont point attaqués, mais malheur aux mélancoliques. Cette observation est très-utile, & on explique par son moyen pour quoi, si un Sçavant & un heureux Medecin change de pays, il exercera d'abord la pratique moins heureusement dans la nouvelle patrie qu'il habitera que dans celle qu'il quitte.

## §. D C C C X C I X.

Les signes d'une maladie passée se prennent de la connoissance des effets que la lésion quelconque d'une partie solide a laissée après elle, ou qui suivent le vice des humeurs, ou naissent du dérangement des fonctions; car qui connoit l'usage des parties dans l'état

sain, & le compare aux défauts présents, connoît par ce moyen la nature de la maladie.

*Passée.* Cette préduction attire sur un Médecin les yeux du Public; de sorte que quelqu'un qui sçaura prédire paroît plus sçavant que les hommes ne le peuvent être. Un Médecin apprend de son malade qu'il a sué toute la nuit, le Médecin lui replique, vous n'avez pas sué l'autre nuit, & il s'en apperçoit en demandant à voir le pot de chambre, parce qu'il y a une plus grande quantité d'urine, & c'est-là comme l'on s'attire l'admiration du vulgaire; en effet lorsque vous voyez l'effet dont vous connoissez la cause, vous concluez facilement que puisque l'effet est présent, la cause a précédé. Un autre malade se plaint d'être asthmatique, si après l'avoir interrogé si c'est par le froid ou par le chaud, qu'il a gagné cette maladie, si elle lui vient de naissance, il dit que non; & si outre cela il ne peut se coucher facilement sur les deux côtés, je suis alors certain qu'il a eu le poumon enflammé, & je peux le dire en toute sûreté.

### §. C M.

Les signes d'un mal présent regardent ses causes, sa nature, ses symptômes, son état, son événement.

### §. C M I.

Les signes qui indiquent la nature de la cause de la maladie, doivent être

pris. 1<sup>o</sup>. De l'observation des choses qui, étant appliquées au corps, constituent la maladie, ou la feroient naître, si elles y étoient appliquées. Voyez l'Etiologie, pathologique. 2<sup>o</sup>. De l'Idiosynerasie ( 888. jusqu'à 898. ) 3<sup>o</sup>. De l'observation de la nature des effets sensibles.

*Idiosynerasie.* Vous connoîtrez facilement la maladie si vous connoissez & le tempéramment du malade & la cause externe qui l'a produite.

### §. C M I I.

On sçait qu'une partie solide est malade, 1<sup>o</sup>. par l'action, par la qualité de la cause interne & externe, par la façon d'être appliquée à cette partie, & par le tems qu'elle y reste. 2<sup>o</sup>. Par le changement sensible des qualités, de la situation, & de la liaison de la partie affectée. 3<sup>o</sup>. Par les fonctions dérangées. 4<sup>o</sup>. Par les excréments qui sortent en droite ligne, ou obliquement du lieu affecté.

*Situation.* Dans la dislocation, & dans la luxation, on connoît la maladie si quelque partie est dérangée de sa place.

*Fonctions.* Si un hydropique passe bien l'été, à la bonne heure; mais s'il ne peut le supporter, c'est un signe de pourriture.

*Obliquement.* Si je vois un mucus rougeâtre, je connois par ce moyen que les vaisseaux sont relâchés.

### §. C M I I I.

Pour les blessures, les contusions, les érosions, les brûlures, il suffit qu'elles se manifestent à nos sens pour qu'on les connoisse. On connoît aussi leur nature & leur état. 1°. Par la vûe, 2°. par la nature de la partie lésée, 3°. par les symptômes. On en prévoit l'événement, 1°. par la nécessité de la fonction lésée, à la vie ou à la santé. 2°. par la nature de la partie endommagée, 3°. par la façon même dont elle l'est, 4°. par le tempérament du malade.

*Endommagée.* Par exemple une contusion à la peau, n'a point de mauvaises suites; elle peut néanmoins dans une glande conglomérée produire un schirre très-dangereux.

*Tempérament.* Qui souvent rend mortelle la blessure la plus légère. Les pthysiques ont très-peu de sang, & quoiqu'il n'en sortit qu'une petite quantité par une blessure qu'on leur auroit fait, ils moureroient cependant, quoique cette blessure n'eût fait nul impression sur une personne saine. Le cancer se guérit dans une femme sanguine (1732), très-difficilement dans une mélancolique.

### §. C M I V.

Lorsqu'un ulcère, une fistule, un schirre,

schirre, un cancer, une inflammation, la gangrene, le sphacele, sont sensibles, il est aisé d'en connoître la nature par leurs signes patognomoniques.

Mais on connoît leur état, 1°. par la vûë, le tact, l'odorat. 2°. par la connoissance de la nature de la partie lésée. 3°. Par l'observation des symptômes.

On en prédit l'événement, 1°. par la connoissance de la nature du mal. 2°. Par la nature de la partie affectée, & par son influence sur la vie, & sur la santé. 3°. Par le voisinage des autres parties connuës. 4°. Par la difficulté d'appliquer le remede. 5°. Par la saison.

*Ulceres, &c.* Ces maux connus par leurs définitions, sont faciles à reconnoître, lorsque quelqu'un en est attaqué. Le schirre est une tumeur indolente, raboteuse, dure, & qui a son siege dans des parties glanduleuses : or cette définition du schirre renferme tous les phénomènes. Le cancer est une exulceration. La gangrene est la dégénération du schirre en ichor ou en sang corrompu. Enfin lorsqu'on sçait la définition de la maladie, on la reconnoit lorsqu'il se présente quelqu'un qui en est attaqué.

*Nature.* Lorsque je vois une inflammation, je conclue facilement qu'elle se terminera, ou par résolution, ou par suppuration, ou par gangrene, ou par schirre.

*Partie affectée.* On détermine facilement c'est le cerveau ou le cervelet qui est lésé, ou si c'est une fonction vitale ou animale.

*Voisinage.* La suppuration est par elle-même peu dangereuse, mais si elle se fait dans l'aîne & qu'elle détruise la membrane cellulaire de l'artere iliaque, elle produira une hémorragie souvent mortelle. Le cancer par la même raison fait souvent mourir d'hémorragie, lorsqu'une humeur très-âcre corrode les vaisseaux.

*Difficulté.* Ainsi un ulcère du poumon ne feroit pas mourir, si on pouvoit y appliquer des baumes, comme sur un ulcère du bras.

### §. C M V.

Mais quoique ces maux (903. 904.) étant intérieurement cachés au-dedans, ne frappent point les sens, il est cependant des signes pour les découvrir; & on les tire, 1<sup>o</sup>. de la nature de la cause; 2<sup>o</sup>. des fonctions quelles qu'elles soient en même-tems dérangées, 2<sup>o</sup>. des excrétiens, 3<sup>o</sup>. du lieu affecté, tant interne qu'externe, connu par l'Anatomie, 4<sup>o</sup>. de la qualité sensible lésée, & l'on connoît leur état & leur événement par les mêmes signes dont on a parlé (902. 904.)

*Fonctions.* Lorsque la jaunisse vient à la suite d'une contusion, c'est un signe que le foye est lésé.

*Excrétions.* Si on vomit le sang, & qu'on soit sûr que ce vomissement a été précédé de quelque contusion, il n'est pas probable que le sang vienne de l'estomac ou des intestins; reste donc qu'il vienne du foye, de la ratte, ou du pancreas.

*Lieu.* LANCISI a relevé dans la préface qu'il a mis à la tête des tables d'EUSTACHI une très-bonne démonstration anatomique, sçavoir que le corps est distribué en parties & en régions, (1732 que c'est ainsi que se comportoient les anciens, & qu'ils avoient déterminé l'hypocondre droite & gauche, &c., & quels étoient les viscères renfermés dans ces régions). Du reste on a des marques pour connoître exactement à l'ouverture d'un cadavre, quelles sont les parties qui se trouvent successivement dans chaque région. EUSTACHI a presqu'ainsi disposé ses tables, bien mieux que ne sont celles de VESALE, si bien que la première représente la couche extérieure, la seconde les parties qui sont au-dessous des parties que la première représente, afin qu'on pût connoître plus exactement la situation de toutes les parties, en comparant ces tables. Je n'ignore pas que la situation des parties ne varie quelquefois, mais cela n'empêche pas qu'on ne retire une très-grande utilité de cette méthode.

*Connu.* La structure des mamelles & du pancreas est presque la même; lorsque ces glandes sont contuses, elles deviennent schirreuses. Par conséquent, puisque le schirre peut se former dans le pancreas comme dans les mamelles, on doit penser que s'il est irrité, il dégénérera en cancer, & que ce cancer rongera au loin toutes les parties.

*Qualité.* Un homme tombe de haut, il

devient jaune dans toutes les parties du corps, il jette par la bouche du sang coagulé semblable à la matière paranchimateuse qui sort du foie ; on conclue facilement à ces signes que le foie est contu, que de-là le sang se répand par les vaisseaux rompus dans l'estomac & dans les intestins.

### §. C M V I.

Si la partie affectée dans les maladies, externe ou interne, est blessée par une cause externe, elle a communément des signes qui se montrent aux sens externes mêmes, ainsi on la découvre aisément ; car ces maladies sont pour l'ordinaire des blessures, des contusions, des inflammations, un édème, un ulcère, la gangrène, le sphacèle, la luxation, l'entorse, des fractures, la carie, l'atrophie, le schirre, le cancer, ou le carcinome.

La comparaison de la partie laissée avec l'origine de l'instrument corporel qui ser voit à faire cette fonction, apprend quel est le siège du mal.

*Comparaison.* C'est une règle divine, mais fort négligée. Un malade est paralytique, il ne peut étendre la main ; j'examine si le vice n'est point dans les muscles, & si je ne le découvre point, je passe outre ; j'interroge le malade, il dit qu'il a été attaqué auparavant d'apoplexie ou de vertiges ; & j'apprend par ce moyen que le vice est dans le cerveau.

§. C M V I I.

Une partie interne affectée par une cause interne se manifeste moins ; cependant on la découvre , 1°. par la nature connuë de la cause , 2°. par la fonction lésée , 3°. par la nature de la maladie , 4°. principalement par les excré- tions , 5°. par les symptômes bien connus , & comparés avec la connoissance Anatomique des parties.

Voilà enfin les cinq sources principales où l'on peut puiser la connoissance des maladies internes & cachées du cerveau , des narines , du gosier , de la poitrine , de la plevre , du médiaſtin , du péricarde , des poumons , du cœur , du diaphragme , du foye , de la rate , du ventricule , du pancréas , du méſantere , des intestins , des reins , des ureteres , de la vessie , de l'urethre , de la matrice , des parties génitales.

*Fonction lésée.* On doit connoître par la physiologie quelles fonctions doivent être lésées , lorsque quelque partie est malade. Ainsi lorsque le cerveau est blessé , on est attaqué de vertiges , de teintemens d'oreille , de vertigo , d'abolition des sens , d'apoplexie : s'il se présente quelqu'une de ces maladies , c'est un signe que le vice est dans le cerveau. Dans la pre-

mière visite que vous ferez à votre malade ; ne lui dites donc qu'en l'air ce que vous en pensez , ordonnez lui des remèdes innocents ; mais tenez note des symptômes de la maladie , repassez-les chez vous dans votre esprit , & demandez-vous à vous-même quelle est cette maladie ? quelle est la partie affectée ? dans quelle état est le malade ? quelles suites sont à craindre ? sur quel côté le malade peut-il se coucher ? il arrivera rarement que celui qui aura exactement fait attention à toutes ces choses , ne connoisse pas la maladie , tandis qu'il n'en connoitra pas la nature , s'il les néglige. Il ne faut point balancer devant le malade , & on doit prononcer fermement quelque chose , dont on soit aussi sûr que d'une démonstration Mathématique , ce qu'on pourra faire le lendemain , la maladie étant connue ; car un malade n'a de confiance en son Medecin , qu'autant que le Medecin en a en lui-même ; & il n'obéit pas facilement à un Medecin qu'il voit incertain.

### §. C M V I I I.

Les signes d'une maladie aiguë , formée dans les humeurs , se prennent , 1°. de la vélocité & de la violence de l'accroissement de la maladie même , 2°. de la véhémence des symptômes , 3°. des fonctions dérangées , 4°. des excréations , 5°. de la constitution épidémique , 6°. de la saison de l'année , 7°. du sexe , de l'âge , du genre de vie , du tempérament du malade.

*Excrétions.* Plus elles sont éloignées de leur caractère naturelle, plus la maladie est dangereuse.

*Saison.* Les changements subits du chaud au froid sont très-dangereux; le Printemps, le milieu de l'Eté & le commencement de l'Automne, causent les maladies les plus aiguës.

*Age.* Les enfans sont peu sujets aux maladies aiguës; mais ceux qui sont dans l'adolescence, & les personnes d'un moyen âge y sont très-sujettes.

*Vie.* Plus elle est agitée & laborieuse, & plus elle en est exposée aux maladies aiguës. Les maladies chroniques sont les suites d'une vie sédentaire. Plus les malades aiment les alimens qui tendent à la pourriture, & plus ils sont menacés de maladies aiguës.

*Malade.* Les plethoriques sont exposés aux maladies aiguës, & non pas les mélancoliques.

§. C M I X.

Si tous ces signes (908.) sont très-violens, ils annoncent un grand danger; sinon, il y a encore quelque espérance.

§. C M X.

Pour les signes d'une maladie aigue des fluides, qui en font connoître & prévoir l'état, le danger, la durée, l'événement, ils se manifestent par l'observation des effets qui dépendent des vices de nos humeurs (760. jusqu'à 766. 81. jusqu'à 792.)

## §. C M X I.

Les signes d'acrimonie dans les humeurs sont principalement de la douleur, sans que le mouvement paroisse augmenté, & sans une grande obstruction apparente, ainsi que l'érosion des parties, sans qu'il y ait en même-tems tumeur.

*Douleur.* Elle n'est point d'abord causée par l'acrimonie du sang, comme on le pense vulgairement, mais par l'impulsion du sang dans un vaisseau étroit, à la suite d'une fièvre violente. Celle qui est produite par une âcreté, est pour ainsi dire sans fièvre, ou sans que le mouvement du sang soit augmenté, comme cela arrive dans le scorbut. C'est donc sans raison que PARACELSE disoit que l'homme représentoit un petit monde, qu'il se faisoit autant de changement dans le corps que dans l'air, qu'il y avoit dans l'homme quatre vents cardinaux comme dans le grand monde.

## §. C M X I I.

Les signes d'acrimonie alcaline, sont une puanteur cadavereuse en tout & en partie, un goût comme de chair, ou d'urine putréfiée; une érosion de couleur cendrée, plombée, noire, ou qui fait en peu de tems de grands progrès; une si grande soif, qu'on peut à

peine l'appaiser ; nul appétit, une horreur pour toutes sortes d'alimens ; les excréments dissous, reluisans, cadavereux, bruns, noirs : l'urine âcre, épaisse, brune, écumeuse, fétide, comme celle qui est putréfiée, & à peine sédimenteuse ; presque point de sueur ; ou une sueur semblable à l'urine que je viens de décrire ; la peau externe aride, ainsi que l'intérieur des narines, de la bouche, de la langue, du gosier ; le sang tenu, dissous, vermeil, se congelant à peine ; des pustules rougeâtres, ichoreuses, brunes, plombées, noires, qui deviennent tout à coup gangréneuses ; des bubons, des antrax, des taches pourprées, des inflammations très-aigues, & très-rapides, le sphacele avec des bulles qui s'élevent : on se trouve bien de l'usage des acides.

*Alkaline* qui est elle-même une peste très-âcre. Plus nos humeurs tournent à l'huile volatile & au sel alkali, plus les fievres doivent nécessairement être ardentes.

*Puanteur.* Les malades s'en prennent aux alimens, mais elle vient de la salive qui dégénere en une acrimonie alkalescente : or la salive, la sueur, les excréments, l'urine qui ont une odeur cadavereuse, sont des signes d'une acrimonie alkaline. On peut prescrire en toute sûreté des acides, lorsque les excréments ont cette qualité.

*Nul appétit.* Tellement que les malades ont de l'horreur pour tous les alimens, & sur-tout pour la viande. La cacochimie acide ôte aussi quelquefois l'appétit, mais elle n'inspire jamais d'horreur pour les alimens.

*Urine.* Cette urine est déjà pourrie & lixivieuse, & elle dénote une diathèse pestiférée qui détruit en peu de tems.

*Sueur* qui laisse des taches sur le linge, qu'on a de la peine à ôter.

*Vermeil.* Le sang qu'on a tiré dans la pleurésie & dans l'espece de peste la plus dangereuse, est de cette couleur. BAGLIVI en rapporte un exemple, & il en ajoute les causes merveilleuses. Cela provient d'un sel alkali, car les sels alkalis dissolvent le sang en ichor. Souvent il ne paroît aucun signe de malignité dans les pestes les plus malignes, & dans les petites veroles d'un mauvais caractère; & le Medecin seroit surpris, sans la connoissance qu'il a de la constitution épidémique qui l'avertit du danger. Il paroît donc que les humeurs ne deviennent pas si âcres dans les maladies qu'on le croit vulgairement; car un sang pleuretique versé dans l'œil, ne peut le blesser ni lui faire aucune impression.

*Gangreneuses.* Il s'éleve sans doute dans le foye & dans les poumons des pustules semblables à celles qui sortent de la peau écailleuse dans les petites veroles confluentes; c'est-là pourquoi elles sont facilement mourir.

*Acides* qui dompte la pourriture & résiste à l'alkalescence. HIPPOCRATE faisoit boire du miel mêlé dans du vinaigre & de l'eau, dans toutes les maladies aiguës. Il paroît de-là que les Medecins appellés à la peste de Marseille, ont irrité la maladie en prescrivant à leurs ma-

lades l'esprit de cornes de cerf, les teintures de Bezoar & les sels volatils huileux, & qu'ils ont jetté de l'huile sur le feu; ces remedes néanmoins calment les convulsions des enfans. SYDENHAM d'ailleurs assez ennemi des remedes chimiques, avoue que dans le cas de petite verole dans lequel il s'éleve de petites pustules, presque livides, remplies d'une eau un peu puante, & qui lorsqu'elle est écoulée, laisse voir au-dessous une chair très noire, il avoue, dis je, que dans cette espece de petite verole, il n'a jamais pû guérir aucun malade qu'il ne lui eût fait boire de l'esprit de vitriol avec de la petite bierre. C'est donc une erreur très-grossiere que de penser après VANHELMONT que l'acide est toujours ennemi de l'homme, & VANHELMONT ne l'a pas pris dans le sens que lui donnent ses Disciples, car il dit ailleurs, l'esprit de souffre éteint la fièvre comme l'eau éteint le feu, & il le recommande dans les fièvres contre la soif, & lorsque l'on craint la pourriture. Il est certain que l'intemperie alkaline nuit plus en une heure, que les acides pendant une année entiere; & la puanteur & la noirceur des cadavres qui, douze heures après la mort, ressemblent à des Nègres, font voir que la peste même approche de la nature d'une maladie alkaline. Ces maladies ne font presque mourir que les hommes les plus robustes & les plus vigoureux, elles épargnent les enfans & les temperaments délicats, elles font même du bien aux mélancholiques & aux hydropiques.

§. C M X I I I.

Les signes d'acrimonie acide sont une

puanteur aigre, un goût semblable ; le visage, l'angle des yeux, les lèvres, la bouche, les gencives, le gosier pâles ; un rongement lent avec pâleur ; une soif qui n'est pas grande, souvent un grand appétit ; une digestion très-prompte, un goût extrême pour les choses terrestres & absorbantes ; des tranchées avec pâleur & froid ; des excréments qui ne sortent qu'avec des tranchées, qui sentent l'aigre & sont verts ; une urine qui sort goutte à goutte, qui est épaisse, blanche, avec beaucoup de sédiment épais ; une sueur abondante & aigre ; le tissu de la peau lâche ; la partie épaisse du sang, quelquefois un peu pâle, & quelquefois tirant sur le noir ; des inflammations légères & lentes ; on est soulagé par les remèdes opposés à l'acide.

L'acide contre lequel SYLVIUS, TACHENIUS & leurs Sectateurs déclament si fort, fait quelquefois des érosions ; mais les alkalis le font beaucoup plus fréquemment : je ne dis pas que les acides ne puissent nuire, lorsqu'on en prend une trop grande quantité, & qu'on en fait usage pendant assez de tems pour qu'ils puissent arriver dans le sang avec toutes leurs forces.

*Terrestres.* Tellement que les enfans mangent les charbons mêmes pour dompter cet acide.

*Tranchées.* Les excréments ne sentent jamais l'aigre, tant que la bile abonde.

*Sueur.* Les acides provoquent la sueur, & le vinaigre sur-tout est un grand sudorifique.

*Legere.* HIPPOCRATE a déjà dit que ceux dont les rots étoient acides, n'étoient pas sujets à la pleuresie.

*Opposés.* Par le savon de Venise & de Grece, & par les absorbans.

### §. C M X I V.

Les signes d'une acrimonie, comme celle de la saumure ou du sel armoniac, sont un goût salé, une érosion lente avec prurit & rougeur; une soif continuelle & si grande, qu'on peut à peine l'appaiser; le desséchement, la rigidité; une urine salée, qui se putréfie lentement, avec un sédiment épais, & une petite pellicule grasse qui surnage. Les choses aqueuses sont salutaires en ce cas.

*Soif.* Elle vient sur-tout d'une matiere muriatique, ou d'un sel marin qui tend à la pourriture, lorsqu'il est mêlé avec les chairs des animaux. Si une huile rance & un sel pourri agissent de concert, ils nous ôtent l'appetit; le sang dans ce cas repousse l'eau de même que le fer rouge; les acides, les savoneux legers & les adoucissans sont bons alors. Les Matelots sont sujets à ces especes de maladies, parce qu'au milieu du sel ils ne mangent que des alimens salés, & ne boivent que de l'eau remplie de vers.

*Urine verte*, un peu grasse, avec une pellicule

cule qui ne dénote pas une phtisie, mais un acrimonie qui peut la causer.

### §. C M X V.

Les signes d'une acrimonie huileuse putréfiée, sont une puanteur empyreumatique; un goût amer, rance, d'âcre gras, comme d'huile brûlée ou putréfiée, qui brûle le gosier, nidoreux: une érosion chaude, noire, des nausées, nul appétit, & même du dégoût: une soif extrême, des excréments gras, fétides & chauds, lorsqu'on les rend: des urines rouges, enflammées, fétides, écumeuses, en petite quantité, & chaudes; la peau aride, la bouche sèche, pleine d'ordure, & de mauvaise odeur: un sang brûlé, des inflammations âcres, promptes, opiniâtres; de pareilles supurations, des gangrènes très fétides; on se trouve bien de l'usage des matières froides, acides, aqueuses, savonneuses.

*Huileuse.* Qui est plus fréquente & plus mauvaise, que lorsqu'elle dégénere en alkali.

*Rance.* De-là il arrive que les meilleures viandes passent pour être pourries, vis-à-vis de ceux qui sont attaqués de maladies aiguës.

*Qui brûle.* Lorsqu'on a mangé du lard en trop grande quantité, il s'éleve, six heures après que l'on a mangé, une exhalaison qui

brule presque le gosier, & le liquide que l'on rejette, s'enflâme dans le feu.

*Urine.* Toute couleur vient de l'huile, ainsi toute couleur foncée est un signe de son acrimonie.

*Horreur.* Un jaune d'œuf pourri est un remede très-prompt pour la faim, il excite des nausées & un vomissement horrible, & il ôte la faim & la fièvre. On s'en prend souvent à la bile, quoiqu'elle ne peche point, à moins qu'elle ne se pourrisse avec les alimens.

*Opiniâtre.* Les personnes grasses périssent presque toutes de maladies aiguës, car le sel par son acrimonie, & l'huile en obstruant les canaux, enflâment & détruisent tout. Il n'y a pas de remede qui cause une inflammation de la peau plus mauvaise que le lard rance, lorsqu'on l'a mis dessus, ou lorsqu'on la frotte de l'huile de cornes de cerf devenue rance par la distillation.

*Se trouve bien.* L'oxcimel d'HIPPOCRATE est un bon remede dans cette occasion.

## §. C M X V I.

Les signes de la trop grande fluidité sont la transpiration, la sueur, les urines, la salive, les excréments liquides trop augmentés; la maigreur de tout le corps, la contraction, la foiblesse, la soif, la mobilité; tous les incrassans conviennent ici.

*Fluidité.* C'est une vraie consommation commune parmi les Anglois, dont les humeurs

sont d'une nature fluide, dissolue & mobile à cause de leur façon de vivre, & de l'air qu'ils respirent; s'ils sont d'un tempérament délicat, & s'ils ne s'endurcissent par l'exercice, ou ils fondent pendant les nuits en sueur, où ils le consomment par les crachats. On ne guérit jamais ces malades qu'en épaisissant leur sang, & on ne le peut faire que par le mouvement & l'exercice; autrement la diette blanche & les incrassants ne produiront aucun bon effet. C'est une erreur des plus grossières, que de prescrire des fluides dissolvans dans ces sortes de cas. (Tant que ces personnes ont de la vigueur, la fluidité des humeurs ne fait que les maigrir; & si outre cela elles ont le cœur foible, elles deviennent hydropiques.)

### §. C M X V I I.

Les signes de la ténacité trop augmentée sont des tumeurs, des douleurs, des anxietés; la circulation, les sécrétions, les excréctions empêchées; la lantueur ou la viscosité des humeurs de la circulation, des sécrétions, des excréctions. Si le froid se trouve avec ces signes, soyez sûr que les matieres pituiteuses dominant; mais s'ils sont accompagnés d'une grande chaleur, cela dénote des matieres épaisses & enflammées. On connoît aussi par ces signes quand l'eau, le sel, l'huile, ou la terre domine.

*Tenacité* qui provient également du repos & du mouvement, de la chaleur & du froid. Les moyens curatifs doivent être bien differens suivant les diverses causes. Si la cause est dans un sang phlogistique, qui par son trop grand mouvement, détruit le foie & le poumon; alors on ordonne à propos les saignées & les délayants: mais si on employoit les mêmes remedes pour corriger la viscosité de la pituite, on augmenteroit la maladie au grand danger du malade.

§. C M X V I I I.

Mais si ces mêmes signes se trouvent avec ceux d'une circulation violente, ils désignent une très-prompte & très-grande destruction; le contraire est démontré par des signes opposés.

*Prompte.* Dans la fièvre ardente, ou le sang est très-épais, & en même-tems en très-grand mouvement; alors la matiere qui s'embarasse dans les petits vaisseaux du cerveau & du poumon, les détruit promptement; il faut dans ce cas atténuer les humeurs, en faisant faire usage des liqueurs savonneuses, des fruits d'été, en y ajoutant du miel, du vinaigre, & du sel de prunelles.

§. C M X I X.

Si l'on réfléchit attentivement sur toutes ces choses, on concevra quels sont les signes de malignité dans les

maladies aiguës ; car comme cette malignité ne signifie qu'un changement très-prompt de la maladie dans la mort, on pourra les déduire de causes puissantes, promptes, appliquées au corps, comme sont la peste, les venins, le feu, la putréfaction. 2°. De la nature des maux épidémiques qui dominant, violents & connus pour tels par des observations. 3°. De la connoissance du tempérament du malade, naturel ou maladif. 4°. De l'opiniâtreté avec laquelle le mal a résisté à toutes sortes de remèdes, les plus capables de produire quelques changemens ; des mauvais symptômes qui font connoître que les fonctions vitales sont principalement fort lésées : tels que sont sur-tout une soif inextinguible, un desséchement, des ordures, une couleur blanche, jaune, brune, noire, sur-tout accompagnée de croutes, à la bouche, aux narines, à la langue, au gosier, au palais ; l'appétit totalement détruit ; des nausées perpétuelles, grandes, insurmontables ; un vomissement continu, des sanglots, des douleurs, & de violentes anxietés vers l'estomac ; un vomissement de sérosité, de bile pure, d'humeurs putrides ; des selles liquides

fétides, qui ne soulagent point, qui affoiblissent beaucoup, avec lesquelles sortent des fibres, des caroncules, des membranes; une urine fort tenue, rouge, écumeuse, qu'on rend souvent & en petite quantité; une sueur froide, visqueuse vers la tête & le col, qui sort goutte à goutte, est puante, & ne soulage point: un pouls prompt, foible, dur, inégal, intermittent; une respiration redoublée, gênée, à perte d'haleine, haute, avec toux & douleur; l'esprit aliéné, le délire, la fureur, l'insensibilité, l'entière privation de sommeil; un sommeil troublé, qui fatigue, loin de soulager, ou un sommeil continu; le crachement, le pissement, ou des selles de sang, de petites gouttes de sang noirâtre qui sort par les narines; des tremblemens extraordinaires, de la langue, des lèvres, des mains; de fortes convulsions; l'anxiété; un branlement perpétuel des membres ou de la tête; la façon d'être couché, comme la tête enbas, les pieds pendants négligemment du lit, sans que le malade s'apperçoive de leur nudité; les yeux remplis de larmes tristes, vagues, fixes, secs, poudreux; de petits flocons qui paroissent voltiger dans l'air; des

palpitations inquiétantes & laborieuses ; des taches pourprées ; des crises qui ne sont point entières , & ne soulagent point ; des changemens extraordinaires.

*Malignité.* J'appelle uniquement malignité le danger de la mort ; mais la mort est le repos du cœur. On reconnoitra donc la malignité par tout les signes qui annoncent le danger de la mort. SYDENHAM vouloit bannir ce mot , non pas par un vain scrupule , mais parcequ'il voyoit que les Medecins entendant prononcer le mot de malignité , supposoient dans l'instant un venin , & employoient assez souvent avec un fort mauvais succès les sudorifiques & les alexipharmques contre ce mal imaginaire.

*Venins.* La suffocation causée par l'arsenic est très-mauvaise.

*Feu.* Le Tonnerre tue dans un clin d'œil.

*Epidemiques.* Dans un certain genre d'animaux , car les cochons sont attaqués de la peste dans un tems , les moutons dans un autre : il en est de même des hommes , & il n'arrive presque jamais que tous les genres d'animaux soient malades en même-tems. Cette observation est nécessaire , car il arrive souvent que dans la peste la plus dangereuse , il ne se manifeste aucun signe de malignité , & que les malades meurent sur le champ , & toutes les humeurs paroissent se coaguler. On doit donc estimer le danger , non-seulement par les signes qui se manifestent , mais encore par rapport à la maladie dominante.

*Temperament facile à changer.* Les corps que la peste détruit plus promptement , sont les ple-

thoriques, qui se peuvent raréfier, & elle fait du bien aux mélancholiques.

*Remedes.* Si les médicamens ne produisent point leur effet, si les purgatifs ne purgent point, que les clysteres ne lâchent point le ventre, c'est un signe de malignité tout à fait funeste, & de l'abattement, sur-tout des forces vitales.

*Mauvais symptômes.* Vous jeunes Médecins, vous entendrez souvent les vieux Praticiens appellés avec vous en consultation, dire il y a ici de la malignité: ne soyez point étonnés de leur sçavoir, car ils ne connoissent pas plus que vous la nature de la maladie; mais ils osent prononcer, parce que l'expérience leur a appris les funestes effets de cette maladie. Ils savent *à posteriori* ce que c'est que la malignité, mais ils l'ignorent comme vous *à priori*.

*Soif.* Si-bien qu'on se remplit le corps de boiffons aqueuses, jusqu'à se faire crever, sans que la soif soit calmée. La diptade (petit serpent d'Ægypte) en cause une semblable; néanmoins le grand moyen de se guérir de sa piquaure, c'est de ne point boire.

*Croutes.* Elles ne tuent point par elles-mêmes, mais comme signe, elles indiquent que les humeurs sont en stagnation dans les petits vaisseaux; elles s'élevent non-seulement dans la bouche, mais encore dans les intestins, dont la structure est presque la même que celle du gosier, dans le foye, dans le poumon & dans le cerveau. D'où la mort doit nécessairement suivre.

*Vomissement.* Le symptôme qu'HIPPOCRATE craignoit le plus, c'étoit ou le vomissement simple de bile, ou de sang, ou de lymphe; en effet ce vomissement indique que cette voye

est la seule ouverte, & que les autres sont fermées.

*Sueur.* Le vulgaire aime la sueur, & la regarde comme un bon signe; mais on doit se souvenir que les malades dont la peau a été très-ardente pendant deux jours, fondent tout en sueur trois heures avant leur mort, & que cette sueur n'est pas une crise, mais qu'elle soit tenace & coherante des petits vaisseaux paralytiques relâchés.

*Sommeil.* C'est un signe d'un cerveau enflammé, vice mortel s'il s'étend dans le cer-velet.

*Le crachement.* SYDENHAM avoue qu'il n'a jamais pu guérir ceux qui dans les maladies aiguës, crachoient du sang du poumon. (1732 SYDENHAM n'a eu qu'un exemple d'un malade guéri dans ce cas.

*Le pissement.* Lorsqu'il provient de la violence du mal dans les maladies aiguës: c'est toujours un mauvais signe; & je n'ai remarqué ce symptôme dans aucun malade, sans qu'il en soit mort.

*Narines.* C'est un signe d'un sang épais, inflammatoire, poussé avec force de manière à rompre les vaisseaux. Il est cependant si tenace qu'il ne peut s'écouler des vaisseaux rompus. HIPPOCRATE en conséquence regardoit toujours comme mauvais le suintement qui se fait goutte à goutte de quelque liqueur.

*Anxiétés* qui se fait par un amas de sang vers le cœur ou vers le foye.

*Membres.* C'est un signe très-dangereux, lorsqu'on ne peut se tenir un instant sur ses pieds.

*Pieds.* Je l'ai souvent observé dans des filles & dans d'honnêtes gens, que ce signe étoit

toujours funeste, même lorsqu'ils avoient l'esprit présent, & qu'en les en avertissant ils me répondoient qu'ils n'y prenoient pas garde : c'est-à-dire, que c'est un signe que les muscles ne sont pas dirigés par l'ame ; qu'ainsi le commerce entre les parties supérieures & les inférieures est interrompu, ce qui prouve l'insensibilité. HIPPOCRATE & SYDENHAM pensent la même chose de ce symptôme.

*Vagues.* Soit que les malades regardent continuellement çà & là, ou qu'ils fixent quelque objet ; c'est de même un mauvais signe. Si vous leur demandez ce qu'ils font, ils disent qu'ils n'en savent rien.

*Poudreux.* C'est un fort mauvais signe, lorsque les paupières d'ailleurs si sensibles, ne sont point affectées par la poussière qui voltige, ou que l'humeur gluante des glandes ciliaires ne peut être jettée hors de l'œil par le mouvement des paupières.

*Excrémens.* A moins qu'il n'y ait une cause manifeste, par exemple la paralysie du sphincter de l'anüs.

*Flocons.* Ils tatonnent en l'air pour prendre quelque chose, & lorsqu'on leur demande ce que c'est, ils disent qu'ils n'en savent rien. Galien en rapporte un exemple de lui même : Lorsqu'il étoit malade, les Medecins qu'on avoit appellés se disoient entre eux à l'oreille, ne voyez-vous pas notre Claude ramasser des flocons. Galien les ayant entendu, s'écria, est-ce que je prends des flocons ? Preservez-moi donc de la phrenesie dont je suis menacé. C'est un signe d'un esprit aliéné.

Des taches semblables aux marques de l'eau forte sont toujours funestes, même sans aucun autre mauvais signe, suivant Hippocrate, Sy-

denham, Diemerbroeck; car ce sont des signes d'érosions des petits vaisseaux. On a lieu d'en soupçonner de semblables dans les visceres; elles n'annoncent presque jamais rien de mauvais dans les maladies chroniques, comme dans le scorbut. Sydenham a aussi observé que le sang qu'on crachoit des poumons dans ces maladies aiguës, étoit toujours un signe mortel.

*Extraordinaires.* C'est toujours un mal, lorsque le malade se dérange de sa vie ordinaire, soit dans les mouvemens, soit dans le devoiement, dans la sueur, soit dans le mouvement du corps; lorsque quelqu'un à qui la perte de ses biens, de sa femme, de ses enfans eût été sensible avant sa maladie, n'en est plus touché, qu'il ne s'en embarrasse plus que des choses qui ne le regardent pas, & que, pour ainsi dire, persuadé qu'il doit mourir, il méprise des biens qu'il doit quitter; c'est toujours un signe funeste, si-bien même que ces changemens avant la mort ont comme passés en proverbe parmi le peuple. C'est un signe que le cerveau n'agit presque pas & qu'il ne sent point, (1. Ge'n.) & que le cerveau est dans un état très-différent de celui dans lequel il étoit auparavant, de-là que la mort est prochaine. Tous ces signes dénotent une malignité d'autant plus grande, qu'il a plus de signes réunis dans un malade, & au contraire d'autant moindre qu'ils sont moins violents & en plus petit nombre.

### §. C M X X.

On juge par l'absence de ces signes (919.) qu'il est possible à la nature ou à l'art

à l'art de guérir les maladies aiguës ;  
& que cela est impossible par le con-  
traire.

§. C M X X I.

La crudité, la coction, la crise,  
l'issue du mal en santé, dans une autre  
maladie, ou par la mort, sont les ob-  
jets & les signes du prognostique des  
maladies.

*Crudité.* C'est ici la plus belle partie du traité  
des signes, & c'est elle qui proprement distin-  
gue le Medecin rationnel de l'empirique: Hip-  
pocrate nous l'a laissée entiere & parfaite: il a  
supposé que nous ne sçavions rien du tout de ce  
qui se passe dans le corps de l'homme vivant,  
soit qu'il fut sain ou malade, & que nous ne  
connoissions uniquement que les changemens  
qui paroissent dans la maladie & sont différens  
des phenomenes qui se présentent dans l'état  
de santé. Ces phenomenes sont des effets de  
ce qui reste de vie: mais la cause qui produit  
les effets de la maladie, est cette chose cachée,  
que nous appellons cause de la maladie. Per-  
sonne ne peut résoudre, ou suppurer, ou faire  
sortir la matiere de la pleuresie; mais un vrai  
Medecin observe tous les phenomenes de la  
vie, de la santé, de la maladie & de la nature  
qui se changent, qui sont produits par une cause  
inconnue; car Hippocrate n'a rien connu que  
nous ne connoissions: tout ce qu'il a de par-  
ticulier, c'est qu'il a exactement observé les  
phenomenes & les événemens de chaque ma-  
ladie. Ils sont très-simples & fort faciles à saisir;

& cependant si-tôt qu'on leur ôte leur simplicité, on ne trouve plus rien de vrai. Ceux qui ont donc cherché quelque mystère dans Hippocrate, se sont grossièrement trompés.

### §. C M X X I I.

On appelle crue, toute matière morbifique, dont la masse, la figure, la cohésion, la mobilité, l'inaction sont cause qu'elle constitue ou augmente le mal.

*Matiere.* Lorsque la maladie se présente avec matière, car il y a des maladies sans matière, comme le mouvement le plus violent des muscles continué jusqu'à la mort, ces sortes de maladies ne reconnoissent ni coction, ni crise, & ne sont point de cette classe.

*Constitue.* Elle est de deux genres: 1°. celle qui cachée dans le corps produit la maladie. 2°. celle qui provient d'une maladie produite par une autre cause. Le sang phlogistique qui cause la pleuresie, est un signe de la première; & le pus qui se forme à la suite de la pleuresie, en est un de la seconde.

*Mal.* Les anciens n'ont entendu autre chose par ce mot *crudité*, que l'idée générale qu'il présente: mais il peut y avoir plusieurs causes de cette crudité, qui soient autant de matières crues, solides ou fluides; car lorsqu'il y a un trop grand resserrement dans les parties solides, ce resserrement est la matière de la maladie, & on dit que la crudité subsiste, tant que les parties sont resserrées. Les jeunes Médecins prennent souvent ce terme crudité, com-

me quelque chose qui détermine la nature singulière de la maladie : mais il s'en faut de beaucoup ; car il peut y avoir un nombre infini de causes telles que les fluides âcres, épais, aqueux, ou comme le dit Hippocrate, le trop doux, le trop amer, le trop salé, le trop acide : & on ne peut en général déterminer la nature de la crudité, que par cette seule marque qu'elle cause une maladie quel qu'elle puisse être. Le meilleur sang produira la maladie & sera crud, si vous le faites passer dans les veines d'un homme affoibli par la maladie. Hippocrate n'a rien entendu de subtile par ce mot crudité ; il a voulu simplement exprimer en un seul mot toute matière morbifique, & il s'est servi d'un terme que l'on applique aux fruits, que nous appellons cruds, tant qu'ils ne sont pas murs.

§. C M X X I I I.

L'état du mal dans lequel cette matière se trouve ainsi conditionnée est comme sa crudité ; ce qui a lieu dans les maladies, où toute la masse des humeurs est infectée d'une telle matière ; comme dans celles où il n'y en a qu'une seule partie qui en soit viciée.

*Crudité.* Tant qu'on observe les phénomènes qui dépendent de la maladie.

§. C M X X I V.

Ce qui est également vrai des soli-

436 *Institutions de Médecine*  
des, en tems qu'ils participent de la  
mauvaise qualité des humeurs.

*Solides.* Il y a de la crudité dans une blef-  
sure, tant que les levres de la playe sont tirail-  
lées par les fibres; & nous disons que la coc-  
tion s'en est faite, lorsqu'il n'y a plus d'inflam-  
-mation.

§. C M X X V.

Cette crudité se connoît (922. 923.  
924.) 1°. par la vigueur du mal qui  
dure ou augmente, 2°. par l'augmen-  
-tation continuelle des symptômes, 3°.  
par les fonctions dont l'exercice est en-  
-core fort dérangé; 4°. principalement  
par les humeurs circulantes, sécrétoi-  
-res, excrétoires, & excrémenteuses,  
viciées, tant dans leur quantité que dans  
leur qualité: & par conséquent par les  
sueurs, les larmes, la mucosité, les  
crachats, par les matieres qu'on vo-  
-mit, par la bile, par les selles, par les  
urines, par l'ichorosité, le pus, le sang,  
les menstrues, les vidanges, le lait, les  
abcès, les aphtes, &c.

*Vigueur.* Il y a dans la pleuresie de la cru-  
-dité tant que la maladie & les symptômes s'aug-  
-mentent.

*Excrementeuse.* La matiere de la diarrhée est  
-cruë, tant qu'elle est abondante.

*Qualité.* Nous connoissons les qualités & la quantité des récretions & des excrétiens qui doivent se faire en santé. S'il se passe quelque chose de différent que dans la santé, on reconnoît l'état de maladie. On déduit facilement de-là, que la maladie est d'autant plus crue, que toutes les qualités de la maladie sont plus éloignées de la santé.

§. C M X X V I.

Mais si la matiere de la maladie qui étoit auparavant crue ( 922. ) a été tellement changée par les forces naturelles du corps, par sa propre nature, ou par des remedes convenables, tant dans sa masse, sa figure, & sa cohésion, que dans sa mobilité, & sa lenteur, qu'elle soit moins éloignée de l'état sain, cause moins de dommage, & conséquemment diminue l'impétuosité de la maladie, alors la matiere est réellement cuite.

*Forces naturelles.* Car il en reste encore, & elles agissent sur la matiere de la maladie; & s'il ne restoit plus de forces naturelles, le corps ne seroit plus qu'un cadavre.

*Nature.* Les matieres crues sont changées par leur nature. Le sang fluide & extravasé devient tenace, & dans une chaleur douce, il devient plus fluide qu'il n'étoit auparavant. Nous appellons matiere cuite, non pas celle que la chaleur meurt, mais uniquement par

438 *Institutions de Médecine*  
rapport à la fonction lésée, lorsque cette fonction se rétablit. HIPPOCRATE n'a rien entendu de plus sur la nature de la coction, sinon que la coction des matieres crues se faisoit, lorsque ces matieres perdent les qualités qui produisent la maladie, & qui les font nommer matieres crues.

§. C M X X V I I.

Et on donne le nom de coction, de maturité, ou de pepasme à l'état de la maladie, dans lequel ces choses arrivent ainsi ( 926. )

*Pepasme.* Concoction ou assimilation des crudités non naturelles aux matieres cuites ou à notre substance: lorsque tout ce qui s'observoit contre la nature dans l'odeur, la couleur, la finesse, l'épaisseur, &c. s'est rétabli dans l'état naturel. La matiere crue est un être créé, & il obéit également aux loix de la nature que toute autre créature, ou qu'une pomme même, lorsqu'elle meurit.

§. C M X X V I I I.

On connoît cet état de la maladie ( 927 ), & de la matiere ( 926 ), 1°. par le repos du mal, & sa diminution, les forces de la nature demeurant les mêmes, ou prenant le dessus. 2°. Par les symptômes qui se calment ou diminuent, la nature conservant ses forces. 3°. Par l'entier rétablissement des

de Mr. Herman Boerhaave. 439  
fonctions, par la ressemblance des hu-  
meurs circulantes, sécrétaires, excré-  
toires, & excrémentitielles, avec les  
mêmes humeurs dans l'état naturel.  
Comparés (919.)

*Les mêmes.* Autrement la diminution de la  
maladie peut être un passage à la mort : mais  
lorsque la maladie diminue & que le malade  
reprend ses forces, alors on n'est jamais trom-  
pé dans son espérance.

*Ressemblance.* Par exemple dans l'ophtalmie  
de la conjonctive, l'inflammation est une cru-  
dité, suivant HIPPOCRATE, d'où les eaux âcres  
s'écoulent & l'excorient. Mais on dit que la  
coction se fait, lorsque la chassie qui se forme  
est molle, douce & tenace; car c'est un signe  
de coction, c'est-à-dire, que la maladie appro-  
che de sa guérison. On appelle état de cru-  
dité dans le coryza, tant qu'il s'écoule une  
liqueur aqueuse & salée par les narines; mais  
on dit que la coction est faite, lorsqu'après cette  
eau, il s'écoule une grande quantité de mucus  
blanchâtre & tenace.

### §. C M X X I X.

Les matieres crues (922.) sont chan-  
gées en matiere cuite (926), par les  
actions vitales, par la dégénération  
spontanée de la matiere morbifique,  
par la vertu des médicamens qui aident  
la nature.

*Qui aident.* Il ne faut jamais vous mêler d'u-  
T iiij

ne maladie, que lorsque la nature a besoin de votre ministère. SYDENHAM nous rapporte un exemple d'une humeur résolue d'elle-même dans une maladie qui attaquoit la tête des malades, les rendoit stupides pendant quatorze jours entiers, & les faisoit mourir lorsque le Medecin faisoit quelque tentative pour les guérir; mais lorsqu'on les abandonnoit à eux-mêmes, qu'on les entretenoit dans une chaleur modérée, & qu'on leur faisoit faire diette, ils recouvroient tous la santé, sans autre remede. Il faut donc uniquement temperer la maladie par les medicamens, empêcher que le mouvement ne soit trop violent, trop fort, ou trop petit.

### §. C M X X X.

Lorsque la matiere morbifique digérée ou meurie par ses causes, est devenue tout-à-fait semblable à des matieres bien conditionnées, on dit qu'elle s'est résolue, & cette action se nomme résolution. C'est une curation très-parfaite, qui se fait sans aucune évacuation, qui suppose une matiere douce & benigne, une très-bonne nature, & de bons remedes.

*Curation.* C'est la seule qui mérite ce nom: & la plupart d'entre nous l'ont éprouvé lorsque, accablés par quelque engourdissement, la langueur & l'anxiété de toutes les fonctions nous ont rendus malades, & qu'ensuite la maladie s'est dissipée d'elle-même après avoir bu du thé, pris du repos, & nous être abstenus de

manger de la viande : alors la coction de la matiere est si bien faite, qu'elle ne differe en rien de l'état de santé. Tout ce qui est nécessaire, c'est que les forces naturelles soient dans un très-bon état ; & on n'a dans ce cas besoin d'aucune évacuation.

§. C M X X X I.

Dans les maladies aiguës qui affectent les humeurs, il est un certain tems où la matiere du mal se dispose à un changement subit, qui doit décider de la santé ou de la mort : ce changement se nomme *crise*, & la matiere qui se dispose ainsi, est appelée critique.

La matiere de la maladie contraire à la matiere naturelle, commence à être altérée, & elle devient meilleure, ou plus mauvaise : d'où s'ensuivent de nouveaux symptômes qui commencent à paroître dans un certain tems déterminé de chaque maladie ; alors nous appelons *crise* cet état de maladie dans lequel il arrive un grand changement, qui fait sur le champ tourner la maladie à la santé ou à la mort, ou la fait dégénérer dans une maladie différente de la première. On confond ordinairement assez mal-à propos cette crise avec une évacuation critique. Hippocrate regardoit la nature & la maladie comme deux ennemies qui se combattoient si vivement qu'il ne pouvoit y avoir longtems d'équilibre, & dont l'un ou l'autre devoit nécessairement être vaincu. C'est l'état de ce combat qu'il a appelé *crise*. C'est ce combat qui décide en peu de tems lequel

des deux ennemis doit emporter la victoire : il voyoit dans cet état, tant que la chose étoit en suspend, qu'un seul moment pouvoit décider auquel des deux appartenoit la victoire.

§. C M X X X I I.

La cause d'un tel mouvement est l'irritation des solides & des liquides, produite par la matiere morbifique, qui, suivant les différentes propriétés, peut être évacuée, transportée dans un autre lieu, ou causer la mort.

§. C M X X X I I I.

Si la matiere est disposée à être évacuée ou à changer de lieu, sans cependant être encore bien conditionnée, elle produit dans le mouvement des humeurs un changement différent de celui par lequel cela arrive ordinairement dans les sujets sains ; & alors la crise est troublée.

*La crise est troublée.* Lorsque la matiere est subjuguée, & que cependant elle n'est pas encore semblable à une matiere saine ; cette matiere jusqu'alors en repos, se met sur le champ en mouvement : cet état ne procure pas la santé, mais il est cependant meilleur que la maladie. Lorsque la bile noire excite la fièvre, tous les symptômes prennent le même nom, & il s'éleve un grand trouble qui tourneroit mal, si un prudent Medecin ne s'en appercevoit & ne le calmoit.

§. C M X X X I V.

Or ces changemens qui viennent de ce que la nature commence à mouvoir, à faire circuler, à mêler, à séparer les matieres critiques, on les nomme symptômes critiques lorsqu'ils sont sensibles; & ils sont les signes de la crise déjà formée, ou qui le sera dans peu. Il est difficile de les distinguer, & il y a bien du risque & du danger à ne pas les connoître.

*Symptômes critiques.* Ce sont des changemens sensibles dans les forces naturelles. Si la matiere phlogistique est tellement altérée, qu'elle ne produise point d'inflammation, mais qu'elle soit repompée à demie, résolue dans les veines; alors on sent un frissonnement dans tout le corps, & un froid si grand, qu'il fait croire à des ignorans que la mort est prochaine. C'est certainement-là une grande erreur, car ce trouble n'est causé que par les forces naturelles, & il doit être d'autant plus salutaire, que le malade a paru plus mal; car le frissonnement a lieu lorsque le sang qui étoit en stagnation à l'extrémité des arteres, repasse par l'extrémité des veines, & qu'ainsi il évacue les arteres, enleve l'obstruction du système artériel & diminue le frottement. Si vous combattiez par les remedes ce froid, comme une fièvre, ce seroit certainement une erreur grossiere.

*Difficile.* Celui qui n'entend pas les fonc-

tions du corps humain, & qui ne fait pas juger par les signes, tandis que cela est facile à quelqu'un qui en est instruit.

*Danger.* Celui qui trouble une maladie, & qui ne sçait pas ce qui se passe en dedans, guérit par hazard, peut-être nuit-il aussi, & il n'est jamais certain de ce qu'il fait. Lorsque les levres dans le commencement d'une fièvre aiguë tremblent, ce signe présage presque toujours que le malade doit tomber dans de cruelles convulsions: le malade a une demie heure après un vomissement salutaire. Cette diversité dépend des signes précédens, & un Medecin Espagnol a fait à ce sujet un fort bon petit Traité qu'il a intitulé, *Consultations de Medecine*. Dans cet Ouvrage, plusieurs Medecins de différentes Sectes sont supposés appellés en consultation; ils ne sont pas d'accord, ils ordonnent tantôt d'une façon, tantôt de l'autre: enfin HIPPOCRATE arrive & il les accorde tous en disant, que le malade se tienne en repos, il y aura demain une crise qui se terminera par un écoulement par les narines, & le malade sera guéri.

### §. C M X X X V.

Car ils se trouvent souvent confondus avec les symptômes qui naissent de la cause de la maladie même, ou de la matiere crue qui la forme; ce qui fait qu'un malade est nécessairement maltraité.

*Confondus.* Un malade est attaqué de pleurésie. La matiere crue cause des anxiétés, des

douleurs, &c. ; la nature & l'art ne font pas la coction de cette matiere, & ils chassent le sang bilieux. Quelqu'un qui ne sçaura pas la vraie Medecine, pourra la traiter d'une hémoptisie, ouvrir la veine, & tuer ainsi le malade, tandis qu'un autre plus sçavant eut attendu un bénéfice salulaire de la nature. Il faut donc bien distinguer les phénomènes de la maladie de ceux qui sont les effets de ce qui reste de forces naturelles.

§. C M X X X V I.

Voici cependant les principaux signes qui servent à faire distinguer les symptômes critiques de ceux de la maladie, 1°. Les premiers viennent de ce que la nature prend le dessus du mal ; les seconds, de ce que le mal l'emporte sur les facultés vitales. 2°. Les uns sont précédés d'une bonne coction qui s'est manifestée par ses signes ; les autres arrivent dans l'état de crudité. 3°. Ceux-là se font vers le tems propre aux crises, ceux ci en tout tems, principalement dans l'augmentation du mal. 4°. Les symptômes critiques donnent un prompt soulagement, ceux de la maladie nuisent promptement.

*Symptômes.* Les symptômes violents qui précèdent la coction, annoncent tout ce qui peut y avoir de plus mauvais : ils sont au contraire

d'un très-bon signe , lorsqu'ils suivent la coc-  
tion , quoiqu'ils fassent même du mal dans ce  
cas.

§. C M X X X V I I.

Ces principaux symptômes & signes  
critiques qui annoncent une évacuation  
pour crise , sont ceux-ci. Après la coc-  
tion , dans le tems critique , tout-à-  
coup & sans nouvelle cause manifeste  
du mal , engourdissement , assoupisse-  
ment , sommeil , veille , délire , anxié-  
té , dispnée , nuit fâcheuse ; rigidité ,  
douleur , rougeur , titillation , sentiment  
de piqueures , pesanteur , densité dans  
la partie ; obscurcissement , clarté , lu-  
miere , larmes spontanées aux yeux ;  
nausées , grande ardeur , soif , retraction  
des hypocondres , tremblement de la  
lèvre inférieure.

Ce caractere different des symptômes dans  
different tems bien entendu fait une grande  
partie de la Doctrine d'HIPPOCRATE ; & on  
s'expose à de grands dangers si on l'ignore.

*Sans nouvelle.* S'il se présente quelque nou-  
velle maladie tous les symptômes seront in-  
certains.

*Grande ardeur* sur-tout aux environs du  
cœur.

§. C M X X X V I I I.

Voici les signes d'une évacuation cri-  
tique présente. Si après avoir vû ceux ,

dont on a parlé ( 936 ), paroissent ensuite le vomissement, la salivation, l'excrétion de mucosité, le crachement, le flux de ventre, le flux d'urine, une hémorrhagie par l'uterus, par les hémorrhoides, sueurs, abcès, pustules, tumeurs, bubons, parotide, aphte, transport d'humeurs d'un lieu dans un autre.

Ces évacuations critiques font dériver l'humeur d'un lieu dans un autre où ils la chassent hors du corps ou dans quelque partie du corps; alors on dit que c'est une métastase de la matière morbifique, qui sera bonne si la matière passe d'une partie plus noble dans une qui le soit moins: au contraire dans le premier cas la maladie devient simplement moins dangereuse; néanmoins elle n'est pas parfaitement guérie. Nous l'appellons abcès, non pas que ce soit un ulcère, mais simplement parce que c'est une matière morbifique séparée du sang.

§. C M X X X I X.

On sçait que ces signes ( 938. ) critiques sont salutaires, & qu'il seroit alors imprudent de les troubler par des remèdes, s'ils ont été précédés de ce qui a été dit ( 936. 937. ) de la coction; si la maladie est dans son état, si les forces vitales sont suffisantes; si les excréments sont semblables aux naturelles; si on a usé de choses convenables à la maladie,

à la partie affectée, au genre de vie, au régime, à l'âge, au sexe, au tempérament; si la crise vient en tems & lieu; si le mal & les symptômes ont diminué après l'usage des médicamens; si la couleur, la chaleur, la force, le pouls, la respiration, & en un mot toutes les fonctions se rétablissent aussi-tôt, ou commencent beaucoup à se rétablir, & enfin si l'évacuation critique dure constamment jusques à la fin de la maladie. Car si l'on observe tout ces signes, ou la plûpart d'entre eux, il se fera une séparation parfaite de la matiere morbifique, de la saine: & on donne à cette séparation le nom de crise parfaite, évacuante ou séparante.

*Coction.* Le malade vomit; on demande si ce vomissement est critique, ou symptomatique. Il faut donc faire attention dans quel tems le malade vomit; si c'est sur le déclin de la maladie à la suite des signes de coction, c'est une bonne crise, si c'est au contraire dans l'augmentation de la maladie, toute évacuation est mauvaise.

*Etat.* Voici quels sont ordinairement les degrés des maladies aiguës; la maladie augmente pendant quatre jours, & jusqu'alors on observe de la crudité; le cinquieme jour, la maladie est dans la plus grande vigueur; dans le sixieme & dans les suivants, elle diminue, c'est-là l'état de la coction; le neuvieme jours.

differe également du jour de vigueur que le premier ; c'est là l'état , & s'il se fait alors quelqu'évacuation , elle est salutaire.

*Excrémens.* Si la maladie est dans la membrane pituitaire , le mucus qui s'en sépare doit être épais & blanc. Lorsque la maladie est dans le sang , l'urine doit être épaisse & causer la strangurie.

*Partie.* Lorsqu'une maladie est dans le poumon , l'excretion de la matiere doit se faire par le haut , autrement il arriveroit nécessairement un métastase.

*Genre de vie.* Si le malade attaqué d'une fièvre maligne , mange du beure , & que quelques heures après il vomisse une matiere amere & verdâtre , cette excretion ne sera ni critique ni symptomatique , parce qu'elle provient uniquement du genre de vie.

*Lieu.* Lorsque le vice est dans les premières voyes , le vomissement sera critique & bon : si la maladie a son siege dans le sang , le vomissement n'est ni critique ni bon , parce que l'évacuation ne se fait point par un lieu convenable ; au contraire dans la fièvre ardente , l'hémorrhagie des narines est d'un très-bon signe , & le crachement de sang d'un très-mauvais.

*Constamment.* Lorsque les crachats du malade sont rouillés le second jour , & blancs quatre heures après , c'est un mauvais signe ; la coction est faite plutôt qu'il ne faut , & c'est un signe que la matiere crue n'a été domptée que superficiellement. Tout ceci est presque l'ouvrage de la nature au moyen des forces naturelles & de l'altération spontanée de la matiere morbifique ; le Medecin peut à peine s'en attribuer la troisième partie.

## §. C M X L.

Mais si ces signes ( 939. ) ne paroissent point, ou si l'on en voit de contraires, il faut alors penser que ceux-ci sont des symptômes de la maladie, & non des efforts victorieux de la nature, & par conséquent ils sont alors mauvais, & méritent d'être traités comme le mal même. Mais si tous ces signes ne se présentent point, mais seulement quelques-uns d'eux, & ne sont point parfaits, soyez sûr que la matiere qui n'est pas encore bien critique, sera transportée çà & là en divers lieux, où elle fera naître divers phénomènes, & cette crise est appellée *métastatique*.

*Symptômes de la maladie.* On ne doit pas abandonner les malades à eux-mêmes, mais on doit combattre ces symptômes de même que la maladie.

## §. C M X L I.

Voici donc les axiomes reçus dans le diagnostic & le prognostic des maladies. Une évacuation critique après la coction est toujours bonne. La même est salutaire le jour critique.

Mais elle est différente par rapport au tems & à la nature, selon l'âge, le

tempérament, le sexe, le climat, la saison de l'année, le mal, la constitution épidémique.

Si elle se fait avant la coction, elle est mauvaise.

Pour la coction même, elle est toujours bonne. Plus elle est prompte, meilleure elle est : il n'en est pas ainsi de la crise.

*Mais elle est différente.* La crise qui arrive dans la Norwegue, est différente de celle qui arrive en Grece ; elle differe dans une femme, dans un enfant, dans un homme, dans un adulte, dans la fièvre tierce, dans la fièvre ardente. Elle se manifeste de quatre façons différentes dans la peste, 1°. Il n'en a aucune dans l'espece de peste la plus dangereuse, qui tue sur le champ sans crise ; 2°. par des taches, 3°. par des antrax, 4°. par des bubons benins, & cette espece de peste est curable. Un Medecin doit bien connoître toutes ces choses, parce qu'il ne doit jamais purger que lorsque la matiere est gontée, ou que le sang est poussé si vivement par les forces vitales, que la nature ne peut par cette méthode dompter la matiere de la maladie, & qu'au contraire elle détruit la vie. Alors il faut la combattre hardiment. La matiere inflammatoire & le resserrement des vaisseaux intercostaux sont dans la pleuresie la cause proegumene de la maladie : la fièvre est la cause procatartique qui coagule la matiere ; les fonctions sont en conséquence altérées. Celui qui connoît alors qu'en laissant agir la nature, la

maladie dégénérera en gangrene ou en suppuration, & qu'elle ne peut par conséquent produire qu'un mauvais effet, ne doit pas l'écouter ni attendre la crise qui deviendroit dangereuse; mais il doit ôter les forces, afin qu'elles ne puissent point produire la fièvre, & enfin faire ses efforts pour résoudre la matière.

*Tems.* La crise dans la peste se fait avant le troisieme jour, & le troisieme dans la fièvre la plus dangereuse.

*Age.* Les évacuations critiques subsistent pendant presque tout le reste de la vie dans les vieillards; & elle se terminent en très-peu de tems dans les jeunes gens.

*Crise.* C'est à dire évacuante: car elle doit suivre la coction, pour qu'elle puisse être bonne.

### §. C M X L I I.

Le **o**t de prédire de l'événement d'une maladie, est principalement fondé sur la connoissance de la comparaison des causes desquelles dépend ce qu'il reste encore de vie au malade, & qui ont produit sa maladie actuelle; en effet on peut sçavoir par un mûr examen de ces causes si le malade reviendra à la vie, à la santé, si son mal se changera dans un autre mal, ou le fera périr. Elles feront aussi concevoir la raison des tems, & des changemens qui arrivent ici.

Il n'est rien de plus nécessaire pour un Médecin clinique que de sçavoir prédire l'événement de la maladie, car c'est là ce qu'on lui

demande continuellement. PROSPER ALPIN nous a donné une doctrine achevée dans son Livre des présages de la vie & de la mort. Qu'il seroit à souhaiter que nous eussions un Livre de ce même Auteur intitulé *des differens changemens des maladies* ? on peut cependant s'en instruire en consultant HIPPOCRATE, & par l'anatomie pratique. La vie est une certaine condition du corps humain. La maladie est une certaine condition de ce même corps différente de celle de la santé, & qui agit contre la vie. La mort est la fin de la vie. Mais cette condition de la maladie change le corps bien autrement qu'il ne faut pour qu'il soit sain, & ainsi le corps est changé de ce qu'il étoit en santé. Un Medecin compare les forces de la vie avec celle de la maladie, & il juge de cette comparaison, si la mort prendra le dessus, ou si ce sera la vie.

*Plus grande.* La santé est la présence de toutes les fonctions vitales, animales & naturelles. Supposé qu'elles soient cent & qu'il en manque une, ce sera une maladie; mais comme il en reste encore quatre vingt-dix-neuf autres, il y a tout lieu d'espérer de recouvrir bientôt la santé; mais si au contraire il y en a quatre-vingt dix-neuf de détruites & qu'il n'y en reste qu'une, on peut prédire la mort.

### §. C M X L I I I.

On connoît l'efficacité de la cause qui entretient encore la vie, par les fonctions qui restent, principalement vitales, ensuite animales, & naturelles. Ce qui s'énonce ordinairement par ces

deux axiomes, plus il y a de fonctions semblables aux mêmes fonctions qui ont coûtume de se faire dans la santé, & plus elles leurs sont semblables; plus les forces de la nature sont grandes & efficaces, & plus il y a d'espérance de recouvrer une santé parfaite; & plus est saine dans le malade cette fonction, dont plusieurs autres dépendent comme de leur cause, plus les affaires du malade sont en bon train. Et l'on tire des conséquences opposées des propositions contraires.

*Autres dépendent.* Tant que le pouls est égal & fort, le malade est encore éloigné de la mort, à moins que par accident il ne survienne quelque cause plus puissante; car un pouls de cette façon suppose un cœur fort, des poumons libres, un cervelet faisant bien les fonctions vitales; mais tout le reste dépend de ce viscere, & tant que les fonctions sont encore dans leur vigueur, l'affaire va bien, & tout est dans un d'autant meilleur état, que ces fonctions sont plus parfaites.

#### §. C M X L I V.

On voit qu'une fonction est semblable à celle qui se faisoit dans la santé, lorsque les effets inséparables de cette bonne fonction, sensibles, se trouvent tels qu'ils ont été exposés dans la phy-

siologie ; on sçait qu'elle est bien conditionnée, sur-tout quand la cause, la matiere, les effets de la maladie se convertissent en santé par les fonctions mêmes qui restent, & par conséquent sur-tout par la bonne coction, & la bonne excretion de la matiere morbifique.

*Fonctions même qui restent.* Si un Medecin est appellé auprès d'un malade qui a la fièvre tierce, qu'il le trouve dans le paroxisme, qu'il observe un pouls, des urines & une respiration troublés, & qu'il pense que le malade soit dans un très-grand danger, & que quelque jours après il vove tous les accidens calmés, qu'il trouve le lendemain tous les symptômes bien plus addoucis, il conclut facilement de là qu'il n'y a aucun danger.

### §. C M X L V.

On regarde comme la meilleure coction, celle qui rend en très-peu de tems la matiere crue, parfaitement analogue aux humeurs naturelles. Sur quoi est fondé l'axiome, plus la coction est parfaite, plus on a lieu d'espérer la vie & la santé.

*Coction.* Tout ce qui n'est pas dans l'état de santé est crud. La coction est la réduction de la crudité à la santé. Elle est très-bonne, lorsque l'humeur crue devient parfaitement semblable à la naturelle,

## §. C M X L V I.

Et l'on sçait que les humeurs & même que les parties solides se remettent en bon état, si les fonctions quelles qu'elles soient, qui étoient dérangées, dans le tems de la crudité, se rétablissent totalement, & si toutes les excrétiions ressemblent à celles qui se font dans l'état sain; d'où naissent les axiomes: plus les fonctions deviennent salubres, meilleure est la coction, & de nouveau, plus tous les excréments sont semblables aux naturels, plus la coction est parfaite, & au contraire.

## §. C M X L V I I.

On connoît aussi enfin la force de la cause vitale par l'âge, le sexe, le tempérament, le genre de vie, la nation, la famille du malade même.

*Force.* Il y en a peu dans les vieillards; moins dans les femmes que dans les hommes.

*Famille.* Certaines maladies sont mortelles dans quelques familles, tandis que d'autres les supportent sans peine.

## §. C M X L V I I I.

Et tout cela ( 942. jusques à 948. ) met le Médecin au fait des forces vitales du malade, & de l'efficacité de cette cause.

Cette

Cette connoissance de la force vitale fournit le principal prognostic, & il se tire de ce qui reste de santé dans le malade. Si ce qu'on a perdu de la santé est égal à ce qui reste, la maladie est indécise; si l'une l'emporte sur l'autre, on aura lieu d'espérer ou de craindre. Il faut avoir bien de la précaution pour ne pas se perdre de réputation, en traitant de légère une maladie très-sérieuse; ou d'imiter en cela les empiriques, ou comme le disoit autrefois CELSE, les Charlatans, en faisant passer pour sérieuse une maladie légère.

§. C M X L I X.

Mais on sçait quelle est l'action & la grandeur de la cause morbifique, 1°. Par les causes de la maladie, connues, grandes, malignes, opiniâtres. 2°. Par le génie de la maladie, dont l'idée se prend de la connoissance qu'on a de la constitution épidémique. 3°. De la quantité, de la grandeur, de la véhémence des symptômes, 4°. de la crudité, 5°. du grand changement des qualités sensibles, par rapport à la figure; à la masse, à la couleur, à la consistance, 6°. par les excrétiens fort différentes des naturelles.

*Malignes.* C'est ainsi que le Medecin tire un mauvais prognostic de la goutte ou de la verole la plus mauvaise.

*Symptômes.* Lorsque la maladie ayant tout

des plus augmenté pendant deux jours, est déjà dans son état le troisième ; il est certain que la maladie se terminera très violemment, quel qu'en puisse être l'événement.

*Du grand changement.* Lorsqu'un homme perd sur le champ sa couleur, l'odeur, la saveur, sa forme ancienne ; c'est un très-mauvais signe ; car cela fait voir que la nature est attaquée vivement.

*Excrétions.* On connoît par la physiologie, quel doit être le crachat du matin dans un homme sain, c'est-à-dire, qu'il doit être muqueux, blanc, transparent, dissoluble dans l'eau, & débarrasser le poumon en sortant. Or le crachat dans la peripneumonie doit être jaune, marqueté, rouillé de sang ; & on dit que la coction en est faite, lorsque les symptômes se calment de jours en jours avec un pareil crachement.

### §. C M L.

Ces causes ( 948. 949. ) bien connues & exactement comparées entre elles, donnent ces axiomes qui sont de sûrs pronostics ; si la cause vitale est plus forte que celle du mal, le malade fera bien-tôt parfaitement rétabli.

Si la cause de la vie & de la maladie ont le même degré d'efficacité, il y a du danger, le mal durera, & fera place à une autre maladie.

Si la cause morbifique est bien plus forte que celle de la vie, la mort, ou du tout, ou de la partie s'ensuivra,

§. C M L I.

La grandeur du péril dans les maladies, se mesure par l'excès des forces de la cause morbifique sur celle de la vie.

§. C M L I I.

Sa durée se mesure par la lenteur avec laquelle le mal tend à son dernier degré de croissance, par la foiblesse de la vie, par l'opiniâtreté & la tenacité de la matiere.

*Lenteur.* Les maladies aiguës se terminent ordinairement en quatorze jours; elles augmentent jusqu'au septieme; elles sont dans leur état le 8: elles diminuent depuis ce tems, & les malades sont guéris le quatorzieme jour. Lorsque l'état arrive plus tard, il est bon que vous sachiez que la maladie ne se terminera en santé qu'autant de tems après l'état qu'elle en a mis pour y arriver. Un Medecin clinique doit bien observer tous ces changemens, & marquer à toute heure si la maladie est augmentée, ou si la vie est diminuée. Si nous voyons dès le premier jour de la maladie, à chaque heure, des symptômes plus violents, & que le second jour la maladie soit dans son état, il est certain qu'elle se terminera bien-tôt: si elle croît pendant deux jours & qu'elle soit dans son état le troisieme, la maladie finira le six. C'est-là la Doctrine d'HIPPOCRATE qui dit: le premier jour

est la marque du troisieme, le quatrieme du septieme, le cinquieme du neuvieme, tout ceci a lieu tant qu'on laisse agir la nature & que le Medecin ne se mêle point de la curation.

### §. C M L I I I.

On sçait qu'il succédera une autre maladie, lorsque la violence du mal présent & ses symptômes se calment sans coction, & sans une bonne évacuation critique suffisante, & cela dans une maladie avec matiere.

*Autre maladie.* On prévoit une autre maladie, lorsque dans une maladie la matiere, la force de la maladie & les symptômes se relâchent sans aucune bonne raison ou sans une coction suffisante; car ce qui reste après une crise imparfaite, fait recommencer la même maladie, ou en produit une autre.

### §. C M L I V.

Or cette nouvelle maladie est souvent pire & plus longue que la premiere, suivant la diversité de la partie lésée en dernier lieu, ou de la matiere morbifique qui a déjà dégénéré, ou à cause de la seule longueur du tems.

*Pire.* Le malade désire souvent d'être délivré de quelque douleur, & il fait tout ce qu'il peut pour y parvenir: s'il l'obtient, il tombe souvent dans une maladie pire que la premiere.

re, & il en meurt quelquefois. Ainsi dans la pleurésie, si les douleurs se calment sur le champ, il s'ensuit un empyeme très-mauvais, & ordinairement funeste; en effet, on ne peut détruire l'ulcère, tandis qu'on eut enlevé l'inflammation.

§. C M L V.

On peut encore prévoir en qu'elle partie se jettera la matiere mal cuite de la maladie, par le prurit, la titillation, la rougeur, la couleur, la chaleur, l'engourdissement, la pulsation, l'agitation, l'incommodité perpétuelle de quelque partie du malade, ou par la nature & l'idée, & par la condition épidémique de la maladie.

§. C M L V I.

De plus si l'on s'apperçoit que l'art ou le hazard ait produit en certaine partie du corps, les effets dont on vient de parler (955.), on peut alors prévoir qu'il se fera un amas de matiere morbifique dans cette partie.

*Art.* Lorsque dans une maladie aigue, la matiere de la maladie est dans le sang; je fais ensorte que quelqu'endroit devienne lâche, mol & moins résistant, qu'il soit chaud, & qu'il soit douloureux; j'espere en toute sureté que la matiere de la maladie se portera dans cet endroit, & qu'il s'y formera un abcès. Ainsi

aucun Medecin ne peut guérir les petites véroles confluentes, s'il ne fait en sorte que les pieds deviennent presque gangreneux par le moyen des bains & des épispastiques dans lesquels il les fait macerer. J'applique ordinairement un cataplasme de lait avec la farine ou avec la mie de pain blanc, & je le fais renouveler jour & nuit; les pieds s'enflent, deviennent douloureux, & souffrent d'étranges maladies; mais aussi le mal pendant ce tems se détourne de la poitrine & de la tête: or SYDENHAM a observé que le danger dans les petites veroles confluentes devoit s'estimer par le nombre des pustules qui pouffent à la tête. Au contraire, si dans une fièvre aigue je fais en sorte que les pieds soient froids, & que je fasse des fomentations chaudes à la tête; alors la phrenesie surviendra plutôt par un effet de l'art que par le caractère de la maladie.

### §. C M L V I I.

Toutes ces choses ( 921. jusques à 955. ) nous apprennent qu'il est absolument nécessaire d'être au fait des coctions & des crises, pour faire de justes prognostics dans les maladies; mais comme il est évident que ces connoissances dépendent de celles des fonctions vitales, qui sont la principale cause de la coction & de la crise, & comme on en juge sur-tout par le pouls & la respiration, nous traiterons d'abord de ces deux signes. Nous pensons aussi que

l'urine, étant un recrément qui se sépare par les forces naturelles de toute la masse du sang, & de toutes ses parties, mérite une attention particulière.

---

---

## DU POULS DE L'ARTERE,

*Comme signe.*

### §. CMLVIII.

**O**N connoît par le pouls des artères (217. 218. 219.) l'état déterminé du cœur, comme premier moteur; la nature, la quantité, le mouvement de la masse générale des humeurs, d'où sortent toutes les autres; la diverse condition de l'artere, qui est le principal vaisseau de tout le corps: d'où il suit que la connoissance du pouls est d'une grande utilité dans la séméiotique.

*Du cœur.* On entend, sans aucun raisonnement subtil, que la connoissance du pouls est d'une grande conséquence dans la séméiotique, parce que le pouls fait voir la nature du sang qui renferme toutes les humeurs du cœur & des artères qui ne sont autre chose que le cœur contracté, & qui proprement font tout dans le corps humain.

## §. C M L I X.

Un pouls fort marque donc, 1<sup>o</sup>. que le cœur se contracte avec une puissante force musculieuse, & par conséquent que la cause qui le contracte est forte; c'est à-dire, 2<sup>o</sup>. que le suc des nerfs & du cervelet est porté fortement, & en assez grande quantité dans les fibres du cœur, 3<sup>o</sup>. qu'on a beaucoup de sang, que la circulation & la sécrétion des humeurs se font très-bien. Un tel pouls est donc d'un bon présage, s'il est tel dans toutes les parties du corps. Il trompe souvent dans les maladies apoplectiques & dans quelques autres, où, quoiqu'il y ait un flux & reflux libre du cœur au cervelet, & du cervelet au cœur, les autres parties, & sur-tout les viscères sont fort obstrués.

*Très-bien.* Le pouls ne sera jamais fort, si le cœur ne chasse avec force beaucoup de sang à la fois; mais il ne tient ce sang que du poumon qui le reçoit des veines, & celles-ci des artères. Un pouls fort fait donc voir que le cœur est bon, que le poumon est libre, qu'il y a commerce entre les artères & les veines, & que toute la circulation du sang se fait bien. Ce signe ne trompe que dans l'apoplexie, dans laquelle le pouls est bon jusqu'à la mort, &

très-fort, parce qu'il n'y a que le cerveau d'affecté, & que le cœur & le cervelet ne le sont point. Que le malade qui voudra tromper son Medecin se ferre la main, qu'il la lui donne à toucher; alors le sang accumulé dilatera les artères avec plus de force: il est donc de la prudence de tâter le pouls dans plusieurs endroits, au poignet, à la carotide, &c.

§. C M L X.

Un pouls solide dénote tout le contraire de ce qu'on vient de dire (959.) mais il trompe quelquefois dans ceux qui sont fort gras.

*Fort gras.* Ces gens ont premierement des couches de graisses dans leurs vaisseaux, lesquelles absorbent la force du coup. D'ailleurs, plus ils ont de graisse, & moins ils ont de sang. Or la force du pouls dépend de la quantité du sang. Un pouls foible dans une personne fort grasse, annonce en conséquence moins de mal.

§. C M L X I.

Un pouls grand marque, 1<sup>o</sup>. l'abondance du sang, 2<sup>o</sup>. la force du cœur, 3<sup>o</sup>. l'artere libre, & qui se contracte aisément, 4<sup>o</sup>. la bonté de la circulation & des sécrétions. Le petit désigne le contraire. On peut comprendre de-là ce qu'on entend par le plein & le vuide,

entant qu'ils sont bien reconnus pour tels.

*Plein.* Ce pouls ne differe du pouls étendu qu'en ce qu'il est très-grand dans la diastole, & très-petit dans la systole; car les Medecins ne disent pas de ce pouls qui ne cesse jamais d'être plein dans les maladies inflammatoires, qu'il vient d'un sang dense, qui ne peut circuler; mais les Medecins confondent souvent le pouls plein & le pouls étendu.

### §. CMLXII.

Le pouls dur, dont il est tant parlé, signifie différentes choses, sçavoir, 1<sup>o.</sup> que la membrane de l'artere est plus sèche qu'elle n'est naturellement, & en conséquence, 2<sup>o.</sup> des obstructions dans les petits vaisseaux, qui forment le tissu des membranes de l'artere, 3<sup>o.</sup> les arteres pleines & 4<sup>o.</sup> obstruées à leurs extrémités capillaires, par une matiere inflammatoire tenace, 5<sup>o.</sup> un sang fort dense & compact, de-là 6<sup>o.</sup> les circulations, les sécrétions, les excréctions lésées, 7<sup>o.</sup> une infinité d'autres effets qui s'ensuivent. Le pouls mol indique tout le contraire; mais cependant il trompe très-fort dans la péripleumonie aigue.

*Dur.* C'est lorsque le Medecin qui touche l'artere, sent sous son doigt comme un canal

de bois & un tuyau dur de plume, qui ne peut se dilater ni se resserer, mais qui est toujours tendu également.

*Membranes.* Alors l'artere, non pas en conséquence du sang qu'elle renferme, mais par rapport à son corps, présente un pouls dure, parce que les arteres de Ruysch sont extraordinairement remplies & enflammées, qu'elles sont gonflées, distendues & qu'elles résistent au doigt de la même façon qu'une vessie remplie d'eau.

*Pleines.* Comme l'observe ce Medecin Allobroge dont Bonnet fait mention, que dans la fièvre aigue inflammatoire il arrive qu'on trouve beaucoup de sang épais dans les arteres, peu & dissous dans les veines.

*Effets.* Tout ce qu'il y a de plus fluide devant passer dans les vaisseaux latéraux, le sang se condensera.

*Mol.* Ce pouls dans toute maladie inflammatoire est d'un bon signe, excepté dans la peripneumonie, dans laquelle le pouls mol est mauvais, le pouls dure au contraire est bon; car dans cette maladie la moleste du pouls provient du sang qui ne passe point par les arteres, ou qui certainement y passe en très-petite quantité, à cause de l'obstruction du poumon.

### §. CMLXIII.

Un pouls rare dans un espace de tems déterminé marque, 1°. que le cœur se contracte plus lentement, & par conséquent, 2°. que le suc du cerveau coule lentement par les nerfs dans

les fibres du cœur, 3°. une circulation du sang souvent dégagée & égale, 4°. un trajet facile des humeurs par tous les vaisseaux. Mais si c'est la foiblesse qui le rend tel, il est mauvais & dangereux. Le pouls fréquent désigne le contraire, ainsi que des âcres irritans, les esprits agités, la fièvre, la phrénésie.

*Fréquent.* Un homme parfaitement sain a toujours chaud, & d'autant plus qu'il jouit d'une santé plus parfaite. Or la chaleur dépend de la quantité du sang qui passe par les artères; de-là tout homme très-sain a fort chaud. Mais toute personne saine a aussi le pouls rare, ce qui fait voir que le cœur se remplit parfaitement dans un tems, & s'évacue parfaitement dans un autre. Lorsque le pouls est fréquent, alors il reste quelque chose dans le cœur à chaque fois qu'il se vuide, & le cœur est irrité de façon qu'il se meut avec une grande vitesse, sans cependant faire avancer le sang. Il paroît de-là pourquoi le pouls fréquent est presque toujours inégal. C'est-là le pouls que l'on observe dans les moribonds qui l'ont toujours très-fréquent. Mais si le cœur s'évacue parfaitement, & que le pouls soit en même-tems fréquent; alors le trop de frottement occasionne bien-tôt la mort. (1732) la vitesse indique ordinairement l'obstruction d'une grande partie des artères; mais si une troisième partie du système est obstrué, le sang doit circuler un tiers plus vite par les parties libres du corps.

§. CMLXIV.

Le pouls fort fréquent & égal est bon, il marque la constance de la vie ; le pouls inégal est par conséquent mauvais.

§. CMLXV.

Le pouls intermittent est pernicieux, il nous apprend que la nature est prête à succomber.

*Intermittent.* C'est un signe que la vie participe de la mort, ou que le cœur se repose de tems en tems : mais si le cœur n'agit pas jusqu'à ce que tout le sang soit passé des artères dans les veines, & que les artères se soient vidées ; alors la syncope & la mort même en sont les suites.

§. CMLXVI.

Le pouls qui est à la fois fort, grand, égal & tardif est le meilleur de tous ; le pouls fort & grand, fort & lent, grand & lent à la fois est bon. Le pouls qui est à la fois foible, petit, dur, inégal, intermittent, fréquent, est le pire de tous, & d'autant plus qu'il y a plus de ces marques qui concourent ensemble, & au contraire.

*Foible, tardif &c.* Tout pouls qui a en même-tems tous ces caracteres de malignité, est

un signe sûr de mort ; & nous n'avons pas d'exemples qu'un malade dans ce cas en soit échappé : au contraire j'aurois beaucoup de peine à croire qu'aucun malade fût mort avec un pouls grand , fort , tardif & constant.

## §. C M L X V I I.

De-là aussi on peut aisément sçavoir ce que c'est que le pouls serré.

*Savoir.* Les Medecins ont été trop subtiles pour établir entre les pouls une distinction inutile. Les causes principales de ces variétés sont l'aneuvryisme de l'artere , ou une tumeur , ou un éloignement de son lieu. Nous appelons pouls serré , celui qui est plein d'abord & diminue peu à peu , comme la queue d'un rat qui diminue insensiblement jusqu'à l'extrémité : ce pouls a lieu lorsque le cœur ne remplit pas les arteres jusqu'à leur extrémité.

*Serré.* Lorsqu'une partie du pouls est bonne , & que l'autre est mauvaise. ( 1732 ) lorsque le pouls se présente dans un endroit & non pas dans l'autre ; on peut douter que cette espece de pouls ait jamais véritablement lieu , ou si il l'a , c'est tout au plus dans l'aneuvryisme , & lorsque les os sont fracturés.

*Chevroiant.* C'est un pouls qui est sensible dans son commencement & dans sa fin , & qui est à peine perceptible dans son milieu. Il est causé par l'aneuvryisme , &c. ( 1732 ) il va comme par saut , & il se fait sentir dans un endroit, nullement dans l'autre.

*Discrotos* qui repousse dans la systole ; c'est , un signe d'une très-grande inflammation , d'une artere très-pleine , & que le cœur pousse le

fang avec force. Il est du genre des pouls durs. (1732). Lorsque le Medecin tâte le pouls aux deux bras, & que dans un tems donné il remarque une pulsation dans l'un, & dans l'autre deux, ces deux pulsations peuvent provenir d'un anevryisme qui repercute le sang de ce bras.

§. CMLXVIII.

La doctrine des pouls donne en même-tems l'intelligence de ce que signifie la chaleur, comme étant l'effet du pouls : elle nous apprend en effet que le vaisseau est retréci, que les humeurs sont épaisses, sont poussées avec force, & qu'il y a de grandes résistances vers les extrémités des vaisseaux ; d'où il suit que la diminution de chaleur manifeste le contraire, & qu'il est aisé de connoître par-là le chaud & le froid, par rapport à leurs diagnostics & prognostics.

*Chaleur.* On remarque de la chaleur dans un lieu enflammé, parce que les vaisseaux obstrués résistent au sang, tandis qu'il se meut plus vite & qu'il est poussé avec plus de force par le cœur. La chaleur ne provient point de la fermentation, car si quelqu'un a une partie extrêmement enflammée, si tôt qu'il se trouvera mal, il se refroidira tout comme tout autre ; & après la mort, la partie qui paroïssoit toute rouge dans l'inflammation, devient froide com-

me tout le reste du corps. La chaleur provient donc du frottement des humeurs mues dans les vaisseaux, contre ces vaisseaux mêmes; le pouls l'indique; & ainsi lorsque le pouls est actif, la chaleur est plus grande, & au contraire.

### §. C M L X I X.

Cependant il faut sçavoir que la nature particulière d'une artère, l'âge, le sexe, les passions de l'ame, les six choses non-naturelles, les habitudes du corps, le tempérament propre, le climat, la saison, peuvent prodigieusement changer toutes ces choses, & qu'il est fort important de connoître en quel ordre les différens pouls se succèdent mutuellement.

*Changer.* Si on compte le pouls avec une montre à la main, on le trouve dans un homme à jeun un tiers plus foible & plus rare que dans le même homme une heure après qu'il a mangé. Enfin vous trouverez une très-grande différence, si vous comparez le pouls d'une personne tranquille avec le pouls d'une personne en colere, ou qui s'est échauffée en se promenant. Ainsi le pouls de deux personnes les plus saines n'est pas aussi nombreux dans l'un que dans l'autre. Le Medecin doit donc dans ces occasions prendre garde à sa réputation.

*Ordre.* Un pouls fort, après qu'il a été foible, est toujours bon; & un pouls foible au contraire, lorsqu'il a été fort, est toujours mauvais.

§. CMLXX.

Mais il faut très-exactement observer le pouls, en tant qu'il nous apprend que la matiere morbifique sera muë, est en mouvement, se dispose à être évacuée, & commence déjà à se séparer; car il montre le tems fait pour agir & aider la nature, sans parler du reste.

*Sera muë.* Les meilleurs Medecins regardent souvent comme desespérées, des maladies aiguës, dans le tems même qu'elles tournent à la santé. Lorsque la matiere critique domptée par les forces naturelles, commence à couler; alors le pouls est troublé, & il se change en un pouls chevrotant ou intermittant, dans toute espece de mal; & il arrive qu'on imagine que les malades vont perir, lors même qu'ils recouvrent en très-peu de tems une santé parfaite. (1732). La bile noire dissoute par l'usage que l'on a fait des fruits d'Été, qui repasse dans le sang & se corrompt dans le poumon, en est la cause.

On observe des variétés surprenantes dans le pouls des femmes grosses & des nourrices, variétés qui feroient tomber le Medecin dans des erreurs grossieres, s'il tiroit uniquement de ce pouls, son prognostic. L'horreur n'est pas toujours d'un mauvais présage, car elle peut être un signe que quelque chose d'étranger, d'ingrat & d'horrible, est attaqué & vaincu par la nature.

---

---

**DE LA RESPIRATION,**  
*comme signe.*

## §. C M L X X I.

**U**Ne respiration facile, non douloureuse, constante, dénote dans les maladies que tous les organes qui servent à la respiration sont en bon état; que les poumons se dilatent facilement, que le sang est transmis sans peine, & par conséquent qu'il est propre à couler par tous les vaisseaux du corps; d'où il suit qu'elle est toujours de très-bon présage. Quand elle se fait avec peine, elle désigne tout le contraire, & conséquemment elle est toujours d'un très-mauvais présage.

HIPPOCRATE a sur-tout fait attention à ce signe. Il a beaucoup écrit sur la respiration, & nous en a très-peu indiqué les usages.

*Couler.* Le poulmon est comme un abrégé du corps humain, & il a autant de séries de vaisseaux que le corps entier. Le sang qui peut donc passer librement à travers les vaisseaux du poulmon, passera de même par ceux de tout le corps; au contraire si la respiration est difficile, toutes les humeurs poussées par l'artere pulmonaire, avant que de pouvoir arriver au

ventricule gauche du cœur, est obligé de passer par les poumons, il y est retardé, de sorte que tout le corps doit en conséquence être nécessairement troublé.

§. C M L X X I I.

La respiration qui est en même-tems fort douloureuse, marque ordinairement quelque inflammation interne, & par conséquent c'est toujours un très-mauvais signe.

*Douloureuse.* C'est toujours un signe d'inflammation dans quelque organe de la respiration, & on ne doit jamais la négliger, parce que l'inflammation dans ces parties est un mal très-dangereux, & que de leger qu'il est, il devient sur le champ très-considérable. En un mot, un petit coup dans ce cas est suspect, & un grand est presque mortel.

§. C M L X X I I I.

Une grande respiration désigne toujours une poitrine par elle-même bien dilatable, un diafragme bien conditionné, un bas-ventre qui peut prêter & s'étendre, un poumon bien construit, un sang qui circule aisément, & des forces salutaires; & par conséquent c'est toujours un bon prognostic dans les maladies.

*Grande.* Lorsqu'on tire beaucoup d'air dans

l'inspiration. Une petite respiration vient quelquefois de la trop grande force des muscles mesochondriaques qui l'emportent sur l'air.

### §. C M L X X I V.

Une petite respiration manifeste le contraire de tout ce qu'on vient de dire ( 973 ), mais sur-tout un poumon vuide de sang ou d'autre matiere qui n'est pas propre à circuler, ou le tuyau pulmonaire tellement retréci par quelque tumeur, ou quelque matiere, que l'air peut à peine y entrer. C'est pourquoi elle est d'un triste présage.

### §. C M L X X V.

Une respiration lente démontre que le poumon est libre, & se dilate avec une égalité parfaite, que le sang est propre à circuler, & est pressé d'une façon égale; ainsi elle est d'un très-bon augure, si elle n'est accompagnée d'aucune incommodité.

*Incommodité.* C'est-à-dire, de maniere que les malades respirent lentement malgré les grandes douleurs qu'ils souffrent, & qu'ils aiment mieux être suffoqués que de respirer plus promptement. La respiration lente est toujours d'un bon signe, excepté dans ces cas, & le meilleur de tous les bons signes.

Lorsque l'ame ne fait point attention à

l'incommodité, & que le malade ne respire pas plus promptement; alors le Medecin est souvent trompé, & prend pour un bon signe, celui qui en est un d'une mort prochaine. Dans la respiration lente, il y a un grand intervalle entre l'expiration & l'inspiration; & si cela n'est point produit par une crise ou par d'autres bons signes, elle est toujours suspecte dans les fievres ardentes; car les malades ont ordinairement le lendemain, ou des convulsions, ou le délire, & meurent promptement.

§. C M L X X V I.

Une respiration prompte dénote que les organes de la respiration sont lésés, que les poumons sont obstrués, rigides, secs, que le sang est impropre à être transmis; c'est pourquoi elle a toujours des suites à craindre.

*Prompt.* Le poumon laisse, au moyen de la respiration passer une plus grande quantité de sang que si il étoit en repos. Lors donc que dans un même-tems il passe plus de sang dans le poumon, la respiration doit nécessairement devenir plus prompte; sans cela la moitié du sang resteroit en stagnation dans le poumon, elle comprimeroit davantage les vaisseaux aériens, elle les affailleroit entierement, & elle causeroit la mort, à moins qu'on ne l'ôtât promptement.

§. C M L X X V I I.

Une respiration égale montre un bon

poumon, & de bons organes, un sang bled élaboré, & par conséquent est un bon présage. L'inégale marque que les causes prochaines de la vie périssent, & conséquemment elle 'est toujours mauvaise.

### §. C M L X X V I I I.

Une respiration étouffée qui donne au malade un sentiment de suffocation, désigne un poumon enflammé, obstrué, plein, roide, sec, un sang qui ne peut circuler ; c'est pourquoi elle cause la mort en peu de tems, à moins qu'elle ne vienne d'une cause spasmodique, légère, comme dans l'histérie & l'affection hypocondriaque, ou ne soit fort ordinaire comme dans l'asthme.

*Plein.* Cette mort est ordinairement la fin des maladies aiguës : la partie sanguine du poumon est tellement remplie de sang artériel, qu'il ne peut plus en revenir dans les veines & dans le ventricule gauche du cœur : de-là ces défaillances dans le pouls & ces sueurs froides. Après la mort l'on trouve le poumon pesant, noir, extrêmement rempli de sang dans le système artériel, tandis que le veineux est vuide ; le poumon d'une personne saine, au contraire, est très-leger.

*Histérie.* Les femmes hypocondriaques & les asthmatiques sur-tout, ont une respiration qui annonce la mort ; mais lorsqu'ils pa-

roissent devoir mourir, ils sont ordinairement soulagés dans l'instant; en effet le spasme qui supprimoit la respiration, est détruit par la grande foiblesse qui survient. Il paroît que la suffocation est aussi produite par la vapeur du soufre qui supprime la respiration, en mettant les muscles melochondriaques en convulsion.

§. C M L X X I X.

La respiration qui se fait dans la partie supérieure du thorax, désigne le mauvais état d'un poumon farci, & en conséquence le danger de la vie; aussi est-elle presque mortelle.

*Poumon.* Il y a dans le poumon une matiere en stagnation, que la respiration ordinaire ne peut faire avancer: la nature en conséquence tente differens moyens, & elle agite le corps d'une façon surprenante pour faire passer un peu plus de sang à travers les vaisseaux obstrués. (1727). Les parties inférieures meurent les premières: les supérieures vivent un peu plus long-tems. C'est donc là un signe que les parties inférieures ne laissent point passer le sang, & qu'elles sont presque mortes. De-là le sang se porte vers les parties supérieures, & la nature fait un très-grand effort pour conserver un peu de tems la vie. La poitrine est entierement élevée, comme nous la voyons s'élever dans les femmes: elle est aussi occasionnée par des courses violentes, mais elle se calme avec le repos. C'est-là la respiration élevée, qu'HIPPOCRATE désapprouve si fréquemment.

## §. CMLXXX.

La respiration haute, dans laquelle les clavicules s'élevent, le sternum est agité, les omoplates se meuvent, les aîles des narines battent à coups redoublés, les côtes inférieures, & l'abdomen sont à la fois fort agités, est mortelle; car elle démontre non-seulement que le sang se meut très-difficilement par le poumon, mais que les forces manquent.

*Haute.* Elle a toujours lieu avant la mort; à moins qu'on ne meurt d'une plénitude, dans une santé parfaite.

## §. CMLXXXI.

Une respiration grande, lente, égale, qui répare les pertes, qui ne se fait que par le mouvement doux des muscles intercostaux, du diafragme, & des muscles de l'abdomen, est fort salutaire. Celle qui remplit plusieurs de ces conditions est la meilleure.

*Grande.* Je ne crois pas que personne puisse devenir malade avec de pareils signes. Il y a long-tems que GALIEN a dit la même chose.

## §. CMLXXXII.

§. C M L X X X I I.

Une respiration difficile , douloureuse , petite , prompte , à perte d'haleine , inégale , étouffée , qui se fait par tout l'effort des muscles attachés aux côtes , est indubitablement mortelle. Celle qui a plusieurs de ces vices est d'autant plus funeste qu'elle en a davantage.

§. C M L X X X I I I.

La respiration froide est mortelle , parce qu'en effet elle annonce presque toujours la gangrene des visceres & des vaisseaux internes.

*Froide.* Lorsque l'air qu'on rend , étant reçu sur le dos de la main est aussi froid que celui qu'on inspire ; c'est un signe que le poumon & le sang même est dans la même température que l'atmosphère , qu'ainsi on approche de la mort ; ( autrement on s'échaufferoit par la grande quantité du sang qui passeroit par le poumon ) & c'est sans exception un signe mortel.

§. C M L X X X I V.

La respiration courte avec sifflement & sterteur , & comme un bouillonnement dans le poumon & dans le gosier , est promptement mortelle , si elle est

accompagnée des autres mauvais signes: car elle signifie presque toujours que les humeurs vitales s'amassent dans les poumons, sans y pouvoir circuler.

*Bouillonnement.* Les Européens se servent presque dans tous leurs idiomes de ce terme: c'est un bruit semblable à celle de l'eau bouillante, & il a lieu lorsque les vaisseaux sanguins du poumon sont si remplis, que les vaisseaux aériens pressés par les sanguins en sont brisés; car alors l'air que l'on respire entrant dans des vaisseaux comprimés & résistans, y est broyée; les amis qui sont autour du malade, l'avertissent ordinairement dans ce cas d'expulser un mauvais crachat; mais le mal est dans la partie sanguine du poumon & dans les bronches, & ordinairement il précède presque toujours la mort, quelquefois de deux ou trois jours, mais il est toujours mortel.

### §. C M L X X X V.

La respiration grande & prompte, est souvent salutaire; c'est le signe & la cause de bonne coction, & de bonne crise.

### §. C M L X X X V I.

La respiration grande & lente, dénonce un cerveau obstrué, & les maladies qui en résultent, ou auxquelles il faut s'attendre, comme le coma, la léthargie, le délire, &c.

§. CMLXXXVII.

Il faut en même-tems bien considérer que la respiration se dérange & varie beaucoup en divers sujets, suivant la constitution naturelle, la différente structure du thorax, des poumons, du diafragme, de l'abdomen, la diversité de l'âge, du sexe, de la grosseffe, des passions, de l'habitude du corps, du climat, de la saison, de l'air, &c.

*Diversité.* A peine trouvera-t-on dix personnes entre cent, dont la respiration, dans un tems donné, par exemple dans une heure, soit parfaitement égale.

*Sexe.* La femme la plus saine respire aussi plus promptement qu'un homme qui jouit de la santé la plus parfaite, sur-tout les femmes grosses, dont la grosseur de la matrice rétrécit la poitrine.

*Climat.* On n'a pas de thermometre plus sensible que le chien, car toute sa sueur s'exhale par l'ouverture de sa gueule. KEILL a comparé l'aire du poumon avec celle de tout le corps; ensuite faisant attention au relâchement, à la chaleur, à la force du cœur leur voisin, il en a conclu qu'il s'exhaloit une très-grande quantité d'humeurs par le poumon. On voit de-là pourquoi un chien est tout hors d'haleine à la moindre chaleur.

§. CMLXXXVIII.

Le différent ordre suivant lequel va-

rient les changemens successifs de la respiration, répand ici beaucoup de lumières sur le diagnostic & le prognostic, car comme le changement qui se fait de mal en bien est favorable, celui qui se fait de bien en mal est de mauvais augure.

*Changemens.* Lorsqu'un malade dans une maladie aiguë, dans le tems même qu'il est en danger, pousse sur le champ un grand soupir & qu'il respire fort & souvent, c'est un bon signe; car tout ce qui étoit en stagnation dans les artères obstruées, dégorge alors dans les veines, & augmente la quantité des liquides qui doivent passer par les poumons. La respiration forte pendant la crise, est d'un bon signe, HIPPOCRATE.

### §. CMLXXXIX.

Celle qui augmente dans le tems de la crise, est très bonne.

Faites l'expérience suivante. Prenez un poumon & l'entfez par la trachée artère; remplissez-le d'air, & par ce moyen vous connoîtrez l'étendue de l'aire que l'air occupe dans le poumon. Mais le poumon suspendu dans la poitrine dans un lieu chaud, reçoit plus d'air que lorsqu'il est froid & hors la poitrine. Supposons donc qu'il en contienne deux fois plus dans le vivant. Supposons aussi présentement que les vaisseaux artériels & veineux se gonflent, & que l'espace du poumon destiné à

l'air ne devienne pas plus grand, cet espace doit nécessairement diminuer pour recevoir les vaisseaux rouges dilatés: si au contraire la partie du poumon destinée à l'air devient plus grande, & que les arteres & les veines n'augmentent pas en même-tems, il y passera une moins grande quantité de sang. Plus la partie du poumon destinée à l'air est spatieuse, & plus on se porte bien; car plus il entre d'air pendant une inspiration, & plus il passe de sang dans le poumon pendant une respiration. La respiration libre est donc lente en même tems; au contraire plus l'espace destiné au sang est grand, & moins on peut recevoir d'air pendant une inspiration, suivant ce qui a été dit ci-dessus: mais comme la masse du sang à pousser est aussi plus grande, la vitesse de la respiration doit donc être en raison doublée. Il paroît par ces expériences comment un Medecin peut tirer des prognostics de la respiration.

§. CMLXXX.

Puisque la respiration nous fait connoître l'état actuel du cœur, du poumon, du sang, des esprits du cervelet, l'état de la plevre, du thorax, du diaphragme, de l'abdomen, il est donc évident qu'il est de la dernière importance d'y donner toute son attention dans toutes les maladies, principalement aiguës, si l'on veut tirer un diagnostic & un prognostic certains.

DE L'URINE,  
comme signe.

§. CMLXXXI.

**P**our juger de l'état du corps à la vûë des urines, il faut sçavoir, 1<sup>o</sup>. que l'urine d'un homme sain varie dans ce même sujet, comme dans les autres qu'on lui compare, & cela selon l'âge, le sexe, le tempérament, la saison de l'année, les six choses non-naturelles, & les médicamens qu'on a pris. 2<sup>o</sup>. Et par conséquent en portant son jugement sur l'urine, on doit bien faire attention aux autres signes des maladies; car autrement cet art n'est qu'un tissu de supercheries.

Ces prognostics, vis-à-vis d'un Medecin prudent, sont très-certains; ils sont insensés & ridicules par le trop d'étendue que quelques-uns veulent leur donner.

*Age.* L'urine des enfans est toujours douce, sans odeur & semblable à du petit lait: elle devient plus âcre avec l'âge, & elle est très-âcre & très-puante dans les vieillards; car alors la vessie toute ridée ne s'évacue presque jamais entierement; de-là l'urine s'arrête & elle devient âcre par le séjour qu'elle y fait.

*Sexe.* L'urine qui dans un Laboureur dénote la santé, annonçeroit une maladie très-mauvaise & mortelle dans une fille délicate & sédentaire. Les filles saines ont aussi l'urine moins rouge, moins fœtode, moins écumeuse que les hommes.

*Année.* Tout le monde rend en Eté des urines plus colorées.

*Non-naturelles.* L'urine peut aussi en imposer au plus grand Medecin, & lui faire tirer un mauvais prognostic; par exemple, si le malade a mangé des asperges, & qu'ensuite il ait pris pendant la nuit une once de casse avec le syrop de rhubarbe; car alors les urines seront noires & très fœtodes: un Medecin sçavant qui n'est point instruit de cela, pourroit dire, en voyant l'urine, que le malade mourra bientôt de gangrene aux parties internes; & le prétendu malade très sain le lendemain, tourneroit son Medecin en ridicule. Bien plus si on veut rendre des urines jaunes, vertes, rouges, on peut en venir à bout en mangeant des médicamens simples & qui ne peuvent faire de mal. Si on mange du concombre, on rendra des urines jaunes; du safran, elles seront semblables à celles qu'on rend dans les fievres ardentes. J'ai vû deux Professeurs de notre College moqués; parce qu'après avoir bien considéré l'urine, ils avoient prononcé suivant les regles de l'Art, non pas qu'ils pechaient contre l'Art, mais parce qu'ils ignoroient les alimens dont les malades avoient fait usage.

*Supercheries.* Il est surprenant que les hommes les plus ignorans osent tirer des prognostics sur l'urine. Il y a trois Prophetes dans ce goût, qui vivent dans notre Ville meme de Leyde. L'un d'entre eux est si stupide, qu'il ne

ſçait pas même ſon nom, & il a appris trois ou quatre formules ſur la façon de tirer un prognostic, lesquelles renferment presque tous les symptômes communs à presque toutes les maladies. Il les dicte dans toutes les maladies, car il ne les fait pas écrire. Un autre est un peu plus ſavant, & il a jusqu'à neuf formules qui renferment toujours quelque chose de vrai.

Si un malade qui doit mourir de fièvre chaude, rend jusqu'à trois livres d'urine ſans couleur & peu mouſſeuſe; elle reſſemble parfaitement à l'urine d'une hyſterique; mais ce ſeroit une erreur très-groſſière de prendre pour hyſterique une perſonne qui particulièrement est alors en danger de mort.

### §. CMLXXXII.

Un Médecin qui veut tirer ſon diagnostic & prognostic en examinant l'urine, doit conſidérer ſa quantité, ſa couleur, ſon odeur, ſon goût, ſa fluidité, & les matieres qui y ſont contenues.

### §. CMLXXXIII.

La quantité d'urine augmentée extraordinairement, déſigne quelques-unes des choses ſuivantes, ou toutes à la fois, 1°. L'abondance de boiſſon aqueuſe, 2°. un relâchement particulier dans les tuyaux des reins, 3°. la diminution de la tranſpiration, de la ſueur, de la ſa-

de Mr. Herman Boerhaave. 489  
live, 4°. l'usage des diurétiques, 5°. le  
mélange imparfait du sang, qui fait que  
l'eau se sépare aisément des autres prin-  
cipes, 6°. les nerfs affectés, un tem-  
pérament hystérique, ou un mal hy-  
pocondriaque.

*Salive.* Les hypochondriaques sont des cra-  
cheurs perpétuels. Lorsque par hazard ils ne  
crachent plus, leurs urines sont toutes aqueu-  
ses, & ils se portent fort mal.

*Augmentée.* HIPPOCRATE dit qu'il y avoit en  
Grece un Medecin qui se fit une si grande ré-  
putation, qu'il passa presque pour un Dieu.  
Un jour qu'il passoit le long de la maison d'un  
malade, il trouva un domestique qui alloit  
jetter l'urine de son Maître: on dit qu'il entra  
dans la maison, qu'il dit au malade, vous n'avez  
pas bû, vous n'avez pas dormi & vous avez eû  
des envies d'uriner.

*Imparfait.* L'eau constitue presque les neuf  
dixiemes de la masse du sang; & néanmoins  
elle est mêlée si bien avec le sang dans l'hom-  
me en santé, qu'il ne sue ni ne pisse pas beau-  
coup: mais lorsque par maladie, elle se sépare  
de la masse du sang; les urines sont alors très-  
abondantes, semblables au petit lait qui s'est  
séparé du fromage; telles sont les urines des  
femmes hystériques. Les effets qui suivent ces  
urines, sont très-mauvais; tels sont la plus  
grande mélancholie, & même la consommation,  
la secheresse, la soif continuelle & le défaut  
de nutrition.

§. CMLXXXIV.  
Une telle urine (993.) fait connoître,  
Xv

1°. que ce qui reste est épais, 2°. a de l'acrimonie, 3°. dénote la soif, 4°. les anxietés, 5°. des obstructions, & leurs effets, 6°. à l'occasion du diabete, la consommation avec soif, desséchement & ardeur brûlante.

*Epais.* Car ce qu'il y a de plus liquide dans le sang s'étant évaporé, il devient plus épais & plus sale que la liqueur qui le tenoit en dissolution.

### §. C M L X X X V.

Lorsqu'on rend une bien plus petite quantité d'urine que de coûtume, cela marque, 1°. ou qu'on ne boit pas assez, ou que la boisson est remplie d'une trop grande quantité d'esprits, produits par la fermentation. 2°. Cela dénote des vaisseaux obstrués, ou spasmodiquement resserrés. 3°. L'augmentation d'autres excréations quelles qu'elles soient; mais si elle est entierement interceptée, elle manifeste l'ischurie & ses différentes causes ( 821 ).

*Fermentation.* Tous les vins sont d'autant moins diurétiques, qu'ils renferment plus d'esprit de vin, car ils portent plutôt à la tête qu'aux reins. Mais les acides & les spiritueux poussent par les urines. Ceux qui ont beaucoup bû, ne pissent pas pendant la nuit suivante, mais ils se

sentent des ardeurs dans tout le corps, parce que les esprits du vin sont restés dans les vaisseaux.

*Augmentation.* Ceux qui suent ou qui ont la diarrhée, la verront diminuer aussi-tôt qu'il y aura strangurie.

*Excrétion.* Tout homme sain pisse peu, va peu à la garde-robe, mais il transpire beaucoup. Or dans une maladie aigue, lorsque la peau est crasseuse, qu'il y a suppression d'urine; c'est un signe mortel.

§. CMLXXXVI.

Une telle sécrétion d'urine fait prévoir des réplétions, des pesanteurs, des engourdissemens, des assoupissemens, des tremblemens convulsifs, & une mort sur-tout apoplectique, si elle vient de la seconde cause (995).

*Apoplectique.* Ceux qui meurent d'une parfaite ischurie, ne meurent pas avant que la maladie n'ait gagné la tête.

§. CMLXXXVII.

L'urine tenue comme de l'eau claire, lymphide, sans couleur, sans goût, sans odeur, & abondante, dénote, 1°. qu'on a bû beaucoup d'eau, ou de matieres aqueuses, 2°. que les vaisseaux des reins sont fort resserrés, tandis qu'en même-tems les humeurs sont fort agitées. 3°.

Une union étroite de l'huile, du sel, & de la terre dans l'urine même, la tenacité de ces principes, & en même-tems la difficulté qu'ont les matieres aqueuses à se mêler avec eux. 4°. De violentes passions de l'ame, l'affection hypocondriaque ou histérique, les pâles couleurs des filles, ou qu'on ne fait que d'accoucher. 5°. Des visceres qui n'ont pas la force de faire les coctions nécessaires, des crudités, la pituite dominante, le froid. 6°. Des obstructions dans les vaisseaux des visceres. 7°. Mais dans les maladies aiguës, cela marque que la coction & la crise sont empêchées, & par conséquent la transmigration de la matiere morbifique dans les parties intérieures du corps.

*Reserrés.* L'urine paroît toujours de cette façon dans les affections spasmodiques, car les vaisseaux des reins reserrés en même-tems par le spasme sont plus étroits; & cependant la force qui agite les liqueurs, déploye son énergie: ainsi il s'en sépare une grande quantité, mais elle est fine, à cause que les vaisseaux sont étroits. Toutes ces causes réunies operent sur l'urine de pareils changemens.

*Sans odeur.* Le sang se débarasse de ses parties aqueuses dans les maladies aiguës; & si l'on pouvoit délayer le sang, toute la maladie seroit guérie. J'ai souvent assuré, dans mes Consultations de Médecine, qu'une maladie ai-

gue ne seroit jamais mortelle, si nous avions un remede capable de mêler l'eau avec le sang. Mais quelque quantité d'eau que vous introduisiez, elle est toute repoullée de la même maniere qu'elle le seroit si vous la versiez sur une carte pleine d'huile ou de poix: car le sang est si tenace, que l'eau qu'on a bûe ne fait que passer, & se porte dans l'instant à la vessie. Dans les petites veroles les plus mauvaises, je noyois mes malades de ptisannes legeres; ils buvoient avec avidité; mais les urines qu'ils rendoient étoient insipides, sans odeur, fades, transparentes; & je n'ai pû parvenir à faire sortir par le moyen de ces boillons, des urines enflammées, âcres & odorantes.

*D'accoucher.* Lorsque les voidanges sont supprimées, les urines que ces femmes rendent sont aussi claires que l'eau de pluie. Il faut alors qu'il y ait spasme.

*Crudités.* Le sang est composé d'alimens de différente nature, tellement confondus les uns avec les autres, qu'ils sont coherents jusqu'à un certain point. Lorsqu'ils ne sont pas exactement mêlés, la partie la plus fluide s'en sépare, elle laisse la terre immobile; & la santé se change sur le champ en maladie.

*Aigues.* Hippocrate dit que c'est un signe mortel, lorsqu'après des urines strangurieuses & enflammées, il en sort de limpides & sans odeur: ces malades sont attaqués du cerveau; & meurent bientôt après. Car tout ce qui teint l'urine & la rend âcre, n'est qu'un sel devenu demi-volatil, & une huile rance. Ces parties agitées & dépouillées de leur vehicule aqueux, montent au cerveau en conséquence de leur volatilité, & le corrompent, tandis que l'eau passe, sans faire de mal, par les urines.

## §. CMLXXXVIII.

Une urine de cette nature (997.) fait prévoir presque les mêmes choses que (994.), mais dans les maladies aiguës inflammatoires, un très-mauvais état des viscères, des délires, la phrénésie, des convulsions, & la mort même, le séjour des matières âcres ayant produit la gangrene.

## §. CMLXXXIX.

Dans les maladies aiguës l'urine rouge sans sédiment manifeste, 1°. un frottement violent entre les parties des humeurs, entre les vaisseaux & les humeurs, 2°. le mélange intime & tenace de l'huile, du sel, de la terre, & de l'eau dans les humeurs; 3°. de là par conséquent la grande crudité de la maladie, 4°. sa longue durée, 5°. & son grand danger.

*Sans.* Si-tôt qu'elle dépose un sédiment, c'est un signe de coction.

*Frottement.* Plus l'urine est colorée au de-là de son état naturel, plus le frottement dans la masse des humeurs est augmenté. En effet, il n'y a que l'huile qui puisse donner de la couleur, de la saveur & de l'odeur à l'urine, comme je l'ai fait voir dans la

Chimie : la terre dépouillée d'huile, est très-blanche ; le sel est blanc ; l'eau purifiée limpide. Or cette huile ne peut se trouver en plus grande quantité dans l'urine, que le frottement n'en ait augmenté la quantité, & que la chaleur de blanche & douce qu'elle étoit, ne l'ait rendue jaune, noire & amère. C'est ainsi que le lait le plus blanc étant brulé, devient d'abord jaune, ensuite noir.

*Vaisseaux & humeurs.* Lorsque l'urine est plus colorée par une cause interne, il y a toujours quelques mouvemens de fièvre & d'inflammation : & personne n'a de fièvre, quelque petite qu'elle puisse être, qu'il n'y en ait quelque signe dans l'urine.

§. M.

Il faut alors ( 999. ) s'attendre à la destruction gangreneuse des plus petits vaisseaux, sur-tout du cerveau & du cervelet, & en conséquence à la mort, 2°. à une coction difficile, 3°. à une crise tardive & fort équivoque ou incertaine, mais il est évident que toutes ces choses ( 999. 1000. ) sont d'autant plus à craindre, que l'urine est plus rouge, & en même-tems sans sédiment.

*Plus petits.* Lorsque le mouvement d'une liqueur douce est modéré, les vaisseaux la supportent facilement. Lorsque cette liqueur devient plus âcre, & qu'elle est mue avec plus de vitesse, elle ne reste pas dans les plus grands vaisseaux, mais elle passe dans les petits ; elle y augmente la plénitude, les humeurs s'y

portant en plus grande quantité & avec plus de vitelle. Mais les plus petits vaisseaux du corps sont dans le cerveau ; le cerveau sera donc attaqué par cette humeur âcre, (1732) elle se portera aux poumons.

*Sans sédiment.* L'urine enflammée, qui ne dépose lorsqu'elle est en repos, ni sédiment, ni nuage gras, indique que le malade aura beaucoup de peine à en revenir.

### §. M I.

D'où il suit qu'une urine enflammée, tenue, sans aucun sédiment, marque, à la vérité, les mêmes choses, mais plus violentes : c'est pourquoi le pronostic est le même, mais beaucoup plus dangereux.

*Enflammée.* Elle présage toutes les mêmes choses, mais le danger est plus pressant. C'est ainsi que le lait, le beurre & l'huile cuits, jaunissent, rougissent, deviennent noirs, amers & âcres. La chaleur de la fièvre opère la même chose sur l'huile de notre sang.

### §. M I I.

Des urines rouges, avec beaucoup de sédiment pesant, semblable à de la brique rouge broyée, ou à des bols rouges, nous apprennent, 1<sup>o</sup>. qu'il y a un frottement violent, que les vaisseaux sont lâches, 3<sup>o</sup>. que le sang est âcre, salé, dissous, impropre à la nu-

trition, 4°. elles sortent à la suite de fièvres intermittentes, qui ont cessé après un violent accès; 5°. dans ces côtes septentrionales elles sont un signe de scorbut.

*Frottement.* Une telle urine est opaque, lorsqu'on la rend; mais lorsqu'elle a reposé, elle devient très-rouge en-dessus, & elle dépose au fond un sédiment épais.

*Intermittentes.* On n'observe jamais de pareille urine avant le paroxysme. Lorsque l'urine est transparente à sa partie supérieure, rouge inférieurement, qu'elle a sur les côtés une pellicule grasse, & qu'il reste au fond une matière furfuracée; alors on peut hardiment tirer son pronostic, & dire qu'il y a scorbut, ou fièvre intermittente. Mais le scorbut est accompagné de fièvre continue, puisque le pouls des scorbutiques est plus foible, quoique toujours fiévreux.

### §. M I I I.

Elles annoncent, 1°. la longueur du mal, 2°. l'usage, l'affoiblissement, la destruction des petits vaisseaux, 3°. des sueurs, des urines, la salivation, des diarrhées colliquatives, 4°. l'atrophie, 5°. toutes sortes d'hydropisies.

*Atrophie.* Le sang duquel il se sépare une pareille urine, n'est pas propre à la nourriture. Ce présage est sûr; car ces maladies ne sont jamais sans une pareille urine, ni une pareille urine sans ces maladies.

## §. M I V.

Si le sédiment d'une telle urine ( 1002. ) est comme du son, ou par petites écailles, il faut s'attendre aux mêmes effets, mais encore plus fâcheux.

*Comme du son.* Comme composé de petites écailles. Elle fait voir qu'il y a un frottement plus violent.

## §. M V.

Si l'urine a une couleur safranée, qui teint ce qu'on y jette, ou qui colore le verre de la même façon, & en même-tems dépose un pareil sédiment ( 1002. 1004 ), elle caractérise l'ictère & ses symptômes certains à la peau, au ventre, aux hypocondres, par tout le corps; d'où il suit que c'est dans l'histoire de cette maladie qu'il faut prendre son prognostic.

*Safranée.* On distingue facilement cette urine, car elle ressemble à une huile d'un jaune verd: elle est toujours une marque de l'ictère; & l'on peut dire lorsqu'on l'a vûe, que le malade a souffert des anxiétés & des tranchées dans les hypocondres, & qu'ensuite cette couleur jaune s'est répandue par tout le corps.

## §. M V I.

L'urine verte avec un sédiment épais,

marque, 1<sup>o</sup>. un tempérament atrabilaire; 2<sup>o</sup>. que la matiere du mal déjà dissoute s'évacue, 3<sup>o</sup>. & par conséquent des anxiétés aux parties précordiales, des troubles dans le bas-ventre, des douleurs iliaques, & de colique.

*Dissoute.* Il faut mettre alors tous ses soins à déterminer cette bile noire, cependant on en vient rarement à bout. Si néanmoins on la détermine par l'estomac, elle causera des nausées, & le vomissement: si c'est au contraire par les intestins, on doit s'attendre à avoir des tranchées & la<sup>e</sup> diarrhée. D'autrefois c'est un signe de gangrene aux reins. L'une & l'autre cause la rend presque mortelle.

*Noire.* C'est-là sa couleur dans le quatrième degré de bile noire: on l'a observée quelquefois dans des mélancholiques à la suite de grandes passions. L'usage de la casse rend les urines noires.

### §. M V I I.

Le prognostic d'une telle urine est que la matiere atrabilaire dissoute & mise en mouvement, se jettera dans le sang & les visceres; ce qui donne souvent lieu à une infinité de maux, & de maux aigus, qui se déduisent de l'histoire de l'atrabile ainsi disposée. De plus on sçait aussi par-là ce qu'on doit penser de l'urine noire, puisqu'en effet elle ne differe de la même nature, que parce

*Sang.* Ceci a été beaucoup augmenté depuis Hippocrate qui avoit dit que cela n'étoit occasionné que par les reins ou par la vésicule du fiel. Mais le virus venerien a tout changé.

§. M V I I I.

Le sang, le pus, les caroncules, les filamens, les poils, les petites anguilles, les grumaux, les grains de sable, les parties calculeuses, la mucofité qu'on trouve dans le fond de l'urine, nous découvre que les reins, les ureteres, la vessie, les testicules, les vésicules séminales, les prostates, les glandes de Cowper, l'urethre sont viciés.

*Testicules.* Lorsqu'ils renferment une matiere corrompue, le muscle cremaster qui est encore sain & saut la pousse avec force vers l'épidime, vers le canal déferent, vers les vésicules séminaires & vers l'urethre. Car si la semence peut parvenir jusques-là, pourquoi la matiere corrompue & morbifique du testicule n'y parviendra-t-elle pas? On observe aujourd'hui cette maladie, après qu'elle a excité de vives douleurs par le passage d'une semence corrompue dans les parties excoriées de l'urethre; mais elle est rare.

*Vésicules.* C'est là la plus mauvaise espece de gonorrhée que celle qui forme des sinuosités dans l'anus même, & dont la liqueur distille dans l'urethre rongée: mais cette maladie est rare. Il faut avoir toutes ces choses pré-

sentés, lorsqu'on veut rechercher la nature de quelque maladie.

*Prostites.* C'est une maladie fréquente qui n'étoit pas inconnue à Galien.

*Covuper & Morgagni.* C'est-là le siége le plus simple & le plus ordinaire de la gonorrhée. Lorsque par exemple, après de longues & vives douleurs dans l'une ou l'autre région lombaire, & quelquefois après avoir été à cheval, on rend des urines teintes de sang, puis une matière purulente, & qu'il n'y a aucun signe de maladie dans la vessie; il est certain que le mal est dans les reins: mais lorsqu'après l'écoulement d'une matière séminale, il s'écoule en même-tems du pus de l'urethre; la gonorrhée est alors presque virulente.

§. M I X.

Mais quelle est la nature, quel est le siége du mal caractérisé par les symptômes dont on vient de parler; c'est ce qu'on ne peut sçavoir, sans consulter en même-tems les autres signes qui concourent ensemble dans la même maladie.

§. M X.

L'urine qui paroît grasse, est ordinairement chargée de petits graviers, liés par quelques matières visqueuses, & qui forment ainsi une espèce de membrane huileuse: alors elle marque une abondance de terre & de sel émoulié dans le sang, & par conséquent le corbut, des calculs & autres choses semblables.

*Scorbut.* Lorsqu'il nage dans l'urine une es-  
pece de toile grasse, semblable à une toile d'a-  
raignée, qui en inclinant le vase qui contient  
l'urine s'attache à les parois; il y a presque  
des petits grains de sable embarrassés dans une  
huile tenace. Je les ai souvent vû au micros-  
cope; ils ressembloient tout-à-fait à des sels  
dissous dans l'eau chaude, qui s'assemblent à sa  
superficie, lorsqu'on la fait évaporer, & forment  
d'abord une pellicule, ensuite des cristaux. Lors-  
qu'il se trouve dans l'urine une pareille matie-  
re, la pierre grossit en très peu de tems, cou-  
che sur couche,

## §. M X I.

Une urine vraiment grasse & hui-  
leuse, est à la vérité fort rare, mais si  
jamais on l'observe, elle marquera,  
1<sup>o</sup>. que les vaisseaux usés, & en con-  
séquence dissous par la violence du frot-  
tement, se sont mêlés au sang, & que  
les matieres grasses sont sorties avec les  
urines. 2<sup>o</sup>. Que les humeurs sont âcres,  
& par conséquent elle menacera de phti-  
sie & d'atrophie.

*Grasse.* RUYSCH est le seul qui nous en ait  
laissé une Observation. Les bouviers avoient  
observé avant lui que toutes les fois qu'ils  
voyent un cheval gras, mort pour avoir couru  
trop vite, ils disent avec vérité que leur graisse  
s'est fondue dans leur corps. RUYSCH en a vû  
quelques livres épanchées dans le bas ven-  
tre. J'ai vû quelque chose de semblable à la

suite d'un lavement à l'huile qu'on avoit retenu pendant long-tems. Cette graisse peut être pompée dans les veines, & expulsée par les arteres avec l'urine. J'ai même vû de l'urine chargée de filets huileux tels qu'on en remarque dans l'eau avec laquelle on mêle de l'esprit de vin, avant qu'il s'y soit mêlé.

*On l'observe.* Car c'est une fable. J'ai fait boire de l'huile à des malades sans qu'il en soit passé par les reins avec l'urine: si elle y passoit, le chyle qui passe bien plus facilement que l'huile devroit y passer de même.

§. M X I I.

Une urine qui reste long-tems écumeuse après avoir été remuée, dénote, 1<sup>o</sup>. que les huiles & les sels sont mêlés ensemble, sont dissous, & forment une matiere lixivielle, savoneuse, & conséquemment, 2<sup>o</sup>. la tenacité de ce mélange intime, 3<sup>o</sup>. une coction & une crise difficile, 4<sup>o</sup>. une pulmonie presque-formée, ou des catharres dans la tête.

*Reste.* Je ne me suis jamais trompé dans ce prognostic. Lorsque l'urine conserve son écume: comme l'eau dans laquelle on a dissout du savon; alors c'est un signe que les sels & les huiles sont encore étroitement adhérents: mais lorsqu'on secoue l'urine le septieme jour, & que les bulles qui se forment, se crevent sur le champ d'elles-mêmes; c'est un signe que le malade est hors d'affaire.

## §. M X I I I.

L'urine fétide par elle-même est la preuve que les sels & les huiles sont atténués, dissous, & presque putréfiés, par conséquent loin de s'attendre à une guérison facile, il y a lieu de craindre le danger, tant dans les maux chroniques qu'aigus.

*Fétide.* Il y avoit à Amsterdam un Medecin d'urine qui ne tiroit son prognostic que pour la vie ou pour la mort. Il avoit le soin de demander si le malade avoit retenu ses urines pendant long-tems, & s'il les avoit rendues à jeun. Lorsqu'on lui disoit que ouy, il alloit dans un petit coin de son appartement goûter l'urine; s'il y trouvoit du goût, il répondoit que le malade n'étoit pas encore en danger; mais lorsqu'elle étoit insipide, il annonçoit une mort prochaine: c'est par ce seul moyen qu'il s'est acquis beaucoup de bien. Il agissoit néanmoins prudemment, car les forces naturelles tirent de toutes sortes d'alimens, & même du petit lait, une urine salée: Je l'ai expérimenté sur moi-même. Mais lorsqu'il ne reste aucun sel dans l'urine, & que l'eau passe par les urines, sans être altérée; c'est un signe qu'il ne reste plus de force naturelle.

## §. M X I V.

L'urine qui paroissant colorée dans les maladies, est tout-à fait insipide, montre évidemment une nature sans forces,

*de Mr. Herman Boerhaave.* 505  
forces, & une mort prochaine.

§. M X V.

L'urine pâle, claire, avec un sédiment muqueux, tenace, qui a une odeur de saumure puante, est presque toujours l'indice du calcul de la vessie.

§. M X V I.

Mais c'est principalement dans les maladies aiguës qu'on fait attention aux urines, parce qu'alors elles peuvent donner d'assez sûrs prognostics. En effet, 1°. l'urine qui a un sédiment blanc, léger, poli, égal, qui se précipite promptement, à peine odorant, est d'un présage très-salutaire, dans tout le tems de la maladie, jusqu'à la crise. 2°. Une grande quantité d'urine blanche sortie goutte à goutte avec beaucoup de sédiment blanc, tendue dans le tems critique, guérit & dissipe les abcès. 3°. L'urine plus abondante le jour qui indique la crise, avec beaucoup de sédiment blanc, ou rougeâtre, qui soulage, marque qu'on sera guéri le jour critique, quand la crise sera parfaite. 4°. Une urine tenue & rousse, qui ne dépose point; blanche, claire, aqueuse, dorée, tou-

jours la même, & non trouble, mais claire ; continuellement trouble, sans poser, désigne dans les maladies aiguës, empêchement de coction, grande crudité, crise difficile, longueur de mal, grand danger pour la vie, & une mort presque certaine dans les maux très-inflammatoires ; une maladie longue & fâcheuse dans les maux aigus & modérés, enfin divers abcès futurs, ou différens transports de la matiere du mal.

*Leger.* Qui forme un cône qui s'éleve dans l'urine : c'est un signe que le sédiment est léger, qu'il est soutenu dans l'eau, & qu'ainsi il est cuit : c'est un très-bon signe & qui trompe très-rarement dans les maladies aiguës. Mais lorsque le sédiment est plat, cela fait voir qu'il est trop pesant, & que la coction sera difficile.

*Sortie goutte à goutte.* Lorsqu'une matiere grossiere & obstruante trouve un chemin libre à travers les vaisseaux relâchés des reins, elle ne tentera plus aucune voie qui lui feroit plus de résistance, & ainsi il ne se fera point d'apostase. Par ce moyen, presque toutes les maladies inflammatoires sont guéries dans un jour critique ; & s'il se forme un abcès, il y a lieu d'espérer que le vice se purgera par cet endroit.

*Indique.* C'est une très-belle doctrine, dont HIPPOCRATE est le seul inventeur, & aucun autre Médecin ne l'a cultivée depuis lui, quoiqu'elle les fasse regarder presque comme des Dieux. Lorsque la maladie est très-aigue & de celles qui se terminent en cinq jours, alors

le troisième est un signe de ce qui arrivera dans le cinquième : & si l'urine est bonne le troisième jour, la maladie se terminera le cinquième : mais dans la maladie qui ne tend à sa fin qu'au neuvième jour, le troisième est un signe du septième : & dans la fièvre aigue ordinaire, le septième est un signe du quatorzième ; alors l'urine, qui a été limpide pendant sept jours, sera chargée du sédiment le huit, & le malade sera guéri le quatorze. Mais lorsque dans le 3, le 4 & le 7, avant l'état de la maladie, la coction de la matière est déjà faite, on peut espérer dans le jour critique qu'après l'état de la maladie il surviendra une crise qui expulsera la matière de la maladie, & que le malade sera guéri. Le pronostic ne sera jamais faux, lorsque l'urine a le troisième jour les qualités dont nous avons fait l'énumération : le malade recouvrera la santé le quatorzième, & on peut même lui promettre sans témérité.

*Rouffe*, c'est-à-dire aqueuse, blanche, dans laquelle brille quelque chose d'un roux un peu ardent, comme dans l'agate, dans la crapaudine, & dans quelques especes de cornalines : elle est très-mauvaise & encore plus que l'urine enflammée.

*Laitieuse*. Celle qui ne dépose aucun sédiment est pernicieuse, elle fait voir qu'il n'y aura point de crise, & que les élémens de la maladie ne sortiront point du sang.

§. M X V I I.

L'urine nous déclare donc véritablement, 1<sup>o</sup>. la nature, le mouvement, les symptômes de la masse du

sang, 2<sup>o</sup>. l'état du mal & de la coction, 3<sup>o</sup>. l'état de la sécrétion & de la crise, 4<sup>o</sup>. les maladies des reins, des ureteres, de la vessie, des testicules, & en quelque sorte, des vaisseaux différens, des vésicules séminales, des prostates, des glandes de Cowper, de l'urethre, 5<sup>o</sup>. quelques maladies de la bile. Au reste quand les conjectures ne sont tirées que de l'urine, elles sont fort incertaines, pour ne pas dire ridicules.

*Incertain.* Il ne faut rien espérer de plus que ce que j'ai dit, & le Médecin doit être averti que lorsque les gens du peuple veulent exiger de lui qu'il tire les prognostics sur les urines; qu'il dise toujours qu'il connoit assez la maladie par ses autres signes, que l'urine n'est pas nécessaire: & qu'il ne se mêle point de tirer d'autres prognostics. Il est certain que personne ne peut connoître par l'urine, si c'est un homme ou une femme qui est malade, à moins que la semence ou qu'un petit filet de la gonorrhée, entraîné avec l'urine, ne fasse découvrir que c'est un homme. Il sera, à bien plus forte raison moins facile de déterminer si l'urine qu'on présente à examiner est d'une fille ou d'une femme grosse, ou non. Ces sortes de questions ne sont propres qu'à faire rire. J'ai vû, il y a quelques années, deux Professeurs de Leide, se tromper très-grossièrement avec leur ourosophie, en niant la grossesse d'une femme déjà âgée, qui accoucha effectivement d'un enfant dont les cris ferment le bec de ces prophètes. J'ai connu

dans une République les plus fameux Oufocopiftes qui font tombés dans des erreurs fi grandes & fi honteufes, qu'ils fe fulient cachés s'ils euflent eu quelque pudeur. Au reſte on peut lire HIPPOCRATE, DURET & PROSPER ALPIN, qui font prefque les feuls qui ont traité cette matiere en Médecins.

*Tefticules.* J'ai ſouvent vû, & je vous ai averti, que le canal déterent peut etre comprimé à la ſuite d'une inflammation aux environs des véſicules ſéminales, au point d'empêcher la ſemence de continuer ſa route, de la faire ſéjourner, & de comprimer le teſticule: que c'eſt là une cauſe ordinaire du gonflement des teſticules; que de cent cas, il y en a quatre-vingt-dix neuf, dans leſquels c'eſt-là la cauſe de la maladie. On ne tire prefque d'affaire les malades que par de copieufes ſaignées. Celui qui n'eſt point au fait, & qui le ſert dans ce cas de fermentations, fait ſupprimer le teſticul & le détruit.

*Fin du ſeptième Tome.*

# ERRATA

## De la premiere partie de la Pathologie.

- PAGE 22. lig. 34 *quelles que*, lisez *quelques*.  
P. 33. l. 25. *on*, lisez *ou*.  
P. 36. l. 8. *qu'elles*, lisez *que*.  
P. 46. l. 19. *diataise*, lisez *diapedese*.  
P. 49. l. 12. *des plus la même*, lisez *la même*.  
P. 73. l. 24. *effets*, lisez *efforts*.  
P. 81. l. 5. *maligne*, lisez *benigne*.  
P. 190. l. 19. *personnes*, lisez *gens*.  
P. 204. l. 33. *meuns*, lisez *mucus*.  
P. 269. l. 22. *en temps*, lisez *en tant*.  
P. 310. l. 20. *qu'il*, lisez *qu'elle*.  
P. 340. l. 6. *qui couvre*, lisez *qui s'ouvre de*.  
P. 373. l. 21. *spades*, lisez *S P A*.  
P. 388. l. 6. *les archives*, lisez *dans les archives*.  
Id. l. 23. *sont*, lisez *font*.  
P. 406. l. 4. *préduction*, lisez *prédiction*.  
P. 407. l. 9. *idiosynerasie*, lisez *idiosyncrasie*.  
P. 410. l. 1. *facilement*, lisez *facilement*, *si*.

## De la seconde Partie.

- P. 1. l. 7. *exiter*, lisez *exciter*.  
P. 41. l. 19. *retire*, lisez *retirer*.  
P. 60. l. 12. *dilare* (est de trop).  
P. 66. l. 8. *son*, lisez *font*.  
P. 70. l. 25. *qu'ils*, lisez *qu'elles*.  
P. 78. l. 25. *sa*, lisez *cette*.  
P. 88. l. 20. *poison*, lisez *venins*.  
P. 108. l. 1. *d'appliquer*, lisez *d'appliquer la partie blessée*.  
P. 136. l. 14. *terans*, lisez *alterans*.

Nota. Le nombre 1732. que l'on trouvera fréquemment cité dans la Pathologie, dénote ce que M. BOERHAAVE changea ou ajouta cette année à son commentaire.

UNIVERSIDAD DE CADIZ



3740366366

